

Desconocido

André Brink

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Tu es morte à 9 h 43 ce matin. J'étais avec toi, bien sûr ; personne d'autre. Mon dernier amour ? Je vais tout de même sur mes soixante-dix-huit ans. Passé l'âge de la rédemption. Je peux bien avoir encore quelques années devant moi, surtout si

ANDRÉ BRINK

L'amour et l'oubli

roman traduit de l'anglais (Afrique du sud)
par Bernard Turle

j'ai hérité des gènes de mam (qui a eu ses cent trois ans en août dernier, trois semaines après mon propre anniversaire) mais il n'y a pas que la durée qui compte dans la vie — que ça nous plaise ou pas.

ACTES SUD

“LETTRES AFRICAINES”
série dirigée par Bernard Magnier

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Chris, un écrivain sud-africain, aborde l'hiver de sa vie. Avant de perdre la mémoire, avant de ne plus savoir, de ne plus percevoir l'importance des choses ou leur légèreté, avant d'oublier l'absence de son tout dernier amour, et la mort si récente de sa propre mère, il va revisiter les belles années de son passé, évoquer les femmes tant aimées, tant désirées, et qui chacune à sa manière ont accompagné cette vie d'écriture et de combats politiques, cette vie de Sud-Africain blanc enseignant, écrivain et militant, si souvent en danger, emprisonné parfois, révolté et toujours témoin de son temps.

L'Amour et l'Oubli est une biographie fictive, par le biais de laquelle André Brink décline avec une évidente honnêteté tout ce que le désir et l'amour ont provoqué en lui de vie et de force, tout ce qui a été capital pour l'homme – à la différence de l'écrivain – dans ce pays brûlant de violences et d'engagements, de trahisons, de passions, d'exils et d'utopies bouleversantes.

ANDRÉ BRINK

André Brink est né en 1935. Son œuvre romanesque, aujourd'hui importante, accompagne depuis toujours son engagement politique.

DU MÊME AUTEUR

L'INSECTE MISSIONNAIRE, Actes Sud, 2006.

AU-DELÀ DU SILENCE, Stock, 2003 ; LGF, 2005.

LES DROITS DU DÉSIR, Stock, 2001 ; LGF, 2003.

LE VALLON DU DIABLE, Stock, 1999 ; LGF, 2002.

RETOUR AU JARDIN DU LUXEMBOURG, Stock, 1999.

LES IMAGINATIONS DU SABLE, Stock, 1996 ; LGF, 1997.

TOUT AU CONTRAIRE, Stock, 1994 ; LGF, 1996.

ADAMASTOR, Stock, 1993 ; LGF, 1995.

UN ACTE DE TERREUR, Stock, 1992.

Tome I : *NINA*.

Tome II : *LISA. ÉTATS D'URGENCE. NOTES POUR UNE HISTOIRE D'AMOUR*,
Stock, 1988 ; LGF, 1990.

L'AMBASSADEUR, Stock, 1986.

LE MUR DE LA PESTE, Stock, 1984.

SUR UN BANC DU LUXEMBOURG, Stock, 1983.

UN TURBULENT SILENCE, Stock, 1982 ; LGF, 1983.

UNE SAISON BLANCHE ET SÈCHE, Stock, 1980, prix Médicis 1980 ;
LGF, 2004 (nouvelle présentation).

RUMEUR DE PLUIE, Stock, 1979.

UN INSTANT DANS LE VENT, Stock, 1978.

AU PLUS NOIR DE LA NUIT, Stock, 1976.

Titre original :

Before I forget

Editeur original :

Secker & Warburg, Londres

© André Brink, 2004

© ACTES SUD, 2006

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02976-0

NOTE DE L'ÉDITRICE

À l'intérieur de son roman, l'auteur présente cette histoire d'un seul tenant, sans chapitre. Dans la version numérique, un découpage fut parfois nécessaire, et nous prions le lecteur de bien vouloir garder à l'esprit le souffle continu de l'ensemble.

ANDRÉ BRINK

L'Amour et l'Oubli

roman traduit de l'anglais (Afrique du Sud)
par Bernard Turle

ACTES SUD

*merci
S
pour le petit bus bleu*

Rompre avec les choses réelles, ce n'est rien. Mais avec les souvenirs !... Le cœur se brise à la séparation des songes.

JEAN D'ORMESSON, *C'était bien.*

Si nous cessons de pleurer, nous risquons d'oublier.

PLUTARQUE,
Lettre de consolation à son épouse.

... l'amour est immortel même si le corps ne l'est pas.

NICHOLAS GAGE, *Feu grec.*

Le lecteur trouvera en fin de volume, un [glossaire](#) des termes afrikaans et quelques repères historiques.

Tu es morte à 9 h 43 ce matin. J'étais avec toi, bien sûr ; personne d'autre. Mon dernier amour ? Je vais tout de même sur mes soixante-dix-huit ans. Passé l'âge de la rédemption. Je peux bien avoir encore quelques années devant moi, surtout si j'ai hérité des gènes de mam (qui a eu ses cent trois ans en août dernier, trois semaines après mon propre anniversaire) mais il n'y a pas que la durée qui compte dans la vie – que ça nous plaise ou pas. C'est toi, plus qu'une autre, avec toute la joie que tu m'as apportée, qui m'as fait comprendre que mes facultés m'abandonnaient, que le désir était encore là mais plus de quoi l'assouvir. Je sais que Goethe, à l'âge de soixante-quinze ans, eut encore une histoire de cœur avec une donzelle de dix-sept ans à qui il dédia l'un de ses plus beaux poèmes. Et nous avons les glorieux exemples de Charlie Chaplin, de Picasso, de Bertrand Russell, de Chagall, de Karajan et de Mandela ou, au fin fond des temps, du père Abraham, sans parler de Mathusalem qui engendra, engendra et engendra encore jusqu'à un âge inimaginable. Mais, en temps voulu, plus tôt pour certains que pour d'autres, toutes les bonnes choses doivent se ratatiner et avoir une fin ; et cela ne concerne pas seulement les femmes mais les hommes aussi, qui, comme tout le monde, succombent à cette satanée attraction terrestre. Depuis notre première rencontre, ce fameux soir de la Saint-Sylvestre, il y a un an et demi, quelque chose en moi, quelque chose qui est bien au-delà de la raison et du sens pratique, a su qu'après toi il ne pourrait plus y avoir d'autre femme. Cette prise de conscience n'eut rien de mélodramatique : elle se fit dans la sérénité, sans émotions indues. Nette. Une ultime borne sur une ancienne voie. Prochaine sortie : Ultima Thulé. Ou ce que vous voudrez.

As-tu modifié la substance même de mon existence ou seulement modifié ses contours ? Quoi qu'il en soit, tu lui as donné un sens à un moment où je commençais à sombrer dans la dépression, à cause de la diminution de mes facultés intellectuelles, morales, physiques et (irréremédiablement, regrettablement et honteusement) sexuelles.

Ce soir-là, après tout ce cirque que nous avons fait dans la rue en essayant de trouver une solution à ma panne de voiture, de la graisse et de l'essence plein les mains et le visage, tu m'as invité à prendre un verre. A partir de ce début banal, tout le reste a coulé de source, quinze mois d'exploration de pistes insoupçonnées de la topographie du paradis ; sans oublier, pour la bonne mesure, une période de purgatoire et une ou deux descentes aux enfers.

Le souvenir encore frais de tout ça palpite en moi. D'une manière presque imperceptible, le long crépuscule de décembre assombrit les miroitements de l'océan et tu tiens entre les mains un grand verre de vin rouge.

Je hume le mien d'un air expert : "Cabernet sauvignon. Disons... 1995 ? Un vignoble de Paarl plutôt que de Stellenbosch."

Tu écarquilles les yeux. "Dans le mille. Où avez-vous appris ça ?

— C'est l'un de mes dadas. C'est amusant, d'essayer d'identifier toutes les odeurs qui titillent le palais et le nez.

— Comme...?"

J'aère le vin en le faisant tourner dans mon verre, j'en prends une gorgée, et prenant la pose, pédant : "Comme... dans celui-ci, le complexe assemblage de bois de cèdre, cassis, moka et vanille, tous assortis d'une pointe de menthe et de chocolat, de baies gorgées de soleil et de tanins subtils, suivis par un méli-mélo de baies plus sombres, épice sylvestre et noix de coco rôtie qui titillent le palais.

— Grand Dieu ! Vous êtes soit un merveilleux menteur soit un vrai connaisseur !

— Question d'habitude. Et de faculté à adopter un jargon." Je te fais un clin d'œil. "Là où on commence à s'amuser, c'est quand on essaie de définir les gens de la même façon.

— Vous le faites avec tous ceux que vous rencontrez ?

— Seulement avec les gens qui en valent la peine. Je dois admettre que j'aime tout particulièrement déchiffrer les femmes de cette manière.

— Comment vous y prenez-vous ?

J'hésite mais décide d'y aller franco. (Déjà, mentalement, je m'imaginai en train de te déchiffrer : unique, euphorique : pas un rouge capiteux à la robe sombre mais un blanc, probablement un sauvignon issu d'un terroir frais, frais et lumineux mais sans acidité ou verdeur, un bouquet intense, paille, piment vert et citronnelle, avec un soupçon d'asperge et de groseille à maquereau, une fugace présence fermière, un arrière-goût complexe de fruits, un bel équilibre pour une maturation idéale ?)

Tu te contentes de plonger dans ton verre le bout de ta langue, que tu tires ensuite dans ma direction, humide et brillante. Enfin, tu me demandes : "Vous travaillez dans le vin ?

— Strictement comme buveur.

— Mais que faites-vous, alors ? Vous n'êtes certainement pas un manuel, ça je m'en suis aperçue tout de suite.

— Je suis censé être écrivain. Mais il y a des années que je n'ai rien écrit."

Dans tes yeux, tout à coup, l'illumination : "Mon Dieu, vous n'êtes pas Chris Minnaar, le...!

— Je plaide coupable.

— Ça alors ! Pardonnez-moi, je n'aurais jamais dû vous prendre autant de votre temps."

C'est le moment de prendre une décision. Sans essayer de tout

démêler d'un coup, je comprends que tout se joue à cet instant-là. J'examine ton visage de près : le contraste entre les cheveux pas tout à fait blonds et les yeux foncés très éloignés l'un de l'autre ; le grain de beauté sur la pommette saillante, la bouche pulpeuse. Un je-ne-sais-quoi m'intrigue, remue ma mémoire : je suis certain d'avoir déjà vu un visage semblable mais où et en quelles circonstances ? Je sais que je ne pourrai pas te lâcher tant que je ne l'aurai pas retrouvé.

“Je ne suis pas pressé, dis-je, prêt à hypothéquer non seulement la soirée mais, j'en jurerais, tout l'avenir. Je n'ai rien d'autre à faire.

— Voyons, c'est le Nouvel An !

— Vous n'avez pas vraiment l'air de vous en soucier.

— En fait, je suis invitée à une soirée. Je m'y rendais, vous rappelez-vous, quand je suis tombée sur vous. Mais je n'ai plus envie d'y aller.

— Moi aussi, je suis censé sortir. Mais je préférerais rester ici.

— Pensez à votre réputation.

— Je ne fais rien d'autre.”

C'est ainsi que tout a débuté. Tu n'es pas allée à ta soirée et j'ai manqué la mienne. Nous avons bavardé ensemble pendant quatorze heures sans remonter à la surface. Aux petites heures du matin, tu t'es endormie sur le vieux canapé défoncé aux ressorts cassés et je suis resté assis à côté de toi, à contempler ton visage serein dans le sommeil. Il était franc, innocent, ne me cachait rien et demeurerait pourtant voilé de mystère.

Il y a deux moments dans ma relation avec toutes les femmes que j'ai connues dans ma vie, qui m'ont (presque) fait comprendre (sans que j'y arrive tout à fait) ce que cela signifie d'être vivant. L'un des deux, c'est l'orgasme. Pas le mien mais celui de ma partenaire. Parce qu'il est incommensurablement plus merveilleux que tout ce que je pourrais espérer ressentir moi-même. La voir (l'entendre, la sentir, la connaître) aux prises avec l'extase ne me donne pas, avant tout, l'impression d'avoir accompli quoi que ce soit (le syndrome du petit Jack Horner : regardez comme je suis malin !) mais ça me fait éprouver un mélange d'admiration, de respect, de frayeur – bref, de la vénération : voici ce dont un être humain (ce “elle” qui est toi) est capable ! Combinaison insondable de deux sensations qui devraient être fondamentalement différentes et qui sont pourtant mêlées : un partage, presque une fusion, qui me laisse avec la sensation d'une joie immense, presque de gratitude (*merci de me permettre d'être avec toi en ce moment suprême*) mais aussi le sentiment d'une intense solitude. Je vois, je sens, je goûte mais jamais je ne pourrais vivre ça comme toi, de l'intérieur. Je ne peux même pas être certain de ne pas me tromper sur la vraie nature de ton orgasme. Est-il vraiment comme le mien ? Ou incomparable ? De même, je ne puis jamais être certain que ce que

tu vois à un moment donné correspond exactement à ce que je vois. Nous regardons une couleur. Nous l'appelons "rouge" tous les deux. Mais seulement parce qu'on nous a appris à l'appeler ainsi. Il n'y a aucune garantie, jamais, que nous la voyions de la même manière, que ton rouge soit bien mon rouge. Or combien plus capital est un phénomène comme l'orgasme ! C'est pour cette raison que ta solitude, ta façon de te perdre littéralement en elle, ne peut que provoquer en moi cette expérience que, par manque d'un terme meilleur, j'appelle la "vénération".

L'autre moment est très, très différent – et pourtant pas, si l'on y réfléchit, autant qu'il y paraît... C'est le moment où je me réveille avec une femme dans les bras et que je la vois encore endormie. Je me redresse sur un coude et la contemple. Je la contemple sans rien comprendre de ce que je vois. Toi : endormie. Celle avec qui j'ai partagé une expérience particulière ; celle avec qui j'ai partagé des heures, des jours, des mois, peut-être des années de ma vie. Or, là, à cet instant, tu es tellement confirmée dans ton unicité que tu es redevenue un mystère, et je prends conscience que j'en suis exclu : alors, j'ai l'impression d'être un intrus, quelqu'un qui ne devrait pas être là, à qui l'on ne devrait pas permettre de te contempler pendant cet ineffable temps du sommeil. Parce qu'à cet instant-là tu es totalement vulnérable, tu n'es absolument pas protégée contre le monde. Lequel, étant insondable, te laisse nue au point que tu pourrais aussi bien être dépecée : grain de raisin, fruit translucide, lumière au cœur de la lumière. Et, pour moi, à jamais : un mystère.

Malgré tout, en t'endormant à mon côté, tu as approuvé, tacitement, mon intrusion, mon regard. Dormir avec une femme, ça peut être plus intime que faire l'amour. Ça implique un abandon, une confiance qui ne ressemble à rien d'autre. Cela, tu me l'as accordé. Pourrais-je jamais en être digne ? C'est alors que je suis le plus près de comprendre ce mot galvaudé qu'on a tant de mal à saisir : l'amour.

Après t'avoir contemplée, plongée dans ton sommeil, pendant de longues minutes, je me suis levé, prenant bien soin de ne pas te réveiller, et je suis allé à pas de loup jusqu'au divan dans le coin : j'ai pris le jeté aux couleurs criardes (espagnol ? mexicain ?) et l'ai étendu sur toi. Tu as bougé pour trouver une position plus confortable et t'es découvert un pied. Je suis allé à la cuisine boire un verre d'eau et, dans la lumière trop vive du Premier de l'an, j'ai fait la vaisselle du dîner que, sans jamais interrompre notre conversation, tu avais improvisé au cours de la nuit. Puis je suis retourné te voir dormir jusqu'à ce que, telle une chatte, tu t'étires, bâilles et te réveilles pour reprendre, sur-le-champ, notre conversation.

Tout cela s'est passé il y a un an et demi. Et maintenant, forçant les

portes de ma mémoire, tout cela et le reste me reviennent d'un coup, sans forme, sans contenu. Mon grand amour, et toutes les autres amours de ma vie. Dans le vide laissé par ta mort, cette absence de tout ce qui était non seulement ta vie mais *la* vie. A mon âge, on devrait savoir ce qu'est la mort – le passage et l'état. Comme l'exprime si bien l'afrikaans, avec une touchante concision : "Ils scient notre bois." Et ils s'y prennent tôt. Mais on ne s'y habitue jamais. On ne sait jamais quand la hache entaillera notre propre écorce, et enverra voler des copeaux blancs.

Je n'ai pas dormi de la nuit : je savais ce qui allait se passer ; je savais exactement comment ça allait se passer et, malgré tout, je n'y étais absolument pas préparé. Je suis resté assis dans mon lit, à regarder la télévision. Je fixais, médusé, les images de guerre. Ce que tout le monde prévoyait depuis des mois était arrivé. Le bombardement de Bagdad. Des giclées spectaculaires de flammes dans le ciel nocturne, comme des feux de la Saint-Jean, des explosions qui auraient pu être des feux de Bengale mais n'en étaient pas. Les Etats-Unis lancés sur leur cap de collision avec l'Iraq : une facette du mal en démasque une autre. Saddam, Bush. Depuis des mois, le monde était pendu à ce jeu de poltrons, se demandait si les Etats-Unis (la Grande-Bretagne n'étant dans ce jeu qu'un petit frère qui, la morve au nez, court après le grand) allaient vraiment se jeter à l'eau. Mais voilà que c'était parti. La télévision annonçait que les Américains espéraient avoir tué Saddam et ses fils lors du bombardement de leur bunker.

Dans la mesure où aucune raison valable n'avait été avancée à aucun moment et certainement pas par Powell lors de son petit numéro au Conseil de sécurité, on pataugeait dans des théories toutes plus fumeuses les unes que les autres. Je connais peu de commentaires plus accablants et ravageurs sur la philosophie de la guerre que ce paragraphe de [Chris Hedges](#), correspondant de guerre du *New York Times* :

L'attrait persistant de la guerre, c'est que, jusque dans ses dévastations et ses carnages, elle nous procure ce que nous recherchons dans la vie. Elle nous procure un but, un sens, une raison de vivre. Il n'y a qu'au cœur du conflit qu'apparaissent vraiment le vide et la fadeur de notre existence. Des banalités dominant nos conversations et, de plus en plus, nos ondes radio. La guerre est un élixir excitant. Elle nous fournit une solution, une cause. Elle nous permet d'être noble.

Si on en est bien là, si cela décrit correctement les Etats-Unis d'Amérique d'après le 11 septembre 2001, alors l'Occident titube vraiment au bord de l'abîme. C'est face au vide que l'humanité a

toujours abordé ses questionnements philosophiques les plus pertinents. Certes, si j'analyse la façon dont j'ai mené ma vie et toutes mes amours, m'apparaissent comme des réponses à ces banalités dont parle Hedges : des tentatives pour trouver un but, un sens, une raison de vivre, qu'il trouve, lui, aujourd'hui, dans la guerre. Quelque part, le monde s'est complètement planté.

La guerre, sur l'écran austère du poste de télévision, demeurerait irréaliste : un spectacle, un show conçu pour nous divertir la nuit. Or des gens pour de vrai mouraient de morts réelles, meurent encore, qui sait, par centaines ou par milliers. Là était la véritable obscénité. Alors qu'à l'hôpital, à moins d'une demi-heure d'ici, toi aussi tu attendais de mourir, d'être libérée du coma dans lequel tu étais plongée depuis près d'un mois déjà, depuis ton anniversaire, le dernier jour de février, quand tu es sortie acheter un paquet de cigarettes à "notre" supérette et que tu n'en es pas revenue.

A 9 h 43, ce matin, tu es morte. J'étais avec toi. Voyons, je n'aurais pas pu ne pas y être ! Je suis parti peu après. Je n'ai pas eu le cran d'affronter les formalités de circonstance : il y avait suffisamment de médecins, d'infirmières et d'officiers de l'état civil pour s'en occuper. Ils avaient en leur possession tous les faits enregistrés dans leurs dossiers depuis le premier jour, quand la police m'avait emmené ici. Quelque part au milieu des premiers soubresauts de la guerre, là-bas, en Iraq, devait se trouver George, ton mari, sans doute en train de prendre des photos ; il n'aura guère pu rester sourd à l'appel du destin. Mais tu devais bien avoir des amis à qui l'on pourrait demander de fournir les détails nécessaires. Je ne faisais déjà plus vraiment partie de ta vie... si j'en avais jamais fait partie. Pour l'hôpital, je ne suis que ton employeur et ton ami. Je *n'étais* que...

Pour l'heure, je ne peux rien faire qu'écrire dans ce cahier noir au dos rouge, acheté précisément pour cela : écrire, compulsivement peut-être, mais en tout cas pour trouver une sorte de rédemption, écrire, écrire, écrire, à plus soif. Car tu t'insinues dans les failles et les silences, Rachel.

Pour me souvenir de toi. Dans et à travers tous les pleins et les déliés que ma main trace sur la page, pour te ramener, nouvelle Eurydice, des morts. Pour quelle autre raison écrit-on ? Qu'est-ce qui pourrait nous aiguillonner ainsi ? Pourquoi ce besoin irrationnel ? Pour défier la mort, comme Schéhérazade ? Non. Je crois qu'il y a une raison et une seule : s'accrocher – avoir et s'accrocher à ce qu'on a. Avant que ça s'échappe. Avant que j'oublie.

Cependant, tandis que j'écirai des choses sur toi, d'autres ne manqueront pas de suivre, couleront sur les pages comme de l'encre, comme de l'eau, comme le sang menstruel de la mort et de la vie, que l'on ne peut empêcher de se répandre. Un test de mémoire... ou de

capacité d'invention, selon. Toutes les autres, mes femmes, celles qui ont marqué ma vie, tous les débuts, tous les changements de cap, toutes les fins, toutes les courbes ou obscurités de mon corps. Une commémoration de tout ce que les femmes ont partagé avec moi, de tout ce qu'elles ont ajouté à ma personne, de tout ce qu'elles m'ont pris, au fil de ces années déjà trop nombreuses. J'ai toujours eu le goût de l'organisation, de la systématisation, de la structuration. (Influence persistante de mon père, l'homme de loi, l'homme rigide et tyrannique de mes années de formation.) Feuilletant tous les vieux journaux sur lesquels s'accumulent depuis si longtemps la poussière, les mites, les crottes de souris et de gecko, j'essaierai de dénicher dans l'égrenage de ces années passées ce qui a encore un sens aujourd'hui. Non, pas une liste de victoires et de conquêtes, loin de là. Dieu m'en préserve. Nombre de mes relations ne pourraient en aucun cas, de toute manière, entrer dans la catégorie "victoires" – au contraire. Dans des accès d'exubérance, avant de te rencontrer, j'ai pu être tenté de croire que j'avais goûté à toutes les sortes de succès dans ma vie, y compris l'échec. Mais, maintenant que tu n'es plus, il serait tout aussi juste de dire que, avec les femmes comme dans quasiment tous les autres domaines, j'ai goûté à toutes les sortes de défaites que la vie peut offrir, y compris le succès. En amour, ces distinctions-là ne sont pas si évidentes ! Convenons plutôt qu'il s'agit, en soi, d'une sorte d'aventure innocente, tandis que j'avance clopin-clopant.

C'est Jenny qui m'avait parlé de la curieuse coutume qui, apparemment, se retrouverait dans toutes les anciennes cultures européennes, dite de "l'étoffe de lune". Dans certaines cultures, on l'appelait "l'étoffe de sang" et dans d'autres "l'étoffe de femme" mais sa fonction était la même partout ; or, Jenny était anthropologue des cultures, alors elle devait le savoir mieux que personne, non ? (Je n'oublierai jamais la lumière au fond de ses yeux, particulièrement au moment de l'orgasme – c'était l'une des rares femmes que j'aie connues qui gardaient les yeux ouverts quand elles jouissaient –, comme si une chandelle brûlait au tréfonds d'elle-même, derrière elle, une luminosité intérieure, pas un reflet d'un feu extérieur. Et je me rappelle comment ils étaient, ses yeux, quand elle me décrit cette étoffe de lune – notre expression préférée : ce n'était pas seulement une information qu'elle me confiait, elle y ajoutait une excitation particulière, c'était un prélude au sexe.) Sous une forme ou une autre, cette étoffe de lune, semble-t-il, apparaît dans la plupart des grandes quêtes et pérégrinations de notre civilisation : Marco Polo emporta avec lui les étoffes de lune de sa femme et de ses trois filles quand il alla trouver le Grand Moghol ; Christophe Colomb prit celle de la vierge Juana de Concepción, la jeune femme qui avait promis d'attendre son retour. (On soupçonne même, disait Jenny, qu'une

autre lui aurait été donnée par la reine Isabelle mais, pour des raisons évidentes, cela pourrait se révéler difficile à prouver.) Sir Francis Drake emporta une étoffe de lune et Vasco de Gama aussi. Jenny avait demandé à un spécialiste grec de faire des recherches sur l'*Odyssée* car elle était persuadée qu'il finirait par trouver, en retraduisant l'original, la confirmation que Pénélope avait fourni à son Ulysse une semblable amulette. Dans les travaux de l'anthropologue Lucien Lefèvre, elle avait découvert des indications intéressantes, d'après des fouilles dans les tombes de la Vallée des Rois, selon lesquelles même les illustres défunts de l'ancienne Egypte emportaient avec eux une étoffe de lune, pour les accompagner au cours de leur long voyage vers le royaume d'Osiris. La plupart des pionniers parmi les chercheurs avaient manqué ces références, pour la simple raison qu'ils ne les cherchaient pas. Mais, en remontant de Christophe Colomb et de Marco Polo jusqu'à Gilgamesh, il semblerait désormais que ces étoffes aient rempli une fonction cruciale, reliant les grandes découvertes aux rites religieux des premiers temps.

Ce qui, de prime abord, pourrait paraître grossier renferme au contraire une sagesse primordiale et profonde. L'étoffe de lune était en fait un simple bout de tissu, un bandage ou un chiffon que les femmes utilisaient pendant leurs menstrues. Il reste encore beaucoup à découvrir quant à sa seconde fonction : servait-il à rappeler à l'errant la femme absente au cours de ses périples, et peut-être à assurer cette dernière qu'il lui reviendrait sain et sauf ? N'était-ce qu'un moyen mnémotechnique ? Un talisman contre les maux dont le héros pourrait être victime, pour exorciser le mal, ou encore un gage d'amour ? Jenny soulignait que ce qui le rendait particulièrement intéressant, c'est qu'il s'inscrivait en faux contre la plupart des points de vue anthropologiques sur les cultures antiques, censées considérer le sang menstruel comme négatif – une sorte de profanation –, voire pernicieux. Or les recherches de Jenny étaient radicales et leurs résultats inattaquables. Elle parlait souvent de ce phénomène et je trouvais toujours ces discussions très stimulantes : elles commençaient d'une manière tout à fait prosaïque, pour mener à des rencontres sexuelles qui furent parmi les plus accomplies de toute ma vie. (Et, toujours, ses yeux, grâce auxquels se souvenir d'elle...)

J'envisage donc les notes qui suivent comme une collection d'étoffes de lune glanées chemin faisant, à emporter là où le voyage voudra bien m'entraîner. Ailleurs. Quelque part qui ne soit pas ici. Peut-être ne faut-il guère voir là que des lubies de vieillard. Et jamais sans un sourire coquin, n'est-ce pas, peut-être comme mam, en ce jour lointain où elle avait essayé de me convaincre, sans y croire elle-même, que le sexe était un péché. J'envisage cela comme une sorte de célébration intime. Ou cela me sert-il, qui sait, à faire amende honorable, pour

ainsi dire ? A moins que ce ne soit une sorte d'hommage ? A la gloire des femmes. Comment aurais-je été, comment aurais-je pu être moi, si chacune d'entre elles n'avait pas existé ?

POUR COMMENCER AU COMMENCEMENT : la pimpante petite Katrien, quand j'avais tout juste huit ans et qu'elle était, à onze ans, bien plus âgée que son âge, fut déposée à notre porte par la grande sécheresse de 1933 qui avait chassé du Karoo, de Victoria West précisément, ses parents, la sœur de mam et son chien battu de mari, qui, de toute manière, cultivaient des pierres et de la poussière depuis bien trop longtemps ; alors qu'ils arpentaient les rues de Johannesburg à la recherche de boulot, comme tous les autres qui faisaient partie de cette nouvelle vague de pauvres blancs, Katrien et ses deux sœurs aînées, Marie et Annie, nous restèrent sur les bras. ("A quoi ça sert, sinon, la famille ?" déclara mam en dépliant les draps.) On installa les deux grandes dans la pièce d'en haut mais on jugea que Katrien était assez jeune pour partager ma chambre, dans laquelle il y avait deux lits une place. Par une frisque et menaçante soirée d'hiver, elle vint se glisser contre moi et, pouffant et lâchant des murmures mouillés dans mon oreille, elle prit ma main et me fit découvrir des contrées insoupçonnées. Enfant unique et solitaire, j'ignorais totalement comment les filles étaient faites. La découverte me laissa pantois.

C'est comme ça que mam nous trouva, le lendemain matin ; nous nous étions tout simplement endormis, épuisés par l'excitation, à une heure indue, dans une étreinte innocente, jambes entremêlées, chemise de nuit blanche en-pilou remontée jusqu'au cou de son côté, et, du mien, pantalon de pyjama à rayures bleues perdu dans les draps : oui, littéralement : le pantalon de mon pyjama fut perdu et on ne le retrouva jamais. Pur mystère. Cette nuit-là me fit saisir deux miracles de l'amour qu'il ne faut jamais oublier : l'amour donne et l'amour prend. Ce qui me fut donné, c'est la découverte qu'une infime partie de mon anatomie, un insignifiant ver rosé, avait un étrange penchant à se mettre au garde-à-vous et à quasiment doubler de taille (j'avais dû déjà le remarquer mais toute la signification du phénomène ne m'apparut qu'au cours de cette nuit-là) ; ce qui me fut pris, c'est mon pantalon de pyjama à rayures, perte que j'acceptai d'ailleurs avec la plus grande désinvolture.

Mam eut la prudence de régler le problème sans en référer à mon père, qui, dans sa rage vertueuse, aurait pu m'estropier à vie ; dans un grand étalage de piété (accompagné toutefois par ce sourire dont j'ai parlé et qui instilla le doute en moi), elle me fit comprendre que le corps était mauvais et enclin à tous les péchés ; elle entreprit personnellement d'intercéder en ma faveur auprès du Créateur, afin d'écarter la vengeance divine qui autrement s'abattrait sur moi, et elle

supervisa le regrettable déménagement du lit de Katrien dans la chambre d'amis où dormaient déjà ses sœurs. M'obligeant à jurer sur notre bible noire, elle me fit promettre (je n'avais pas la moindre intention de tenir cette promesse-là !) d'éviter, à l'avenir, toute répétition d'une initiative aussi perfide. Huit ans : et déjà j'étais convaincu que si c'était ça que Dieu pensait du corps il n'avait pas la moindre idée de ce qui pouvait rendre la vie vivable, et qu'il ne fallait donc pas se fier à lui. Pour l'heure, le péché demeura indicible, anonyme.

Il me fallut attendre au moins un an avant de pouvoir lui accoler un nom. A l'école, j'avais entendu le mot "con" mais j'ignorais complètement ce qu'il signifiait, tout en comprenant que c'était un juron bien préférable à tous les autres. Un week-end après que les cousines Marie et Annie, ainsi que l'inoubliable Katrien, eurent rejoint leurs parents à Sodome, Gomorrhe ou Johannesburg, je hurlai après Thys, l'un de mes rares amis à qui il était permis à l'occasion de venir jouer avec moi, parce qu'il avait cassé un petit fourgon qu'on m'avait offert à Noël : "Espèce de con, espèce de con, sale con, regarde ce que tu as fichu !" Mon père, qui travaillait dans le poulailler au fond du jardin, m'entendit. Il renvoya Thys, qui se mit à pleurnicher, avec quelques tapes sur le derrière, parce qu'il avait cassé mon fourgon, sur quoi, m'attrapant par l'oreille gauche, il m'intima de passer mes vêtements du dimanche, chaussures et cravate comprises.

Mon père était un partisan convaincu de la discipline et toute punition suivait un rituel immuable. Il m'emmenait dans son bureau, où il requérait la présence de ma mère. Il me lisait un passage de la Bible, d'ordinaire les Proverbes (*Qui épargne la baguette hait son fils, qui l'aime prodigue la correction*, XIII, 24 ; ou, avec un regard menaçant à mam : *Baguette et réprimande procurent la sagesse, le jeune homme laissé à lui-même est la honte de sa mère*, XXIX, 15) ; suivait une prière : en fonction de sa longueur et du rituel dont il l'accompagnait, j'évaluais assez justement la teneur de la rossée qu'il s'appêtait à me donner. Après un A... a... a... *men* prolongé, nous étions censés rester agenouillés en silence pendant que Dieu confiait à mon père la forme que devrait prendre le juste châtiment. Je recevais ensuite l'ordre d'aller chercher l'instrument de torture (ceinture, lanière, portemanteau en fil de fer, branche de poivrier), de baisser mon froc, de me pencher sur le bord de son bureau, ce qui était le moment de beaucoup le plus humiliant de toute l'affaire, et de compter tout haut le nombre de coups que mon père me donnait. Quand c'était terminé, je devais, Dieu sait pourquoi, embrasser ma mère et remercier mon père : s'il jugeait que l'expression de ma gratitude manquait de sincérité, cela risquait de se traduire par une prolongation, voire un doublement de la peine.

Ce jour-là, l'injonction qui me fut faite de mettre mes habits du dimanche fut en soi assez effrayante ; mais, du moins, ne me fut-il pas ordonné de baisser mon pantalon. A moins que mon père n'ait jugé, songeai-je, plein d'appréhension, que le fait de m'avoir fait passer mes vêtements du dimanche rendrait beaucoup plus impressionnant le fait de le baisser ensuite. Mon père convoqua ma mère et nous nous réunîmes tous dans le bureau. Tout cela était bien trop sérieux pour une raclée ordinaire. Mon cœur battait des ailes comme un oiseau qu'on retire d'un piège : un oiseau qui allait tout à coup s'échapper de ma gorge.

Mon père lut un très long passage de la Bible. Mam, à qui il avait fait part de la nature du crime lors d'un échange sinistrement murmuré, s'assit en se mouchant avec bruit. C'est seulement des années plus tard que je me dis qu'au fond c'était peut-être un fou rire qu'elle avait dissimulé alors dans son mouchoir.

Mon père m'interrogea longuement quant au mot que j'avais employé : Où l'avais-je entendu ? Qui l'avait employé ? En s'adressant à qui ? Que connaissais-je de sa signification ? Ensuite, nous dûmes tous nous mettre à genoux en vue de la torture par la prière. L'amen final fut suivi par un long silence. Nous nous rassîmes.

Enfin, mon père déclara : "Chris, Dieu m'a fait comprendre que tu as prononcé ce mot sans en saisir toute la signification et que tu ignores l'ampleur du péché que tu as commis." Je ne pouvais en croire mes oreilles. Il poursuivit : "Le mot que tu as employé, et que tu ne devras plus jamais, plus jamais, m'entends-tu, utiliser, en ma présence ou ailleurs... n'oublie pas que le Créateur sera toujours là pour t'entendre... ce mot est l'un des pires sur terre. Il vient directement de l'enfer, il sent le feu et le soufre." Par réflexe, je humai l'air, mais ne sentis rien. Mon père poursuivit (il faisait monter la pression) : "La raison pour laquelle il est si effroyable est qu'il se rapporte à la partie de l'anatomie de la femme qui est innommable." Il s'éclaircit la gorge, hésita, rougit, son visage devint bientôt tout cramoisi, de la couleur des caroncules d'une pintade, ce qui me fit soudain penser à quelque chose à quoi j'aurais préféré ne pas penser à ce moment-là, et il conclut d'une voix quasiment inaudible : "Il se rapporte au *filimandorus* d'une femme." Il marqua une pause, pour laisser le temps au mot de bien s'installer dans mon esprit, avant de le répéter, lentement, accentuant chaque syllabe, presque avec délices : "*Fi... li... man... do... rus.*" Sur quoi, il se leva, la Bible serrée dans ses gros doigts avec des poils aux articulations, et mam se leva, les joues empourprées, et tous deux me devisagèrent, avant que mon père me dise : "Maintenant, tu peux y aller. Réfléchis à tout ça."

Eh bien, je n'ai guère cessé d'y réfléchir pendant tout le restant de ma vie.

Cet après-midi, je suis allé rendre visite à ma mère à la maison de retraite. J'avais beau savoir qu'elle ne comprendrait pas ce que je lui raconterais, j'avais absolument besoin de lui parler. Je restai appuyé au chambranle de la porte de sa chambre pendant plusieurs minutes car, soudain, je doutai de la décision que je voulais prendre, je restai là à contempler, avec la même douleur que d'habitude, le hideux petit gnome de jardin parcheminé et tout ratatiné, dans le fauteuil à côté du lit haut perché et inconfortable. Ma mère avait la tête d'un œuf de Pâques dont on aurait loupé la décoration, avec ses rares touffes de cheveux accrochées au petit bonheur la chance sur son crâne d'oiseau tout frêle. La ressemblance avec un oiseau était renforcée par son nez en forme de bec. Je sais bien que je lui ressemble un peu plus tous les jours, je sais bien que moi aussi je me déplume. (Pourtant, ce qu'elle était belle, jadis ! Tout le monde parlait de sa beauté. Dans les siècles passés, les hommes se seraient battus en duel pour elle, ou se seraient pendus. Mais notre époque aime moins le mélodrame.)

Une infirmière me frôla. "Regarde qui est venu, tante Minnaar !" dit-elle gaiement, s'approchant du fauteuil pour rajuster le plaid en mohair sur les genoux de la poupée de chiffon et les tapoter d'un air de propriétaire, comme une fillette qui montre à tout le monde la poupée qu'elle a eue pour Noël et qui n'est pas exactement celle qu'elle avait espérée.

L'excitation éclaire les yeux de mam, délavés derrière ses verres de lunette intimidants. ("Vous devez avoir de très bons yeux, tante Minnaar, lui a dit un jour une infirmière, si vous arrivez à y voir derrière ces loupes !")

"C'est toi, vraiment toi, *boetie* ?" demande-t-elle, de sa voix fluette, tellement sèche que, quand elle parle, on dirait qu'on froisse un bout de papier. (La condescendance de son affection m'irrite mais je sais qu'elle est pétrie de bonnes intentions.) "Je t'attendais.

— Désolé, mam." Je me penche pour l'embrasser, un instant piqué par sa vieille haleine âcre. "J'ai un emploi du temps chargé, en ce moment.

— Je sais, je sais." Elle me gratifie d'un sourire joyeux. Sur quoi ses yeux, brièvement tout bleus et brillants, pâlissent derechef.

Je m'assois sur le lit surélevé. "J'ai une mauvaise nouvelle, mam.

— Ah, c'est bien."

Je pousse un soupir et me demande s'il est utile de continuer. Je me demande aussi, une fois n'est pas coutume, si elle est capable de se connecter et se déconnecter à loisir.

"Dis-moi donc ça, fait-elle avec empressement.

— Rachel est morte ce matin.

— Je vois." Elle semble déçue. Et, après un instant : "Qui c'était,

Rachel ?

— Une amie. Une amie très chère. Je t'ai souvent parlé d'elle.

— Bien sûr que tu m'en as parlé." Elle hoche plusieurs fois la tête. "Hum, eh bien, je suis contente pour toi, Chris. Tu sais bien que tu as toujours été mon fils préféré.

— Je suis ton fils unique, mam.

— C'est vrai ?" Nouvelle série de hochements de tête pensifs. "Ça a été un accouchement difficile, tu sais... Et je n'avais pas de lait, mon pauvre petit bout de chou." Un sourire radieux. "Mais il y a eu cette fille, tu te rappelles, celle à qui on avait pris le bébé pour le donner à quelqu'un d'autre. C'est elle qui s'est occupée de toi."

Nannie. Elle s'appelait Nannie. On ne m'a raconté cet épisode que bien des années plus tard. Seize ans, reniée par sa famille. Je me suis régulièrement demandé si mon goût pour les petits seins ne venait pas d'elle.

Je rappelle à ma mère que j'étais venu spécialement pour lui parler de Rachel.

Elle lève les yeux vers moi à travers les épaisseurs poussiéreuses de ses loupes.

Je répète : "Elle est morte.

— Oui, c'est ça. Tu l'as déjà dit." Soupир. "C'est ce qui leur arrive toujours, pas vrai ? C'est dans leur nature, de mourir.

— Mam !

— Je suis la seule qui n'y arrive pas, lance-t-elle, tout à coup hargneuse. Tu sais quoi, *boetie* ? Je crois que Dieu m'a oubliée. Ce n'est pas juste. Et je me moque s'il m'entend. Il n'a guère eu d'égards pour moi, ces derniers temps. Après tout ce que j'ai fait pour lui." Un autre sourire désarmant : sa bouche réduite à une ride un peu plus marquée, plus mouillée que les autres. "Mais j'ai beaucoup réfléchi, *boetie*. Combien d'années ai-je été mariée à ton père ?

— Trente-cinq ans, je crois. Mais...

— C'est ça. Ça suffisait, n'est-ce pas ? J'ai été contente de le voir partir. Quel vieux satyre ! Jusqu'à la fin... A y réfléchir, c'est peut-être bien pour ça que Dieu me maintient en vie ici, pour m'épargner tu sais quoi. Je ne supporte pas l'idée de devoir passer toute l'éternité avec ton père.

— Etiez-vous heureux ?

— Bien sûr qu'on était heureux. On était mariés !

— Ce n'est pas une réponse.

— Tu n'en auras pas d'autre.

— Je me suis souvent demandé... Tous les jours, il faisait une longue promenade, tu te rappelles...? Qu'il pleuve ou qu'il vente. Certains jours, il était à peine rentré de son cabinet qu'il ressortait." On aurait dit qu'il ne pouvait pas s'en empêcher. Comme s'il n'avait

pas supporté de se retrouver chez nous. Or ni lui ni mam n'évoquait jamais la chose. Il sortait aussi après dîner, je me le rappelle très bien. Mais ça, c'était différent : il assistait aux réunions de la paroisse, il accompagnait le pasteur dans sa tournée des foyers, il assistait à des réunions secrètes du [Broederbond](#) ou à celles, moins secrètes, du parti. Ou alors, il retournait au bureau pour terminer son travail. (Combien d'années me fallut-il pour comprendre que lors de beaucoup... de la plupart... de ces sorties nocturnes il allait en fait retrouver des "créatures" ?)

Mam m'interrompt : "C'est pour ça que tu es venu ? Pour parler des « promenades » de ton père ?

— Je suis venu parce que Rachel est morte (cela dit entre les dents).

— Ah oui ? Et quand ça ?

— Ce matin. A 9 h 43.

— Drôle d'heure pour partir. Mais c'est vrai qu'elle a toujours été un peu contrariante, non ?

— Non.

— Quel âge avait-elle donc ?

— Elle venait d'avoir trente-sept ans, le mois dernier.

— Tu as toujours eu un penchant pour les jeunettes."

C'est possible. L'influence de Nannie, encore ? Non, je crois que ça a changé au fil du temps. Mon horizon s'est élargi. A moins que ce ne soit parce que, à mon âge, on a moins de choix ; on doit se contenter de ce qui se présente. S'il se présente encore quelque chose.

"Alors, ta femme est morte ?

— Pas ma femme, mam. Rachel. Elle était mariée, mais pas à moi.

— Tu ne me l'avais jamais dit.

— Mais si, mam ! On a discuté de ça si souvent... Tu ne te rappelles pas ?

— Bien sûr que je me rappelle. Ça été tellement important pour moi, *boetie*, qu'enfant déjà tu sois venu me demander conseil, pour les filles, et même parfois mon aide."

C'est la stricte vérité. Je n'aurais pu souhaiter alliée plus constante ou plus efficace. Elle ne m'a jamais trahi auprès de mon père. Elle semblait trouver un certain plaisir à me faciliter l'accès à des filles, plus tard des femmes, à première vue inaccessibles. Même lorsque mes liaisons devinrent plus sérieuses. Cela me surprenait toujours – vu les limitations qui lui avaient été imposées par le fait d'être mariée à mon père –, tout ce qu'elle savait sur les relations et même sur le sexe. Quelle était la part d'intuition ? Et la part qui lui venait du plaisir qu'elle avait éprouvé, c'était évident, notamment dans les premières années, à faire l'amour avec un homme aussi austère et patriarcal que mon père ? (A moins que je ne me sois trompé du tout au tout sur le compte de ce dernier ? Il y avait une telle incompréhension, un tel

antagonisme entre lui et moi...)

Mam interrompt le flot plaisant de mes pensées : “Depuis la toute première fois où tu as fait quelque chose avec cette petite fille... tu te souviens ?

— Katrien ?

— Non, l'autre. Comme s'appelait-elle ? Driekie, je crois. La cadette de l'oncle Johnny et de tante Bella. Elle était précoce, cette gamine. Dans le figuier, c'est ça ? Tu étais un petit garçon si adorable... Tellement innocent... Même si tu employais de très gros mots de temps à autre (elle glousse). Il a fallu que je t'apprenne tout : les petits garçons, les petites filles, les cigognes, les choux-fleurs.”

Oui, je me rappelle. Tout ce qu'on met dans la formule : “Apprendre aux enfants comment ils viennent au monde.” Le commerce des corps entre eux. Un acte qui, compris-je dès ce jeune âge, tendait à donner de grandes satisfactions au mâle de l'espèce alors qu'il laissait la femelle plutôt indifférente. Et puis voilà qu'elle ajoute, avec son petit sourire tellement énigmatique : “Je suppose que j'ai eu de la chance, de ce côté-là.”

Nous restons assis en silence pendant un bon bout de temps. Je ne sais plus quoi dire. D'ailleurs, je pourrais reprendre la conversation depuis le début qu'elle ne s'apercevrait de rien. Pour emplir le silence, j'avance le bras et lui retire ses lunettes. Elle fait un petit geste, comme pour agripper quelque chose, attraper une mouche, et puis elle abandonne. A nu, ses yeux sont d'un étonnant et juvénile bleu porcelaine de Delft. Je souffle sur les verres et les essuie, une fois, deux fois, avant de lui remettre les lunettes sur son bec tout osseux.

“Toutes tes mousmés... reprend-elle d'un air satisfait, plissant les yeux. Ça me plaisait, de t'entendre raconter tes historiettes. Tu venais me trouver pour me conter par le menu tes histoires de cœur, tu te souviens ? La moindre d'entre elles.”

Géné, je risque : “Pas toutes.

— Tu avais des secrets pour moi ?” Je n'arrive pas à sonder son regard derrière ses doubles foyers. Un soupçon de reproche ? De la jubilation ? “Je le mérite sans doute, reprend-elle sans crier gare. J'avais mes petits secrets pour ton père, moi aussi.

— Lesquels ?

— J'ai oublié, depuis le temps.

— Rachel est morte. (J'essaie de ne pas trahir mon irritation.)

— Tu as dit qu'elle était mariée ?”

Je n'aurais pas dû lui dire ça ; je n'aurais pas pensé qu'elle s'en souviendrait. Je réponds sèchement :

“Oui. Mais ça n'a aucun rapport.

— Alors, c'est lui qui l'a tuée ?

— Qui ?

— Son mari.

— Bien sûr que non ! Pourquoi dis-tu une horreur pareille ?”

Elle insiste : “C’est toi, alors ?

— Quelle idée absurde !” Je fais mine de me lever.

“Quand il est question d’amour, rien n’est jamais absurde.”

Je fais un effort sur moi-même pour me contenir.

“Je peux t’assurer que George et moi étions les meilleurs amis du monde.

— Qui est George ?

— Son mari.

— Il avait confiance en toi ?

— Bien sûr.

— Idiot.”

J’ignore si elle parle de moi ou de lui. Elle avance la main pour la poser, comme une patte de poulet, sur mon poignet.

“Ne pars pas, *boetie*, j’ai besoin de toi.”

J’hésite avant de me rasseoir.

“Alors, qu’est-ce que tu vas faire ? demande-t-elle, l’air inquiet. Et les enfants ?

— Nous n’avons pas d’enfants, mam. Nous n’étions pas mariés.

— Ça n’a pas empêché ton père...”

Une poigne glacée me saisit les tripes. “Quoi ? Tu veux dire...”

— Je ne vois pas du tout de quoi tu veux parler”, répond-elle d’un air pincé.

J’abandonne. “J’essayais seulement de te parler de Rachel, mam. Qui était la femme de George.

— Il ne faut jamais se fier aux femmes.” Je suis surpris par sa virulence.

“J’ai mis ma vie entre ses mains.

— Tu as mis ta vie entre les mains de trop de femmes, *boetie* !

— Je ne l’ai jamais regretté.” J’ai répondu avec plus de véhémence que je ne l’aurais souhaité.

“Tu as bien dû avoir des enfants – la voix est chargée d’une note plaintive et réprobatrice. Je le sais.

— Helena et moi avons eu un petit garçon, au début de notre mariage. Tu ne te rappelles pas ? Pieter. Mais c’était il y a plus de trente ans.

— Et où est-il maintenant ?

— Ils ont eu un accident de voiture, mam... Ils sont morts tous les deux.

— Tu as toujours roulé trop vite.

— Ce n’était pas ma faute. Je te l’ai dit cent fois.”

A moins que... Helena et moi étions en train de nous disputer. Pieter pleurait sur le siège arrière, il nous suppliait de nous arrêter.

“Alors, ils sont tous morts, maintenant ?” Mam poussa un soupir. “C’est le prix à payer, n’est-ce pas ? J’imagine que tu vas être bien seul à présent.” Cette perspective semble presque la réjouir.

“Oui, je vais me sentir seul. Mais j’ai mes souvenirs.

— Ah, pour ça, on en a, des souvenirs ! s’exclame-t-elle, toute guillerette. Je me rappelle que tu ramassais toujours les petites grenouilles de la mare. Tu avais peur qu’elles ne se noient.”

Une autre nuit blanche passée devant le poste. Il y a quelque chose d’obsène dans le simple fait de regarder. La guerre comme spectacle, divertissement. *The Rocky Horror Iraqi Show. Bagdad on Ice.* (Sauf que Bagdad n’est pas sur glace mais en feu.) Les grandes chaînes augmentent sans doute leurs tarifs. Ce qu’elles montrent ce soir n’est pas une simple séquelle de la veille. D’une certaine manière, le show de ce soir annule celui d’hier. Déjà, les premières vérités, les premières affirmations sont caduques. Il semblerait qu’en fin de compte Saddam et ses fils n’aient pas été tués dans le fameux bunker. Nous ne pouvons plus être certains même de ce que nous voyons de nos propres yeux.

Un soldat américain est devenu fou, il a lancé des grenades dans la tente où ses collègues dormaient. Un hélicoptère allié a été abattu par des tirs alliés. Si on leur laisse le temps, les coalisés pourraient bien se liquider entre eux, pas besoin d’ennemi. Mais cela aussi, c’est peut-être une fiction inventée par les journalistes accrédités par l’armée américaine. A moins qu’on ne la leur ait dictée ? Accrédités comme les fables, autrefois, “s’accréditaient”, c’est-à-dire qu’on finissait par les croire. Le Moyen-Orient est le pays de Schéhérazade : notre sainte patronne, à nous les écrivains, et l’un de mes premières amours, l’une, aussi, des plus passionnées et des plus durables. Sans oublier la petite sœur, Doniziade. Ah, Doniziade. Je me la représente pelotonnée dans son lit, à boire les contes comme du petit-lait, et, en même temps, de plus en plus mêlée à la relation naissante entre sa sœur (elle-même a dans les dix-sept ans, nubile depuis pas tant que ça) et l’insatiable roi Châhriyâr, prompt à venger tous les torts, réels ou imaginaires, que sont censées lui avoir causés les femmes. Doniziade est l’indispensable catalyseur. Sans elle, pas d’histoire. Sans elle, qui sait, pas de contenu sexuel, pas d’amour. Ce qu’elle m’a appris, c’est qu’il y a toujours une tierce présence dans toute étreinte : je ne veux pas dire le souvenir d’un précédent amour, ou la pensée d’un prochain, pas un être de chair et d’os, simplement l’image d’un autre possible. L’image d’une innocence, qui, par définition, est déjà perdue. Ce n’est jamais seulement toi-et-moi. Doniziade est cet observateur qui rend l’amour possible.

La morale de tout ça, c’est que Schéhérazade a eu trois enfants. Raconter des histoires peut être risqué. Les ténèbres béent de tous

côtés. Je me représente la petite sœur là, avec eux, bras maigres autour de ses genoux de garçon manqué, petit minois fasciné. Ses grands yeux noirs et graves n'en perdent pas une miette.

Est-ce que ça a vraiment commencé avec les petits seins tendus et pleins de lait de Nannie, avec les explorations enthousiastes de Katrien ou avec Driekie dans le figuier ? Ou, beaucoup plus probablement, déjà pendant la longue maladie de mam dans ma première année, quand la vieille gouvernante me transportait enveloppé dans un tissu sur son large dos, me fredonnant toujours une chanson, me chantant des histoires, dans sa langue à elle, le xhosa, instillant en moi ses rythmes et ses cadences, bien avant que je puisse en comprendre le moindre mot. L'impression de sécurité procurée par ce dos, la mollesse de ses amples fesses : *Tula, tula*, petit bébé. Nous l'appelions "la vieille *aia*" ; pour moi, elle n'a pas d'autre nom. Femme et histoire mêlées dans cette prise de conscience que quelqu'un me prenait sous son aile, que j'étais protégé, à l'abri, en sécurité, aux anges, somnolent, heureux.

Même si ce furent là mes balbutiements dans le domaine, mes premiers pressentiments de la féminité, je n'eus jamais de calendrier défini en la matière. La chronologie, au mieux, c'est barbant. Ça, puis ça, puis encore autre chose... Ce n'est pas ce qui compte pour moi. A mes yeux, croquer la pomme, ce n'est pas le début de l'histoire mais une découverte. Et, en gros, on avance à tâtons. Ou, comme disaient les Grecs, à reculons ; nous ne voyons pas approcher l'avenir, nous voyons seulement le passé refluer, nous apprenons à comprendre au fur et à mesure que nous nous éloignons d'hier. D'une certaine façon, toi, Rachel, tu anticipes Schéhérazade et Katrien ; Driekie provient de conversations avec Anna, de nuits d'amour avec Daphné. Le temps, a écrit l'écrivain italien **Luigi Malerba**, n'est qu'un expédient inventé par l'homme pour empêcher que tout n'arrive en même temps.

Ce qui me semble être plus significatif, c'est qu'à chaque point marquant de l'histoire de l'Afrique du Sud, dans les derniers trois quarts de siècle, semble correspondre une femme dans ma vie. Et il y a les autres, entre, destinées à consolider ou à faire diversion, à révéler, à affirmer ou à divertir. Kathy aux doigts effilés, Jenny aux yeux limpides, Maria au sable dans la foufoune, Mia au nombril profond, Daphné la danseuse, Frances la rousse, l'intensité muette d'Helena, Maike qui hurlait des obscénités à tue-tête quand elle jouissait, Anna sous les étoiles. Et toi, Rachel. Je reviens toujours à toi. Mais aucune chronologie ; ça ne marche pas comme ça. Toutes ces femmes n'en font qu'une et pourtant chacune a son individualité propre. Ensemble, elles forment un tout : moi.

J'ai lu quelque part l'histoire d'un homme, un Français, auquel sa

famille demande sur son lit de mort quel souvenir de sa longue vie il souhaiterait emporter avec lui, le meilleur, celui auquel il tient le plus ; avec un petit sourire satisfait, sans hésiter une seconde, il réplique : “J’ai bien mangé.” Quand l’heure viendra, j’espère que je pourrai dire avec une satisfaction et une conviction égales : “J’ai bien aimé.”

Où Daphné la danseuse s’inscrit-elle le mieux ? “Avant” Helena, “après” Anna ? En fait, elle ne s’inscrit bien nulle part : c’est ça, justement, tout son intérêt. Aucune d’entre elles ne s’inscrit à proprement parler entre telle une et telle autre. C’est peut-être là la clef, s’il y en a une, à leur mystère, si mystère il y a. D’une certaine manière, comme toutes les autres, elle était là, pour un certain laps de temps et pour l’éternité. Ce qui explique pourquoi je me méfie des distinctions : les passes d’un côté, les amours éternelles de l’autre ? Où est la différence ? Laquelle est Daphné ? (Laquelle est Rachel, toi ?) Daphné m’a fasciné dès que je l’ai vue sur scène : ses longues jambes, sa souplesse (tous ces clichés auxquels elle donnait un sens nouveau), la cascade blonde de ses cheveux qui dévalait jusqu’aux hanches. Un corps de danseuse, un esprit comme un scalpel. J’ai été sous le charme dès le premier coup d’œil. Or c’était un défi permanent que d’être avec elle. Elle pouvait te parler de n’importe quel sujet : les ères glaciaires sur le continent européen, les bisons d’Amérique, l’exploitation coloniale en Afrique ; mais, immanquablement, elle revenait à la situation politique en Afrique du Sud et à son sens aigu de son implication dans le processus. Cela dit, sa véritable passion dans la vie, c’était la danse, du ballet classique aux extravagances brésiliennes, en passant par le flamenco. Elle était fière de son corps – à juste titre. Elle aimait le montrer, sur scène comme dans l’intimité, seule avec moi. Mais pas de sexe entre nous. Strictement interdit. Le sexe qui, croyait-elle dur comme fer, dilapiderait son énergie, la déconcentrerait... Pourtant, hormis son refus de la pénétration, elle était ardente comme une flamme, pirouettait comme un derviche tourneur. Combien de fois ne s’est-elle pas contorsionnée dans mes bras, la passion lui faisant venir les larmes aux yeux, combien de fois ne m’a-t-elle pas supplié : “Non, Chris, non. Je t’en prie ! Je ne crois pas en avoir jamais eu aussi envie qu’avec toi mais je n’ose pas. Tu dois m’aider à dire non. Je t’en supplie, aide-moi.”

Et puis, en même temps, sa condamnation bizarre, fanatique, quasiment religieuse de ce corps qui pouvait la conduire au bord de l’extase, qui lui permettait de se pavaner sous les projecteurs tel un oiseau des îles, plumes au vent. Autour de sa taille je découvris, la première fois qu’elle m’autorisa à lui retirer le haut, une ceinture rugueuse, serrée si fort qu’elle laissait des marques aussi multicolores

que disgracieuses sur sa peau d'une infinie douceur : un rouge violacé qui, là où les bleus étaient plus anciens, avait viré au vert puis au jaune.

D'abord, elle refusa de s'expliquer. J'insistai. Était-ce une pratique religieuse ? La sainte Thérèse du music-hall ?

— Non, rien de la sorte. Je ne crois même pas en Dieu.

— Alors, qu'est-ce que c'est ?

— Ça n'a aucun rapport avec toi.

— Je ne comprends vraiment pas, Daphné."

Parce que j'ai vraiment insisté, en fin de compte, peut-être en désespoir de cause, elle lâcha le morceau : "C'est ce pays, avoua-t-elle, à mon grand étonnement, comme si cela pouvait tout expliquer. Tu ne saisis pas ?

— Euh, non, je ne saisis pas." De toutes les excuses qu'on aurait pu imaginer, c'était sans doute la plus saugrenue.

Ce qui ne l'empêcha pas de continuer, sérieuse comme une papesse : "Tous les matins, quand je vais au boulot, en venant de la propriété de mes parents, je passe devant les townships. Je vois les enfants qui mendient dans la rue. Les journaux nous abreuvent de récits d'évictions armées, de toute cette misère... Et ça empire de jour en jour. Depuis le massacre de [Sharpeville](#), j'ai l'impression que l'Afrique du Sud sombre inexorablement dans le chaos. Tant de souffrance, tant de colère !

— Ça, je peux le comprendre. C'est le massacre de Sharpeville qui a déclenché le déclic de l'écriture pour moi."

Le souvenir était tellement présent à mon esprit ! J'écrivais depuis l'âge de douze ou treize ans mais mon père avait mis le holà à cette activité. Un soir, il m'avait convoqué dans son bureau : il brandit un cahier dans lequel j'avais écrit un "roman" et qu'il m'avait confisqué après l'avoir trouvé en fouillant dans mes tiroirs pendant mon absence. "Je peux savoir ce que c'est ?" Rouge de honte mais peut-être, aussi, avec une touche de fierté, je tentai de m'expliquer. Mon père fit claquer le cahier en le reposant brutalement sur son bureau, qui avait déjà été pour moi si souvent l'autel du châtiment et de l'humiliation... "J'ai lu ce que tu as écrit, déclara-t-il, d'une voix glaciale. Je crains qu'il n'y ait qu'un mot pour décrire ça : c'est de la *merde* ! Tu me comprends ? Je ne permettrai pas à mon fils de perdre son temps à des conneries pareilles. Apparemment, tu t'ennuies, si tu n'as rien de mieux à faire. Désormais, tu feras plus de sport. Et je vais commencer dès maintenant à te faire prendre des leçons de latin. Si tu veux suivre mon exemple et faire ton droit, il n'est pas trop tôt pour commencer le latin. Que je ne t'attrape plus à perdre ton temps et à me faire perdre le mien avec des sornettes pareilles. Est-ce bien compris ?" Il caressa le rebord de son bureau avec un geste évocateur

qui fit se rétracter mes petites couilles. L'affaire en resta là. Je n'arrêtai pas d'écrire ; je cachai tout simplement mieux mes écrits, aidé en cela – considérablement – par mam. Tout au long de ma scolarité, université comprise et, plus tard, quand j'ai suivi le parcours ô combien intimidant de mon père au barreau, je n'ai jamais rien dévoilé de mes écrits. Ma mère cachait tout ce que j'écrivais dans le tiroir où elle rangeait ses bas. Jusqu'à ce que la répression sanglante de la manifestation de Sharpeville me choque tellement que je n'ai jamais plus pu garder le silence. (A cette époque, la rupture irrévocable entre mon père et moi l'avait déjà mené à sa mort prématurée, qui, en fait, vint avec une éjaculation précoce – du moins est-ce ce qui fut raconté à mam, beaucoup plus tard, par la secrétaire honteuse qui en avait été la destinataire.) Sous l'influence de Marlene, la jeune femme auburn avec qui j'étais à l'époque, j'écrivis *Le Temps des larmes*, qui, à ma plus grande surprise, fit scandale et décida de ma future carrière d'écrivain.

Je retournai à Daphné et à son cilice assassin. “Je comprends que tu réagisses comme ça. Mais quel rapport avec cette foutue corde autour de ta taille ?

— C'est parce qu'il n'y a rien d'autre que je puisse faire. Rien du tout. Au moins, toi, tu peux écrire, tu peux expliquer ce qui se passe. Tu as écrit *Le Temps des larmes*. C'est un livre impressionnant. Mais moi ! Je ne suis qu'une danseuse. Quelle influence pourrais-je avoir ? La plupart des gens détournent le regard quand ils voient ce qui se passe. C'est pourquoi je me suis dit : Au moins, je peux faire en sorte que, moi, je n'oublie jamais, pas un instant. Même si je ne peux rien changer à la situation, je peux m'interdire d'oublier. Je veux être certaine que chaque mouvement que je fais, sur scène ou pas, m'empêche d'oublier ce qui se passe au-delà de mon petit univers douillet.” Elle me prit une main et la serra entre les siennes. “Tu comprends maintenant ?

— Je trouve ça complètement barge.” Je me repris, néanmoins, et hochai la tête lentement. “Peut-être que, d'une certaine façon, je comprends ce que tu veux dire. Mais même...

— Essaie seulement. Parce que c'est moi qui te le demande. Fais-le pour moi.”

Je poussai un soupir. “Je veux bien essayer.”

Malgré ma promesse, je ne pus m'empêcher de l'implorer, d'espérer contre tout espoir, animé par la furieuse conviction qu'on ne pouvait permettre qu'un corps comme le sien ne connaisse pas l'épanouissement sexuel : et ce, pour une raison aussi nébuleuse qu'absurde. Elle avait beau y mettre tout le sérieux qu'elle voulait, sa cause avait beau témoigner d'une belle noblesse d'esprit, son attitude était insensée. C'était un gâchis criminel. Mon Dieu, les nuits que j'ai

passées à supplier, tout en retirant un à un les voiles de Salomé, jusqu'au dernier, l'inflexible dernier ! “Non, non, non, je t'en conjure, Chris. Si nous faisons ça, autant que j'arrête de danser tout de suite. Tu ne comprends pas ?”

Non, fichtre, je ne comprenais pas. Par moments, la situation me rendait tellement fou que je me mettais à lui hurler dessus, les pires obscénités. “T'es qu'une allumeuse, Daphné. T'es bidon, t'es la reine de l'imposture. T'es une salope égoïste et perverse.” En fait, ça avait l'air de lui plaire.

Un jour, quand mon désir ardent ne put plus encaisser tout ça, j'éjaculai – de rage et de désespoir.

Sa réaction fut on ne peut plus inattendue. “Mon pauvre, pauvre chou. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Je ne voulais pas te torturer. Ça a vraiment été terrible ? Je me sens tellement coupable, je ne voulais pas te faire de mal.” Suivit l'arnaque suprême, quand, soudain, elle s'est mise à genoux devant moi : “Chris, je peux goûter ? S'il te plaît. Juste une fois ?”

J'étais dans un tel état : comment aurais-je pu refuser ? Elle ouvrit ma braguette, sortit mon membre encore mi-tumescent et en lécha la substance visqueuse, ce qui, malgré la copieuse décharge de l'instant d'avant, me ramena tout droit à l'urgence qui l'avait précédée. J'aurais voulu l'arrêter mais en fus incapable. Quant à elle, j'imagine qu'avec l'étrange et intense innocence qui caractérisait notre relation elle n'avait pas la moindre idée de ce qui était en train de se passer et continuerait immanquablement de se passer. Jusqu'à ce que je jouisse dans sa bouche et qu'elle se mette à glouglouter, surprise mais pas consternée pour un sou, avalant jusqu'à la dernière goutte.

Du moins, songeai-je, voilà qui ouvre une porte sur l'avenir. Si la pénétration était exclue, il s'était au moins présenté un substitut pas inacceptable du tout. Mais Daphné tint bon. Ce qui était fait ne pouvait être défait. Dans un certain sens, ç'avait été une expérience instructive. Une sorte d'illumination. Qui lui avait révélé de nouvelles possibilités et peut-être de nouvelles frontières, du corps humain, de l'endurance des mâles et de celle des femelles. Mais le risque était trop grand. La fois suivante, qui sait si elle ne serait pas tentée d'aller plus loin ? Ça gâcherait tout. Si bien que non, elle ne permettrait jamais, jamais que ça se reproduise. Promis ?

J'aurais voulu lui signifier aussi définitivement, aussi furieusement que possible d'aller se faire foutre. Mais, comme de bien entendu, j'en fus incapable. Un tiens vaut mieux que deux... et tout le reste.

J'ignore combien de temps cela aurait pu durer ainsi. Mais il y eut ce fameux soir...

J'étais allé avec elle à son théâtre. Ce soir-là, elle dansait. L'une de ses prestations les plus sensuelles auxquelles j'aie assisté. Après, elle

était comme sur un nuage. Nous avons fêté ça en dînant au restaurant. Nous avons trop bu, l'un et l'autre, ce qui, en soi, était exceptionnel pour Daphné. Ensuite, elle m'a demandé de la reconduire chez ses parents. C'est seulement lorsque nous y sommes arrivés qu'elle m'a avoué qu'ils passaient le week-end à Durban. L'invitation n'avait rien d'obscène, non, rien du tout. Elle voulait, dit-elle le plus simplement du monde, très directement, danser pour moi. Pour moi seul. Dehors, dans le jardin.

C'est la pleine lune. La nuit a un je-ne-sais-quoi d'irréel. Nous sommes tous les deux passablement ivres.

Dans les ombres de buissons un peu hauts, dos tourné, elle se déshabille. Il me faut un moment avant de comprendre ce qui se passe. Je me lève – ou commence à me lever – du banc sur lequel elle m'a fait m'asseoir ; elle fait volte-face et m'ordonne, avec autorité, de me rasseoir. Déconfit mais pas vraiment surpris, je m'exécute.

Elle dénoue, au prix d'efforts considérables, la ceinture épaisse, rude et piquante qui écrase sa taille, et la jette dans les buissons. Même au clair de lune, je distingue le méchant cercle noir d'ecchymoses sur le doux renflement de son ventre ; d'une certaine manière, il me fascine encore plus, et certainement d'une façon plus morbide, que la petite aire noire plus bas, qu'elle m'autorise à voir pour la première fois.

Elle se met à danser au clair de lune. J'ai presque froid dans le dos lorsqu'elle se déplace des halos de lumière étincelante au noir ténébreux juste à côté. Aucun bruit. Même les stridulations coutumières des criquets et des insectes dans l'herbe, le coassement des grenouilles dans un cours d'eau invisible qui glougloute au fond du jardin peuplé de buissons, d'arbres, de parterres, de gnomes et de nymphes, tout se tait. Daphné danse. Au début, ses mouvements sont gracieux, ils ont la merveilleuse fluidité que je lui ai si souvent vue sur scène, tandis qu'elle saute sur la pelouse, exécute ses étourdissantes pirouettes, ouvre grands les bras, lève les jambes.

Mais, peu à peu, la teneur de sa danse change. Finies la grâce fluide et pure, l'agilité esthétique, démonstration émouvante d'un art suprême ; peu à peu, presque insensiblement, elle glisse vers la provocation, le défi ; sa danse se fait discordante, directe, insolente, anguleuse, comme si la danseuse était mue par une rage terrienne. C'est net, elle cherche à me choquer, me provoquer, me défier, m'agacer. Souhaite-t-elle se punir elle-même (de quoi ?), se laisser glisser à des excès qu'elle n'a jamais osés avant, comme pour se venger de quelque outrage imaginaire en m'humiliant, en s'humiliant. La voilà possédée : c'est une *chose* démoniaque et effrayante qui se jette dans les buissons, contre les arbres, qui trébuche, qui tombe sur les rocaillies et dans le bassin, qui cherche à se blesser, à s'estropier.

Envoûté par cet effroyable sortilège, je la contemple, médusé.

Jusqu'à ce qu'à un moment donné elle tombe dans un buisson meurtrier et se retrouve prise dans ses épines, essaie de s'en extraire, comme un terrifiant oiseau nocturne battant désespérément des ailes, avant de tomber par terre. J'entends son haleine qui s'arrache à ses bronches, elle halète, elle geint. Et c'est ce qui, pour moi, en fin de compte, rompt le charme. Je me précipite vers elle, ramasse le poids mort qu'elle est devenue. Elle pleurniche, à présent, elle tente de me repousser : "Non, non, lâche-moi !" Elle gesticule et me donne des coups de pied. Mais je ne lâche pas prise. Je la tiens, très fort, jusqu'à ce que ses sanglots rageurs cessent et que ses membres se relâchent dans mes bras.

Je la porte à l'intérieur, je la dépose sur l'épais tapis de la salle de séjour, avec son mobilier bourgeois de Pretoria, sinistrement convenu. Dans la froide désillusion de la lumière électrique, je vois qu'elle est en sang : elle en a partout sur le visage et sur son corps parfait. A ses longs cheveux tout entremêlés sont accrochés des broussins, des épines, des brindilles, des papillons de nuit, des insectes. Elle saigne du nez. Je la trouve effrayante, hideuse. Et insupportablement belle.

Je l'abandonne là, sur le tapis Vandyke, bras et jambes écartés, tremblante, couverte d'une nappe que j'ai retirée de la table – et je pars en quête de la salle de bains, où je remplis la baignoire presque jusqu'à ras bord. Je retourne la chercher, la porte jusqu'à la salle de bains et la fais glisser dans l'eau. Elle gémit. Je m'agenouille à côté de la baignoire. J'attends que son corps se détende et qu'elle arrête de trembler. Enfin, je la lave, avec un soin infini, j'essaie de passer l'éponge aussi délicatement que possible sur les coupures et les bleus les plus douloureux. De la tête aux pieds. J'éponge, je frotte ses épaules et ses seins minuscules aux délicieux tétons longs et pâles, ses bras minces, chaque articulation des doigts, une à une ; je me penche en avant pour m'occuper du dos, aux muscles enfin relâchés et souples, je continue avec les jambes, les pieds, les orteils. En dernier, presque trop révérencieux pour oser toucher, mais avec le désir croissant de le faire, ses cuisses, son sexe, telle l'empreinte du sabot d'une petite antilope, allongée, en forme de cœur, dans le dense et sombre sous-bois de ses poils pubiens.

Enfin, je la sors du bain, complètement mais respectueusement, pour l'envelopper dans une immense serviette blanche qui pend au porte-serviette. Et je l'emporte, à travers la maison, jusque dans sa chambre, où je l'allonge sur son grand lit. Elle ouvre les yeux, esquisse un sourire et dit : "Je suis contente que tu sois là, Chris."

C'est alors que j'entame mes manœuvres amoureuses. Avec des gestes très lents et délicats pour commencer, je prends un temps infini pour caresser et explorer toute son anatomie, d'abord avec les doigts, puis avec les lèvres, ensuite avec la langue, laissant de petites traînées

de salive partout sur son corps. Avec de plus en plus de feu, parce que je sens que son corps réagit. Tandis que ma langue fouille dans les plis complexes de son sexe, elle se met à émettre de petits gémissements dont l'intensité s'accroît jusqu'à ce que la nuit retentisse de ses cris d'amour. A un moment donné, tout cela s'arrête, je ne me rappelle ni quand ni comment, j'ai dû m'endormir sur elle : ça y est, quoique quasi inconscient, je me suis "assermenté" auprès d'elle (cette expression me hante). Or, quand je me réveille, le matin, elle s'est débrouillée pour se dégager de dessous moi. Elle a disparu.

Je l'ai retrouvée dans la cuisine. Elle s'était habillée différemment, elle préparait des toasts.

J'ai repoussé sa crinière pour l'embrasser dans la nuque ; mais, quand j'ai essayé de poser les mains sur ses seins, elle s'est éloignée de moi.

"Non, Chris."

Exactement comme elle l'avait fait déjà des centaines de fois auparavant. Je fis descendre mes mains jusqu'à ses hanches, sous le fin chemisier à carreaux : je tombai sur le cilice.

Je la titillai : "Voyons ! Tu ne vas pas faire comme s'il ne s'était rien passé !"

Elle se retourna pour m'opposer son joli visage à l'expression interrogative. "Que veux-tu dire ?

— Voyons, Daphné..."

Pas une seule fois, ni au cours de cette matinée-là ni pendant les quelques semaines que notre relation prit pour aller clopin-clopot jusqu'à son inévitable conclusion, elle ne lâcha le moindre indice qui aurait pu laisser croire qu'elle avait la moindre idée de ce qui était arrivé ce soir-là. Les yeux qu'elle avait rivés sur moi tout le temps que j'avais passé en elle, grands ouverts même au moment de l'orgasme, étaient dénués de conscience ou de connaissance : horizon sans nuage, ciel sans oiseaux. Pour elle, cette soirée aurait très bien pu ne jamais avoir existé. J'ai même fini par me demander si elle n'aurait pas pu être le fruit de mon imagination. La magie de la lune ? Non, c'était impossible. J'ai gardé de menus croissants de morsures sur ma peau pendant des jours et des jours, une certaine insensibilité de la langue, de voluptueuses douleurs localisées et des raideurs dans tout le corps. Ça, je ne pouvais l'avoir imaginé, tout de même !

Quand enfin nous nous sommes séparés, j'eus l'impression que je ne la connaîtrais jamais, que je ne l'avais jamais connue.

George Lombard, au contraire, j'eus tout de suite l'impression de l'avoir toujours connu, comme un ancien camarade de classe, alors qu'il avait au moins trente-cinq ans de moins que moi. J'ai dû le rencontrer pour la première fois vers la fin janvier, environ un mois

après t'avoir rencontrée. Entre-temps, toi et moi avions pris l'habitude de nous parler tous les jours au téléphone, rarement pendant moins d'une heure. A la mi-janvier, par exemple : tout ce que tu voulais me dire, c'était : "George est rentré." Ta voix soudain méconnaissable, toute guillerette. S'ensuivit un silence de près d'une quinzaine de jours. Sur quoi, tu m'as invité à venir dîner chez vous.

— "Es-tu certaine que je ne vais pas gêner...?"

— Bien sûr que non. George veut mettre les petits plats dans les grands, c'est un vrai cordon-bleu. Il m'a avoué qu'il était l'un de tes plus grands fans. Je crois qu'il a lu tous tes livres.

— Pauvre homme.

— Tu viendras, alors ?

— Si tu crois que c'est vraiment nécessaire.

— Sans hésitation. Tu m'as manqué. Et George meurt d'envie de faire ta connaissance."

C'est ainsi que je suis retourné à Camps Bay où, le soir de la Saint-Sylvestre, tu m'avais découvert, désespéré et maculé de cambouis. L'allée qui mène à la maison plonge dru sur l'entrée pavée (en fait l'entrée arrière puisque la façade donne sur l'océan). C'est un quartier d'énormes villas, de pédants jardins suspendus à la Babylone, de colonnes prétentieuses et de balcons sur tout le pourtour des édifices : du verre, du marbre, de l'aluminium, du fer forgé. Mais ta maison m'a surpris, cette fois-là, comme la première, par son aspect ordinaire. Une vieille maison de bord de mer qui avait Dieu sait comment réussi à passer entre les mailles des promoteurs et des nouveaux riches, perdue dans un foisonnement de verdure, telle une petite vieille avec un chapeau aux bords flasques qui fait ses courses en même temps que les bourgeoises à chihuahuas de Constantia. Et, à l'intérieur (la première fois, c'est à peine si j'avais fait attention : j'étais trop absorbé par les déploiements infinis de notre conversation), le joyeux foutoir que j'apprendrais à connaître dans les quinze mois qui ont suivi. Des tables couvertes de livres, d'assiettes et de CD, des sièges dans les endroits les plus invraisemblables, quelques rideaux à moitié descendus (ou à moitié installés ?), des tableaux alignés au pied des murs. Et tes sculptures, partout, certaines en résine ou en plâtre mais la plupart en terre cuite, passées au four ou pas.

Avant même que j'aie eu le temps de frapper à la porte, George et toi êtes apparus. Il paraissait immense à côté de toi (et dire que, la première fois que je t'avais rencontrée, je t'avais trouvée grande !). Sa tignasse blonde touchée de gris tout emmêlée comme s'il s'était peigné avec les doigts ; son expression d'un perpétuel et joyeux émerveillement. Il avait l'air d'un gros ours sympa. A côté de lui, tu me fis l'impression d'une petite fille ; tes cheveux châtain clair, bouclés et coupés court, étaient aussi décoiffés que dans mon

souvenir. Vous aviez tous les deux l'air tellement décontractés ! A voir vos mouvements et la façon dont vous vous touchiez de temps à autre, il était clair que l'harmonie régnait entre vous, que vous étiez à l'aise, physiquement et plus, l'un avec l'autre : je le reconnais, j'éprouvai une pointe de jalousie. Dès que je me retrouve face à un couple chez qui il y a une telle différence de taille, j'ai beau faire, je ne peux m'empêcher de les imaginer en train de faire l'amour. Dans le cas en question, autant l'avouer, je t'imaginai toi au-dessus, en monture, sur lui. Tes longues jambes athlétiques, la tête rejetée en arrière, l'expression de tes yeux chocolat amer très loin l'un de l'autre, la lumière qui caresse tes pommettes, la ligne de tes seins. Arrête. Pour l'amour de Dieu. Tu es censée être morte et moi je suis censé te pleurer. George est en reportage au Moyen-Orient, il prend des photos.

Mais, ce soir-là, il était ô combien présent ; nous étions ensemble tous les trois. Hormis que votre évidente entente physique, tandis que, amoureuxment, il t'enveloppait de sa protection, m'excluait.

Pourtant, tous les deux, vous êtes décidés, sans donner le moins du monde l'impression que vous voulez forcer les choses, à passer outre l'étrangeté de la situation. Malgré sa douceur de premier abord, ses mouvements fluides, la poignée de main de George est (agréablement) ferme : en fait, il m'arrache une grimace. Du coup, il s'excuse, avec humour. Bientôt, tous trois nous plaisantons, nous rions. Presque immédiatement, tu embrayes, comme s'il n'y avait rien de plus naturel, sur notre conversation de la Saint-Sylvestre ; d'après les interventions de George, il est clair que tu lui en as déjà donné le détail. Au lieu de me sentir gêné, je vois dans l'aisance avec laquelle tu mêles notre première conversation à celle-ci un gage de générosité ; nous sommes de vieux amis qui se retrouvent après un certain temps, voilà tout. Et, dès que George commence à raconter ses derniers reportages (les zones de conflit dans la république démocratique du Congo et au Rwanda, raison pour laquelle il était absent pour le Nouvel An ; un rebondissement dans la saga Pinochet au Chili ; Ground Zero à New York ; et, sur le chemin du retour, le musée du pénis à Reykjavík et l'aurore boréale à Tromsø), la soirée devient un grand 8 qui nous entraîne à des vitesses variables sur ses boucles, ses montées et ses descentes vertigineuses. C'est donc une reprise de la première fois, sauf que maintenant nous sommes trois au lieu de deux.

Pour tenter d'introduire un semblant d'unité dans ce chaos grisant, tu nous rappelles à l'ordre : "Les gars, il faudrait tout de même qu'on passe à table à un moment ou à un autre !"

George te rassure : "C'est comme si c'était fait. Je disparaissais dans la cuisine dans une seconde.

— Et le vin, alors ? J'ai la gorge sèche et on a un invité, je te signale.

— Ce n'est pas un invité, il est de la famille.
— Ça n'empêche pas qu'il faut lui servir du vin. Et à moi aussi.
— *Pronto.*” George débouche le meilleur vin blanc que je connaisse : un muderbosch sauvignon. Il lève son verre. Mais tu l'interromps : “Attends ! C'est un moment spécial. Chris doit d'abord le goûter et nous dire tout ce qu'il trouve dedans. George, tu verras, tu n'en croiras pas tes oreilles.”

Je proteste mais on ne peut pas t'opposer de refus et, parce que je ne veux pas gâcher ton plaisir, je fais mon numéro, chien savant que tu fais passer à travers des cerceaux. (Cela dit, tu agis de même avec lui, toute la soirée. Et, va savoir pourquoi, lui et moi sommes tout à fait consentants ; tu es, il faut l'avouer, une superbe dompteuse.)

Après mon verdict du genre “figue, piment vert et groseille à maquereau, avec un soupçon de paille”, tu applaudis spontanément, et George t'imites.

Manifestement impressionné, il s'enquiert : “Qui t'a appris tout ça ?

— Beaucoup de gens dans des tas de pays, depuis des lustres.” Je marque une pause. “Mais c'est mon oncle John qui a commencé. Après quoi, j'ai fait mon apprentissage en France... En Bourgogne, dans le Bordelais... Ça a été une entreprise de longue haleine.” Tandis que je vous parle, mes pensées survolent les ans. Je vous raconte mes balbutiements viticoles. Ah, l'oncle Johnny ! Sans doute l'un des premiers Sud-Africains à partir en France étudier l'œnologie, au début du siècle dernier. Quand il est rentré après Dieu sait combien d'années pour reprendre la ferme familiale près de Franschhoek, il est devenu le gourou officieux de tous les vignerons de la vallée, à une époque où la boisson standard était une rude piquette obtenue au petit bonheur la chance. Il est devenu célèbre du jour au lendemain. Hélas, il a épousé la femme qu'il ne fallait pas. La tante Bella, la sœur cadette de mon père, belle à regarder mais aussi rangée et pieuse qu'une nonne. Etat d'esprit qu'en temps voulu elle essaya d'inculquer à toutes ses filles – cinq en tous.

Mon ensorcelante cousine Driekie me raconta que leur mère les avait prévenues, l'air menaçant, que jusqu'au jour de leur mariage les filles devaient faire croire aux hommes qu'elles avaient les jambes jointes à partir du genou. Elle me fit cette confidence au cours d'un inoubliable dimanche après-midi de décembre 1938, l'année du centenaire du [Grand Trek](#), dans le figuier au fond du verger de l'oncle Johnny, derrière la maison. Quand j'avertis Driekie que je savais depuis longtemps que c'était un mensonge, elle sourit d'un air entendu et haussa les épaules : bof, alors... Comme les adultes étaient tous effondrés après le gargantuesque repas dominical, nous avions tout le temps voulu. Quand nous sommes revenus à la maison, beaucoup plus tard, ses jambes, à partir des genoux, étaient striées d'un jus poisseux

de petites figures d'Adam violettes.

Cela faillit tourner à la catastrophe quand sa mère l'intercepta dans la cuisine et, avec son habituel air renfrogné, voulut savoir ce qui lui était arrivé. (Je suivais à une distance raisonnable, prêt à prendre la poudre d'escampette.) Avec toute l'innocence retorse de ses douze ans, Driekie tint tête à la tante Bella. "C'est du sang, dit-elle sans ciller et sans comprendre quelle interprétation, à son âge précaire, sa mère ferait de son affirmation.

— Oh, mon Dieu !" La tante Bella, dans son effroi, n'avait pas lâché une exclamation mais, littéralement, appelait au secours le Tout-Puissant. Se tournant vers deux ou trois de ses autres filles qui se promenaient toujours dans les parages, elle se mit à pleurnicher. "Notre Driekie vient de devenir une femme dans un figuier.

— Je suis tombée et je me suis égratignée dans les branches. J'ai eu de la chance de ne m'être rien cassé. Je crois que Dieu a envoyé un ange pour me sauver."

Je dois préciser qu'à l'époque je n'avais qu'une idée très imparfaite des mystères des rites de passage féminins ; tout ce que je comprenais, c'était qu'il valait mieux que je m'éclipse. Il n'était pas dans mon intention d'abandonner Driekie à son sort mais, à ce moment précis, il n'y avait absolument rien que j'eusse pu dire ou faire sans compliquer encore la situation. Je dis la première chose qui me passa par la tête : "Je dois porter un café à l'oncle Johnny. Il me l'a demandé."

Evitant l'essaim de filles piailleuses qui se bousculaient pour accompagner Driekie à la salle de bains, sans voir ce que je faisais, je versai un café (il y avait toujours du café dans la cafetière posée en permanence sur la cuisinière Dover) et me dirigeai en vitesse vers l'autre de mon oncle.

Voici qui nécessite une explication. Depuis le début de leur mariage, la tante Bella se plaignait à l'oncle Johnny qu'elle avait beau l'aimer énormément, son implication dans tout ce qui avait trait au vin était pour elle source de tourment, parce que c'était une abomination aux yeux du Tout-Puissant. Les vignobles des environs montraient à quel point iniquités et ravages étaient le fruit de l'abus d'alcool. Mais non, répliquait l'oncle Johnny, d'une consommation raisonnable ! Jésus lui-même n'avait-il pas changé l'eau en vin ? Pendant un temps, cette référence suffit à obliger la mégère à faire profil bas ; mais elle revint bientôt à l'assaut, munie d'une nouvelle et intimidante phalange de citations bibliques susceptibles de terrasser son époux. L'oncle Johnny, qui avait beaucoup d'humour et connaissait bien le monde, la pacifia. Dans le domaine de la chair, il avait déjà, pour ainsi dire, fait son trou. (Il était censé lui avoir dit un jour : "Si tu veux expliquer ce qui arrive aux femmes qui ont les jambes jointes au-dessus du genou, tu n'as qu'à montrer tes cinq filles.") Mais il n'avait pas pris en compte la

persévérance de la tante Bella ou la force de ses convictions, quand il s'agissait de vignes et de vins. En temps voulu, l'offensive acquit une dynamique irréversible. Quand mon vaillant oncle tenta d'employer l'argument culturel quant au bel état de la civilisation en France, où on lui avait appris tout ce qu'il savait dans le domaine, elle l'abreuva d'une tirade sur toutes ces créatures nues, sans parler de ces diables de rois français : quels païens, tous catholiques, une tache sur le nom de Dieu ! L'oncle devint alors plus pâle qu'il ne l'était d'ordinaire mais il tint bon. Le vin, c'était sa passion, proclama-t-il ; il avait passé des années de sa vie et le gros des économies de son père à se préparer pour cette vocation – qu'il fût damné s'il allait abandonner maintenant ! Tante Bella insista comme elle seule savait le faire. Elle savait comment vaincre à l'usure, ignorant jusqu'aux astucieuses citations de la Bible qu'il allait rechercher afin de contrer son infatigable croisade. (Rien ne ressemble plus à la pluie discontinuée d'un jour pluvieux qu'une femme querelleuse.) Bref, l'oncle n'eut pas d'autre issue : il lui fallut en fin de compte arracher ses innombrables hectares de vignes, jusqu'au dernier pied. Le fait qu'il aurait pu se spécialiser dans le raisin de table n'eut aucun poids auprès de tante Bella. Il n'était jusqu'à la métonymie du mal qui ne dût être anéantie.

C'est alors que l'oncle Johnny déserta la chambre matrimoniale pour se retirer dans la petite pièce qui lui avait servi de bureau jusqu'à là ; il y passa sur un lit une place toutes les nuits jusqu'à la fin de sa vie, et cela dura des années ! Il n'adressa presque plus jamais la parole à un être vivant. Afin d'éviter la campagne de critiques et d'interrogations dans laquelle sa moitié ne manquerait pas de se lancer, il lui dit qu'il avait l'intention de s'immerger dans l'étude de la Bible. Lorsqu'elle lui rappela ses responsabilités familiales, il la renvoya à la sagesse de Salomon : "Mieux vaut dormir dans un coin du grenier qu'avec une mégère dans une vaste demeure." Ce qui lui cloua le bec.

Il ne quitta plus son antre qu'en des occasions fort rares, pour faire une excursion mystérieuse au Cap, une dizaine de fois par an. "Pour rencontrer un homme pieux", expliquait-il laconiquement lorsque tante Bella voulait connaître la raison du voyage ; explication dont elle devait bien se satisfaire... En fait, de manière un peu malsaine, le silence de son époux semblait l'inspirer. (Elle expliquait gaiement au reste du monde qu'il était "en lutte avec lui-même" et que, désormais : "il communique avec Dieu".) Elle parcourait la maison en chantant des hymnes sans arrêt ; elle prit la direction de l'exploitation, planta, à la place des vignes, jachères pécheresses, des vergers, des pêchers, des pommiers, des cognassiers, et amassa une fortune.

Ce qu'elle ne sut jamais, c'est que, lors de ses visites au Cap, mon oncle emplissait le coffre de sa vieille et impressionnante Chevrolet de

bouteilles des meilleurs vins qu'il pouvait se procurer, la plupart français ; il les transportait la nuit du garage fermé et cadenassé jusque dans son antre, où il pouvait les déguster en paix.

C'est en train de s'adonner à cette occupation que je le trouvai en ce jour mémorable où tante Bella et ses filles, en proie à une crise d'hystérie collective, débattaient du sang féminin, fléau de la féminité, et de la volonté de Dieu le Père. L'oncle Johnny buvait son vin dans un beau verre en cristal. Il n'avait pas pris la peine de fermer sa porte à clef puisque tout le monde savait que c'était son refuge et que, à l'exception de tante Bella (et encore, en de très rares occasions, quand Dieu s'était adressé directement à elle), personne n'osait s'aventurer sur son territoire. J'ignorais à quoi m'attendre. Et si c'était pire qu'affronter la frénésie féminine qui régnait à la cuisine et à la salle de bains ?

Dans un silence complet, nous nous dévisageâmes l'un l'autre. Je ne l'avais pas vu depuis des années : je devais avoir six ou sept ans quand il s'était retiré du monde ; maintenant, j'en avais treize.

A ma grande surprise, un sourire se mit à flotter sur son visage très blanc. "Ah... et qui donc es-tu, toi ?

— Ch... Chris." J'étais près de montrer les talons.

"Tu es le fils de Henrik, c'est ça ?"

Je fis oui de la tête, renversant par la même occasion du café dans la sous-tasse.

"Ton père s'est choisi une jolie femme."

Je ne sus que répondre à ça.

"Qu'est-ce qui t'amène ici ?

— C'est... hum, que Driekie et moi... je veux dire, dans le grand figuier là-bas à l'arrière... on n'a rien fait, *vraiment*... c'est seulement que..." Mais je finis par baisser les bras et lâcher : "Oh, et puis merde !

— Je suis absolument certain que vous n'avez rien fait – il souriait encore. Et si on fêtait ça ?

— Fêter ça ?

— Il y a toujours quelque chose à fêter, fit-il, tout joyeux. Aujourd'hui, nous allons célébrer... ce que vous n'avez pas fait dans le figuier." Très lentement, il vida son verre, le tint à bout de bras et le remplit, avant de me le présenter.

J'hésitai, déglutis, pris tout de même le verre et en avalai le contenu, encore sous le choc.

"Non, non, non, dit l'oncle Johnny. Ce n'est pas comme ça qu'on fait, pas du tout. Permets-moi."

Il me montra comment tenir mon verre, comment renifler le bord, le pencher légèrement et faire tourner le pied, renifler encore avant de goûter avec une dévotion quasi religieuse. Je fus initié au mystère de la "caudalie" qui se forme dans la bouche, exactement trente-six

secondes après qu'on a goûté un bon vin.

Or ma langue à moi était insensible et niaise. Mais je me souviens de la patience avec laquelle l'oncle insista.

A un moment donné, je m'exclamai : "Je n'y connais rien, moi !"

De but en blanc, il demanda : "Là-bas, dans le figuier, tu as pu goûter à un petit échantillon de Driekie ?"

J'avais le visage en feu. Je n'arrivai pas à sortir un mot.

"Oncle Johnny...?"

— Je veux simplement savoir si tu as pu goûter à un échantillon de Driekie. Tu peux te rappeler le goût qu'elle avait ?"

Désormais, c'était tout mon corps qui était en feu. "C'était comme... comme du sorbet, oncle Johnny."

Il fronça les sourcils, avant d'éclater de rire. "C'est un début, sans doute. Mais je vois qu'il y a du chemin à parcourir.

— Oui, oncle Johnny. Je suis désolé, oncle Johnny.

— Un homme qui ne sait pas apprécier le vin à sa juste valeur ne comprendra jamais rien aux femmes. Tu te rappelleras ça, dis-moi ?

— Oui, oncle Johnny.

— Bien, alors faisons un autre essai."

Qu'ai-je goûté cet après-midi-là ? Je ne saurais le dire. Je n'avais pas la moindre idée de ce que j'étais censé rechercher. L'oncle Johnny n'arrêtait pas de marmotter des choses... groseille à maquereau, goyave, paille ou encore figue mûre ou pas mûre.

A la fin de notre longue session, il déclara : "Soit. Suffit pour aujourd'hui. Reviens demain." Pendant tout le restant de notre séjour, je fus invité dans son antre tous les jours et mon éducation de taste-vin progressa à partir de là.

Mon oncle tenait à poursuivre cette initiation. Mais il fallut attendre l'été suivant, ce qui lui déplut fort. Plus tard, quand je suis allé étudier à Stellenbosch, et pendant les cinq années que j'y passai, il me somma régulièrement de venir passer chez lui le week-end ou les vacances. Tante Bella en vint à me détester hardiment. Qu'elle se méfiât de la nature de nos commerces clandestins ou qu'elle eût, peut-être, encore des soupçons quant à ce qui était ou n'était pas arrivé entre Driekie et moi le jour du sang, je n'ai jamais pu le découvrir. Son problème était qu'elle ne pouvait pas vraiment m'attaquer de front sur la nature de mes mystérieux conciliabules avec l'oncle Johnny. (Il est certain, en tout cas, que, quelque exubérante et complète qu'ait été ma formation, il prit toujours le plus grand soin à ne jamais me soûler.) Oh, elle faisait de son mieux pour m'intercepter dès que j'approchais du bureau de l'oncle ou en sortais, et elle essayait de me soutirer par tous les moyens possibles un aveu quant au sujet de nos entretiens. Mais je lui répondais toujours très succinctement que nous étudions la Bible. Je ne suis pas sûr qu'elle m'ait cru à tous les coups. Mais, en fin de

compte, je ne lui laissai guère le choix. Du moins faut-il lui reconnaître qu'elle savait accepter ses échecs. Et elle se retirait, Dieu à la traîne (lui aussi savait manifestement quand il était inutile d'insister) ; avec le temps, j'eus la satisfaction de comprendre que j'avais apporté un petit rayon d'espoir dans les ténèbres auxquelles l'oncle Johnny avait été banni ; tandis que, de son côté, il prit un grand plaisir à m'initier à un nouvel univers qui valait la peine d'être fréquenté.

Le temps que je raconte mon histoire et nous sommes prêts à attaquer le délicieux plat de consistance que George a préparé, avec des fruits de mer, des crevettes, des moules et une variété époustouflante de chairs et de goûts différents de poissons, pour lequel on débouche une nouvelle bouteille, goûte son contenu, le commente (George est à se tordre de rire quand il invente des bouquets et des arômes qu'aucun taste-vin n'aurait jamais imaginés) et le consomme. Pour accompagner le dessert, subtil et légèrement acide, il sert un vin de Constance, très vieux et probablement aussi bon que ce qu'on pouvait exporter au début du XIX^e siècle pour satisfaire les palais de Napoléon en exil, de Jane Austen à son écritoire pas si intime que ça et, plus tard, de Baudelaire au milieu des fleurs du mal.

“Un jour, j'ai pris une photo de Driekie”, annonce George tout de go.

Toi et moi lui lançons des regards surpris.

Il sourit. “D'accord, peut-être pas *ta* Driekie. Mais d'une petite fille dans un arbre, qui regarde à travers les feuilles. Effroyablement sentimentale, dois-je dire... je débuteais... nous passons tous par cette phase.

— Certains d'entre nous ne la dépassent jamais. On me le reproche assez souvent !

— Ma photo ressemblait à celles que Lewis Carroll a prises de son Alice habillée en petite mendicante. Mais, attendez, je crois pouvoir la retrouver facilement.” Et le voilà qui part vers ce que j'imagine être son atelier.

“Il doit avoir des millions de photos, dis-je. Il ne pourra pas retrouver celle dont il parle.

— George a un système de rangement dernier cri, réponds-tu avec un sourire, et une fierté évidente. Tout informatisé.

— Quand a-t-il trouvé le temps d'organiser ce classement ?

— Ça a été ma contribution. Ça m'a pris la plus grande partie de notre vie de couple. Dont nous fêtons les quatre ans aujourd'hui, au fait.

— Tu ne m'avais pas prévenu.

— C'était censé être un anniversaire intime. Mais c'était une trop belle occasion pour ne pas la passer avec toi, non ?

— Je suis très honoré. Par tous les deux.”

Tu lèves ton verre ; le vin de dessert chatoie de tout son ambre dans la lumière. “A nos soirées futures !”

George revient au moment où nous trinquons. Il nous lance un regard interrogateur.

Je lui explique : “Nous buvons à votre anniversaire de mariage. Et à tous les enfants à venir.”

Un nuage assombrit brièvement son visage poupin. “Ça, ce ne sera pas pour nous”, dit-il. Un ange passe. Puis il se met à rire et, désinvolte, du moins en apparence, index et majeur tendus, il les tapote l’un contre l’autre : pour suggérer qu’on lui a coupé... “Malheureusement, j’ai pris des précautions un peu trop définitives en raison de la nature de mon boulot. Plusieurs années avant de rencontrer celle-là...”

Tu le réprimandes gentiment : “Voyons, George.” Ç’aurait pu être un moment gênant. Mais tu réussis à tourner ça en plaisanterie et, bientôt, il ne reste qu’une imperceptible opacité à la lisière de notre conversation.

George pose une photo sur la table devant moi, de toute évidence une sortie papier qu’il vient de faire sur son imprimante. “N’est-ce pas le portrait craché de Driekie ?” s’enquiert-il, rayonnant.

La fillette ne ressemble pas du tout à Driekie mais l’atmosphère est parfaite : le contraste violent d’ombres et de lumières dans le feuillage abondant, une suggestion de profondeur derrière les feuilles et la frêle silhouette blottie dans les ombres, limitée à une épaule nue et une moitié de visage, yeux fixant l’objectif, regard espiègle et provocateur, mais, malgré tout, grave pour une petite fille de cet âge-là. Comme si, dans cet instant fugace issu d’une enfance perdue depuis, elle a déjà parfaitement conscience de sa féminité encore à venir, de ses souffrances, de ses silences, de ses craintes, de ses incertitudes mais aussi de ses affirmations et de ses exultations éhontées. La petite Alice de Carroll, en effet.

“Tu utilises merveilleusement bien la lumière, dis-je.

— N’importe quel photographe sait utiliser la lumière, répond-il en faisant une grimace. Moi, j’essaie de la *provoquer*.

— Tu provoques aussi le spectateur.

— Si je ne pouvais pas le faire, je mettrais mes appareils au rancart.

— As-tu donné un titre à cette photo ?” Ma question est très respectueuse.

“Eve. Sans hésitation !” Sur quoi, fidèle à lui-même, il éclate de rire. “Quelques secondes après avoir pris cette photo, j’ai perdu mon équilibre... j’étais assis sur une branche juste en face... je me suis vraiment senti comme une vieille pomme pourrie. C’était sans doute le cas, d’ailleurs. En tout cas, je me suis cassé la jambe. Et, par-dessus le

marché, j'ai failli perdre mon appareil. Une jambe, ça se répare, mais un Leica, non. Je te le dis, la photo, c'est un job à hauts risques.

— Je suppose que tu choisis toujours des reportages de tous les dangers : guerres, catastrophes naturelles et j'en passe ?

— Tu veux dire comme toi dans tes livres ?

— Touché. Mais n'est-ce pas inévitable ? Notre face cachée est toujours plus révélatrice, la lumière moins intéressante. Même ta jeune Eve est embusquée dans les ombres.

— Ah, mais seule la lumière peut la révéler !

— Toi, tu es une créature de lumière", dis-tu, posant sur la main de George la tienne, porteuse de ton adoration. Le contraste s'esquisse dans mon esprit : ta main si fine, ligne des doigts bien dessinée, avec force, comme s'ils pouvaient capter la moindre vibration ; la sienne énorme, puissante, les doigts courts et épais. (Oui, je peux imaginer ces doigts-là...)

“Mais tu recherches bien les endroits les plus difficiles et les plus atroces, non ?

— Simplement parce qu'il faut bien que quelqu'un, n'importe qui, d'ailleurs, mais *quelqu'un* rende compte de ce genre d'événements : j'y étais, je l'ai vu, c'est arrivé. L'arbre qui tombe au fin fond de la forêt et tout ça... La vie passée sous silence.

— Et le public y prête vraiment attention, de cette manière ?

— Ça, c'est son problème. Le mien est de m'assurer que l'événement a été attesté. Sinon, il est trop facile pour les gens de dire qu'ils n'étaient pas au courant.”

Après quoi, la conversation suit les méandres des épisodes les plus dramatiques de la carrière de George.

“Je pense que le pire remonte à la fin des années 1980, dit-il avec un sourire qui trahit le plaisir adolescent qu'il éprouve à se souvenir. Je rentrais d'un enterrement à Soweto. A cette époque...” Il dodeline de la tête. “A Orlando, je me suis arrêté un instant pour remettre une pellicule dans mon appareil. Soudain, ma voiture se trouve entourée par une foule de manifestants qui rentrent d'une assemblée. J'ai découvert seulement plus tard qu'ils avaient été attaqués par la police moins d'une demi-heure avant. Plusieurs gamins avaient été tués. Ils étaient d'une humeur massacrate. Ils m'ont encerclé et se sont mis à secouer ma voiture. J'avais l'impression d'être pris en mer dans un foutu ouragan. J'en ai vu qui se penchaient pour ramasser des pierres... du moins, c'est ce que j'ai cru. Et je me suis dit : Je ne vais pas sortir vivant de cette galère.

— Et alors, qu'est-ce qui est arrivé ?”

Tu le couves d'un regard admiratif ; de toute évidence, ce n'est pas la première fois que tu entends cette histoire.

“J'avais une arme secrète. Je l'avais toujours sur moi. Toujours dans

la poche de ma chemise. J'ai baissé la vitre et je leur ai montré une photo.

— Laquelle ?

— Une photo prise par un collègue, de Winnie Mandela et moi. Elle avait passé le bras sur mes épaules. Et elle l'avait signée : A George Lombard, amitiés, Winnie.

— Ça a marché ?

— Et comment ! Avec ça, la mer Rouge aurait pu s'ouvrir. La rage s'est muée en jubilation. J'ai fait le signe du poing et j'ai crié *Amandla !*. Et puis je suis parti aussi vite que j'ai pu." Pendant un instant, il prend un air pensif. "Ja, à cette époque... Une seule personne au monde pouvait me sauver, ce jour-là. Mama Mandela. Son nom seul était un talisman.

— Et aujourd'hui..."

Il prend un air terriblement grave. "Quelle tristesse. Quelle tristesse. Pendant toutes les années où **Madiba** était en prison, c'est elle qui a tenu le flambeau."

S'ensuit un silence. Sur quoi, tu dis : "Ensuite, elle a dû apprendre à marcher dans l'ombre d'un homme." Autre silence. Avant que tu n'ajoutes : "C'est toujours la faute des femmes, hein...?"

Je me moque gentiment : "Toi, tu n'as pourtant pas l'air de trop mal t'en sortir.

— Ah, mais c'est que George et moi marchons main dans la main ! Je ne marche pas, soumise, plusieurs pas derrière lui.

— Tu sembles beaucoup l'aimer et te soucier de lui.

— Pourquoi l'amour et la sollicitude ne seraient-ils pas de la partie !" rétorques-tu, penchant la tête contre l'épaule de George, montagne confortable et réconfortante à ton côté.

George te serre dans ses bras, avec gaucherie ; je fais la grimace, imaginant tes os qui craquent. "Il ne faut jamais la sous-estimer, me prévient-il en me lançant un clin d'œil. Tu sais, c'est elle qui m'a demandé en mariage !

— Seulement parce que, autrement, tu ne te serais jamais décidé, précises-tu, taquine.

— J'avais décidé bien avant que tu ne fasses le premier pas, proteste-t-il. Mais je m'inquiétais pour *toi*. Je ne suis toujours pas convaincu que tu savais vraiment à quoi tu t'exposais.

— Tu as des regrets, maintenant ?

— Je me pose des questions sur ta santé mentale, voilà tout. Pour le reste, ça va.

— Peut-être que deux fous ensemble font un sain d'esprit ?" Tu prends l'une de ses mains dans les deux tiennes. "Je raconte à Chris pourquoi tu as hésité si longtemps ?

— Non.

— D'accord, alors, je le fais.

— Tu vas voir ce qui va t'arriver !”

Tu acceptes le défi. Et te mets à évoquer le premier mariage de George, qui avait duré sept ans. (“Nous ne sommes donc pas encore sortis de la zone de turbulences, vois-tu.”) Sa femme, Louisa, était son assistante dans la chambre noire et, au fil du temps, elle avait pris en charge de plus en plus de tâches et de responsabilités administratives. Mais, par-dessus tout, elle insistait pour l'accompagner pendant ses reportages. S'il essayait de soulever des objections, elle répliquait : “Nous formons une équipe. Tu as besoin de moi, j'ai besoin de toi, d'accord ? Alors, arrête de te plaindre.” Une année, en janvier, arriva leur dernière et fatale mission, dans une région du Mozambique ravagée par des inondations catastrophiques. George ne réfléchissait jamais à sa propre sécurité ; en mission, il ne pensait qu'aux photos qu'il devait rapporter. Cet après-midi-là, tout un village fut emporté par le courant. Ignorant les avertissements de la police et du personnel de sécurité, il s'aventura jusqu'à la lisière des eaux tourbillonnantes. Quatre ou cinq membres d'une famille, les enfants en bas âge, passèrent devant eux, emportés par les eaux ocre foncé, sur un tronc déraciné. George fut fasciné par ce qu'il voyait dans le viseur de son Leica. Louisa fit une crise d'hystérie. “Tu ne peux pas simplement rester là à prendre des photos, hurla-t-elle. Ce sont des *êtres humains* ! Nous devons les aider.

— Il y a un cordon de police à quelques centaines de mètres en aval, répliqua-t-il en hurlant à son tour. La police a tout l'équipement nécessaire pour les sortir de là. Nous les tuerions et nous-mêmes par la même occasion si nous tentions quoi que ce soit.”

Impossible de la raisonner. Il n'eut pas le temps de réagir qu'elle avait déjà sauté dans le courant, essayait de nager vers la famille emportée sur le tronc d'arbre par les eaux tourbillonnantes. Sans même ôter ses bottes ou rien d'autre, George se précipita à sa suite. Comme il le lui avait dit, un cordon de volontaires étaient postés, avec des cordes, prêts à intervenir, au méandre suivant. Tous les membres de la famille réfugiée sur le tronc d'arbre, sauf un, furent sauvés. George aussi. Mais Louisa s'était noyée. Ils supposèrent que sa tête avait heurté un tronc d'arbre emporté par le flot, ou un rocher. On n'avait jamais retrouvé son corps.

Tu me dis doucement : “Pendant un an après l'accident, il n'a plus pris de photo.”

Il me dévisage, avec une telle douleur dans le regard que je dois détourner la tête.

“Jusqu'à ce que je m'aperçoive, finit-il enfin par lâcher, que mon devoir de reporter était plus important que ma douleur. Et certainement plus que mon silence.

— C'est pourquoi, aujourd'hui encore, il refuse que je l'accompagne quand il part en reportage.

— Tu m'en veux pour ça ?

— Personne ne t'en veut jamais, George.

— C'est peut-être ça, le problème", dit-il, d'un air désabusé.

Et après, quoi ? Je ne me rappelle plus très bien ce qui s'est passé. (Quand je suis rentré chez moi, ce soir-là, je ne me suis pas couché, j'ai écouté de la musique, j'ai pris des notes, puisque c'est mon lot, sur notre conversation : j'ai toujours besoin de m'accrocher à quelque chose, c'est ma bouée de sauvetage, sans doute, dans les tourbillons de la vie.) Je sais que nous avons encore bu après le dîner. Du cognac, me semble-t-il, mais nous avons peut-être repris du vin, en fin de compte. Ensuite, sans doute à cause d'un nouveau tour qu'avait pris la conversation, George a voulu écouter *Don Giovanni*. N'était-ce pas trop tard ? as-tu demandé, d'un air circonspect. Ne serait-ce pas trop demander à leur invité ?

"*Don Giovanni*, ce n'est jamais trop demander à quiconque. Et si quelqu'un doit savoir ça, c'est bien Chris." (Que veut-il dire ?)

C'est ainsi que nous écoutons *Don Giovanni*, *in extenso*, les deux heures entières, après une longue discussion sur le choix de l'enregistrement. (Il en a au moins cinq.) A la fin, notre choix se porte sur la version de Colin Davis, avec Kiri Te Kanawa, malgré les réserves de George sur l'interprétation de Martina Arroyo dans le rôle de donna Anna. C'est toujours le problème avec *Don Giovanni*, argue-t-il. Dans un opéra qui comporte tant de beaux rôles, onest forcé d'être déçu par un ou deux. Mais la donna Elvira de Kiri Te Kanawa suffira à nous combler ce soir. (Qu'on me laisse préciser que je ne partage pas l'avis de George quant à Arroyo : surtout dans la scène finale, elle est sublime.)

Nous écoutons attentivement, sous le charme. Mais dans l'aria où Leporello fait la liste des conquêtes de son maître, six cent quarante en Italie, deux cent trente et une en Allemagne, cent en France et déjà mille trois en Espagne, y compris des campagnardes, des dames d'honneur, des filles de la ville, des comtesses, des baronnes, des princesses, tu ne peux t'empêcher de prendre la parole.

"Pauvre homme, lâches-tu. Je commence à le trouver pitoyable.

— Voilà qui est fatal, dis-je. Quand un homme amène une femme à le trouver pitoyable, elle est perdue.

— Il n'y a rien de pitoyable chez don Juan, proteste George. Et ne vous laissez donc pas berner par la musique non plus. L'important n'est-il pas, surtout, de comprendre pourquoi il est devenu un séducteur impénitent ?

— Parce qu'il souffre de la solitude, réponds-tu sans hésiter. Et c'est ce qui me fait éprouver de la pitié pour lui."

J'objecte : "N'importe qui peut jouer la carte de la solitude.

— Alors, qu'est-ce qui, d'après toi, le pousse à agir ainsi ?

— Je crois qu'il y a différentes raisons. Dans sa jeunesse, je dirais que c'est un besoin de s'affirmer, de montrer qu'il existe. Mais, approchant de l'âge mûr, qui sait, peut-être est-ce uniquement le besoin d'être rassuré. Quant au déclin de ses capacités. Quant à lui-même."

George se récrie : "N'est-ce pas de l'arrogance, tout simplement ? Il serait trop sûr de lui, plutôt que pas assez ?"

Je persiste : "Pour moi, il y a chez don Juan une espèce de courage absurde. Ce pourrait être un héros de Camus. Mozart le comprenait parfaitement.

— Pas Mozart, me reprends-tu. Son librettiste, Da Ponte.

— Non, écoute la musique. Le livret se borne à raconter les amours de don Juan. C'est la musique qui analyse le cœur de l'homme derrière les amours."

George dodeline de la tête. S'il sourit encore, son regard trahit une profonde gravité. "Je ne crois pas que *Don Giovanni* traite de l'amour. Mais de la liberté.

— Là, tu éludes la question.

— Attends. Nous y sommes presque." Et il nous fait attendre la dernière scène de l'acte I, lorsque la demeure de don Juan est envahie par les paysans en révolte. Alors, il explique : "Pourquoi entonneraient-ils, sinon, *viva la libertà* ? Pour moi, c'est la clef de l'œuvre. D'ailleurs, si on écoute attentivement, on entend la façon dont Mozart anticipe cette scène dans toutes les précédentes et comment il ne cesse d'y revenir jusqu'à la fin de l'œuvre.

— A la toute fin, l'interromps-tu, don Juan descend en enfer. Comme royaume de la liberté, il y a mieux...

— Sauf si l'on considère que sa liberté est justement de pouvoir *choisir* d'aller en enfer, et qu'il choisit d'y aller librement. Ce en quoi il finit par affirmer sa noblesse contrairement au pauvre Leporello, dont l'unique choix consiste à devoir se trouver un nouveau maître.

— Mais on ne peut tout de même pas dire qu'il n'est pas question d'amour dans *Don Giovanni*, tout de même ! m'exclamé-je.

— Bien sûr que non. Mais, pour Mozart, l'amour n'est que le test crucial. Afin de déterminer si un être est vraiment libre.

— Est-ce que tout doit se terminer en enfer ? demandes-tu. C'est une vision très sombre de l'amour.

— Tout à fait. Mais ne trouves-tu pas que l'amour a quelque chose de sombre, fondamentalement ? dit George.

— Je croyais (je le taquine) que c'était toi qui, plus tôt, te faisais l'avocat de la lumière !"

A son tour de lâcher : "Touché !" Mais il ajoute : "Peut-être, en fin

de compte, n'y a-t-il pas une grande différence entre la lumière et les ténèbres. Le problème, c'est notre façon de voir. Comme Rachel l'a fait remarquer..."

J'ai eu l'occasion de repenser à tout ce que nous avons dit ce soir-là, plus tard, beaucoup plus tard, notamment avant-hier, quand j'ai contemplé ton visage si pâle dans la mort.

Je suis parti de chez vous peu avant trois heures du matin ; sur le chemin du retour, dans la nuit, tout ça continuait de se bousculer dans ma tête. J'avais besoin de temps pour tout démêler. Quand je suis finalement arrivé à la maison, je suis allé dans mon bureau chercher mon propre enregistrement de *Don Giovanni*, celui de Riccardo Muti, et j'ai tout réécouté, en jetant mes notes sur le papier. Mes neurones avaient beau s'agiter, je n'étais guère plus près de trouver une solution. Tout ce que je savais, et cela me tomba dessus comme une illumination, c'était que j'étais allé à Camps Bay rendre visite à une femme dont j'étais tombé amoureux le soir de la Saint-Sylvestre ; et qu'en revenant j'avais deux nouveaux et très chers amis.

Non, ça, ça ne marchera pas. J'esquive les vrais problèmes. En réécoutant *Don Giovanni* après être rentré chez moi (d'ailleurs, je l'ai remis aujourd'hui en fond sonore pour rédiger ces pages), j'ai repensé à notre conversation et j'ai compris que ce dont nous avons parlé, les mots que nous avons employés avaient peu de rapport avec la conversation véritable, qui se tenait en retrait de la conversation officielle. Sans doute n'avions-nous pas saisi ce à quoi cette "vraie" conversation avait trait. Mais si, honnêtement, à l'époque je n'étais pas certain, maintenant, je veux savoir. Il ne s'agit plus de se dérober, maintenant que tu es morte.

Voici ce qu'il me semble avoir pensé alors : le Premier de l'an, tu m'avais tellement ému que je t'avais quittée avec le sentiment que, oui, je pourrais bien tomber amoureux de toi. Rien de définitif, mais assurément la possibilité existait. Une sensation dans ma colonne vertébrale ou dans ce que les plus vulgaires des romantiques appelleraient encore : le cœur. Avant ce dîner, j'étais au courant que tu étais mariée, car tu avais beaucoup parlé de George mais, en tant que personne, en tant qu'entité, il était tout de même absent, immatériel. Je n'ai jamais eu trop de scrupules en amour ; cela dit, dans mon commerce avec les femmes, je me suis évertué à éviter les femmes mariées. (Pas forcément pour des raisons morales. A un niveau strictement pratique, si une femme a un époux d'une carrure imposante, il peut vous réduire en bouillie ; si le mari est petit, il peut vous abattre d'un coup de revolver – or aucune de ces deux solutions ne m'agréa.) Toutefois, pendant notre soirée de la Saint-Sylvestre, à la faveur de l'enthousiasme et de la nouveauté de la découverte, que je

devinais réciproque, George ne m'avait jamais paru complètement réel, si bien que je m'apprêtais à peut-être faire une exception. C'est, après tout, le privilège de l'âge que de trouver des exceptions à quasiment toutes les règles ; et ce pouvait bien être ma dernière chance, alors...

Alors, voilà que je venais de rencontrer George. Et que j'avais trouvé en lui – quoi ? – plus qu'un ami. Serait-ce faire preuve de sentimentalisme si je disais : “un frère” ? Le frère que j'aurais eu si ma mère n'avait pas perdu son premier enfant, dont elle m'avait parlé, avec moins de nostalgie que de reproche dans la voix, trop souvent pendant toute mon enfance. Quelqu'un de proche, d'intime, qui, j'en suis convaincu, m'a toujours manqué. Toi, tu avais reconnu cette solitude au tréfonds de moi : je t'en remercie. (Pourquoi, sinon, aurais-tu établi un tel diagnostic pour don Juan ?) Mais voilà que, soudain, il était là. Mon frère aîné perdu, mon cadet de près de quarante ans. Il arrive bien des choses plus extraordinaires. Penser à lui de cette façon t'intégrait aussi dans le cercle. Il ne m'était plus possible de penser à toi seulement en termes de *toi*, Rachel Lombard. (Le fait même que tu portais son nom faisait de toi une partie de lui, et lui une partie de toi.) Désormais, tu n'étais plus imaginable sans George. Voilà qui t'excluait comme maîtresse putative et te classait dans la catégorie des “appelées, peut-être, à devenir une amie” : la plus proche alliée de mon frère. Soudain, l'amour n'était plus une option. (Du moins, sans oser le tabou de l'inceste. Mais je ne suis pas certain d'avoir été conscient de ça, à ce moment-là.) Pour l'heure, tu étais une très chère et adorable amie, tu faisais partie du nouveau couple dans ma vie, Rachel-et-George.

Y a-t-il la moindre cohérence dans tout ce que je raconte ?

Sur le chemin du retour, en ce matin de Nouvel An, soudain un souvenir dérangeant me revint du plus profond de moi, telle une bulle s'échappant d'une plante sous-marine. Comment avais-je pu oublier ça ? Après toutes ces années, il me revenait, pour me troubler. Je me retrouvai au pied de mon arbre de la connaissance, dans le verger de l'oncle Johnny, par ce fameux après-midi de dimanche dans mon enfance. Driekie me rapporte le sermon de sa mère sur les filles, qui doivent avoir les cuisses jointes du genou aux hanches. Mais il y avait eu autre chose et c'était ça que j'avais oublié.

Quelque temps avant notre arrivée à la ferme en ce lointain mois de décembre 1938, un après-midi, ses quatre sœurs et elle étaient allées en excursion au barrage. Elles étaient seules, il faisait une chaleur effroyable et, sur l'impulsion du moment, en arrivant au barrage, elles s'étaient déshabillées et avaient plongé dans l'eau boueuse, délicieusement fraîche sous la surface brûlante de la canicule. Rien d'inhabituel jusque-là. Mais, lorsqu'elles étaient sorties de l'eau et

étaient allées s'allonger sur la berge abrupte pour faire sécher leurs corps au soleil, Driekie avait entendu un bruissement dans les buissons tout près et, lorsqu'elle était allée vérifier ce que c'était, un jeune garçon noir (d'environ mon âge, avait-elle précisé), le fils d'un ouvrier agricole, était sorti du sous-bois et, prenant la poudre d'escampette, avait couru vers les bicoques des ouvriers de la ferme. Elle l'avait reconnu, il s'appelait David.

Les filles avaient été agacées d'avoir été épiées mais il n'y avait pas de quoi en faire une histoire. Les garçons, on ne pouvait pas les refaire ! ("Si ç'avait été toi, me confia-t-elle dans l'arbre, je n'aurais rien dit.") Mais, le soir, au dîner, elles n'avaient pu s'empêcher de glousser, de gigoter et, lorsque tante Bella avait exigé de connaître la raison de toute cette excitation, elle avait finalement convaincu Driekie de tout lui raconter.

Leur mère s'était mise en colère comme jamais Driekie ne l'avait vue. "Un [Hotnot](#) ! s'était exclamée tante Bella, horrifiée. Il espionnait mes filles ! Il aurait pu toutes vous violer !

— Il s'est caché dès que je l'ai vu, maman, avait essayé d'expliquer Driekie. Nous le connaissons toutes. Il n'arrête pas de nous rendre des services. Parfois, à la cuisine, nous l'aidons même à faire ses devoirs. En fait, il est très intelligent. Et très poli."

Mais la tante n'arrêtait pas de répéter : "Un Hotnot !" Comme l'aiguille d'un vieux soixante-dix-huit tours enrayée dans le sillon.

Dès après le dîner, elle alla dans l'ancre de mon oncle pour l'informer du scandale. Toutes les filles se blottirent derrière elle, tout excitées, s'attendant à une sorte d'éruption apocalyptique. Mais l'oncle Johnny demeura allongé sur son lit, sur le dos, yeux au plafond.

C'est peut-être cela, plus que tout le reste, qui la fit exploser.

On était en plein été, il faisait encore jour. Tante Bella fit claquer la porte en la refermant derrière elle, elle ordonna à ses filles de la suivre, elle sortit de la maison à grandes enjambées, elle descendit le coteau d'où ils jouissaient d'un somptueux panorama de toute la vallée, et se rendit à la rangée de masures des employés de la ferme.

De la cour, où quelques chiens galeux les regardèrent d'un air menaçant et où des poulets retardataires grattaient encore les vestiges épars d'un vieux chariot, tante Bella cria aux parents de David de sortir. Ils furent brièvement, et d'une façon plutôt incohérente, informés de ce qui s'était passé. Il y avait là un groupe d'ouvriers, en bleus de travail et vêtements de seconde main en loques (heureusement, on approchait de Noël : ils recevraient bientôt leur quota annuel de vêtements neufs) : ils s'étaient réunis à une distance respectable pour découvrir la cause de cette agitation. Une fois encore, tante Bella narra l'effroyable récit, amplifié d'avoir été plusieurs fois répété.

Finalement, on tira le petit David hors de la mesure où, s'attendant au pire, il s'était caché sous un lit (preuve irréfutable de sa culpabilité). Son père et deux autres hommes reçurent l'ordre de l'amener à la grange où l'on faisait sécher les abricots et les pêches dans de gros cageots. Tante Bella fit entrer ses filles et leur ordonna de se placer contre le mur. On alla chercher dans un recoin un vieux tonneau qu'on fit rouler à un mètre ou deux des filles, qui contemplaient tout cela médusées. On traîna David jusque-là. Tante Bella, qui semblait désormais la proie d'une force maléfique qu'elle ne contrôlait plus, donna, haletante, une série d'ordres qui furent autant de brefs aboiements. On déshabilla David, on lui lia poignets et chevilles avec des lanières qui pendaient à un crochet dans un coin et on l'attacha, bras et jambes écartés, sur le tonneau. Il avait les joues pleines de larmes et de morve.

Puis tante Bella ordonna aux trois hommes de lui donner le fouet. Deux avec des tuyaux d'arrosage, l'autre avec un licou.

A ce point de l'histoire, quand Driekie me la raconta au pied du figuier le fameux dimanche, elle dut s'interrompre. Elle se contenta de dodeliner de la tête. Elle pleurait à chaudes larmes.

“Ça a duré, ça a duré, ils n'arrêtaient plus. Au début, David hurlait à chaque coup mais, après, il n'a plus fait que geindre, parce qu'il n'avait plus de voix. Ce n'étaient plus des pleurs, on aurait dit un animal blessé. Et ils continuaient, ils continuaient.

Puis, à un moment donné, je me suis entendue crier... mais je n'étais même pas certaine que c'était moi... je *crois* que c'était moi : « Arrêtez, vous allez le tuer ! » Et ils se sont arrêtés. On aurait dit qu'ils avaient oublié ce qu'ils faisaient et pourquoi ils le faisaient. Ensuite, ma leur a dit quelque chose et ils sont sortis, ils ont apporté un seau d'eau et ils l'ont versé sur David, et il s'est remis à faire des bruits. La nuit était tombée. Ils enfermèrent David dans la grange pour la nuit. Le lendemain ma mère lui a demandé de laver le sang."

Tel était l'épisode qui, me semble-t-il me rappeler aujourd'hui, à sa manière impénétrable et terrible, nous avait incités, Driekie et moi, à faire ce que nous avons fait. Aujourd'hui encore, j'ai du mal à y repenser. Cela dit, je sais maintenant que je ne l'oublierai plus. Ce qui me trouble, avant tout, c'est que j'ignore encore quelle lumière il jette sur tante Bella. Sur Driekie. Et, peut-être plus dérangeant encore, sur moi.

Depuis quelque temps, mes nuits sont comme des beignets : elles ont un trou au milieu. D'habitude, je me contente de rester au lit, en gros en paix avec moi-même et le monde, jusqu'à ce que je m'assoupisse. Ou bien, j'écoute un CD. Ou, alors, si m'endormir se révèle absolument impossible, j'allume la lumière et je lis pendant une heure ou deux. Mais, ces dernières nuits, j'ai une nouvelle diversion : la guerre en Iraq. Elle calme les nerfs et régule les sens. L'effet soporifique est garanti, parce que tout ça est tellement loin, et infiniment répétitif, bien moins réaliste qu'un film de guerre... Les Iraquiens ont commencé à montrer des soldats ennemis morts ou prisonniers. On raconte que Saddam a quitté Bagdad dans une ambulance. Cela reste, dans tous les sens du terme, à voir. A Nasiriya ont eu lieu de violents combats, plutôt spectaculaires – mais Mr Bush et sa kyrielle de conseillers n'arrivent tout de même pas encore à la cheville des artificiers qui organisent les feux d'artifice du 14 Juillet à Paris.

Il y a un peu plus d'un mois, nous avons eu droit à ce moment symbolique et navrant, pendant lequel le général Colin Powell s'est levé au Conseil de sécurité pour déclarer la guerre à l'Iraq. Derrière le podium, l'immense tapisserie du *Guernica* de Picasso avait été recouverte, inexplicablement, par un grand voile bleu. On aurait dit que l'Histoire, de honte, se cachait la face. Et, maintenant, nous contemplons les conséquences.

Cette guerre a tellement de passifs – de part et d'autre –, elle est tellement pétrie de mensonges, d'atrocités perpétrées, de non-dit, que rien ne peut plus être clair. Tout est suspect. C'est en soi une atrocité, en soi un acte de terrorisme : le dernier chapitre des croisades contre les Sarrasins. (Comment oublier qu'au Moyen Age, déjà, les historiens

arabes traitaient les croisés de barbares, dénués de médecine, de culture, de civilisation !)

On a avancé tant de raisons pour justifier la guerre ! Mais, en fin de compte, ce n'est la guerre que pour l'amour de la guerre. Une guerre sans conditions, tout comme, quelquefois (trop rarement ?), on tombe sur une baise sans conditions.

La baise sans conditions. Consommation ô combien souhaitable ! Mais est-il réaliste d'y croire ? Dans ces notes qui sortent au fil de la plume, je ne me préoccupe guère de trouver des transitions, d'expliquer l'ordre des séquences : pourquoi ceci, maintenant, et pas autre chose... Or c'est, quoi qu'il en soit, Melanie qui me revient à l'esprit à cet instant précis, pour le plaisir de revenir, de retourner en arrière, à cause des complications du présent, pour me ramener à un moment qui paraît direct, sans ambiguïté, d'une parfaite simplicité. Cela dit, à quel point le souvenir est-il fiable ?

J'ai rencontré Melanie peu de temps avant d'épouser Helena. Elles étaient inséparables : Helena, assistante d'un architecte, Melanie, actrice. Helena était la plus effacée des deux, vibrante, intime, dévouée. Exactement ce qu'il me fallait à l'époque – croyais-je. C'était le milieu des années 1960, pas longtemps après mon épisode avec Daphné et, de retour au Cap, je travaillais beaucoup pour le théâtre ; j'avais fait mes débuts d'écrivain et me repaissais de ma nouvelle notoriété, ce qui ne m'empêchait pas de vouloir retourner à un mode de vie plus préservé ; or Helena me procurait ce refuge et la sécurité que j'appelais de mes vœux. Melanie était l'extravagante du duo, la flamboyante, l'imprévisible – bohème. Quand je la rencontrais, il y avait de l'électricité dans l'air. La tension sexuelle devait être claire pour tout le monde à l'exception d'Helena – mais, au fond, je me pose la question, tout à coup : connaissais-je suffisamment Helena pour savoir ? C'était un mois avant notre mariage. (Comment nous avons finalement pris la décision de nous marier, ça, c'est une autre histoire !) Helena et moi avons passé un week-end à Umhlanga Rocks avec Melanie et son petit ami de l'époque : elle enfilait les hommes comme elle aurait essayé des vêtements dans une boutique, sans même aller dans la cabine d'essayage ou tirer le rideau.

Celui du moment n'aurait pu être plus inadapté pour elle : ce jeune homme très beau mais timide (je ne me rappelle même pas son nom) semblait passer tout son temps à dessiner. Comme de bien entendu, Helena et lui se révélèrent être totalement en phase l'un avec l'autre, comme on dit, et ils passèrent le plus clair de leur temps à comparer motifs, dessins et textures. Le dernier soir, tous les quatre nous sommes allés nous promener sur la plage. Il y avait un épais brouillard, à travers lequel la lune, de temps à autre, se montrait

brèvement, dans une lumière argentée d'un romantique outré, qui chatoyait comme un ectoplasme. Personne ne parlait. Helena et moi nous tenions la main ; de même le jeune homme et Melanie. Mais elle et moi étions au milieu et, régulièrement, en marchant, nos mains se touchaient ou sa hanche se collait une fraction de seconde à la mienne. Tout cela était tout à fait fortuit, bien sûr. Je bandais tellement que j'avais du mal à marcher – heureusement, la nuit, tous les chats sont gris... Rentrés à notre location au bord de mer, Helena et le boyfriend s'installèrent à la table, pour, blottis l'un contre l'autre, comparer des dessins ; et, moi, je n'étais pas d'humeur à faire la conversation, car j'étais préoccupé par un projet de roman et troublé par la proximité de Melanie. Ses effleurements pendant la marche, le souvenir des échos de ses ébats avec son boyfriend la nuit d'avant : de longs gémissements et plaintes qui traversaient la paroi mince comme du papier à cigarette, puis un râle d'extase répercuté longuement dans la nuit comme une sirène. (Cela m'avait excité au plus haut point mais avait totalement refroidi Helena. J'avais dû attendre qu'elle s'endorme pour me masturber de mon côté du lit et me calmer. Melanie, de l'autre côté de la cloison, remettait déjà ça. Qu'est-ce que son jeune homme avait pu lui faire pour mériter de telles largesses ?)

Les souvenirs de la nuit se carambolaient dans mon esprit tandis qu'Helena et le peintre, installés à la table de la salle à manger, se penchaient sur les dessins dans leur cercle de lumière. Je préférerais sortir et trouver un endroit à l'écart, parmi les rochers, avec l'intention d'y cajoler mon désir et d'essayer de dompter mes pensées. Régulièrement, les embruns d'une vague qui se fracassait là m'aspergeaient joyeusement. Et puis voilà que, soudain, Melanie se retrouva assise à mon côté. Nous n'avons rien dit, nous n'avons retiré que les articles vestimentaires les plus gênants et nous nous sommes entremêlés comme deux chats. Avant que je puisse la pénétrer, néanmoins, nous entendîmes Helena qui nous appelait à travers la brume argentée.

“On n'a qu'à rester cachés ici, personne ne nous trouvera”, me glissa ma compagne à l'oreille, le souffle court.

Mais Helena réitéra son appel et, cette fois, elle était tout près. Refoulant la déplaisante impression que j'avais de répondre à un bourreau qui nous aurait invités à monter sur l'échafaud, je répondis : “Nous sommes sur les rochers. Viens nous rejoindre !” Nous restâmes ainsi tous les trois pendant un bon moment ; et puis le boyfriend est arrivé à son tour, dans le noir. Bientôt nous retournâmes, d'humeur morose, à l'appartement, où nous prîmes un dernier verre avant d'aller nous coucher. Il ne s'écoula que quelques minutes avant que les bruits ne reprennent de l'autre côté de la cloison. Cette fois, curieusement, c'est Helena qui réagit en faisant preuve d'une passion rare chez elle ;

quant à moi, j'eus beaucoup de mal à me concentrer.

Notre mariage fut célébré le mois suivant et Helena et moi fûmes, du moins je le suppose, heureux. Une ou deux fois au cours des années suivantes, les deux femmes échangèrent des lettres, promirent d'organiser une rencontre : elle n'eut jamais lieu. Il devait s'être passé six mois après l'accident dans lequel j'avais perdu Helena et le petit Pieter (moment que, même après toutes ces années, il m'est extrêmement pénible de revisiter), et je menais une existence inhabituellement monastique de contrition et de pénitence, quand arriva une lettre de Melanie. Entre-temps, elle avait eu deux maris – et deux divorces. Elle avait appris la nouvelle et m'envoyait ses condoléances. Elle se demandait comment je me débrouillais. Je ne détectais aucun sous-texte et, bien sûr, après toutes ces années, tout était sans doute rentré dans l'ordre. Mais, sur l'impulsion du moment, je lui envoyai un télégramme : *Nous avons une affaire en cours.*

Je jouais au quitte ou double.

Elle répondit le lendemain : *Quand est-ce que tu me veux ?*

Qui étais-je pour refuser ? Je lui passai un coup de fil. A l'époque, on devait encore réserver les appels longue distance ; il fallut une heure et demie pour l'avoir ; la ligne était exécration. Mais les mots clefs étaient audibles et, le vendredi matin, j'allais la chercher à l'aéroport.

A l'exception de ma période parisienne, ce fut le moment de baise le plus concentré de toute ma vie. Une chance que nous n'ayons eu qu'un week-end à nous ; si ça avait duré plus longtemps, on aurait pu me pendre à une corde à linge ! Cela dit, je crois que je ne l'ai pas déçue ; si c'était aujourd'hui, je ne tiendrais pas le coup. Nous sommes allés en voiture jusqu'à des plages désertes et nous avons fait l'amour ; nous sommes montés dans la montagne en voiture et nous avons fait l'amour ; nous avons suivi les cours de rivières envahis par les mauvaises herbes et nous avons fait l'amour dans des fourrés et des clairières ; nous avons bu et dîné dans des restaurants où nous nous caressions sous la table ; entre-temps, nous retournions en vitesse à la maison et nous faisions l'amour.

Et c'est cela qui était merveilleux : c'est que ni l'un ni l'autre n'avait de visées secrètes, chacun ne souhaitait que boire l'amour jusqu'à la lie et puis recommencer. Et recommencer encore. Ça n'aurait pu durer beaucoup plus longtemps, le corps ne peut tenir qu'un certain temps avant d'atteindre, du moins temporairement, ses limites en ressources et possibilités. J'eus plein de courbatures pendant une semaine entière, j'étais à peine capable de bouger ; mais l'envie revint bientôt de récidiver. Même chose du côté de Melanie. Au téléphone, nous nous sommes promis de recommencer et de jouer les prolongations, mais ça n'est jamais arrivé. Il ne faut pas chercher à parfaire la

perfection.

Cela dit, était-ce la véritable raison ? A l'époque, je tentai de m'en persuader. Aujourd'hui, avec la vision sereine de la vieillesse, je sais qu'il y avait autre chose. Quelque chose qui, soudain, sans crier gare, le dernier jour que nous passions ensemble, est revenu à la surface. L'espace d'un éclair, mais ce fut suffisant pour que je me demande avec un serrement de cœur bien au-delà des exquises souffrances du corps si, en fin de compte, la baise sans conditions est possible.

Le matin, nous étions allés en voiture à Kleinmond. Melanie devait prendre son avion du retour en début de soirée. A cette époque, Kleinmond était encore un endroit quasi désert ; il y avait d'immenses étendues de plages de sable blanc sur lequel on pouvait marcher nus pendant des heures sans rencontrer âme qui vive. Et c'est ce que nous avons fait. De temps à autre, nous nous affaissions sur une serviette et nous faisions l'amour, avant de repartir et puis de nous arrêter plus loin. Une fois, nous nous sommes endormis, complètement vannés, sur le sable dur. C'était la marée basse. Ce qui nous a réveillés, c'est l'eau qui venait nous lécher les orteils. Je me suis réveillé le premier et, sur le coup de l'impulsion, comme un chiot trouve d'instinct le téton de sa mère, je suis retourné avec la langue aux profondeurs cent fois explorées et au demeurant toujours mystérieuses des collerettes et replis du sexe de Melanie. Sur quoi, je glissai mon corps sur le sien, dans le sien, et tous deux nous sommes montés comme la marée. Laquelle nous ensevelit, manqua nous noyer, au moment où nous avons joui ensemble.

Nous sommes retournés à la voiture main dans la main, marchant sur les franges de la marée. L'eau salée piquait méchamment là où notre passion avait meurtri, irrité et rompu notre peau et nos muqueuses. Mais cette piqure avait un je-ne-sais-quoi d'extatique, c'était comme une conscience nouvelle de nos corps, comme s'ils avaient été nouvellement sculptés par l'amour, par une douleur exquise.

Nous ne parlions pas. Je n'en éprouvais pas le besoin, j'étais tellement rassasié ! Mais, à un moment donné, nous nous sommes arrêtés brièvement pour contempler la mer, et j'ai vu que Melanie pleurait.

"Qu'est-ce que tu as ?" demandai-je en inspirant profondément.

Elle se contenta de faire non de la tête et tenta de détourner le visage.

"Dis-moi." Je sentais monter en moi une détresse inhabituelle : confronté que j'étais, de façon inattendue, à tout un paysage intérieur auquel je n'avais pas accès, pas même le début d'un accès.

"Melanie ?"

Elle fit encore non de la tête et retira sa main, que je tenais dans la

mienne. Elle avança seule sur la plage. Je voyais que ses épaules étaient agitées par des soubresauts.

Je l'appelai encore, je voulus la rattraper : "Melanie ! Dis-moi ce que tu as, je t'en supplie. Parle-moi."

Elle réussit à maintenir la distance entre nous. Nous avons marché longtemps avant que n'apparaissent des maisons isolées. Nous nous sommes alors arrêtés pour nous rhabiller. Brusquement, habillés, nous sommes redevenus timides et fûmes incapables de nous regarder en face. Je voulus parler mais, tranquillement, elle leva un doigt et en barra mes lèvres. Elle ne pleurait plus.

De retour à la voiture, elle était redevenue elle-même. Mais nous n'avions rien à ajouter. Et quand, le soir, nous nous sommes dit adieu à l'aéroport, notre baiser fut bref et presque de pure forme.

Au cours de nos conversations téléphoniques, alors que nous tentions, avec une sorte de désespoir, de rallumer, dans les cendres froides, la petite flamme agonisante, ni l'un ni l'autre ne reparla de ce moment-là. En temps voulu, les coups de fil cessèrent. Nous n'avons jamais rompu, nous n'avons tout simplement pas continué.

Il est temps de revenir à toi. J'évite le souvenir de notre première rencontre du 31 décembre. Non que le souvenir ait quoi que ce soit qui me fasse le redouter ou hésiter à en parler. Ce n'est pas une question de rechigner à retirer les croûtes et à rouvrir les plaies anciennes. J'ai peut-être tout bonnement peur qu'y toucher ne risque de diminuer ou de gâcher ce qui l'a rendu exceptionnel. A mon âge encore, je crois à certains types de magie.

C'est la quête de cette exception ou, du moins, de l'illusion de l'exception, qui m'a poussé pendant toute ma vie. Quand je me retrouve avec une nouvelle femme, l'instant magique est le premier effeuillement. L'instant où elle est étendue près de moi, où je me penche sur elle et la touche sous ses sous-vêtements, où elle soulève les hanches pour que je puisse les lui enlever. Ce moment-là reste toujours pour moi le plus touchant. C'est le seuil, le moment où elle annonce sa décision : *Oui, tu peux, je consens, je te veux, je veux que tu me veuilles.*

Bien sûr, je sais ce que je vais trouver mais pas *comment* je vais le trouver. L'entreprise est connue dans son ensemble mais pas dans le détail. Là réside le mystère, le plaisir de la chose. Oh, je sais d'avance qu'elle me rappellera d'autres femmes : un téton, un genou ou un orteil, le grain de beauté juste là, un certain sourire, ce regard à travers les paupières mi-closes, un geste particulier, la façon dont elle rejette en arrière sa crinière brune ou se passe les doigts dans les cheveux, un pli sur le capuchon pointu de son clitoris, sa façon d'aspirer de l'air quand je la pénètre, les bruits qu'elle fait. Oui, oui,

des souvenirs qui reviennent, tout le temps. (Il n'y a qu'avec la petite Katrien qu'il ne pouvait y avoir de points de référence, puisque ce fut le grand commencement, dans toute sa pureté, innocent de toute mémoire ; même avec Driekie, dans le figuier, j'eus déjà des moments fugaces de comparaison et de reconnaissance.) Mais l'important dans le fait d'être avec cette femme-là, ici, maintenant, c'est précisément qu'elle n'est aucune des autres, qu'elle n'est personne d'autre qu'elle-même sur la terre entière ou dans l'histoire du monde, mais seulement *elle*. Plus tard, oui, plus tard, quand la familiarité remplace le sentiment de nouveauté, quand ce que la femme du moment a de commun avec les autres se met à l'emporter sur ce qui est unique en elle, la relation changera, c'est triste, fatal et inévitable mais c'est comme ça. Pour l'instant, le plaisir de la découverte et la conscience de ses incomparables qualités annulent tout le reste. Te voilà, toi ; et c'est le caractère unique de ce toi qui me permet, à moi, d'entrer en relation avec toi. L'occasion de la pénétrer, pas seulement son vagin mais son être, ses pensées, ses souvenirs, cette partie d'elle-même qu'elle rend disponible, pendant qu'elle-même entre en moi, subtile osmose... peut-il y avoir plus miraculeux ? Sur le plan physique, j'aurais souvent souhaité pouvoir échanger nos places, savoir, véritablement, ne fût-ce que de manière fugace, ce que cela fait d'être pénétré ainsi ; mais, au-delà du physique, dans l'entremêlement de l'esprit et du souvenir, il n'est aucune séparation, pas de distinction entre soi et l'autre.

Et c'est pourquoi j'aime mes femmes et chacune d'entre elles : chacune a été adorée, chacune a été nécessaire. J'ai toujours été bien présent, pleinement là, dans le lit de l'amour, aimant la réalité d'un corps précis, chaque particularité, chaque détail, chaque palpitant signe de vie. Dans cette communion, nos corps sont nous, mais ils sont aussi plus et moins que nous. Nous prennent-ils avec eux ou les prenons-nous avec nous ? Où qu'ils puissent aller, où qu'il nous soit possible d'aller. Au-delà des mots, même au-delà de la musique. Assurément au-delà de ce que nous avons déjà connu ou pourrions avoir connu. Car tel est le lieu de la connaissance, et il nous enveloppe comme un figuier en feu, il nous libère dans une lumière presque insupportable.

Chaque partie du corps, tandis qu'elle touche ou réagit au toucher, devient un miracle au-delà de la chair et du sang, brillant de sa propre lumière, son propre feu étincelant, mais sans jamais être consumée. Je sais que je peux les nommer chacune individuellement, et que chaque nom signifiera davantage qu'il n'a signifié avant, chacun sera un sésame et un *shibboleth*, un cierge de sens et, qui sait, une damnation – que je suis heureux d'accepter. Œil, bouche, oreille, épaule, coude, main, hanche, dos, chacun est l'exergue d'un poème, un sort qu'on

jette, un voile qu'on retire. Orteil, pied, cheville, genou. Cuisse. Je te prononce. Tu me profères absolument. Et maintenant je susurre ce vocable, saint des saints qui sourd de mon enfance : *flimandorus*. Mais je le dépasse aussi, pour retourner au mot de l'exorcisme, plus ancien (véritable retour aux origines), que j'arrache à l'insulte ou à la profanation, pour l'appeler simplement : con.

Tout un monde gravite autour de nous, fait de violence, de craintes, de tromperies, de malheurs. Nous avons un passé derrière nous, un avenir devant. Mais ici, tant que nous sommes ici, c'est maintenant, juste nous deux : toi, moi, lisses de sueur, indivisibles et pourtant à jamais séparés.

Voilà ce en quoi (c'est ce que j'aurais dû dire à George) je diffère profondément de don Juan. Lui jouait à des jeux d'arithmétique, il baisait des nombres ("En Italie six cent quarante, en Allemagne deux cent trente et une...") ; dans mon cas, c'est le fait d'entraîner percevoir le caractère unique d'une femme, le fait qu'on ne puisse la répéter, qui me fait aller de l'avant.

Je suis en train de m'enliser. Je me rappelle ce qu'a dit Lawrence Durrell, un jour dans une interview : "Les Français savent que l'amour est une forme d'enquête métaphysique ; les Anglais pensent que ça a à voir avec la plomberie." Ne sous-estimons pas la plomberie ; il n'est pas de logis qui puisse fonctionner sans elle. J'ai fait mon lot de plomberie, sans nul doute (et je n'en ai pas honte). Ça a quelque chose de fondamental, de très sain moralement et physiquement. La plomberie des profondeurs. Mais c'est l'enquête seule qui nous entraîne au-delà de la plomberie, qui rend celle-ci mémorable. Fin de la leçon.

Tout ceci pour expliquer pourquoi j'ai tant hésité à écrire sur toi, sur notre première nuit ensemble, ce 31 décembre-là ; j'avais peur de m'y replonger et de voir ton unicité diminuée ou estompée. D'être forcé de convenir que ce que cet instant eut de si spécial était le fait brut qu'il n'y a jamais rien de spécial.

Mais voilà, tu es morte. Et il se peut que je te doive, à toi, et que je me doive, à moi aussi, de retourner à ce moment-là et d'affirmer ou réaffirmer à la fois son caractère exceptionnel et sa banalité.

Ça n'aurait pas pu commencer de façon plus banale. J'étais déprimé, je me sentais seul, un sentiment de fin d'année ; une autre année de passée et rien de neuf, après trop d'années de syndrome de la feuille blanche. (Après *Feu radical* au milieu des années 1990, je n'ai plus été capable de finir la rédaction d'un livre.) Je ne pouvais supporter l'idée de passer la nuit seul ; quant à la perspective de passer un réveillon au milieu de gens exsudant la bonne volonté, elle me répugnait. Mais, en fin de compte, je succombai à ce qui paraissait être le moindre mal et acceptai une invitation de deux vieux amis de Llandudno qui

trouvaient plaisante l'idée de contempler avec moi l'aurore du Premier de l'an. Charl et Bridget. Je suis parti tôt, beaucoup trop tôt, de chez moi à Oranjezicht. Comme il faisait très beau, j'ai décidé de faire le détour par la route côtière. Three Anchor Bay, Sea Point, Bantry Bay, Clifton, Camps Bay, Bakoven. Le soleil en avait encore pour une heure avant de plonger dans l'Atlantique d'encre, et toute la baie miroitait comme du mercure. Je dus m'arrêter pour acheter des cigarettes. (Comme c'est curieux, m'apparaît-il soudain, que ce soit les cigarettes qui aient été la cause de toute l'histoire, car elles ont aussi été la cause de ta fin, guère plus d'un an après.) J'avais arrêté de fumer quatorze mois et trois jours plus tôt ; mais je savais que Bridget manquait toujours de cigarettes pendant les soirées et je me dis que ce serait un geste élégant de ma part que d'en faire une provision. Comme il est impossible de se garer sur la route côtière, juste après Blues, j'ai obliqué dans Camps Bay Drive, où j'espérais trouver un café. J'ai encore tourné une fois parce que j'ai vu une petite rue ombragée qui paraissait plus intéressante, et encore une autre fois, puis une autre, etc. (Un jour, une femme, Andrea, je crois, m'a dit : "Tu conduis comme un romancier. Jamais directement de A à B, toujours à l'affût d'embranchements et de chemins de traverse. Ça rendrait n'importe qui furieux..." "J'arrive tout de même toujours où je veux !" avais-je rétorqué.) Peu à peu, mon humeur s'est améliorée. Mais la solitude me pesait encore – même si j'étais seul depuis des années ! Sauf que, d'ordinaire, dans ma vie, quand j'ai été seul, c'était par choix ; hélas, mes choix commençaient à se limiter périlleusement.

Enfin, j'ai déniché une supérette dans une rue déserte, et je m'y suis donc arrêté pour acheter les cigarettes. Et c'est lorsque j'ai repris le volant que la voiture n'a plus voulu démarrer. Ça, c'est tout à fait ma chance ! Je ne connais absolument rien aux voitures. Après cinq minutes d'efforts de plus en plus hargneux, elle ne voulait toujours pas démarrer. En mettant le contact, je n'obtenais qu'un clic déprimant. Le soleil, désormais lourd et rouge, touchait déjà l'horizon comme un gros ballon trop gonflé. Avec toute l'assurance mâle que je pus feindre, j'ouvris le capot et me mis à tirer sur les fils, d'abord avec des mouvements hésitants, puis avec une rage de plus en plus panique, entrecoupée de retours au volant à des intervalles irréguliers pour vérifier l'allumage. Clic. Je commençais à avoir les mains très sales ; dans le rétroviseur, je voyais que j'avais aussi des traces de cambouis sur le visage. Ce qui finit de me mettre hors de moi.

Et puis voilà que, tout à coup, j'entendis une musique qui s'approchait, des explosions de Beethoven sur un autoradio, et tu t'es garée en face. Tu m'as crié quelque chose. Comme je ne pouvais rien entendre, tu as baissé le volume.

"Vous avez besoin d'aide ?"

Je suis tombé des nues. De nos jours, les gens n'ont plus ce genre de politesse. Moi-même, j'ai arrêté de proposer de l'aide à des inconnus. Il y a des années, je le faisais souvent, surtout s'il s'agissait d'une belle inconnue. Pas forcément avec une idée derrière la tête : j'étais parfois motivé par des raisons purement esthétiques. En plusieurs occasions, il y eut des conséquences, rien de très profond, mais invariablement divertissantes. Une ou deux fois, ce fut le début d'une liaison plus durable. Et puis, au cours des années 1980, j'ai ramassé ainsi une nymphe fébrile qui se faisait appeler Claudia (j'avais mes raisons pour ne pas la croire) et avec qui j'ai passé deux ou trois nuits ; le dernier matin, je ne me suis réveillé que pour découvrir que l'oiseau s'était envolé, emportant avec elle une grosse valise pleine de choses à moi. Fin d'un bon Samaritain.

Mais toi, tu t'es arrêtée. Tu aimais Beethoven. *Et tu étais fichtrement belle.* (Etrange sensation que quelqu'un d'autre me regarde avec ces yeux-là, et me voit, "dans un miroir, d'une manière confuse".) Que pouvais-je espérer de plus ici-bas, à ce moment précis ?

Il y avait quelque chose de théâtral dans le contraste entre tes yeux très foncés et tes cheveux plutôt emmêlés, presque blonds. Quand tu es sortie de ta voiture, une Golf bleu vif plus toute jeune, j'ai vu le reste de ton anatomie. Tu portais une robe longue rouge foncé, d'une matière soyeuse et légère qui te collait au corps. Pieds nus. Je suis particulièrement sensible aux jeunes femmes qui marchent pieds nus.

Quand, à mon tour, je suis sorti de ma voiture, tu m'as lancé un rapide regard d'évaluation. Sans doute rassurée par mon âge, tu t'es passé les doigts dans les cheveux et m'a demandé : "Puis-je essayer ?

— Elle ne répond plus. Mais je vous en prie..."

Tu as essayé.

Tu as dit : "*Fuck.*"

Je suis suffisamment vieux jeu pour ne pas aimer la grossièreté langagière chez une femme mais, va savoir pourquoi, venant de toi, c'était tellement inattendu, ça avait tellement l'air de venir du fond du cœur, que je ne pus m'empêcher de rire.

"Qu'est-ce qu'il y a de si amusant ? – sombrement suspicieuse.

— Vous. Désolé. Je ne voulais pas vous offenser. Mais je ne m'attendais pas à ce que vous passiez tout de suite à ce vocabulaire."

Tu esquisses – tout juste – un sourire. Tes grands yeux couleur de chocolat amer. La souplesse de ton long corps quand tu es ressortie de l'habitable et as replongé la tête sous le capot.

"Je me suis arrêté ici (je désignai la supérette au coin de la rue)... Je devais acheter des cigarettes pour le réveillon. Je lambinais en chemin, je me suis mis en retard. Ils vont tous m'attendre... et maintenant, voilà que ma voiture refuse de démarrer.

— Avez-vous vérifié la batterie ?

— Vous vous y connaissez en voitures ?

— Rien du tout.”

Cela, bizarrement, me rassura. “Il n’y avait rien qui n’allait pas, jusqu’à ce que je m’arrête ici.

— Ça m’est arrivé, l’autre jour. C’est pourquoi je pense que c’est la batterie. Et si nous regardions ?

— Nous ne nous sommes même pas présentés.”

Tu as tendu la main, remarqué combien la mienne était sale, hésité et, jugeant que ce n’était pas bien grave, l’as serrée tout de même.

“Chris, annonçai-je avec obligeance, Chris Minnaar.

— Et moi je m’appelle Rachel Lombard.” Elle marqua une pause. Qu’est-ce qui allait suivre ? Alors, tu as demandé : “Et si je vérifiais le niveau d’eau ?

— Et si je vérifiais la batterie ?” répliquai-je sans ciller.

C’était bien la batterie. Les accus à plat. Tu m’as proposé de m’emmener au garage le plus proche.

“Etes-vous certaine que c’est sans risque ?

— Je ne vous ferai aucun mal.

— Je pensais plutôt à vous.

— Je prends le risque.” Cette fois, le sourire s’était épanoui. “D’ordinaire, je ne le ferais pas mais... vous n’allez pas me croire... ce matin, je suis allée voir une cartomancienne, une astrologue, et elle a dit que j’aurais l’occasion de venir en aide à quelqu’un aujourd’hui et que, si je ne le faisais pas, je manquerais l’occasion de ma vie.

— Les étoiles peuvent être de sacrées menteuses.

— Elles ne m’ont jamais menti, à moi.” Tu as ouvert la portière côté passager de ta Golf ; il a fallu que tu tires dessus, ai-je remarqué, avant qu’elle cède et s’ouvre avec un grincement du diable.

“Vous voulez bien remettre Beethoven ? *Les Adieux*, je crois, n’est-ce pas ?”

Tes yeux devinrent carrément phosphorescents de plaisir. “Vous aimez ?

— C’est l’un de mes morceaux préférés.”

Je crois que c’est ça qui a tout déclenché. Nous voilà donc partis pour le garage. Je ne pus m’empêcher de remarquer, avec, j’imagine, quelque appréciation paternaliste et atavique, l’aisance et l’adresse avec lesquelles tu manœuvrais ta petite Golf bleue. J’ai acheté un litre d’eau distillée et des câbles de démarrage, sur quoi nous sommes retournés à ma voiture. Rien ; les accus devaient être complètement foutus. La voiture eut un sursaut, frémit et cala.

“Je ne peux décemment pas vous imposer tout ça plus longtemps, dis-je. Je vais appeler un taxi à la supérette et j’aviserai.

— Et la chance de ma vie, alors ! Je ne peux guère vous abandonner à votre sort ! Montez donc.

— C'est vraiment tout à l'envers : la demoiselle sur son poney bleu qui vient à la rescousse du chevalier décati en détresse !

— Ça me va. Allons-y. Après *Les Adieux*, il y a encore *l'Appassionata*."

Façon de parler, pensai-je. Normalement, c'est en sens inverse.

Nous sommes retournés au garage, où ils n'avaient pas de batteries de rechange. Ils m'indiquèrent un autre garage, pas très loin, où l'on pourrait me dépanner. Rien. Nous n'avons perdu une bonne heure que pour devoir revenir à ma voiture – au point de départ. Nous en étions à la moitié de la *Hammerklavier*, et le personnel de la supérette se préparait déjà à fermer pour sortir faire la bringue. Ensemble, nous nous sommes confrontés à des écrous bien serrés, corrodés par l'acide d'une vieille batterie. C'est toi qui as eu l'idée du Coca-Cola ; juste avant qu'ils ne mettent les cadenas aux grilles de la supérette, tu t'es glissée à l'intérieur pour acheter une bouteille ; le gérant ne fut pas des plus aimables. Entre toi et moi, nous avons fini par y arriver mais nous n'avions plus, ni l'un ni l'autre, très bonne mine. Une trace de cambouis sur ta joue gauche te rendait irrésistible ; mais j'aimais moins la grosse tache noire sur ta robe longue rouge.

"Je ne sais comment vous remercier." J'avais, bien sûr, plusieurs suggestions en tête mais, dans ma position, je ne pouvais guère tenter le diable. Et j'étais assez malin pour ne pas employer mes vieilles méthodes avec la jeunesse d'aujourd'hui. Non que, à première vue, tu aies été une jeunette. A vue d'œil, la trentaine... (Mais pas d'alliance, comme je m'en étais aperçu en jetant un premier regard – approbateur – sur tes mains.)

"Vous devriez vous voir ! dis-tu d'un ton terre-à-terre. Vous ne voulez pas venir à la maison vous débarbouiller ? C'est juste à côté.

— Mais... vous avez le temps ?"

Tu as regardé ta montre : le genre grosse montre bon marché, pratique, sans chichi.

Alors, gêné, j'ai promis : "Je ferai ça très vite. Puis il faudra que j'y aille. Je suis déjà en retard. Et vous aussi, j' imagine."

Tu as haussé les épaules. Ensuite, tu es montée dans ta voiture et tu as démarré. Je t'ai suivie avec la mienne. Ta maison, modeste et, à mon grand étonnement, surannée, était cachée tout en haut d'une voie sans issue et jouissait d'une vue spectaculaire.

Après de rapides ablutions, je faisais déjà marche arrière dans ta cour, quand tu as dit soudain : "Qu'est-ce que vous diriez d'un verre ?

— Pourquoi pas ?"

C'est ainsi que notre soirée a commencé.

Les sculptures en céramique : c'est elles que je remarque d'abord. On ne peut guère les manquer, d'ailleurs : il y en a partout. La plupart de petites dimensions, pas plus de quinze ou vingt centimètres mais il

y a quelques pièces plus grandes dans l'atelier qui donne sur la baie. Elles semblent constituer leur propre univers, un univers fantastique qui déborde sur les espaces à vivre de la maison : personnages qui pourraient sortir du *Jardin des délices* de Bosch mais avec une nette influence africaine. Comme si, au cours de l'un de ses voyages en enfer, le vieux maître flamand avait fait le détour par le Bénin, le Mali, le Mozambique. Il est évident que personne n'a pris la peine de faire le ménage depuis des semaines, des mois peut-être... Mais c'est un chaos sympathique, un chaos humain souriant. (Je ne peux m'empêcher de me remémorer la phrase de Nietzsche : "Il faut un chaos intérieur pour donner naissance à une étoile dansante.")

"Qui a fait ces sculptures ?

— Je plaide coupable.

— Les détails sont extraordinaires. Vous avez dû passer beaucoup de temps dessus.

— Cinq ans. Toute ma vie, je les avais eues en tête. Mais j'ai du mal à prendre mon courage à deux mains et à m'y mettre.

— Je ne vous crois pas."

Une courte pause. Tes yeux paraissent encore plus foncés. "C'est parce que mon père est mort il y a huit ans...

— Quel est le lien entre lui et elles ?

— Vous prendrez un peu de vin ?

— Avec plaisir mais...

— Rouge ou blanc ?

— Rouge."

Sans me donner une autre chance, tu sors. Je me penche sur la petite sculpture la plus proche. Le détail, la précision sont, c'est vrai, étonnants. Elle a quelque chose d'égyptien... tous ces dieux aux têtes d'animaux et d'oiseaux... Si parfaitement exécutée qu'on la croirait exécutée sur le vif.

Tu reviens si discrètement (tes pieds nus) que je ne t'entends pas, et je sursaute quand tu poses sur un guéridon le plateau avec la bouteille et deux énormes verres.

"Je vous laisse l'ouvrir ?"

Je débouche la bouteille, je hume le vin et te dis, comme en passant, sans lever les yeux : "Vous alliez me parler de votre père.

— Vous ne lâchez jamais prise, n'est-ce pas ?" Soudain, ta bonne humeur semble te revenir... "Rien de spécial. Simplement la bonne vieille rengaine du père qui voulait transformer sa fille unique en ce fils qu'il n'a jamais eu. Il était mathématicien, donc il fallait que je le sois aussi.

— Plutôt intimidant.

— Je l'aimais, voilà tout, dis-tu, très sobrement. Je ne pouvais pas le décevoir. Ma mère est partie avec quelqu'un d'autre quand j'étais

toute jeune, si bien qu'il n'avait que moi." Tandis que le vin s'aère en silence entre nous, tu me racontes que, depuis toujours, tu rêvais de faire des sculptures, depuis que tu étais petite et que tu avais passé des vacances avec lui dans une ferme du Free State que possédait un parent : tu y avais joué avec le goutte-à-goutte boueux de la rivière, en compagnie des gamins de la ferme ; tu avais appris à faire des bœufs en argile. Ton amour des matières, ton amour des formes. Tes rêves, la nuit, de formes enchanteresses – ou enchantées – prenant vie. Or, il fallait toujours retourner aux figures et aux équations de ton père. Pendant toute ta scolarité, puis à la fac. Tu devais être brillante, bien qu'aujourd'hui tu joues les modestes et sembles être gênée d'en parler. Ensuite, tu as obtenu une bourse pour [Wits](#), tu as fait ta thèse et a été propulsée professeur. Mais tu continues d'avoir tes rêves. Et puis ton père meurt, une attaque, et six mois après tu abandonnes ta carrière universitaire et décides de faire le grand saut, tu te lances dans la sculpture.

"Tu as eu du cran.

— *Chutzipath*, rien de plus. Par chance, je n'étais pas totalement sans le sou. Il m'avait laissé un héritage. Pas beaucoup mais ça m'a permis de ne pas finir à la rue. Et voilà !"

C'est alors que tu verses le vin, et que je fais mon petit numéro sur le moka, la vanille et le chocolat.

Quand, beaucoup plus tard, nous revenons sur le sujet (nous avons renoncé à nos projets de réveillons respectifs, ouvert une deuxième bouteille, grignoté quelque chose, et ta langue se délie de plus en plus), tu fais une grimace, recrache la fumée et dis : "En vérité, ça a été la galère pour démarrer. D'accord, j'avais toujours, dès que j'avais un peu de temps libre, ce qui était rare, fait des petits objets, parfois même lorsque j'étudiais, simplement pour sentir de la matière entre mes doigts, des figurines en pâte à modeler ou en je ne sais quoi. Mais, tout à coup, c'était devenu ma vie, vois-tu, et j'étais paniquée. Très souvent, je me disais que j'avais fait le mauvais choix, j'avais été stupide, cinglée : larguer un poste fixe... pour ça. Et tous mes amis en convenaient." Un sourire s'esquisse alors progressivement, lumineux. "Mais, en fin de compte, j'ai compris que je n'aurais pas pu faire autrement. Il fallait que je franchisse le pas. Je doute qu'on puisse me comprendre.

— Au contraire." Dehors, la nuit a tout envahi ; les portes-fenêtres sont ouvertes et, au loin, on entend, inlassables, les profonds, graves et rassurants cognements de l'océan ; à l'intérieur, il y a nous deux, seuls dans ton espace... "Moi, je comprends très bien. J'ai eu un parcours similaire. Mon père était avocat et voulait que je devienne avocat comme lui, il n'en avait jamais douté. C'est la façon dont la société fonctionne, voilà tout. Mais, à la différence de toi, je n'ai pas attendu

sa mort. Je me suis obstiné à écrire, en secret, pour mon plaisir personnel, souvent la nuit. Ensuite, vers l'époque du massacre de Sharpeville, j'étais tellement en colère à cause de ce qui se passait dans le pays que j'ai écrit un roman sur le sujet ; il est sorti tout d'un coup, en un seul jet douloureux, et Marlene, la femme avec qui je vivais à ce moment-là, m'a dit que je devrais continuer. Comme il n'y avait aucun espoir d'être publié en afrikaans, tous les deux, nous nous sommes mis à le traduire. Elle était anglaise. J'avais des doutes quant à mes chances, mais elle avait une foi absolue dans le manuscrit. Elle est donc partie pour Londres, où l'une de ses amies avait des contacts dans l'édition et, avant que j'aie eu le temps de me retourner, le livre est sorti et, tout à coup, j'ai été l'idole du moment. Ça m'a donné le coup de pied dans le derrière dont j'avais besoin. J'ai tourné le dos à mon père, à tous ses projets et ses espérances pour moi, j'ai mis un terme à ma carrière juridique et j'ai fait le grand saut.

— Et Marlene ?”

Je hausse les épaules. “Je ne sais pas vraiment. Notre relation est morte de sa mort naturelle. Une fois le livre publié, Marlene a commencé à en être jalouse. Quelle ironie : elle l'a accusé de m'avoir éloigné d'elle.

— Il nous faut toujours quelqu'un qui croie en nous, n'est-ce pas ?” A ce moment-là, nous sommes installés dans le canapé plutôt défoncé, tu es allongée sur le dos, un bras replié sous la nuque, l'autre main tenant ta cigarette ; un genou relevé, l'autre pied en équilibre dessus.

Je te demande, conscient que je marche sur des œufs : “Est-ce que tu as quelqu'un qui te soutient ?” Je ne suis pas certain de vouloir entendre la réponse.

“J'ai eu une chance incroyable. Quelques mois après avoir débuté, j'ai exposé deux ou trois petites choses dans une importante foire d'art au [Waterfront](#). C'est là que j'ai rencontré George. Il les a toutes achetées et nous nous sommes mis à discuter et voilà... J'étais juste venue vérifier comment ça se passait, j'étais habillée comme l'as de pique, lui avait ses appareils autour du cou, on aurait dit un ours savant. Nous avons pris un café, nous sommes restés à bavarder jusqu'à la fermeture, il m'a ramenée chez lui, ici même, et nous ne nous sommes réveillés que huit jours plus tard.

— Alors, vous êtes encore avec lui (sur le ton le plus naturel que je pus maîtriser) ?

— Bien sûr. Nous sommes mariés. Nous avons vécu ensemble pendant deux ans, après quoi j'ai dit « oui » et il a dit « oui ». Il y a quatre ans.

— Vous ne portez pas d'alliance ?

— J'ai perdu la mienne dans un bloc de glaise et nous n'avons pas encore eu le temps de la remplacer. C'est censé porter malheur, non ?

Pour l'instant, ça n'a pas fait une grande différence."

A mon insu, je pousse un soupir.

"Qu'est-ce qui ne va pas ?" Tu as un petit froncement soucieux.

"J'ai l'impression que le dernier bus vient de me passer sous le nez."

Tu m'adresses un regard intrigué mais préfères garder le silence. Un lent point d'interrogation en fumée se déplace doucement de ta cigarette vers le plafond, se déroule, se dissipe.

"Si vous êtes mariée, pourquoi cherchez-vous des occasions ?" J'ai posé ma question de but en blanc, avec un peu plus de provocation dans la voix, sans doute, que je ne l'aurais souhaité.

"Qui dit que je recherche des occasions ?" Tu prends un air offusqué.

"C'est ce qu'a dit l'astrologue, non ?"

Tu éclates de rire. "Oui, naturellement. J'y suis allée ce matin, avec une amie ; nous avons vu la publicité et nous y sommes allées pour une consultation, sur un coup de tête." Tu fais une grimace. "Un véritable trou à rat... à Sea Point. Une drôle de petite bonne femme, comme une mante religieuse, avec de gros yeux globuleux et des mains toutes déformées. Je ne crois pas qu'elle s'y connaisse vraiment. Mais elle a dit certaines choses qui s'approchaient de la vérité. Elle m'a dit que j'étais très triste parce que mon mari ne serait pas avec moi le Premier de l'an, qu'il était quelque part dans la brousse..."

— C'est vrai ?

— Oui, il est au Congo." Tu interromps ton récit pour me raconter les voyages de George, avant d'en revenir à l'astrologue. "Elle m'a dit que je ne travaillais pas aussi bien que je le devrais, parce que je me sentais seule et que j'avais l'esprit ailleurs. Et elle m'a dit : « C'est le moment de faire le grand nettoyage de printemps chez vous. » Ça m'aiderait à clarifier les choses. Et tu sais quoi ? Elle a dit que je voudrais sortir réveillonner mais qu'en fin de compte je ne sortirais pas, parce qu'une nouvelle personne allait apparaître dans ma vie qui pourrait peut-être y remettre de l'ordre."

Je préfère m'abstenir de tout commentaire. Tu te penches pour trouver puis allumer une autre cigarette. La façon dont tu mets ta main en coque autour de la flamme me semble tout à coup familière mais, pendant un moment, je ne comprends pas pourquoi.

"Je crois que je pourrais m'accommoder moi-même d'un peu d'ordre dans ma vie. Ces dernières années, j'ai toujours eu quelqu'un qui venait ranger mes papiers. Quelquefois, je mettais une annonce dans le journal mais, la plupart du temps, c'était une amie, ou la fille d'une amie, une nièce, une connaissance, n'importe qui. Une sorte de Mlle Vendredi. Pour taper mon courrier, un article de temps à autre, classer mes papiers. J'ai un vieux majordome, Frederik Baadjies, qui a plus ou moins pris les rênes de la maison, mais il refuse de toucher à ma

paperaise. Je n'aime pas avoir des inconnus dans les pattes mais, vraiment, je ne peux m'occuper de ce foutoir tout seul. Je suis trop paresseux, si vous voulez savoir.

— Pourquoi n'avez-vous personne en ce moment ?

— La dernière m'a quitté pour se marier."

Lindiwe. Je suis conscient que son souvenir me fait sourire mais je suppose que c'est un sourire mélancolique. Je ne voulais pas qu'elle parte. Et surtout pas pour aller se marier. Cela dit, je lui avais sans doute donné une bonne leçon de vie conjugale. Pas seulement dans son rôle de secrétaire et de femme de ménage d'appoint, avec le consentement bougon de Frederik. Mais dans le domaine de la conversation. Et, je dois le reconnaître, je lui ai aussi donné une sorte d'éducation sentimentale. Etonnamment mûre pour une fille de son âge (vingt-trois ans). Une belle plante, elle aurait pu être mannequin, une miss très moderne. J'étais fasciné par ses cheveux, ses fines tresses aux complexes motifs géométriques très près du crâne, d'où un rideau de perles tombait jusqu'aux hanches. Elle avait la peau d'un brun foncé, lustré, lisse, bien entretenu et radieux, de gros seins parfaitement sphériques et de jolis pieds. Avec toute l'énergie et l'inventivité de la jeunesse, mais avec en plus la patience et la compréhension. Ces dernières années, j'avais subi quelques revers dans mes tentatives amoureuses. Je ne suis plus celui que j'étais. Autrefois, je puisais mon courage dans la croyance répandue que, plus on restait actif, plus on réussissait à se maintenir. Mais c'est faux. Complètement faux. Or Lindiwe avait assez de patience et de compréhension pour ne pas être rebutée par une incapacité temporaire. Son regard quasi de vénération, la compréhension tranquille et humoristique avec laquelle elle pouvait redonner vie à mon membre récalcitrant, l'agilité de ses longs doigts brun clair aux phalanges roses... Et même s'il m'arrivait occasionnellement de faillir par en bas, je n'avais jamais eu aucun scrupule à y aller avec la langue. Et voilà qu'elle avait dû me quitter pour se marier ! Très dignement, à l'église catholique de Gugulethu ; comme son père était mort, c'est à moi qu'il fut demandé de lui donner le bras pour la conduire à l'autel. Lionel, le promis : un séduisant homme de couleur, un yuppie. Il avait l'air si fier, si grand, si droit dans son costume neuf ! Quand j'ai soulevé le voile vaporeux de Lindiwe pour lui dire adieu, nos yeux se sont croisés dans un dernier sourire complice. Personne n'aurait pu savoir. Partie, maintenant, comme tant d'autres. Mariée. Comme toi, Rachel. Quelle perte !

Je me suis remis droit sur le vieux canapé défoncé, sans quitter des yeux tes mains, longues et fortes, formées par le travail de la sculpture, tes doigts sans aucune affectation et pourtant sensibles, les pouces imposants.

Tu interromps mes pensées. “Tu étais amoureux d’elle ?

— Qui ?

— La femme dont tu parlais. Lindiwe. Ta Mlle Vendredi.”

Je hausse les épaules. Mais la franchise de ton regard me fait hésiter. C’est le soir des confidences ; dans toute autre circonstance, je ne me serais sans doute pas ouvert aussi facilement mais, là, je me lâche. “Oui. J’étais amoureux d’elle. J’ai toujours besoin d’être amoureux.

— Tu as été amoureux de toutes les demoiselles Vendredi que tu as eues ?

— Je suppose. Tout comme je tombais amoureux de toutes les héroïnes de mes livres.

— Même les méchantes ?

— Surtout elles. Elles avaient besoin de rédemption. Moi aussi.

— C’est notre cas à tous, non ?

— Nous avons certes tous besoin d’amour.

— Tu as dû beaucoup aimer dans ta vie.

— Beaucoup mais pas assez. Jamais assez.” Après un instant, je prends le risque inévitable : “Et toi ?

— Jamais assez, répliques-tu, d’un air grave mais avec un regard qui me semble coquin.

— Il est encore temps de te rattraper.”

Tu ne mords pas à l’hameçon et changes habilement de sujet. “Moi, je peux venir travailler pour toi, annonces-tu de but en blanc, deux matins par semaine.

— Mais tu es sculptrice !

— J’ai aussi été mathématicienne.

— Ce qui ne fait pas de toi une bonne secrétaire.

— Tu pourras toujours me saquer.

— Ce que je voulais dire, c’est que ta sculpture est une occupation à plein temps. Regarde les objets que tu fais. Ce serait criminel de passer tout ton temps à jouer la demoiselle Vendredi.

— Pas *tout* mon temps. J’ai dit deux matins par semaine. En fait, George et moi avons déjà évoqué cette éventualité : que je trouve un travail à temps partiel, simplement pour me donner une raison de sortir de la maison et du jardin, pour m’accorder un complet changement d’atmosphère. J’ai besoin de cette stimulation.

— Je n’ai guère de stimulation à offrir.

— Tu pourrais me faire la conversation. Il me manque des gens à qui parler le jour. Le soir, quand George est en reportage, je peux aller voir des amis. Mais certains jours traînent en longueur.

— Parles-en d’abord à ton mari. Quand il reviendra. Quand doit-il revenir ?

— Je ne connais jamais ses dates à l’avance. Une semaine, peut-être

deux.” Les yeux rapetissent, presque imperceptiblement ; c’est le genre de détail que je ne manque jamais. “A une condition.

— Laquelle ?

— Si je deviens ta demoiselle Vendredi, tu n’auras pas le droit d’intervenir dans mon travail. Et je n’interromprai pas le tien.

— Tope là. Cela dit, je n’ai rien qui puisse être interrompu. Je souffre du syndrome de la page blanche depuis six, sept, huit ans...

— Nous devons nous atteler à ce problème.

— Il y a toujours la possibilité que tu m’inspires assez pour que je me remette au travail.”

Tu réfléchis un instant à cette possibilité. Tu hoches la tête. “Je crois que j’aimerais ça.

— Et, de temps à autre, nous pourrions faire une pause pour le thé.

— Pour moi, ce sera une pause café.

— Soit, café.

— J’en parlerai à George.

— Tu es certaine que ça ne le gênera pas ?

— Mon mari n’est pas du genre jaloux. Et il ne sera certainement pas jaloux de toi !

— Ce qui signifie...?

— Tout ce que ça signifie, c’est qu’il saura qu’avec toi je suis en sécurité.

— Comme avec le père Noël ?

— Comme avec un créateur.”

Rapide changement de cap : “Quand as-tu su que tu deviendrais écrivain ?

— Je t’ai dit que j’ai commencé très tard. J’avais plus de trente ans quand *Le temps des larmes* est sorti. J’avais toujours su que j’écrirais un jour. Tout au long de mon adolescence... Je te l’ai déjà dit. Mais mon père a coupé court à mon désir. Il disait que ce n’était pas une occupation digne d’un homme.

— D’un homme ou d’une femme ?

— Je crains que son monde n’ait guère laissé de place aux femmes. Hormis... je haussai les épaules. Tu sais quoi.

— Et ta mère ?

— S’il y a quelqu’un qui a toujours cru en moi, c’est bien elle. Et n’a jamais cessé... jusqu’aujourd’hui, à plus de cent ans. Dans ses moments de lucidité, cela dit, qui se font de plus en plus rares.”

Je plonge dans mes pensées ; et, comprenant, peut-être, que tu ne devrais pas t’immiscer dans ce domaine, tu patientes, tu fumes. Après un moment, je reprends : “Je crois que tout a commencé avec ma première leçon d’anglais à l’école. Là où j’ai grandi, à Graaff-Reinet, c’était quasiment une langue étrangère. Grâce à ma nounou bien-aimée, je savais un peu de xhosa. Mais pas d’anglais. Mon père

détestait les Anglais. Tu comprends... il ne leur pardonnait pas la guerre des Boers... au cours de laquelle son père avait été tué. Lui-même avait tout juste survécu au camp de détention dans lequel les Britanniques l'avaient enfermé avec sa mère, pendant deux ans. En qualité d'avocat, il lui fallait être bilingue, bien sûr, et il maîtrisait très bien la langue. Mais il réservait l'anglais au bureau. A la maison, il ne parlait qu'afrikaans. J'ai donc grandi avec ses préjugés. Jusqu'à ce que nous ayons cette fameuse première leçon d'anglais à l'école... Le professeur nous lut un poème en anglais, sans rien tenter d'expliquer. Nous n'avions qu'à fermer les yeux et écouter. Cet après-midi-là, quand je suis rentré à la maison, je me suis promené dans le jardin avec le manuel que le professeur nous avait distribué, et j'ai essayé d'en lire des passages, tout fort. Je n'avais aucune idée de la façon dont il fallait prononcer ça, je ne comprenais pas un traître mot. Mais je fus saisi par l'étrangeté de cette nouvelle langue, par ses rythmes, ses cadences, la sensation d'altérité qu'elle charriait. Je me suis mis à répéter l'expérience, tous les jours. Après une semaine ou deux, j'ai découvert, comme par magie, que ma propre langue, l'afrikaans, était également faite de sons, de rythmes et de cadences. Quand je me mis à la parler à voix haute, je fus intrigué par le fait que ce qui paraissait désormais extraordinaire m'avait paru jusque-là si familier que je n'avais pas pris la peine de l'analyser et de l'écouter avec un peu de recul. Je crois que c'est à ce moment-là que je suis devenu écrivain. Trente ans avant de me risquer à affronter le monde de l'édition.

— Ça me plaît, ça. J'adore t'écouter. Tu me rends la langue étrangère à mes oreilles aussi. C'est beau."

S'ensuit un long silence plein de pensées. Sur quoi, je demande : "Et toi, ta sculpture, ça a débuté comment ?

— Dans cette ferme où je suis allée avec mon père...

— Les bœufs en argile ?

— Non, avant ça." Tu étires tes longues jambes dans l'air. La robe longue sobre et soyeuse retombe jusqu'à tes hanches. Tu ne sembles même pas t'en apercevoir. Tu fais tourner tes chevilles, tu remues les orteils. "Ça a débuté avec mes pieds.

— Comment...?"

Tu souris sans me regarder, en continuant de faire tourner tes chevilles très lentement, pensive. "J'étais à la rivière, tard un après-midi. Les garçons étaient tous occupés, ils devaient rentrer le bétail, traire les vaches, fermer les [kraals](#), arroser les légumes et les aromates, Dieu sait quoi encore ; bref, je me suis retrouvée toute seule. Je suis allée nager." L'image de Driekie me passe par l'esprit. "Quand je suis sortie de l'eau, je me suis assise sur un gros rocher tout lisse pour me sécher. J'avais les pieds dans l'eau. Je les bougeais et ils s'enfonçaient dans la boue. Je la sentais qui s'infiltrait entre mes orteils. Elle se

tortillait entre mes orteils en glougloutant. C'était l'une des sensations les plus extraordinaires que j'aie jamais ressenties. Juré. Je suppose que j'étais trop jeune pour comprendre ça mais je crois que ça a été mon premier orgasme. La pure sensualité de la boue entre mes orteils ! En levant les pieds, je pouvais observer les petits serpents de boue qui retombaient dans l'eau en se contorsionnant. J'étais complètement fascinée. Plus tard, je suis redescendue du rocher et je me suis installée à la lisière de l'eau pour répéter avec les mains ce que j'avais fait avec les pieds. Et j'ai su alors, je l'ai tout simplement *su*, que c'était ce que je voudrais faire pendant toute ma vie. Travailler l'argile. Pendant plusieurs années, j'ai fait des tentatives avec toutes sortes de matériaux... Mais je reviens toujours à la terre, à la céramique. J'ai besoin d'un matériau que je puisse façonner et tordre pour en faire quelque chose de neuf." Tu glousses parce qu'un souvenir t'est revenu à la mémoire. "Au début, quand je me suis mise à la sculpture, j'aimais travailler le métal, le fondre pour qu'il devienne souple et pliable. Mais je me brûlais tellement les mains... et, même, une fois, je me suis brûlé les cheveux ! Pendant une période, j'ai essayé le marbre. Qui est excitant à sa manière. Il me semble que c'est quelqu'un de l'acabit de Michel-Ange qui a dit : « Le marbre, c'est facile. Imaginez que vous voulez faire un cheval. Il suffit de prendre un bloc et d'enlever, à l'aide d'un ciseau, tout ce qui n'est pas un cheval. » Mais ça n'était pas pour moi. Je ne veux pas retrouver quelque chose qui est caché mais déjà là. Je veux exprimer quelque chose qu'on n'a jamais vu."

Je reste coi. Aucun besoin de commentaire. En silence, je t'observe terminer ta cigarette et avancer le bras pour en prendre une autre. Tu fumes vraiment trop. C'est une habitude qui me rebute souvent chez autrui. Mais, pour l'instant, je suis fasciné par le mouvement de ta main, la façon dont tu tiens la cigarette entre pouce et index, comme un joint. Je devine le goût du bout de ta langue, l'odeur de tabac dans tes cheveux, le matin. Je donnerais mon royaume pour pouvoir en bénéficier. Je n'ai connu qu'une autre femme dont cette fâcheuse habitude ait exercé une telle fascination sur moi : Nicolette. En fermant les yeux, je sens ses cheveux et je goûte sa langue. Tes cheveux, ta langue.

La nuit se fait très vieille autour de nous et puis juvénile, à nouveau. Je me rappelle qu'à un moment donné tu as avancé la main pour prendre une énième cigarette et que tu as été très frustrée de découvrir que le paquet était vide. C'est alors que je me suis rappelé la raison pour laquelle je m'étais arrêté à la supérette avant que tu ne viennes à ma rescousse, et je suis sorti : la merveilleuse fraîcheur de l'air aux petites heures du jour, les premières traînées de couleurs qui descendaient des montagnes à l'arrière, le froufrou particulier des

leucadendrons agités par la brise. J'ai sorti le paquet neuf du vide-poche.

Quand je suis revenu, tu t'étais endormie, cheveux répandus en une mare châtain clair autour de ta tête sur le vieux canapé, jambes repliées sous toi, robe remontée jusqu'aux hanches. Je me suis penché pour la ramener délicatement sur tes genoux. Tes yeux se sont entrouverts et tu as marmonné quelque chose. Un léger fil de salive tomba du coin de ta bouche. J'aurais eu envie de m'agenouiller auprès de toi et de l'attraper avec la langue mais je ne voulus pas risquer de te réveiller.

Il y eut une femme avec qui je n'ai jamais eu ce genre de scrupules. Elle adorait être réveillée avec des caresses, voire en étant pénétrée ; la plupart du temps, elle mouillait déjà d'anticipation. Dix ou onze heures du matin, peu importait (elle aimait tellement faire la grasse matinée !), ou bien deux, trois, quatre heures du matin... Sa voix chaude et humide dans mon oreille. Aucune autre n'a jamais eu autant de contradictions coulées dans un corps aussi menu, aussi parfait. ("Coulées" parce que chez elle tout était liquide.) Ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'était que je lui verse du champagne sur les tétons et l'observe former de délicats motifs de mousse le long de sa cage thoracique et sur son ventre ; je le léchais dans son nombril et le poussais avec le nez jusqu'à son sexe rasé et tout lisse. C'est la femme qui me procura, sans l'ombre d'un doute, mon histoire d'amour la plus turbulente, la plus éreintante, la plus incroyable de toute ma vie ; il m'arrive encore de me réveiller en frémissant, la nuit, quand je rêve d'elle. Pour rien au monde (je suis sérieux) je n'en aurais manqué une miette ; pourtant, cette relation m'a épuisé nerveusement, m'a bouleversé, a brisé de façon irrévocable une bonne part de ce que, jusque-là, j'avais cru vital et a contribué, de façon capitale, à ce que je peux fourrer aujourd'hui dans quelque chose d'aussi inadéquat qu'une définition personnelle du mot "femme". Le genre de femme, ai-je souvent pensé, qui vous fait vraiment croire que la vie avant la mort est possible.

J'en avais entendu parler avant même de la rencontrer : qui n'en avait pas entendu parler, d'ailleurs ? Les ragots : cette femme de mauvaise vie, cette chienne sans vergogne, la protégée d'un homme plus âgé, bien intentionné qui lui avait consacré sa vie. Elle l'avait sucé jusqu'à la moelle dans tous les sens possibles du terme. Une femme perdue, une folle, une sorcière, une canaille, une arriviste sans scrupule, une allumeuse incorrigible, une femme avec qui aucun père, aucune mère dignes de ce nom n'auraient accepté que leurs filles s'affichent. D'un autre côté, même les autres femmes devaient le reconnaître, elle était tout simplement superbe. "Avec une telle

beauté, entendis-je un jour l'une d'entre elles déclarer, on peut mettre le monde sens dessus dessous." Et c'est précisément ce qu'elle faisait. Du moins ce qu'elle fit de mon monde à moi : et je ne fus qu'un numéro sur une longue liste.

La première fois que je l'ai rencontrée, je m'attendais à voir une femme plus âgée, étant donné sa réputation, or elle ne pouvait guère avoir plus de dix-neuf ans, au grand maximum vingt. (Mais, ainsi que plusieurs hommes m'en avaient informé, coups de coude et clins d'œil à l'appui, elle devait avoir dans les sept ans quand le papa gâteau l'avait prise sous son aile douteuse.) A première vue, elle n'avait absolument rien de louche. En fait, elle était impeccable dans son fourreau noir à la coupe élégante ; châtain foncé (à ce qu'il me sembla), elle était coiffée d'une manière très simple, bourgeoise ; ses yeux étaient foncés, enfoncés dans les orbites ; elle avait le front pensif ; l'expression était passionnée et un tantinet hautaine. Le visage était plutôt maigre, d'une certaine pâleur.

Mais je n'eus pas vraiment le temps de l'observer à loisir. Presque instantanément, à la réception éclata une sorte de dispute entre plusieurs hommes (c'était une soirée très chic, du genre auquel, d'ordinaire, je n'assisterais ni mort ni vivant ; mais un très bon ami recevait un prix prestigieux, on m'avait demandé de l'accompagner et je ne pouvais pas le laisser tomber ; gloire à Dieu au plus haut des cieux). Je ne compris pas la cause de la dispute mais j'en saisis le ton, qui était des plus déplaisants : là, en sa présence, et conscients qu'elle pouvait tout entendre, ce groupe de beaux messieurs faisaient des remarques très agressives et très obscènes sur son compte. Elle ne cilla pas, ce qui les encouragea à devenir encore plus insultants ; et on ne peut pas considérer comme une excuse le fait qu'ils venaient d'une autre soirée où ils avaient déjà passablement bu. Tout cela était tellement bruyant et répugnant que j'ignore encore tout de la séquence des événements. Tout ce que je sais, et tout ce qui compte aujourd'hui, c'est que, d'une façon déconcertante, nous fûmes poussés l'un vers l'autre dans la mêlée et réussîmes à nous frayer un chemin à travers la foule avinée ; enfin, brusquement nous nous sommes retrouvés dehors, dans la nuit très noire sans lune. Et nous ne sommes vraiment revenus à nous que lorsque le lever de soleil nous éblouit le lendemain matin parmi les pins sur les flancs de la Table Mountain, quelque part dans les hauteurs au-dessus du Rhodes Memorial. Ce que je me rappelais, c'est le plaisir avec lequel elle avait frotté mon sperme sur sa poitrine et son ventre, la douceur de son mamelon, la blancheur et l'humidité de ses cuisses lorsque nous nous sommes levés de l'endroit où nous avions passé la nuit sous la fanfare dangereusement vacillante de la Voie lactée, et qu'elle s'est penchée pour ramasser sa robe noire toute froissée et la remettre, l'herbe et les brindilles dans

ses cheveux, le rouge à lèvres qui lui mâchurait le visage, son rire insouciant, son odeur et la sensation de poisseux sur tout mon corps.

Je savais, de tout ce temps, que je jouais avec le feu. Au début de notre relation, de bons amis bien intentionnés avaient tout fait pour m'informer de tout ce qu'il y avait de répréhensible chez elle. Je refusais d'écouter. Invariablement, on me lançait :

“Tu ne viendras pas me dire que je ne t'avais pas prévenu.

— Je te promets que je n'en ferai rien. Je te le dis, j'aime cette fille !”

Ce qui explique aussi sans doute mon entêtement lors d'une autre soirée inénarrable, celle de son anniversaire, cette fois. Nous avions projeté une célébration intime, tranquille et passionnée, seulement elle et moi, mais, en fin de compte, elle avait succombé à l'attrait des lumières, des rires, du vin, de la vodka, et de quelque chose que je crains de ne pouvoir appeler que : la folie. C'est cela, oui, en fait. Elle avait toujours vécu à la limite, tout au bord d'un précipice trop noir et terrifiant pour admettre son existence. Mais, ce soir-là, elle alla encore plus loin que dans toutes les autres occasions où j'avais été avec elle. Est-ce qu'elle se droguait ? Les constantes sautes d'humeur, d'un extrême à l'autre, auraient pu le suggérer : dans la même soirée, elle pouvait passer du désespoir le plus sombre et de flots de larmes incontrôlables aux crises de fou rire d'une enfant sur un manège. Pourtant, cette explication ne me convainc pas : elle est trop évidente, trop facile, cousue de fil blanc. Des forces plus noires, plus puissantes assaillaient son esprit. Et, encore plus évidemment, son corps scandaleusement bien fait et attirant.

Le soir de son anniversaire, dont, plus d'un demi-siècle plus tard, j'ai encore du mal à parler (sans compter l'issue que je lui connais), tout le monde fut pris d'une sorte d'hystérie collective. Comme si, chacun ne la connaissant que trop, nous avions tous été prêts à transformer ça en expérience de l'extrême. Oui, je crois que le terme est approprié : extrême. Nous étions tous (elle en premier) décidés à tester les limites du comportement, du corps, de l'esprit et des sentiments. A voir, comme l'a dit un écrivain français, jusqu'où on pouvait aller trop loin.

De la masse de souvenirs auxquels je m'accrochais à travers une brume d'alcool, de cigarettes, de *dagga* et de Dieu sait quoi qui brouille encore mon souvenir de cette nuit-là, je me rappelle une sorte de vente aux enchères qui eut lieu, plusieurs hommes enchérissant pour une nuit avec elle. (Une nuit ! Il y avait des moments où elle dépassait tellement les bornes qu'elle s'offrait à la vente pour la vie entière !) Dix-huit mille... quatre-vingt mille, cent mille. Un pauvre con, appelons-le R., que Dieu ait pitié de son âme, est sorti de là comme une fusée dans la nuit et est effectivement revenu, croyez-moi

ou pas, avec une liasse de cent mille billets. Tout le monde était complètement parti, et elle plus que tous les autres. J'essayai de lui parler, de lui crier après, de l'entraîner ailleurs, mais elle se dégageait chaque fois et riait aux éclats, comme une hystérique. Jusqu'à ce que l'inévitable arrive. C'était une nuit d'août extrêmement froide, la pluie du Cap s'abattait en rafales sur les vitres et un vent spectral hurlait dans les branches des arbres noirs alentour : elle se saisit de la liasse de billets et la jeta dans le feu, mettant au défi un pitoyable jeune gars (je l'appellerai G.), qu'elle avait repoussé quelques mois plus tôt, de les retirer du feu. "Si tu réussis, je t'épouserai", promit-elle avec témérité, ignorant le pauvre idiot qui avait apporté l'argent.

A un moment donné, je me suis emparé d'elle. "Tais-toi ! Ferme ta gueule, ça suffit maintenant. Pourquoi est-ce que tu ne m'épouses pas, moi ? Pour l'amour de Dieu, je t'aime. Tu ne le sais pas ?"

Cela se passait avant Helena, et c'était la première fois que je proposais le mariage à une fille ; je m'étais persuadé que je ne renoncerais jamais à ma liberté. Mais dans le fol abandon de cette soirée-là j'étais prêt à me rendre ridicule. En public.

Elle ne me prêta aucune attention, elle ne s'occupait que de G. Qui tombait tellement des nues, je crois, qu'il n'arrivait pas à y croire. A la fin, nous avons simplement regardé, médusés, la liasse de billets partir en fumée.

Et après tout ça, riant encore, mais avec une note de plus en plus menaçante sous la gaieté apparente, elle s'est brusquement détournée de G. et est retournée à R., s'est saisie de lui, l'a enveloppé dans ses bras nus, comme un lierre venimeux, et elle s'est mise à lui susurrer des choses à l'oreille ; tous les deux, ils partirent ensemble, titubant, dans la nuit. Nous, les autres, ne pouvions pas faire grand-chose pour les arrêter, pour l'arrêter, elle.

Ce dont je me souviens, après cet épisode, c'est la fin de l'histoire. Un an plus tard, si je peux me fier à ma mémoire. C'est Rogojine (je peux bien dévoiler son nom, maintenant) qui, après tout, l'a eue. L'a "eue", même de la façon la plus sordide. Le jour de notre mariage. Parce que, oui, après une quantité d'autres avatars plus ou moins insupportables de notre histoire, elle finit par annoncer – aussi brutalement qu'elle le faisait de chacune de ses décisions – qu'elle acceptait de m'épouser. Mais elle n'est pas venue ; je l'ai attendue, littéralement, à la porte de l'église. Je savais où la trouver. Mais c'est seulement le lendemain matin que Rogojine a ouvert quand j'ai tambouriné à sa porte. Lorsque j'y étais allé la veille, il n'y avait personne chez lui ; du moins est-ce ce qu'il m'avait semblé. Bref, tout ce qui compte aujourd'hui, c'est que le lendemain matin, le lendemain de ce qui aurait dû être le jour de notre mariage, donc, il était là pour m'ouvrir.

Dans l'appartement régnait un silence de mort. Nous savions tous deux pourquoi j'étais venu, mais il me fallut longtemps avant d'oser lui demander où elle était.

Il fit un signe de tête.

Je me levai. "Où ça ?

— Là-bas.

— Elle dort ? (J'avais parlé tout bas.)

— T'as qu'à aller voir.

— Il fait sombre là-dedans, dis-je en entrant dans la chambre, conscient que je tremblais comme une feuille.

— Y a suffisamment de lumière pour voir, marmonna Rogojine.

— Je ne vois que... le lit.

— Approche-toi encore."

Nous étions tous les deux au pied du lit. Mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité et je distinguais les contours du lit ; quelqu'un dormait, complètement immobile. Je n'eus pas besoin de lui demander ni ce qui était arrivé ni comment il avait fait. *Eteindre la lumière et ensuite éteindre la lumière*, comme dit Othello.

C'est à ce moment-là que Dostoïevski choisit deux détails infimes pour transformer la scène en l'un des moments les plus inoubliables de la littérature mondiale. Quiconque l'a lu ne peut oublier le passage dans lequel il décrit la mort de Nastasia Filippovna Barachkova. Il décrit une mouche qui, réveillée, se met à vrombir et, après avoir voleté au-dessus des draps, se pose à la tête du lit. Et Dostoïevski décrit (un détail qui me confirme qu'il partageait au moins l'une de mes plus douces fixations), parmi les draps et un tas tout froissé de dentelle, la pointe d'un pied nu qui dépasse, comme sculpté dans l'albâtre, effroyablement immobile. Un pied menu que je sais avoir vu et embrassé un nombre incalculable de fois dans ma vie. Un pied comme le tien, en cette matinée de Nouvel An, sous le jeté de canapé multicolore, ou bien cet autre matin, à l'hôpital, dépassant sous le drap qui recouvrait ton corps sans vie.

Au cours de ce premier dîner chez vous, la nuit de *Don Giovanni*, l'affaire de ma demoiselle Vendredi revint sur le tapis. En fait, c'est George qui a abordé la question.

"Rachel me dit que tu lui as offert un poste."

Je me sentis un tantinet gêné. Mais puisqu'il soulevait le lièvre d'une manière si directe, il me fut facile de répondre sur le même ton : "J'ai vraiment besoin de quelqu'un, c'est vrai. Mais j'ai dit à Rachel que je ne pouvais pas imaginer un instant la détourner de son travail. Ce n'est qu'un emploi subalterne. Pas vraiment approprié pour une sculptrice bardée de diplômes en mathématiques.

— Je sais qu'elle cherche à s'occuper. Pour s'éloigner de tout ça,

justement... (un geste en direction de toutes les statuettes qui nous entouraient, dans ce Lilliput réinventé et fantasmagorique) parce qu'elle a besoin de changer d'air, de temps à autre. Et ça me fera plaisir, à moi aussi. Je suis tellement souvent parti en reportage... ça ne me plaît pas qu'elle soit seule ici tout le temps."

Je me suis tourné vers toi. "C'est toi qui décides.

— Tu dis ça comme si je devais faire un vœu solennel ! – tu ris. Mais oui, la réponse est oui. De tout cœur.

— C'est toi qui tournes ça en vœu solennel maintenant, conclut George. Moi je crois dur comme fer que, si quelque chose doit arriver, ça arrive." J'aurais des raisons de me rappeler ses paroles bien plus tard, comme beaucoup d'autres choses qu'il avait dites, d'ailleurs.

Le lundi suivant, George te conduit donc chez moi. Pas de raison particulière, dit-il – comme un petit garçon tout gêné de ce qu'il a fait ; il a envie de me revoir, voilà tout. Ce qui scelle encore davantage notre amitié – si un autre sceau avait été nécessaire... Le seul hic, c'est qu'il a un déjeuner et que... Je lui dis que cela ne pose aucun problème : je dois passer par Camps Bay pour aller à un rendez-vous juste après deux heures (je ne mens pas, j'ai vraiment rendez-vous) : je peux donc te déposer en chemin.

Même après avoir mis le contact, il reste encore un moment pour bavarder au volant. Tu attends derrière, légèrement amusée, à en voir ton expression. De toute évidence, il n'a pas envie de partir, bien qu'il refuse mon invitation à prendre un thé. Nous prévoyons de nous rencontrer le week-end suivant, d'aller à Newlands pour voir un match de cricket, et de revenir à la maison pour un *braai*.

Toi et moi, nous remontons les marches rouges du *stoep*. Tu es habillée sport, sobre : T-shirt blanc qui laisse voir ton nombril, jeans et *sneakers* tout propres. Tu marches devant moi : j'aime beaucoup le jeu de tes muscles fessiers bien fermes. Les marches sont hautes. Je prévois déjà de devoir déménager de cet endroit qui, depuis treize ans, est un cocon protecteur pour moi. Je devrais peut-être emménager avec mam dans sa maison de vieux. Nous pourrions même partager une chambre, compléter le cercle. Elle durera bien encore un siècle.

"George s'est vraiment pris d'amitié pour toi", declares-tu quand nous arrivons en haut. Ta respiration est profonde et régulière. Ton haleine a une douceur particulière, masquée par le musc de l'odeur de cigarette.

"C'est un peu tôt pour affirmer quoi que ce soit.

— Moi, je sais.

— Eh bien, c'est réciproque." Du *stoep* de devant, nous contemplons la cuvette de la ville : vers le méli-mélo du port et au-delà, au-delà de la tache brune et apparemment inoffensive de Robben Island dans l'Atlantique bleu ardoise où des cargos et quelques remorqueurs, des

yachts et des chalutiers attendent de pouvoir entrer ou sortir. “On entre et je te fais faire le tour du propriétaire ? Il est toujours temps de renoncer !”

A la porte d'entrée, nous sommes accueillis par mon majordome, Frederik Baadjies, un petit homme triste d'un âge incertain qui est avec moi depuis que j'ai emménagé ici, un peu avant les premières élections libres. Frederik vient de Lamberts Bay sur la côte ouest, d'une ancienne famille de pêcheurs, mais il est stylé comme un majordome de grande demeure. Je l'avais d'abord engagé comme jardinier mais il est vite devenu évident qu'il était promis à un avenir plus glorieux ; quelque part sur la route tortueuse de sa vie, il avait appris à cuisiner et si ses ambitions, quelquefois, dépassaient ses capacités, il avait manifestement de la classe. La maison étant bien trop spacieuse pour moi, et en grande partie occupée par les livres, les tableaux et les sculptures que j'ai accumulés au fil de mon existence remuante, je l'avais invité à y occuper deux pièces. Victime de ce qui semblait être une incommode conscience de classe, il a refusé catégoriquement et a emménagé dans le logement des domestiques. Il y a sept ans, mam a décidé de déménager du confortable cottage à l'arrière pour aller vivre dans sa maison de retraite. Elle aussi a refusé de s'installer avec moi : elle n'avait aucune intention, déclara-t-elle, de saboter la façon que j'avais de m'occuper sur place de jeunes femmes de toutes descriptions et inclinations. Mais j'ai réussi alors à convaincre Frederik d'emménager dans son appartement. C'est de là qu'il régente désormais la maisonnée, avec une discrète main de fer, s'occupant du ménage, du linge, de la plupart des repas, et se permettant des commentaires en grande partie non sollicités sur l'acceptabilité ou non des personnes qu'il appelle – avec une grande discrétion là aussi – mes “invitées”. La seule partie de la maison pour laquelle il décline toute responsabilité, ce sont mes quartiers : ma bibliothèque, mon bureau et ma chambre à coucher. Non seulement ces espaces, sont, ainsi en a-t-il décidé lui-même, hors de sa portée mais, tout simplement, ils n'existent pas pour lui.

Frederik condescend à prendre la main que tu lui tends et offre, en échange, un bref hochement de tête. Pas de sourire. Je ne l'ai jamais vu sourire ; il ferait un parfait croque-mort. Cela dit, le hochement de tête est déjà un signe d'acquiescement.

“Devrai-je donc servir du thé ou du café ?” s'enquiert-il.

Tu réponds : “Oh, mais je peux m'en occuper !

— Breakfast, Earl Grey ou *rooisbos* ?” demande-t-il, ignorant superbement ta proposition.

Avec un soupçon d'esprit de contradiction, tu répliques : “Je préfère du café, si ce n'est pas un problème.”

J'étais certain que ta requête le démontrerait (selon ses règles à lui,

on prend le café l'après-midi ; le matin, c'est le thé), or, avec une infime inclinaison de la tête, il indique son approbation amusée, avant de se retirer.

“J'ignore comment tu t'y prends, dis-je d'un air grave, mais tu as été jaugée... évaluée et acceptée. Tout le monde n'a pas cette chance.

— Je me tiendrai à carreau.”

Je t'ai montré le bureau et la bibliothèque, et expliqué ce en quoi consisterait ton travail – sur quoi, tu me gratifies d'un sourire ironique.

“Quand est-elle partie, ta dernière demoiselle Vendredi ?

— Il y a quatre ou cinq mois.

— C'est une négligence criminelle, Chris.

— Je le sais. C'est bien pour ça que tu es là, non ? Mais je ne t'en voudrai pas si tu décides que c'est trop pour toi et décides de partir en courant.

— Non, j'accepte le défi.” Tu lances un nouveau regard critique à mon foutoir. “Mais je veux que tu investisses dans un nouvel ordinateur. Celui-là est arrivé avec les colons anglais, non ? Ou bien est-ce un totem khoisan ?

— Il est parfaitement adapté à l'usage que j'en fais.

— Dieu prenne pitié de ce que tu en fais.

— Nous parlerons de ça plus tard.

— Quand j'étais petite, mon père disait toujours ça. Et ça signifiait : « Ça n'arrivera jamais. »

— Tu verras bien.

— Je n'y manquerai pas.” Et de t'asseoir promptement par terre pour défaire les lacets de tes *sneakers*. Levant le regard vers moi, tu dis : “J'espère que ça ne te dérange pas que je me mette pieds nus ? Je ne peux travailler que pieds nus.

— Oh, mon Dieu. J'espère que tu n'es pas fétichiste !

— Non mais pas loin.”

Laissant traîner tes *sneakers* au milieu de la pièce, tu tends la main pour que je t'aide à te relever ; je m'exécute.

“Par quoi je commence ?

— Thé et café, d'abord. Je parie qu'ils seront servis dans la salle à manger.

— Ce ne serait pas plus convivial dans la cuisine ?

— Oui. Mais Frederik tiendra à ce que ce soit dans la salle à manger. Si, plus tard, tu es admise dans la cuisine, alors tu comprendras que tu auras été admise au sein de la famille.

— Si je comprends bien, aujourd'hui, c'est le grand jeu ?

— Simplement parce que c'est la première fois. Dorénavant, tu seras menottée au bureau de neuf à six.”

Tu pousses un soupir théâtral. “Ne me dis pas que, toi aussi, tu es du

genre bondage !”

A la table de la salle à manger, éclairée par le soleil matinal qui perce sans subtilité aucune et sans compromis à travers les hautes fenêtres à guillotine, nous prenons nos thé et café, et notre badinage se fait progressivement plus sérieux.

Je m'exclame : “Cette lumière n'est-elle pas belle ?

— Elle est plus que belle. Sans elle, nous n'existerions pas, réponds-tu, pensive, regardant par la fenêtre.

— La tasse, elle, existe bien et est fière d'exister.” Je lève ma grande tasse blanche... à l'exubérance du monde extérieur.

“Elle n'existerait pas sans la lumière. La lumière est la meilleure sculptrice qui soit. Et la plus enthousiaste. Que serait la tasse sans la lumière ?

— Un aveugle peut caresser sa forme et la soupeser.”

Tu hoches la tête lentement. “Soit, je t'accorde ce point. Mais sans l'espace environnant... et l'espace, c'est la lumière, n'est-ce pas ?... elle ne peut exister. Parfois, je me dis que les intervalles entre les objets comptent plus que les choses mêmes. J'ai lu une histoire, un jour... tu la connais probablement, par Abraham De Vries... sur un homme qui n'aimait pas les arbres, les bâtiments et tout le reste, tout le fatras qui encombre notre univers. Pour lui, tout ce qui comptait, c'étaient les espaces qui plongent des cieux et circulent entre les choses : des troncs de lumière, des tiges qui portent tout l'espace au-dessus. Tout le monde le prenait pour un fou. Mais c'est que les gens ne savent pas regarder (tout en parlant, tu achèves un scone). C'est pour ça que je préfère fabriquer des sculptures de petite taille : elles amplifient l'espace autour d'elles. Et je crois que les choses réellement importantes dans la vie, les choses qui rendent le reste vivable, les moments inoubliables, sont à l'image de ces espaces environnants et intermédiaires, ces tiges ténues de lumière. Les moments que nous étiquetons « heureux ». Les moments où nous faisons une découverte, prenons conscience de quelque chose, de quelque chose en plus. Manger une pomme. Un bon verre de vin. L'amour.

— Je me plais à croire que l'amour est plus substantiel que ça.

— Ah bon ? (Quel ton ! on croirait que tu me plains.) Mais l'amour n'est pas quelque chose qu'on peut toucher et soupeser, n'est-ce pas ? S'il vaut le coup, il apporte espace, air et lumière. Après quoi, les masses compactes de tout ce qui est ennuyeux et ordinaire, les blocs de bois, de verre et de béton qui constituent notre architecture redeviennent supportables.

— L'amour n'est pas tout éthéré et planant, Rachel ! Ce n'est jamais de l'amour pur de bout en bout. Qu'est-ce que tu fais d'Eros, alors ? Si c'est ton point de vue, pourquoi ne cours-tu pas, mignonne, au couvent ? Où est le corps dans tout ça ?

— Ce qui me déplaît dans ton raisonnement, dis-tu doucement, c'est le côté soit tout blanc soit tout noir. Prends ma relation avec George, par exemple. Ce n'est pas une question de : mon corps est ici et le sien là-bas. Ce qui m'intéresse, c'est l'entre-deux, là où n'existe ni un lui en chair et en os ni un moi en chair et en os, mais un nous qui se dissout dans la lumière.

— Et quand on fait l'amour ?

Tu ne cilles pas. "C'est la même chose. Même davantage. On ne se rappelle tout de même pas seulement les halètements, la sueur et les grognements : je ne nie pas que ça peut être chouette, et bénéfique à sa manière, mais ça ne s'arrête pas là. Sans doute n'est-ce même que le début de l'affaire. Ce qui importe, c'est la proximité, le partage, le fait d'être ensemble, tu ne crois pas ? Les moments tranquilles qu'on peut ressentir, voir, deviner, connaître, dans lesquels on peut croire, derrière tous les déhanchements.

— Et les moments où on jouit ? Ne sont-ils pas définis par le corps ?

— Seulement si c'est un orgasme banal. Ne me dis pas que tu es un de ces collectionneurs d'orgasmes, Chris... On m'a dit qu'il y avait des hommes qui collectionnaient les petites culottes des femmes qu'ils baisent ou bien des boucles de poils pubiens, ou je ne sais quoi. Certains collectionnent des orgasmes. Je te croyais au-dessus de ça.

— Ne sous-estime pas le bon vieil orgasme banal.

— Bien sûr que non. Jamais de la vie." Il y a du défi dans tes yeux noirs. "Mais quelle est sa nature, au fond, à cet instant suprême ? Certainement pas une série de contractions, non ? Ne me demande pas de te le décrire. A mes yeux, ce qui importe, c'est précisément ce qu'on ne peut pas décrire, ce pour quoi il n'existe pas de mots. Mais, bien sûr, tu es écrivain, je suppose que tu as besoin de mots ?" Tu ne me laisses pas le temps de répondre. "Et quand bien même ! Je t'ai déjà dit qu'à mes yeux une sculpture était juste la chose corporelle, physique, substantielle qui crée l'espace autour d'elle. Qui l'active et l'électrise. Ne crois-tu pas qu'il en va de même pour les mots que tu écris ? Est-ce que chacun d'entre eux n'est pas simplement couché sur la page pour faire prendre conscience au lecteur de ce qui ne peut *pas* être dit... tous ces blancs qui entourent les mots et se faufilent en eux ? C'est comme ça aussi que je me représente l'amour. Le moment où on jouit, quand on se dissout, quand on perd toute épaisseur, on devient de l'air, on devient du rien, on se répand dans l'espace sans fin..." Mais, tout à coup, tu te reprends : "Désolée. (Tu ne parais pas le moins du monde désolée.) Il m'arrive de me laisser emporter.

— Dans le pur espace."

Un sourire radieux conquiert lentement ton visage. "Tu comprends bien tout, finalement."

Pendant un long moment, nous restons assis en silence. Le thé et le

café ont refroidi dans nos tasses mais, de toute façon, nous n'avons plus soif. Enfin, je repousse ma chaise et dis : "Noircissons donc un peu de papier !

— D'abord, nettoyons ce capharnaüm pour faire de la place."

Le soir, l'écran de télévision n'arrête pas de s'ouvrir sur l'espace noir au-delà : le désert sans fin où les Américains avancent, dans le Sud de l'Iraq, semble irrévocablement enlisé. Ce n'est plus seulement monotone, c'est devenu infini et c'est pétrifiant. Comme si la vraie guerre, cette guerre-là, spécifique, était devenue une métaphore d'elle-même, noirceur et durée de la violence dans laquelle tout le reste s'embourbe : nous, l'Histoire qui est la nôtre, nos histoires, nos amours, nos souvenirs, nos espoirs. Ce n'est pas une succession d'événements mais un destin d'une mortelle monotonie. Récemment, ils nous montrent ce qu'ils prétendent être la traversée de l'Euphrate à Nasiriya mais cela fait onze fois qu'ils le franchissent, ce pont, et ils le franchiront sans doute encore.

Ce qui m'empêche de dormir, c'est que je pense à George. Où est-il à l'heure qu'il est ? Au Koweït, en Syrie ? J'en doute. Il ne s'est jamais contenté des postes d'observation, témoin ces photos qu'il nous a montrées du Rwanda, du Congo ou, plus anciennes, celles de la Somalie et de l'Afghanistan. Je ne doute guère qu'il se trouve en Iraq : volontairement seul, pas "accrédité". Il ignore très probablement que tu es morte. Ce qui n'est peut-être pas une mauvaise chose, pour lui comme pour toi. Après tout ce qui est arrivé. Tu étais tellement fière de lui, Rachel. Tu vivais tant de tes rêves à travers lui ! Quoique (et ça, c'était tout toi) ça ne t'ait jamais empêchée de donner forme et substance à ta propre existence.

C'est l'heure de l'extinction des feux. Ils ont une fois de plus franchi ce même pont. Ils ne comprendront donc jamais rien à rien ?

J'ai franchi tant de ponts dans ma vie, j'en ai tellement coupé ! Celui-là, c'était en 1952, l'année où les Blancs de ce pays, notamment les Afrikaners, "les miens", célébraient le tricentenaire de la première colonie hollandaise au Cap. Pour la plupart d'entre eux, cette date marquait le début de l'Histoire : peu importe que les Khoisans vivent là depuis des centaines, voire des milliers d'années...

Dieu ne sembla guère apprécier les célébrations puisqu'il faillit noyer dans des pluies torrentielles le moment fort au Cap. Mais cela pouvait être aussi interprété (et le fut) comme un signe de son approbation : pluies, pluies de bénédictions. Je me rendis à plusieurs cérémonies mais pas dans un esprit de célébration, et surtout pour faire plaisir à mon père. J'approchais de la trentaine mais, dans la famille, il occupait encore sa place de patriarche, représentant sur

terre de Dieu tout-puissant. Depuis plusieurs années, depuis que j'avais terminé mes études de droit à Stellenbosch, je travaillais dans son modeste cabinet d'avocats. A l'époque, nous avions déménagé de Graaff-Reinet à Somerset West. Depuis le départ, sa manière autoritaire me posait problème ; bientôt, elle me démangeait l'esprit comme une écharde dans une socquette. Il régentait le bureau comme il l'aurait fait d'un fief personnel : raison pour laquelle certains de ses membres les plus capables, dont son partenaire depuis des lustres, *oom* Hennie Faure, avaient décidé de partir. J'étais déjà désigné comme son successeur mais, à soixante-deux ans, il était toujours robuste et, manifestement, avait encore de belles années d'intraitable régime patriarcal devant lui. Je suppose donc que ma marmite commençait à bouillir sous le couvercle.

Je sais, pour l'avoir observé longuement et, aujourd'hui, pour en avoir fait l'expérience de première main, que la soixantaine est une décennie difficile pour un homme. Par bien des côtés, on est au sommet de ses capacités. Certes, on aura peut-être entamé un certain déclin physique mais, si on s'est bien occupé de son corps, il devrait être négligeable. Père n'a jamais fréquenté une salle de sport de sa vie, comme moi jusqu'à il y a peu, mais ses interminables marches quotidiennes et la fierté qu'il éprouvait à soumettre son corps à l'effort physique lui avaient permis de toujours garder la forme : porter de gros sacs de fumier pour son jardin, manier la pelle et la pioche pour que ses légumes et sa roseraie soient au mieux, transférer des rochers d'une rocaille à l'autre, battre Sisyphe sur son propre terrain. Mais ce qui arrive à cet âge, c'est que les impératifs de la mortalité commencent à se faire ressentir. Il est très fréquent, et là je parle encore d'expérience, qu'on se démène pour démontrer qu'on est encore capable de prouesses sexuelles. Et cela peut changer tout notre comportement ; changer notre point de vue sur le monde. Tout est entaché par la perception qu'on a désormais de la fin du parcours. On est saisi par une forme particulière de désespoir. Les conquêtes féminines sont une façon de faire la nique à la mort.

J'ai eu de la chance : j'ai pu faire la preuve de ma vaillante virilité de toutes les manières que j'ai voulu. Rien ne pouvait m'arrêter ou m'inhiber. Mais, pour la génération de mon père, les pis-aller étaient rares, à moins de perfectionner la routine, ce dont il ne s'était pas privé ; et la pauvre mam en avait fait les frais, comme je l'apprendrais par les insinuations qu'elle s'autoriserait en son vieil âge. Raison de plus, d'ailleurs, pour que cette révélation, ce moment charnière, aient été dévastateurs.

A vingt-sept ans, je n'avais pas la moindre idée de ce que mon père devait endurer, sinon j'aurais sans doute été plus compréhensif à son égard. Mais nous n'avions jamais été proches : j'étais plutôt inhibé par

les attentes déraisonnables et égoïstes qu'il reportait sur moi. Nous n'avons guère partagé que le goût pour le jeu d'échecs. Dès ma plus tendre enfance, il m'en avait imposé l'exercice mais, pour une fois, c'était une obligation qui me plaisait. Ce n'était pas un moyen de "réussir quelque chose" ou de lui "prouver" quoi que ce soit. Sans compter que lui aussi aimait ça. Mais soyons clair : il aimait gagner ! Je me rappelle encore le jour où il m'a dit : "Si tu arrives à me battre trois fois de suite, je déclare forfait." Ce qui est curieux, c'est que lorsque j'ai découvert que j'en étais capable je m'en suis abstenu – recourant aux coups les plus sophistiqués pour éviter de gagner sans lui permettre d'égaliser. A moins qu'il n'ait très bien compris mon jeu ? Plus tard, je me suis demandé si ce n'était pas ça, le plus touchant : nous savions tous deux mais faisions semblant de ne pas savoir. Car, dans le cas contraire, il ne nous serait rien resté à partager.

Mais, en cette merveilleuse année 1952, tout cela était confortablement enfoui bien profond sous la surface. Je supportais de moins en moins la façon dont il essayait d'organiser ma vie pour moi. J'approchais rapidement du point où le ressentiment accumulé depuis tant d'années allait finir par exploser. Avec le recul, je m'aperçois que c'est le Festival de Van Riebeeck qui avait été le déclencheur ; mais, à ce moment-là, j'étais encore capable de me contenir. Le catalyseur, ce fut Bonnie Pieterse. Elle n'était pas la seule personne de couleur au bureau mais elle était la seule à être suffisamment estimée pour qu'on l'appelle par son patronyme ; on ne connaissait les plantons que par leur prénom : Gerald et Solly.

Bonnie travaillait dans le cabinet de mon père depuis au moins cinq ans. Fraîche émoulue de l'école, elle avait été engagée en qualité de *tea girl*, pour préparer le thé et autres basses besognes mais, comme il était vite apparu qu'elle était excellente sténodactylo, et, en temps voulu, secrétaire hors pair, elle fut bientôt promue. Sans compter qu'elle revenait moins cher que d'engager une Blanche. Père aimait la mettre en avant (à l'époque peu de jeunes femmes de couleur étaient employées à ce niveau-là dans une entreprise blanche) : c'était un bel exemple de sa générosité de bon chrétien et d'homme d'affaires libéral. Certains, parmi les purs et durs, surtout dans ces années-là, auraient vu ça d'un mauvais œil, si Bonnie avait été une petite Hotnot terne et sans allure ; mais le fin mot de son histoire, c'est qu'elle était belle : en fait, une splendeur. Même si elle "savait rester à sa place", comme disait mon père, elle avait une assurance tranquille et radieuse que la plupart des hommes qui entraient dans le bureau trouvaient irrésistible. D'autant plus qu'elle représentait le fruit défendu. Rappelez-vous que le parti n'était au pouvoir que depuis quatre ans et qu'on percevait encore tout le zèle et la puissance de ratissage du

nouveau balai dans sa façon d'ajouter l'insulte de quantité de nouvelles lois à l'injure des anciennes, afin de transformer l'immémorial sens des divisions raciales qui régnait dans le pays en la législation formidablement formalisée qu'il était en train de devenir.

De ce fait, un flot constant de messieurs blancs bien portants, en costume-cravate et chaussures noires à bout carré, trouvaient tout à coup nécessaire de venir voir mon père pour discuter affaires avec lui, et ne manquaient bien sûr jamais de s'arrêter à l'accueil pour dire un petit mot paternaliste à Bonnie. Je ne doute pas que la majorité ait eu envie de laisser traîner en passant une main baladeuse sur un bras ou une épaule, mais aucun n'avait le courage de descendre aussi bas. En tout cas, le cabinet connu de beaux jours et les nœuds papillons de père se firent de plus en plus audacieux.

Le jour où les festivités atteignirent leur sommet, avec une série de présentations et de tableaux historiques, père prit l'audacieuse initiative d'accorder la journée à tout le monde – y compris Bonnie et les factotums au sourire scotché sur les lèvres, pour qu'ils puissent aussi aller admirer cette manifestation pompeuse (depuis des tribunes bien séparées de celles des Blancs, cela va de soi) ; ils “appren[d]r[ont] ainsi quelques intéressantes vérités historiques”, comme il dit alors. (Ils avaient été dûment avertis qu'ils seraient interrogés le lendemain, si bien qu'ils ne purent guère y échapper.) Il se trouve que, lorsque notre famille se fraya un chemin vers les bonnes places que père nous avait réservées, nous sommes passés devant la tribune où Bonnie, Gerald et Solly se tenaient, debout, en habits du dimanche, avec le reste “des leurs”. Père passa sans marquer une pause, mère sourit vaguement à droite et à gauche sans reconnaître quiconque ; moi, je les vis tous les trois et marmonnai un “bonjour” emprunté. Et, tout au long de la longue parade, je ne pus m'empêcher de me demander ce qu'ils pouvaient bien penser de cette démonstration flagrante de la manière dont les élus de Dieu en étaient venus, grâce à la providence divine, à gouverner leur pays. Je trouvai choquante, notamment, la reconstitution de l'arrivée de Van Riebeeck au cap de Bonne-Espérance et sa première rencontre entre sa poignée de colons dans leurs plus beaux atours tout droit sortis de la *Ronde de nuit* de Rembrandt et la bande minable de Hottentots rieurs et obséquieux, bientôt plongés dans une abjecte soumission par les vapeurs de l'arak et du tabac.

Je ne pus plus supporter ça. Je me levai et partis, sans manquer de noter la consternation qui se peignit sur le visage de mes parents.

Je n'eus aucun mal, par la suite, à prétendre que je m'étais mis à saigner du nez. Mais mon père ne fut pas dupe. Et je l'avais vu assez souvent en action aux tribunaux, à s'acharner sur un point précis lors d'un examen contradictoire, pour savoir qu'il ne laisserait pas passer

celui-ci.

— “Montre-moi ton mouchoir, Chris.

— Quoi ?

— Montre-moi ton mouchoir.

— Pourquoi ?

— Montre-le-moi, c'est tout.”

Je le sortis de ma poche.

— “Je ne vois pas de sang.

— Ce n'est pas celui que j'avais au défilé.

— Alors, apporte-moi celui que tu avais là-bas.

— Je ne l'ai plus.

— Où est-il ?

— Je crois que je l'ai jeté. Il était trop taché.”

Une pause.

— “Tu n'as pas saigné du nez, n'est-ce pas, Chris ?

— Non (je fulminais). Pas besoin de m'interroger de cette manière, père. J'ai vingt-sept ans, pour l'amour de Dieu !

— N'invoque pas le nom du Seigneur en vain, mon fils. Pourquoi es-tu parti ?

— Je m'ennuyais, si tu veux vraiment savoir.

— J'ai trouvé que c'était un spectacle fascinant.

— J'en suis heureux pour toi, père. Mais moi, je commençais à en avoir assez.

— Tu en as assez... de l'histoire des tiens ?”

Je pris une profonde inspiration. Voyant son visage virer du cramoisi au violet, je tentai d'atténuer mon commentaire : “Pas l'histoire. L'interprétation.

— Dis-tu la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ?”

J'aurais voulu être capable de prendre sur moi mais, franchement, j'en avais ma claque. Pourquoi aurais-je dû continuer à le ménager ?

— “Non, ce n'est pas la vérité, répondis-je, livide mais encore maître de moi.

— Alors, quelle est la vérité ?

— Je vais te le dire : j'avais honte.”

Il était clair qu'il ne s'était pas attendu à ça. Dans l'instant qui suivit, il ne put qu'ouvrir la bouche – avant de la refermer. Enfin, il demanda d'une voix étranglée : “Honte de quoi, puis-je te demander ?

— Quand nous sommes allés à nos sièges, nous sommes passés à côté de Bonnie, de Gerald et de Solly. Avec les autres gens de couleur.

— Je ne les ai pas vus. Mais... et alors ?

— Je suis sûr que tu les as vus. D'ailleurs, ça ne fait aucune différence. Ce qu'il y a, c'est que, lorsque a commencé la reconstitution de l'arrivée de Van Riebeeck, je me suis demandé tout à coup ce que ça devait leur faire, de voir leurs ancêtres représentés de

cette manière. Comme des chiens errants qui se traînaient ventre à terre, mendiant une croûte de pain ou un os de poulet.

— Tout ce que ces bons à rien, ces misérables voulaient, c'était de l'eau-de-vie et du tabac."

Je ne pus que secouer la tête. "Tu ne comprends rien à rien, n'est-ce pas !

— Pas quand tu racontes des insanités comme tu le fais maintenant. A mon tour d'avoir honte. Que mon fils puisse dire des choses pareilles ! Et un jour comme ça, en plus ! Un jour de fête. Un jour où l'on remercie Dieu de nous avoir soutenus pendant trois siècles de luttes et de tourments jusqu'à une conclusion aussi glorieuse.

— Je crois que nous sommes très loin d'une quelconque conclusion.

— Je t'interdis de me parler sur ce ton !

— Vas-tu me donner une raclée ? Est-ce que je dois baisser mon froc ?

— Chris, je te préviens..."

Je le fusillai du regard un instant de plus, avant de tourner les talons et de sortir ; ma voiture était garée devant la grille. Je repartis au cottage que je louais depuis plusieurs années. (Père avait failli avoir une syncope quand j'avais annoncé que je voulais vivre seul. Mais j'avais terminé mes études, j'avais l'âge de me débrouiller seul, et je devais m'assurer que, pour mes amours, mon espace ne soit pas encombré. Par-dessus tout, je voulais fuir l'atmosphère de plus en plus pesante de la maison.) Le lendemain, le surlendemain, je ne retournai pas au cabinet ; je pensai sérieusement à démissionner. Le second soir, mam est venue me voir. Elle ne parla pas du tout de ma brouille avec mon père, elle parla des broutilles de sa journée. Elle m'avait apporté une jatte de mon dessert préféré à la mauve avec une portion par trop généreuse de crème anglaise.

Quand je suis retourné au cabinet, père n'a pas évoqué notre altercation. J'étais trop lâche pour le faire moi-même. Si bien qu'en temps voulu tout rentra dans l'ordre. En surface, du moins.

En profondeur, sans échappatoire, je continuais de fulminer comme avant. Chaque fois que je voyais Bonnie, la rage me revenait telle une crampe d'estomac. Pendant longtemps, je ne supportai pas de lui parler mais, peu à peu, cela changea. Et je m'aperçus que je réagissais différemment face à elle. Je l'avais toujours trouvée belle ; je savais, consciemment, que si elle avait été blanche je serais tombé amoureux d'elle. Mais comme c'était hors de question (le nouvel Immorality Act était appliqué avec une telle rigueur et un tel entrain que l'idée même de frayer avec une fille de couleur paraissait osée), je tentai de sublimer les sentiments que je devais éprouver – en m'intéressant à son travail. Je savais qu'elle étudiait le soir, elle suivait un cours de secrétariat, et je fis de mon mieux pour l'encourager, l'assurer de

l'admiration que j'éprouvais pour son courage. Intolérablement paternaliste, bien sûr, comme je le comprendrais plus tard – mais, à l'époque, je n'aurais su quoi faire d'autre. Je *désirais* lui parler, je *voulais* qu'elle sache que je me souciais de son sort. Quoi que ça ait signifié. (Je n'osais pas trop fouiller mes motivations.) Cela devait seulement réussir à l'exaspérer, à lui inspirer du mépris pour moi. Elle ressentait sans doute davantage de respect pour mon père, me disais-je parfois, avec quelque aigreur, parce que, malgré toute la gentillesse qu'il lui témoignait par moments, il la maintenait à sa place. Et peut-être, ironiquement, perversément, qui sait, réagissait-elle mieux à son attitude paternelle. Son père, un charpentier, était mort quand elle avait sept ans. Un vendredi soir, ivre mort, il était allé tituber sous les roues d'une voiture. Alors, qui sait...

Et c'est alors que tout a explosé. D'une certaine façon, je suis certain qu'aucun d'entre nous n'aurait pu prévoir ça.

J'avais commencé à remarquer, dans les premiers mois après les festivités, que Bonnie s'était mise à avoir des hauts et des bas, était devenue plus instable. Elle avait toujours gardé son quant-à-soi : introvertie, elle préférait rester seule mais, jusque-là, elle avait toujours été égale à elle-même, sûre, avenante, efficace. Or, elle devenait lunatique, toujours prête à bondir si elle se sentait offensée ; plus d'une fois, j'avais remarqué qu'elle pleurait en cachette, qu'elle se précipitait dans les toilettes assignées au personnel de couleur (hommes et femmes confondus). Ses crises n'avaient rien de systématique ou de régulier, elles n'étaient donc pas liées à ses règles... "Elle a peut-être un petit ami qui la tabasse. Tu connais ces gars de couleur !" insinua un collègue d'un autre bureau qui venait nous rendre visite régulièrement, lorsque je lui parlai de la chose. Son commentaire me fit sortir de mes gonds ; je le coupai avec une telle véhémence qu'il me dévisagea, incrédule, et pris ses cliques et ses claques. Or, un peu plus tard le même jour, Bonnie sortit en larmes du bureau de mon père. Je venais de mon propre bureau lorsque je la croisai. Pour une fois, elle n'essaya pas de cacher qu'elle pleurait. Je ne pus qu'imaginer qu'il l'avait réprimandée pour une raison ou une autre ; elle travaillait moins bien depuis quelque temps. J'étais tellement bouleversé que je me précipitai sur la porte du bureau de mon père, prêt à l'affronter.

"Non !" C'était la voix de Bonnie, dans mon dos. Elle essaya de m'empêcher d'entrer. "S'il vous plaît, n'y allez pas. Il... Il..."

— Que t'a-t-il fait ?

— Je vous en prie, Chris."

Nous nous figeâmes, face à face. Elle ne m'avait jamais appelé par mon prénom ; alors qu'il semblait tout naturel que je l'appelle "Bonnie". J'avais toujours été Mr Minnaar.

“Oh, je suis désolée. Je ne voulais pas... oh, je vous en s... supplie...
— Qu'est-il arrivé ? Dis-le-moi, s'il te plaît.”

Sans crier gare, la voilà dans mes bras à sangloter contre mon épaule. Je n'eus d'autre solution que de la tenir, de lâcher de petits bruits insignifiants de réconfort, pour la calmer, alors qu'en réalité j'étais sens dessus dessous, je ne savais que faire de mes bras.

Par-dessus son épaule, je vis la porte de mon père s'ouvrir. Il sortit et s'arrêta net dans le couloir. Je n'oublierai jamais son expression alors, et sa pâleur, tout à coup. Je vis qu'il prononçait un mot mais fus incapable de le comprendre. Pour lui, la scène dut être pire que sa propre mort. Plus tard, je me suis dit : Oui, peut-être est-ce ce que c'était : pas seulement sa mort mais la mort de son clan, de tout ce en quoi il avait cru, pour quoi il avait vécu.

Je me trompais du tout au tout.

Jamais il ne m'en a parlé. Nous interrompîmes nos parties d'échecs. Tout cela était au-delà des mots. Pendant des journées entières il ne m'adressa pas la parole, pas même quand j'allai manger à la maison le dimanche. Je sais qu'il n'en a jamais parlé à mam parce qu'un soir elle est venue me voir pour me demander ce qui lui était arrivé : est-ce que j'avais une idée ? Elle était tourneboulée mais je ne pouvais rien lui dire.

C'est peu après que les choses ont explosé. La cause directe fut les tentatives du National Party pour retirer le droit de vote aux citoyens de couleur. Depuis 1948, date à laquelle le NP avait remporté les élections avec une majorité de cinq sièges mais une minorité de voix, les “nats” étaient obsédés par leur mission : “se débarrasser des Hotnots” (qui avaient tendance à voter en masse pour le United Party du général Smuts). En 1951, ils avaient voté la loi sur la séparation des électeurs mais, comme elle était contraire à une clause de la constitution, qui requérait une majorité des deux tiers pour qu'elle puisse être amendée, une véritable croisade avait été lancée pour atteindre cette majorité, y compris en augmentant le nombre de sénateurs, dont les nouveaux viendraient exclusivement des rangs du NP, et en instituant une “Haute Cour du Parlement” qui veillerait aux changements et empêcherait tout nouvel obstacle au vote de la loi.

En 1952, la cour d'appel rejeta la loi parce qu'elle était inconstitutionnelle. Pendant un temps, il sembla que la justice triompherait mais, bien sûr, ce n'était que le chiffon rouge du taureau National. En fin d'après-midi, le jour où le verdict est tombé, la nouvelle s'étalait en grosses manchettes dans le *Cape Argus*. (Il nous faudrait attendre le lendemain matin pour lire ce que père appela la “version correcte” en afrikaans, dans *Die Burger*.) Après la session du matin au tribunal, je suis sorti déjeuner puis j'ai acheté le journal en rentrant au bureau. Père était rentré à la maison car, désormais, il ne

travaillait plus que le matin. Et ce devait être un vendredi parce que Gerald et Solly, qui étaient musulmans, n'étaient pas là. (Sachant que père ne revenait plus l'après-midi, ils s'étaient mis à ne plus revenir après la prière à la mosquée.) En fait, nous étions seuls au bureau, Bonnie et moi, quand je suis rentré avec le journal.

Je tremblais d'excitation quand je le posai sur son pupitre avec un geste grandiloquent. Toute cette sordide histoire du retrait de vote aux gens de couleur m'avait plus secoué que tout ce que le gouvernement avait fait jusque-là. (Ce qui n'était déjà pas rien : après les élections de 1948, ils avaient mis en place les redoutables fondations de l'apartheid, avec la loi sur l'interdiction des mariages mixtes ; l'Immorality Act, qui pénalisait les relations sexuelles entre personnes de races différentes ; le Group Areas Act, la loi qui nous imposait à tous de vivre dans des localités distinctes ; le Population Registration Act, qui permettait aux autorités de décider de la race d'un individu en analysant ses ongles ou ses cheveux crépus, en les enroulant sur un crayon ou bien en les faisant passer dans les dents d'un peigne ; le Reservation of Separate Amenities Act qui permettait de contrôler le flux des Noirs dans les zones blanches, et Dieu sait quoi encore : la liste semble interminable.) Je suppose que les sentiments contradictoires qui m'assaillaient depuis quelque temps, concernant Bonnie, son statut au bureau et l'impossibilité dans laquelle elle était d'occuper la moindre position à l'extérieur du cabinet, je suppose que tout ça devait contribuer à compliquer les choses dans ma tête. D'autant plus que je ne pouvais même pas les confronter, en faire quoi que ce soit. Ce brusque revirement, à ce que je crus, fut pour moi comme un carambolage et me transporta du bord du désespoir à un état d'extase incontrôlable.

Et oui, l'inimaginable arriva.

Un instant, nous nous trouvions chacun de part et d'autre de son stupide petit pupitre, tremblant tous les deux, les yeux braqués sur le gros titre. Le suivant, nous étions dans les bras l'un de l'autre. Et puis nous nous sommes retrouvés par terre, pris d'une frénésie d'amour. C'était l'extase, oui, mais aussi de la rage, de la rage à l'état brut. Nous en voulions féroceement à tout un monde mauvais mais elle et moi n'avions que l'autre pour nous défouler. Combien de vengeance, elle, particulièrement, avait-elle à assouvir ! Toute une vie à subir le mépris, à se sentir ravalée au rang de créature de second ordre, à connaître l'humiliation d'être traitée de façon paternaliste par tout le monde au bureau, à supporter nos odieuses festivités de Blancs, nos lois, notre supériorité, mon père, tout.

Et, en même temps, c'était l'essence même de la passion, une tentative féroce pour dire *je t'aime* de la manière la plus annihilante possible.

Nous nous sommes battus comme des félins, et oui, oui, oui, nous avons fait l'amour. Tous nos sens furent requis, le toucher, l'odorat, la vue et l'ouïe. Ce fut insupportable et ce fut merveilleux. Par-dessus tout, ce fut impossible. Quand, enfin, lentement, sans un mot, nous avons ramassé nos vêtements épars sur son pupitre, la chaise, les étagères, par terre, quand nous les avons remis, dans un rituel au ralenti, d'une intensité quasi religieuse, nous devions savoir tous les deux qu'en ce commencement résidait aussi notre fin.

Ce ne fut pas, toutefois, la fin de notre histoire ; ni de la journée, d'ailleurs. Personne n'aurait pu prévoir le tour que prirent les événements, pas même un esprit retors. Mon père fit une brève apparition. Il avait oublié des dossiers et vint les chercher. Non, il ne nous a pas attrapés *in flagrante delicto*. Pas du tout. Nous étions tout à fait vêtus, nous avions tout rangé, il n'y avait aucun signe dans le bureau qu'il s'y était passé quoi que ce soit de fâcheux. Nous n'étions même pas près l'un de l'autre mais, à nouveau, de part et d'autre du pupitre de Bonnie, comme si nous discussions affaires.

Il est entré, il s'est arrêté, puis il est reparti vers son bureau sans nous adresser la parole, ni à elle ni à moi. Quand il est ressorti, il avait les dossiers sous le bras. Quand il approcha du pupitre (nous étions encore immobiles comme deux soldats au garde-à-vous), il s'arrêta derechef et fronça les sourcils. Soudain, il posa avec fracas son paquet de dossiers sur le journal qui était minutieusement plié entre nous, et dit, sur le ton le plus cinglant qu'il pût prendre : "Un journal en anglais !"

Qu'y avait-il à en dire ?

Après un long silence, il prit les dossiers et fit mine de partir. Puis, très brièvement, il perdit le contrôle de lui-même. "Tous les deux, vous..." Il hocha la tête et ne dit rien de plus.

"Chris était juste en train..." commença Bonnie.

On aurait cru qu'il avait été piqué par une abeille. "Chris ? aboya-t-il. C'est comme ça que tu l'as appelé ? *Chris* ?"

Elle ne cilla pas. Et elle lui répondit, très posément, et ce fut presque un murmure : "Oui, Hendrik. C'est comme ça que je l'ai appelé."

Je suis de nouveau avec mam. Je n'avais aucune intention de revenir aussi vite à la maison de retraite mais, en rentrant de la crémation à Maitland, je n'ai pas eu le cran de faire face au regard attristé de Frederik dans ma maison vide où, je le savais, tous les livres en mal de rangement et les documents non triés fixeraient sur moi un regard accusateur, intolérable et muet. Ainsi donc, pour toi, du moins pour ton enveloppe charnelle, c'est fini. Il y avait quelques amis dans l'assistance, surtout des gens dont tu mentionnais les noms de temps à autre et que j'avais lus dans ton petit carnet d'adresses, dans ton atelier, à côté du téléphone, l'une des rares fois où je m'y étais aventuré. Tu n'avais pas de famille.

George, bien sûr, brillait par son absence. Après ce qui était arrivé, personne n'avait même songé à le contacter ; de toute façon, il doit être injoignable, en Iraq. Dangereuse affaire mais je l'imagine heureux, là-bas, gonflé d'adrénaline, mitraillant avec son vieux et fidèle Leica – cabossé au cours de nombreuses guerres, le compartiment de la pellicule maintenu fermé par un morceau de sparadrap noir. De notre correspondant spécial. S'il avait été au courant, serait-il venu ? Il a coulé tant d'eau sous les ponts depuis ce premier jour où nous étions tous les trois ensemble ! Les trois mousquetaires, plaisantait-il. Tous pour un, un pour tous.

La première fois que je suis allé dans la maison déserte de Camps Bay, quelques jours après "l'accident", comme, pour Dieu sait quelle raison, tout le monde continuait d'appeler ça, pour fouiller dans tes papiers en quête des documents dont l'hôpital avait besoin, j'eus l'impression de commettre un sacrilège. Ton absence pesait comme un poids intolérable sur la demeure, sur ton atelier. C'était une invasion trop intime, un viol. Je me donnais l'impression d'un homme qui s'introduit chez sa maîtresse en son absence, pour rechercher des preuves accablantes, des lettres révélatrices, des vêtements, des préservatifs usagés, un message tracé au rouge à lèvres sur la glace.

J'avais beau très bien te connaître, c'était comme rencontrer une inconnue ; pendant les matinées que tu passais chez moi, tu triais et classais mes documents avec une minutie extraordinaire ; mais quel foutoir dans tes tiroirs et tes armoires ! La plupart de tes petites culottes semblaient avoir été jetées au hasard là où il y avait un trou : les propres, les sales, les froissées, pêle-mêle. Des souliers et des sandales empilés n'importe où, des robes en boule plutôt que pendues. Ta coiffeuse était un champ de bataille, tes rouges à lèvres, tampons, petits flacons de parfum, brosses à mascara, laits hydratants et poudriers jouant les petits soldats de plomb dispersés sur tout le terrain ; partout dans la salle de bains, par terre, dans le lavabo, la baignoire, il y avait des habits et des serviettes sales. (De toute évidence, quand tu t'es préparée à fêter ton anniversaire, ce soir-là, tu

ne pensais pas ne jamais revenir ; tu n'étais pas, comme mam, toujours prête à rencontrer ton Créateur le soir même.) J'ai dû fouiller dans tes affaires les plus intimes (je n'avais jamais su que tu prenais des pilules multivitamines ou utilisais du lubrifiant vaginal ; je trouve que j'étais en droit de savoir) ; jusque dans ton sac à main, dans lequel j'ai enfin déniché ta carte de Sécurité sociale. Dès que j'ai retrouvé ta carte d'identité (sur l'étagère supérieure du réfrigérateur), j'ai arrêté mes recherches : je ne supportais plus mon intrusion.

La dernière fois que je suis allé chez toi, toi vivante, la veille de ta mort, ça n'a pas été plus facile, même si je croyais être blindé, depuis le temps. Quel besoin avais-je de te rendre visite, d'ailleurs ? Des espèces d'adieux, sans doute. La conscience simple et cruciale que ta mort était proche avait tout changé. Ça n'était pas encore fait, bien sûr, mais je savais qu'elle était imminente. Il n'y avait plus aucun espoir, aucune solution de rechange. J'ai ouvert ton armoire presque sans m'en apercevoir, je me suis dit qu'il fallait que je prenne quelque chose, un objet intime, pas pour me souvenir de toi, car, de toute façon, je ne t'oublierai jamais, mais pour te garder près de moi. Peut-être, en effet, une petite culotte que je pourrais garder dans ma poche. Une étoffe de lune. J'ai même ouvert ton panier à linge dans la salle de bains. Pour reposer le couvercle quasi instantanément. Non parce que c'était trop intime, mais parce que c'était trop banal. J'ai eu un haut-le-cœur.

Perdu, irritable, déprimé, je me suis rendu dans ton bureau. Sans doute décidé à me culpabiliser coûte que coûte, j'ai pris l'une de tes petites sculptures. Ce devait être la dernière sur laquelle tu avais travaillé. Avant... l'innommable. J'avais besoin de m'accrocher à quelque chose, un objet qui t'avait été exceptionnellement proche. Elle n'était pas terminée, il lui manquait l'extrême finesse que tu conférais toujours à tes pièces achevées : le poli, le lissé. Mais son incomplétude était obsédante. Un couple de pas plus de quinze centimètres de haut, uni dans un entrelacement sexuel. Ton travail était souvent érotique mais rarement aussi crûment que là ; quoique, malgré sa franchise, cette pièce eût une douceur touchante, comme si le sexe avait été secondaire, mis à distance pour privilégier ce qui se passait vraiment entre les deux personnages. Une femme de petite taille aux yeux énormes, comme ceux des anciennes statues sumériennes, ses petits seins parfaits obtenus en intégrant de petites billes brillantes en verre dans le torse en terre. Elle était penchée, mains agrippant les genoux pour garder l'équilibre ; l'homme était penché sur elle par derrière mais avait les coudes posés sur le dos de la femme comme dans une attitude contemplative. Tandis que son pénis allongé la pénétrait avec désinvolture par derrière. Elle avait la tête d'un céphalophe, il avait une crête comme un coq. Je fus frappé par l'étrange impression de

distance entre eux : alors qu'ils étaient physiquement imbriqués l'un dans l'autre, les espaces éloquents étaient ceux qui séparaient leurs corps, qui ressortaient, en quelque sorte, attiraient l'attention sur leur séparation, instillaient à leur relation un caractère ineffablement poignant. (Bien sûr, j'y vois sans doute ce que tu n'as jamais voulu y mettre. Mais tu étais, cela tu me l'avais dit, obsédé par les intervalles.)

Une fois rentré à la maison, j'ai glissé la figurine dans le tiroir de mon bureau : il ne me semblait pas approprié de l'exposer à la vue de tous. Le lendemain matin... tu es morte. Ce matin, tu as été incinérée. L'hôpital avait soulevé quelques objections parce que les formalités n'étaient pas tout à fait complètes : il aurait fallu l'accord d'un parent. Mais, en fin de compte, j'ai eu l'impression que, eux aussi, étaient contents de se débarrasser de toi. J'ai apposé ma signature à un document les exemptant de toute responsabilité et ils ont accepté de relâcher le corps. Voilà ce à quoi tu avais été réduit. Un corps.

J'aurais préféré éviter d'assister à la crémation mais je me sentais obligé d'y aller : le besoin de conclure une histoire, de t'envoyer officiellement dans l'au-delà. Parmi l'assistance clairsemée, composée d'amis, il n'y en avait que cinq ou six que j'ai reconnus : je les avais rencontrés brièvement quand George et toi vous étiez encore ensemble ; nous nous sommes adressé un signe de tête, avons marmonné une banalité et supporté sans broncher les radotages d'un employé du crématorium. (Tu aurais hurlé de rire ; j'ai bien peur de ne pas avoir trouvé ça le moins du monde comique.) Certains, dans l'assistance, avaient apporté des fleurs. Moi aussi, mais j'avais oublié mon bouquet dans la voiture. On nous fit entendre un morceau de musique synthétique, puis le cercueil glissa vers le feu, à travers une imitation de rideau de scène. "Nous avons tous nos entrées et nos sorties", comme dirait Shakespeare. Nous sommes restés là un moment, à essayer de trouver quelque chose à dire, avant de tous nous disperser lentement.

Tout à coup, de façon on ne peut plus inappropriée, m'est revenu à l'esprit le conclave de débauchés qui avait suivi la disparition de la remarquable jeune Allemande du nom de Grethe. Elle était venue au Cap (il y a combien... vingt, trente ans ? Plus encore ?) remplacer un professeur au département d'allemand de l'University of Cape Town. Elle était avec nous depuis six mois. Je l'avais rencontrée à une fête, alors que, d'ordinaire j'évitais les soirées ; entre nous, il y avait tout de suite eu une étincelle. Nous étions devenus amants. Sur quoi, je reçus au téléphone un message d'elle, dans sa voix grave à la Dietrich, dans son anglais correct et guindé, chaque mot bien distinct : elle m'invitait à dîner le samedi soir. "Tu dois venir, Chris, j'ai besoin de toi, c'est très important. Tu me promets de venir ? Toi, surtout, tu ne regretteras pas, tu verras." Sa voix était tellement séduisante,

veloutée, que je ne pus résister. J'essayai de la rappeler mais son téléphone ne répondait pas. *Toi, surtout, tu ne regretteras pas, tu verras.* Souvent, pendant toutes ces années qui se sont écoulées depuis, je me suis demandé... Pourquoi moi ? En ma qualité d'écrivain ? En raison de notre intimité ? En raison de certaines séances de jambes en l'air ? Grethe appartenait à une catégorie hors pair ; aucun doute là-dessus !

Je m'y étais donc rendu. Quand je suis arrivé, de l'extérieur, son appartement paraissait vide. De toute évidence, j'étais en avance. (Peut-être, me dis-je, aurons-nous le temps d'un petit divertissement... elle avait toujours été pleine de ressources dans ce domaine.) Les lumières étaient allumées et la porte n'était pas fermée à clef. Je suis entré. Il y avait des amuse-gueules sur la table de la salle à manger, et des bouteilles dont certaines étaient ouvertes pour laisser respirer le vin. Avait-elle fait venir un traiteur ou organisé ça avec une amie ? Je ne l'ai jamais su. Je suis allé au salon, dans la chambre où nous avions passé des nuits bénies, puis je suis revenu à la salle à manger. Je me suis versé un verre. J'ai mis sur le tourne-disque un de ses disques préférés. Je me suis installé dans une chauffeuse, vérifiant ma montre régulièrement. Elle reviendrait dans quelques minutes, pas de doute.

Après un moment, un autre gars est entré. Je le connaissais vaguement, il était aussi à l'University of Cape Town – anthropologie ou quelque chose dans ce genre ; il avait une réputation de coureur. Et puis un autre. Au bout d'une heure, nous étions une douzaine, tous un peu gênés, nous dévisageant et nous évitant d'un air suspicieux, comme des chiens. Notre nervosité croissait au fil des minutes.

“Grethe est pourtant toujours ponctuelle, dit l'un. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé.”

Cinq minutes après, un autre dit : “Je pourrais aller à sa recherche.

— Où ça ?

— Je connais des endroits où elle va, répondit-il, gêné, mais l'air vraiment au courant.

— Tu la connais bien ?” lui demandai-je.

Il hésita. “Hum, oui.” A voir son expression, il était facile de deviner qu'il avait pris une décision. “Hum, en fait, je peux vous le dire... Grethe et moi avons une relation plutôt intime.”

S'ensuivit un lourd silence. Peu à peu, tandis que le volume sonore et la tension montaient, il apparut que tous, les douze ou treize que nous étions, entretenions “une relation plutôt intime” avec l'introuvable Grethe. Chacun d'entre nous avait cru jusque-là être le seul ; chacun avait dû jurer, comme un conspirateur, de ne rien dévoiler.

L'atmosphère était ambiguë, et c'est peu de le dire. Certains étaient prêts à se battre. Un ou deux se lancèrent dans des imprécations contre notre hôtesse absente. D'autres, voyant soudain tout en noir, se

retirèrent dans leur coquille. Deux ou trois d'entre nous, dont j'étais, commençant à trouver la situation comique, nous mîmes à glousser, à rire et, pour finir, à nous esclaffer. Mais nos rires cachaient une grande tristesse, comme quand on rit dans un cimetière. Et, d'un certain point de vue, je m'en aperçois maintenant, c'était le cas.

Car, plus tard, dans la soirée, la propriétaire de l'immeuble se présenta à la porte avec un message de Grethe. Qui, nous l'apprîmes alors, avait téléphoné d'Allemagne, pour dire qu'elle avait décollé pour Francfort la veille au soir et nous souhaitait à tous une excellente soirée. Elle espérait que nous apprendrions à mieux nous connaître car, après tout, nous avions tous quelque chose d'assez important en commun. Environ un mois plus tard, nous apprîmes qu'elle avait succombé à un cancer ; elle devait savoir qu'il était à un état avancé quand elle était partie.

Il m'est arrivé de penser depuis que, si j'avais été Agatha Christie, j'aurais fait assassiner l'un des amants ; il aurait été assez difficile de dénicher le coupable. Dans un roman policier, il faut toujours une bonne dose de culpabilité.

Tel était, en tout cas, notre état d'esprit, à nous qui assistions à ta crémation, après que ton cercueil eut entamé sa descente en enfer. (Était-ce Orphée ? Eurydice entamant une quête personnelle ?) Nous fûmes abandonnés à nous-mêmes dans le matin morose. Une journée désagréable dès le départ, une journée de location, un modèle d'exposition, de seconde main, miteuse.

Comment aurais-je pu rentrer directement à la maison ? Tout était tellement inachevé, incomplet ! Quand, de retour à la voiture, j'ai vu le bouquet que j'avais oublié, j'ai décidé de venir ici, rendre visite à mam. Elle ne s'apercevrait pas que c'étaient des fleurs destinées à un enterrement.

“Chris ! crie-t-elle avec un sourire radieux lorsqu'elle m'aperçoit sur le seuil. Après toutes ces années ! Tu m'as tellement manqué, *boetie*.” (Ah, elle a encore employé ce mot agaçant.)

Poussant un petit soupir de résignation, j'avance vers elle : elle est ratatinée sur son fauteuil qui est tellement grand pour son petit sac rachitique de bréchets. Je me penche pour l'embrasser, je hume son haleine antique, pose une main sur la sienne. Toute fripée, prématurément froide.

“Assieds-toi là où je peux te voir”, dit-elle.

C'est alors que je me rends compte que j'ai encore oublié ces satanées fleurs. “Je reviens dans un instant, lui dis-je. Je t'ai apporté quelque chose.”

Je suis de retour cinq minutes plus tard, je lui lance un beau sourire depuis le seuil.

Mam lève les yeux, son regard éteint s'avive. “Chris ! s'exclame-t-

elle avec sa petite voix d'insecte. Après toutes ces années... Tu m'as beaucoup manqué, *boetie*.

— Toi aussi tu m'as manqué, mam.

— Tu es un mauvais menteur”, rétorque-t-elle.

Je m'abstiens de répondre. “Je t'ai apporté des fleurs !” J'ai essayé de prendre un ton enjoué.

“Tu ne m'apportes jamais de fleurs. Pourquoi maintenant ? Je vais mourir ?

— Je vais demander à une infirmière de te trouver un vase.” Je tends la main et appuie sur le bouton près du lit. Une infirmière arrive, prend le bouquet avec un regard dégoûté et ressort.

“Pourquoi as-tu mis ces vêtements atroces ? Tu ne portes jamais de cravate, d'habitude.”

Pourquoi suis-je venu ? Je serre les dents et répète, avec une infinie patience : “Je te l'ai déjà dit, une amie à moi est morte. Rachel.

— Elle est encore morte ?

— Je crois qu'elle l'est pour longtemps, mam.

— Je donnerais n'importe quoi pour être morte.” Elle marque une pause. “Pourquoi tu n'as pas amené ton père ?

— Il est mort aussi, mam.

— Il y a des gens qui meurent, en ce moment, sans avoir vécu.

— Nous prenons tous le même chemin. Je ne rajeunis pas, moi non plus.

— Tant que tu ne me laisses pas tomber.” Sans changer de ton, elle poursuit : “Tout de même, j'aimerais bien que tu amènes ton père, de temps en temps. Je sais qu'il se sent coupable. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas venir.

— De quoi devrait-il se sentir coupable ?

— De tout. Toutes ses bonnes femmes. Ce n'est pas correct, non !

— Mam !

— Et il court encore après, je le sais. Ce n'est pas correct, non !”

Tout à coup, je veux savoir : “Qu'est-ce que tu sais ?

— De quoi ?

— Sur ces femmes, mam.”

L'infirmière revient avec un vase vert hideux dans lequel elle a plongé les fleurs d'un geste qu'on imagine brusque. Elle le pose avec vigueur sur la table de nuit, tire sur son uniforme et ressort.

“Oh là là, quel foutu caractère, celle-là ! fait mam. Je crois qu'elle n'en a pas son compte.

— De quoi ? (Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris.)

— De ce qu'il lui faudrait, répond ma mère d'un air coquin.

— Ce n'est pas bien de ta part, mam.

— Ce n'est pas bien de devoir s'en passer.” Elle remet d'aplomb le plaid sur ses genoux, me présente un visage dénué d'expression.

“Pourquoi tu me regardes comme ça ?

— Tu sais ce que tu viens de dire ?

— Tu ne crois tout de même pas que je me souviens de tout ce que je dis !” Avant d’ajouter : “Un vrai gentleman dort toujours du côté humide, vois-tu. Et il coupe ses ongles des pieds tout droit.”

Je ferme les yeux un instant et tente de recouvrer mon calme. Avant d’essayer de la remettre sur la voie, sans trop me faire d’illusions. “Tu parlais de ces femmes... dis-je, d’un ton faussement innocent.

— Pourquoi crois-tu que ton père aimait tant le golf ?”

Je ne vois pas du tout ce qu’elle a en tête mais, sardonique, j’essaie de plaisanter.

“C’était bon pour les affaires ?

— Le golf est juste à côté de... la « maison », n’est-ce pas ? explique-t-elle, toute joyeuse.

— Tu ne veux pas dire...

— Je ne veux rien dire, lâche-t-elle, d’un ton geignard. Mais ce qui m’inquiète, c’est... quand je mourrai...” Sa voix se réduit à un murmure. Il lui faut un moment avant de reprendre. “Si je meurs un jour, et que Dieu me pose la question, qu’est-ce que je suis censée répondre ? Je ne peux guère trahir mon mari, non !

— Dis simplement la vérité, lui conseillé-je avec sérieux. D’accord ?

— Bien sûr.” Tout à coup, elle me lance un regard consterné. “Mais comment est-ce que je me rappellerai ce qui est la vérité ?” Quelques larmes coulent sur ses joues et se perdent dans les sillons de ses rides. “Il y a une chose que je me rappelle, précise-t-elle, pleine d’espoir.

— Quoi ?

— On jouait aux billes, toi et moi.

— Tu trichais toujours.”

Deux points rouges d’indignation enflamment ses joues. “Chris ! Je ne trichais jamais. Je ne ferais jamais pareille chose.

— Mais si.”

La voilà qui pleure, sanglote désespérément. “C’est moi qui t’ai toujours maintenu sur la bonne voie. Ne serait-ce qu’hier, quand tu es allée prendre à cette pauvre tante Mary sa petite courge verte. Tu m’as fait tellement honte, *boetie*.

— Mam.” Pourquoi est-ce que je persiste à vouloir raisonner avec elle ? Pourquoi est-ce si important de marquer un point face à cette pauvre vieille qui ne sait même plus ce qu’elle raconte ? Et, malgré tout, j’y vais : “C’était il y a soixante-dix ans, mam. J’avais huit ans, je m’en souviens très bien. Tu m’as envoyé porter à la tante Mary quatre courges du potager de père.

— Exactement, réplique-t-elle. Et elle t’a renvoyé avec trois tomates. Et tu fulminais, tu tempêtais parce que tu disais qu’elle nous grugeait.

— Je ne fulminais pas du tout. Je disais simplement que je ne

trouvais pas ça juste.

— Et alors, je t'ai répondu de ne pas en faire toute une histoire. Et j'ai ajouté : « Si ça ne te plaît pas, retourne voir tante Mary et demande qu'elle rende une courge. » Mais je plaisantais, *boetie*, je plaisantais. Je n'aurais jamais pensé que tu me prendrais au sérieux.

— Moi, j'ai cru que tu parlais sérieusement. Et j'étais d'accord. Mais, quand je suis revenu avec la courge, tu as failli me tuer. Tu m'as forcé à lui rapporter une fois de plus cette foutue courge. Et quand père est rentré, tu lui as demandé de m'administrer une raclée.

— Il a bien fait. Ton petit cul avait besoin d'être tanné.

— La plupart du temps, ce n'était pas du tout mérité. Mais tu n'as jamais essayé de l'empêcher.

— Quel joli petit cul tu avais, répète-t-elle, mettant un point d'honneur à ignorer ma remarque.

— Il y a si longtemps.

— Parfois, je crois que tu es encore un bébé.

— Si tu pouvais éviter... Je suis un vieillard.

— Tu sais ce qui me faisait mal ? continue-t-elle, impénitente. C'est que c'était ta vieille *aia* qui s'occupait de toi quand moi j'en étais incapable. Quand tu ne tenais pas en place, elle prenait ton petit truc rose entre ses lèvres jusqu'à ce qu'il se dresse comme le petit doigt d'une dame quand elle prend une tasse de thé. Très indécent, une Noire et tout le reste... Mais que pouvais-je faire ? J'étais alitée la plupart du temps – elle pousse un soupir. Et maintenant, regarde le mal que ça a fait. Exactement comme ton père, si tu veux savoir.

— Non, je ne suis *pas* comme lui, mam !

— Tu as pourtant fait de ton mieux pour lui ressembler. Toutes ces filles, pendant toutes ces années !

— Tu te rappelles une fille qui s'appelait Bonnie ?” J'attaque de front.

“Non, je devrais ?

— Elle travaillait au cabinet de père.

— Il y en a beaucoup qui ont travaillé dans son cabinet. Chaque fois que je découvrais le pot aux roses, il s'en dégottait une autre.

— Je crois qu'il était attaché à Bonnie.

— Il a été attaché à toutes.

— C'était une fille de couleur.

— Rien d'étonnant. Mais j'ai oublié.

— Essaie de te rappeler, mam.

— Ça me fatigue, de penser, *boetie*. Ça fait plus d'un siècle, maintenant, tu le sais. Et ça m'avance à quoi ?”

J'insiste : “C'était peu après la victoire des nationalistes.

— Quand ça ?”

Je laisse échapper un soupir. “En 1948. Pas longtemps après la

guerre.

— Oui, ton père et la guerre... Plus d'une fois j'ai cru qu'il finirait par tous nous faire jeter en prison. Ces hommes qu'il cachait dans le grenier pour que la police ne les attrape pas... tu te rappelles ? Dieu merci, la guerre est terminée maintenant. On respire enfin...

— Il y a une autre guerre.

— Où ça ?

— Les Américains ont attaqué l'Iraq.

— Pourquoi ?

— Personne ne le sait.”

Elle hoche la tête comme un vieux sage. “Au moins, ça les tiendra occupés pendant un petit bout de temps – elle glousse. Des gamins, tous. Si tu ne les occupes pas, ils cherchent la bagarre, tout ça chahute et ça peut devenir très déplaisant. Dieu soit loué, tu n'as jamais été du genre bagarreur.

— Je t'interrogeais sur Bonnie, mam.

— Oui, celle qui est morte. Pauvre femme. C'était gentil de ta part d'aller à l'enterrement et de me rapporter les fleurs de sa tombe. Je sais que ton père aurait aimé y aller mais il était trop affecté. Il l'aimait vraiment, cette fille. Il l'appelait « son petit chocolat à la liqueur ». Le chocolat, il ne s'en lassait jamais. Surtout mes brownies. Est-ce que je t'ai jamais donné la recette ?

— Souvent, mam. Merci. Mais il faut que j'y aille maintenant.

— Je sais. N'oublie pas de rapporter les fleurs. Elles me donnent des boutons.”

Je n'arrive pas à m'ôter Bonnie de la tête – et ce qui s'est passé, ce jour-là, ce jour qui fut un avertissement. Les divagations de mam me l'ont remémoré de façon plus précise, plus déconcertante que lorsque j'ai écrit mes premières notes sur le sujet. J'ai besoin de revisiter l'épisode, de le titiller, de le triturer encore, de vérifier si je pourrais lui faire lâcher les secrets qu'il semble renfermer – ou du moins une partie. Le choc d'avoir découvert que mon père faisait partie de l'équation fut, au début, en tout cas, l'un des éléments essentiels. Moins d'un simple point de vue intime (le fait qu'il couchait avec elle depuis Dieu sait quand), même si c'était déconcertant. Mais qu'il ait eu des histoires avec Bonnie (et... j'appris ça aussi... avec d'autres filles noires – la référence de mam à la “maison” près du golf me rendait malade) à *ce moment-là* de notre histoire nationale ! C'était un membre tellement ardent de ce parti qui s'évertuait à faire du “sexe par-delà la frontière raciale” non seulement une transgression mais un péché, un crime envers Dieu ! J'étais à la fois révolté et fasciné par l'idée de démonter le mécanisme de cette affaire. Comment pouvait-il s'y prendre, avec son austère correction et son sens inné de sa

supériorité ? “Allons, donc, enlève ta petite culotte pour le *baas*. Ouvre. C’est ça, tu es gentille...” Quand j’étais enfant, je ne voyais guère de différence entre lui et Dieu. La longue série de corrections qui ponctuèrent ma trajectoire entre enfance et adolescence (et au-delà) cuît encore dans mon esprit. Le prélude religieux, l’exposition honteuse de mes fesses suivie par les coups à proprement parler, et mam qui devait assister au rituel... (Père n’a jamais su qu’elle venait ensuite en cachette dans ma chambre appliquer de la crème sur mes zébrures ensanglantées.) Tout ça pour me rendre apte au service de la nation et au Père, au Fils et au foutu Saint-Esprit. Alors que, pendant ce temps...

Jamais il ne me reparla de Bonnie. A vrai dire, je ne lui en laissai guère la chance. Moins d’un mois après, j’avais déjà trouvé un poste dans un autre cabinet d’avocats et, en temps voulu, je déménageai de Somerset West au Cap ; jusqu’à ce que, après le massacre de Sharpeville et le succès du *Temps des larmes*, j’abandonne le droit et me consacre exclusivement à la littérature.

Au cours des quelques semaines qui s’écoulèrent avant mon départ du cabinet de mon père, j’essayai par tous les moyens de découvrir où se cachait Bonnie, en vain ; elle n’est même jamais revenue chercher la paie de son dernier mois. Solly et Gerald ne purent ou ne voulurent pas me renseigner. Pendant des jours et des jours, j’errai dans les rues du *District Six*, bravant des regards inquisiteurs et suspicieux pour interroger tous les boutiquiers, les coiffeurs, les poissonniers. En vain.

Il était déjà difficile de se réconcilier avec ce qui était arrivé. Mais le pire, c’était encore de s’évertuer à saisir les composantes de l’événement en soi. Pour mon père, à première vue, la disparition de Bonnie ne signifiait peut-être rien de plus que la perte d’un bon coup. (Bien que, plus récemment, je me sois demandé si je n’étais pas trop sévère à son égard ; j’ai repoussé trop longtemps toute tentative pour essayer de mieux le connaître. Pendant nos parties d’échecs, je découvrais un être différent, plus généreux, caché au tréfonds de lui. Mais nous ne jouions pas assez souvent. C’est cela, je crois, entre mille autres raisons, qui m’a poussé, bêtement, à interroger ma mère aujourd’hui.) Mais quel a vraiment été, pour moi, le sens de cet après-midi-là ? Je sais que je souffre du syndrome de Hamlet : je pense trop. Mais cette affaire, je ne peux la laisser reposer : parce que, de toute façon, *elle* ne me laissera pas tranquille. La parade des commémorations de Van Riebeeck avait été un premier avertissement. Pourquoi le tableau sur l’arrivée des colons hollandais m’avait-il tant perturbé ? Il n’y avait pas que l’humiliation des Khois ou la gêne que je ressentis de savoir que Bonnie, ses collègues et les rares spectateurs noirs en étaient témoins au même moment. C’était, je crois, la prise de conscience qu’ils ne faisaient pas que regarder le spectacle, mais qu’ils

nous regardaient le regarder. Le vrai spectacle, c'était nous. Moi. Leurs regards braqués sur moi tandis que je regardais ajoutaient d'autres paires d'yeux à la perspective déjà dérangeante : en esprit, je les observais qui nous observaient en train d'observer la manifestation. Voilà de quoi il retournait. Ma conscience de leur présence me fit prendre conscience de moi-même d'une manière dont j'aurais été incapable autrement. Ma blancheur devint un produit et une conséquence de leur couleur noire qui m'observait. D'où une étrange circonvolution : pour la première fois, j'eus une indication (à ce moment-là, ce n'était rien de plus, il n'y avait encore aucune perception, aucune intuition) de ce que cela signifiait d'être noir, de vivre à l'intérieur d'une peau noire, derrière et à l'intérieur d'yeux de Noir, et de percevoir à travers eux ce que cela signifiait d'être blanc.

Lors de l'horrible parade de Van Riebeeck, je n'avais fait que deviner qu'un nouveau regard naissait en moi : cela se transforma, en ce fameux vendredi après-midi, au cabinet de mon père, en une véritable compréhension du phénomène, compréhension qui eut un effet dévastateur. Depuis lors, j'ai essayé de revivre, maintes fois, comme je le fais en ce moment même, ce qui s'était passé sur le sol du bureau. Je ne parvins que plus tard à démêler la simultanéité littéralement stupéfiante de sensations et de perceptions. La couleur de sa peau. Oui. Ça, très important. Le délicat cannelle de l'intérieur de ses cuisses, plus pâle que le reste. La douceur de sa peau. Était-elle vraiment douce ou était-ce ma perception qui la rendait telle ? Ou ma perception de sa perception de ma perception... ?

Tout ça devient ridiculement alambiqué. Pourtant, je dois persister. J'essaie de voir, j'essaie de comprendre, après toutes ces années. Et c'est important. Parce que, tout comme le jour de la parade, mais d'une façon infiniment plus intense, je ne vivais pas l'instant comme une expérience au premier degré mais comme un moment incroyablement complexe, aux multiples niveaux : tout en le vivant, joyeusement, formidablement, extatiquement, en tant que moi-même, je le vivais aussi *comme vécu par elle*. A nouveau, mais plus douloureusement encore, je vécus ma blancheur comme perçue par sa noirceur. Soudain (mais au-delà des mots, au-delà de l'entendement ; c'était là, voilà tout), je sus, depuis son for intérieur, ce que cela signifiait d'être elle, Bonnie Pieterse ; d'être elle, femme ; femme de couleur. Ce qui m'a amené à une nouvelle compréhension choquante de qui j'étais : un savoir qui jamais plus ne m'abandonnerait. Cela je ne pouvais l'être que parce que c'était vécu à travers elle. A travers ma façon de l'imaginer comme elle-même m'imaginait. Pas mes fesses blanches s'activant entre ses cuisses brunes. Mais ma blancheur même, abstraction exprimée, toutefois, de la manière la plus concrète qui fût. Oui, je crois qu'au cours de cet après-midi-là j'ai compris un peu de ce

qui m'a toujours intrigué et fasciné : ce que l'on doit ressentir quand on est une femme, quand on est pénétrée, stimulée à l'intérieur.

Mais il y eut plus. Car cela me permit de mieux comprendre aussi ce que c'est que d'être un homme : être un homme tel que le perçoit la femme qu'il pénètre. Je crois aujourd'hui que, sans cela, je ne serais jamais devenu écrivain.

Je ne suis toujours pas certain de pouvoir l'expliquer. Tout ce que je sais, c'est que cet après-midi-là, parce que j'étais avec cette femme-là, a changé pour toujours quelque chose en moi. Sans cela, je n'aurais jamais pu me tenir devant toi, Rachel, comme je me suis tenu à côté de ton lit, le matin de ta mort.

La plupart de mes nuits sont uniformément blanches. Quand je m'endors, ce n'est pas avant six ou sept heures du matin. Comme si l'accumulation de mes souvenirs amoureux requérait d'être accompagnée de violence : de plus en plus, je suis nu face à la guerre. Cette succession interminable de ponts qui brûlent infiniment... Des maisons, des immeubles, des villes en flammes. Les mêmes, imperturbablement.

Hier ou avant-hier (j'ai du mal à ne pas perdre le compte des atrocités), quinze civils irakiens sont morts dans une explosion d'un quartier résidentiel de Bagdad. Belle "précision chirurgicale" des bombardements américains ! Interrogé sur les pertes civiles, le Grand Chef Rumsfeld commente : "Ce genre de chose arrive." Il y a des années, notre ministre de la Justice d'alors, Jimmy Kruger, réagit à la mort en détention de Steve Biko avec les mots : "Ça me laisse froid." Aujourd'hui, on ne se souvient de lui qu'à cause de cette phrase. Mr Rumsfeld se prépare une postérité similaire. Ce genre de chose arrive.

Peut-être la guerre était-elle bien plus qu'une affaire de pétrole. Et si l'Amérique macho trouvait enfin là un biais pour en finir avec la terrible dépression induite par le mouvement de la libération des femmes et par le coup porté le 11 septembre 2001 aux deux tours phalliques qui incarnaient l'ego mâle américain ? Un Bush vaut mieux que deux tu l'auras.

Même si la guerre ne m'endort plus, du moins, elle me facilite mes veillées d'insomniaque. Ce n'est pas un moment pire qu'un autre pour se lancer dans un commentaire comparé des petits oiseaux et des faucons de ma vie.

D'aucuns prétendent que tout, dans notre vie amoureuse, est déterminé par nos trente premières années. Après quoi, nous ne faisons plus que répéter nos amours antérieures. Je ne peux que m'élever violemment contre ce poncif. Au plus, les premières années, dites "de formation", revêtent-elles un air de prélude, de préliminaire.

L'attrait de la nouveauté ne commence vraiment à se développer, à s'ouvrir, à s'épanouir que plus tard : pas seulement sous la forme de variations, quelque virtuoses qu'elles soient, sur les thèmes établis, mais comme de véritables découvertes. Comment quoi que ce soit en toi aurait-il pu être anticipé ou préparé par un amour antérieur ? D'une certaine façon, je comprends, bien sûr, que tout ce que j'ai vécu avant toi t'a rendue possible – mais ça, c'est une autre affaire. Tu n'es pas du déjà-vu ; ton apparition dans ma vie, cela dit, ne transforme pas toutes mes amours antérieures en simples répétitions. Elles sont toutes liées, je le sais, et j'en suis heureux tandis que je feuillette l'album de mon esprit : aucune facile ressemblance, et assurément aucun ennui, dans les parallèles et les intersections que je découvre ou redécouvre. A mes yeux, reconnaître qu'il y a des "schémas", s'il existe quoi que ce soit d'aussi défini qu'un "schéma", confirme le caractère unique de chaque moment qui les compose. Si chaque moment est inévitablement amplifié par tous les autres, il n'est cependant pas toujours une simple resucée de ce qui a été. De l'interaction même peut sortir quelque chose qui n'a pas existé auparavant.

Te voilà donc : toi. Ou plutôt toi-et-George, le couple, les inséparables. (Du moins jusqu'à ce que tout vole en éclats.) Dans aucune relation, je crois, l'image de la femme que je me suis forgée et l'expérience que j'en ai faite n'ont été autant conditionnées par sa relation avec un autre homme : celui qu'elle aimait véritablement.

Nous sommes allés à un match de cricket, lui et moi. Même s'il ne venait que pour le plaisir, il n'a pas pu s'empêcher d'emporter son appareil photo. Quand je lui ai posé la question, il a souri : "Sans mon appareil, je me sens nu. Peut-être un jour, quand je serai assez vieux..."

— Tu crois qu'un jour tu prendras ta retraite ?

— Pas vraiment. A mon avis, je suivrai l'exemple de... je crois que c'était Cartier-Bresson... Lorsqu'on lui a demandé si, dans son grand âge, il avait arrêté de prendre des photos, il a répondu : « Oh non, j'en prends encore. Simplement, je n'ai plus besoin d'appareil... »

Deux fois George t'a appelée avec son portable : une fois pour te dire comment se déroulait le match ; une autre, pour te prévenir qu'il serait en retard – du Forrester, sur Newlands Avenue, où nous étions allés prendre un verre après le match.

"Nous ne lui manquons pas, me dit-il en souriant. Elle travaillera sans doute toute la nuit. Elle a allumé le four. La prochaine fois qu'elle l'allumera, il faudra venir voir ça. C'est une expérience à ne pas manquer. Comme une photo qui émerge sur le papier blanc dans le révélateur : sauf que, pour elle, le risque est bien plus grand, cela représente tellement de travail et tant de choses peuvent mal tourner ! Il faut de la patience. Or, elle n'est pas patiente. Et un certain sens du merveilleux : mais, de ça, elle en a à revendre."

Tu étais encore à pied d'œuvre quand nous sommes rentrés, tu somnolais dans un vieux fauteuil en rotin près du four massif dans la courette à l'arrière du garage. Tu t'étais noué sur la tête un foulard au rouge passé ; une chemise très ample à rayures, au col élimé, sans aucun doute appartenant à George, pendait, lâche, au-dessus de ton T-shirt moulant. Jeans coupés, révélant tes genoux anguleux, jambes repliées, pieds nus perchés sur le bord du fauteuil.

George se pencha pour t'embrasser. Tu lui offris ta langue sans la moindre pudeur.

“Si on se faisait un café ?” suggéra-t-il.

Je préférais le thé ; depuis plusieurs années, le café m'ôte définitivement tout espoir de m'endormir. Tu pris le parti de George et il alla faire bouillir l'eau. Quand il est revenu avec le plateau, sur lequel il avait aussi posé des verres et une bouteille de porto, il avait son appareil avec lui ; nous étions avachis sur nos fauteuils, tu ne quittais pas le four des yeux et George nous mitraillait, surtout toi, allongée, parfois les bras levés très haut, ou retombant comme une fleur fanée mais encore belle. C'était fascinant de voir comment, même quand tu semblais ne pas y faire attention, tu flirtais avec l'objectif.

“Comment t'es-tu mis à faire de la photo ? demandai-je à George.

— Comme tout le monde, sans doute. On m'a offert une petite boîte pour mes douze ans.

— Et il s'est mis à photographier toutes ses petites amies, t'interposas-tu sournoisement. A poil.

— Il se trouvait simplement qu'elles barbotaient... ou quelque chose comme ça, se hâta-t-il de préciser.

— Cela va sans dire”, dis-tu avec une modestie affectée, et une lueur inscrutable brilla au plus profond de tes yeux, ces yeux qui n'arrêtaient pas de me rappeler quelque chose, quelqu'un mais je ne savais pas qui.

“C'était ma seule défense, bon Dieu, répliqua-t-il, un tantinet trop virulent. J'étais le gros du lot, ne l'oublie pas. La cible des plaisanteries de tous. Faire de la photo était une manière de m'affirmer, sinon de leur rendre à tous la monnaie de leur pièce.

— Tu savais tout simplement te faire bien voir, dis-tu d'un ton léger. Comme tu l'as fait avec moi. Comme tu le fais encore.”

Il se tourna vers moi et m'adressa un clin d'œil en plaisantant : “Le jeu en valait la chandelle, non ?

— Tu as dû prendre des milliers de photos de Rachel”, dis-je comme en passant, mais espérant qu'il mordrait à l'hameçon.

Il n'y manqua pas. Il se leva. “Un véritable trésor.” Il se dirigea vers la porte. “Je dois absolument te les montrer.”

Mais, quand il est passé près de toi, tu lui as pris la main et lui as dit

doucement : “Non, George.”

Un ange passa, fugace. George fit une grimace et plaïda sa cause comme un petit garçon qui demande une faveur : “Ag... s’il te plaît ?”

Tu as hoché la tête d’un air tranquille. “Je préférerais pas.

— D’accord.” Il se rassit et n’a plus rempli nos verres. La soirée s’étira encore un peu, décontractée comme avant. Mais j’étais conscient, comme lors de celle que nous avions déjà passée ensemble, d’un subtil changement d’humeur qui m’excluait de votre alliance, même si, après le bref échange sur les photos, je remarquai un soupçon de distanciation entre vous, comme entre tes petites sculptures : il flottait comme un reproche entre vous deux. Mais c’était peut-être le fruit de mon imagination.

Je partis bientôt et tous les deux vous êtes restés – ensemble.

Cette soirée établit la base de nos relations. Nous dînions régulièrement ensemble, chez vous, chez moi, au restaurant ; vous étiez tous deux des gourmets, comme moi. Même chose pour la musique. Nous allions souvent au concert, de préférence au City Hall. Ou nous partions faire de longues balades, le plus souvent sur le sentier escarpé qui démarre au départ du téléphérique à Kloof Nek, dans les plis de la montagne au-dessus de Camps Bay. George avait du mal à suivre, mais il insistait pour monter jusqu’en haut. “J’en ai plus besoin encore que vous”, arguait-il ; nous devons faire des haltes fréquentes, il soufflait comme une machine à vapeur. Je me disais que, lorsqu’il faisait l’amour, il devait friser l’apoplexie. Mais, comme lors de nos promenades, j’étais convaincu qu’il n’abandonnait jamais la partie. Comment aurait-il pu, avec toi à ses côtés : tes longs membres, ton pas athlétique, ton corps incroyablement séduisant, ton nombril comme une petite empreinte sur l’infime renflement de ton ventre dénudé, exposé à la caresse des grands vents, tes joues lustrées, tes yeux sombres et brillants, le léger glacié de sueur sur ton front, les auréoles sombres de transpiration de plus en plus marquées aux aisselles et entre tes omoplates saillantes ?

J’accompagnais souvent George à Khayelitsha, où, avec deux assistants dans deux préfabriqués, il dirigeait des ateliers de photographie pour les gamins du township. L’entreprise sponsorisée par un quotidien pouvait fonctionner notamment grâce aux fonds versés par une ONG scandinave. En plusieurs occasions, ils avaient été à deux doigts de retirer leur soutien, car ils étaient convaincus que l’urgence était plus grande dans le domaine médical, dans l’enseignement primaire et la lutte contre la pauvreté. Jusque-là, cependant, toutes les crises avaient été résolues lors de voyages dans l’hémisphère nord, où l’éloquence de George, auréolé par son immense réputation internationale, gagnait à sa cause les sponsors les plus récalcitrants.

C'était réconfortant, de le regarder à l'œuvre : sa patience infinie, quand il aidait la poignée d'ados sélectionnés pour ses ateliers ; mais, plus encore, son enthousiasme, après les sessions officielles, quand il jouait avec une ribambelle de garçons et de filles plus jeunes que la curiosité amenait là. Il leur apprenait des jeux, se mêlait à eux comme un bon gros garçon, une armoire à glace, en fait, riant avec plus d'abandon que n'importe quel gamin, les attrapant ou leur permettant de l'attraper : tout en les autorisant à manier à tour de rôle l'un de ses appareils (avec autant de grâce que sa masse de chair à la Falstaff le lui permettait), à prendre des photos ou à se faire prendre en photo, dont il apportait sans faillir les résultats quand il revenait au township la fois suivante, pour les leur distribuer. Je fus frappé (au bout de plusieurs visites) de m'apercevoir que ses préfabriqués, même sans la sécurité de barres antivol, étaient ignorés par les voleurs et les vandales, dans un quartier où toute entreprise commerciale, officielle ou pas, des casses aux *spaza* en passant par l'étal le plus branlant, était barricadée comme une forteresse ; quand je lui ai posé la question, il s'est contenté de sourire. Plus tard, l'un de ses assistants m'a révélé que ses préfabriqués étaient sous la protection de deux des gangs les plus connus du township.

Combien de fois n'ai-je pas songé : quel excellent père il ferait ! Une phrase de *L'Idiot*, de Dostoïevski, repassait constamment dans mon esprit comme une bande-annonce à la télé : "C'est par les enfants que l'âme est guérie." S'il en était ainsi, comment avait-il pu accepter d'avoir recours à une vasectomie ? Je n'avais jamais remis ça sur le tapis après son geste éloquent en réponse à ma question ; mais je ne pouvais qu'imaginer qu'il avait agi avec précipitation, ou qu'il y avait des raisons médicales sur lesquelles il aurait été trop délicat de l'interroger.

Cependant, j'ai abordé le sujet avec toi, un matin où tu travaillais chez moi, de ta manière aussi mélodieuse qu'efficace, à classer tous mes documents, transférant tout sur le nouvel ordinateur que tu m'as fait acheter.

"Je suis retourné à l'atelier de George, hier. Chaque fois que je le vois en action, je suis ébahi par son énergie.

— Tu n'es pas le seul à t'en étonner", répondis-tu avec ton petit sourire énigmatique.

Une fois de plus, comme souvent, comme toujours, je vous ai imaginés tous les deux au lit ou par terre, enchevêtrés dans tout un *Kâma Sûtra* de contorsions.

"Ces gamins... il y en a en veux-tu en voilà, dis-je hâtivement, pour chasser tout fantasme encore plus malsain. Il y en a suffisamment pour saper l'énergie d'un athlète olympique.

— Il ne le ferait pas si ça ne lui plaisait pas.

— J'en suis convaincu." Je marquai une infime pause mais décidai, Dieu sait pourquoi, que c'était le bon moment de me lancer. "Il ferait vraiment un père extraordinaire. C'est dommage qu'il se soit décidé un peu à la hâte à faire cette vasectomie..."

Tu ne t'es pas arrêtée de taper sur les touches du clavier.

Je poursuivis donc : "Ce devait être bien avant qu'il t'ait rencontrée."

Tu as terminé un long paragraphe. Soudain, tu as baissé les bras – tes longs doigts... "George ne s'est jamais fait faire de vasectomie.

— Quoi !? Mais il a...

— C'est moi, la tache, dis-tu doucement. Un an après notre mariage, quand rien ne se passait, nous avons fait les tests, tous les deux. Ils ont montré que je ne pourrais jamais avoir d'enfant. C'est... c'est au niveau des trompes.

— Oh non..." Je ne savais plus que dire. Je me sentais tellement idiot. Plus qu'idiot : j'avais la sensation de m'être aventuré dans une zone où je n'avais aucun droit d'être. Comme l'autre jour où, un an plus tard, cherchant ta carte d'identité requise pour les formalités, j'ai dû fouiller dans tes placards et tes tiroirs. "C'est horrible, Rachel. Je suis vraiment désolé.

— Ce n'est pas ta faute – il y avait comme une pointe d'humour dans ta voix.

— Je veux dire... Merde, Rachel. Comment te débrouilles-tu ?

— Quand quelque chose est inévitable, on apprend à vivre avec.

— Mais pourquoi George dit-il..." Elle ne me laissa pas achever ma question.

"Parce que, au début, j'étais tellement anéantie... je pleurais tout le temps. Je pensais que je devrais le quitter, lui rendre sa liberté. Je savais combien il tenait à avoir des enfants. Beaucoup plus que moi. Mais il a été si patient ! Et quand le sujet revient sur le tapis, il me couvre. Il fait comme si c'était sa faute, il plaisante sur le sujet. Pour me faciliter la vie." On aurait dit que tu allais t'étouffer. "Mais je sais. Je sais ce qu'il ressent. Oh mon Dieu, Chris, comme j'aime cet homme !"

J'ai pris ta tête entre mes mains et t'ai regardée droit dans les yeux. Tu as soutenu mon regard, sans ciller. Mais tu avais les larmes aux yeux. Brusquement, tu as posé ta main sur la mienne. Dans un murmure, tu as dit : "Non, ne fais pas ça." Tu t'es levée d'un bond. "J'ai besoin d'un café. Et je suis sûre que tu ne dirais pas non à une tasse de thé.

— Laisse-moi faire.

— Non, j'en ai besoin plus que toi."

J'ai cru que tu ne voudrais plus revenir sur le sujet, que tu ferais comme si ces mots-là n'avaient pas été prononcés. Au contraire, quand

tu as eu posé le plateau et laissé infuser mon thé, tu as dit, toute guillerette : “Vois-tu, en fait, ce coup du sort nous a rapprochés. Je vais t'avouer une chose : nous faisons l'amour de façon beaucoup plus passionnée et merveilleuse que jamais auparavant.

— Incroyable.

— Au début, ça n'a pas été facile. Surtout pour George. Mais il a pris sur lui. Et depuis...” La candeur de son sourire... elle n'avait rien à ajouter.

“Alors, je suis heureux pour tous les deux.” Ç'aurait pu être une simple formule de circonstance mais j'exprimais là vraiment le fond de ma pensée, et je crois que tu l'as compris.

Tu as pris une de mes mains dans les tiennes. J'ai abaissé le regard sur elles. La douceur et la jeunesse des tiennes, l'irrégularité des phalanges ne les rendant que plus fascinantes. Et les miennes : j'eus l'impression de les découvrir. Pas comme une partie de moi mais comme un objet distinct, crabe, langouste, laid et gauche, articulations noueuses, ongles calleux, peau tachée.

“Mon cher, très cher vieil ami”, dis-tu en levant ma main jusqu'à tes lèvres pour y déposer un baiser. Je fermai les yeux, révolté. Comment avais-tu pu dire ça ? Tes paroles vrillèrent dans ma tête.

Mon cher, très cher vieil ami.

Voilà donc ce que c'était : voilà pourquoi tu pouvais être tellement à l'aise avec moi, pourquoi tu pouvais m'avouer ce genre de choses, me révéler ces détails intimes...

J'étais vieux, vieux. Inoffensif. Sans danger.

Un vieux confesseur, bien calé dans une cellule de l'esprit, offrant l'absolution, ne représentant aucune menace. Tu pourrais te déshabiller devant moi, je ne cillerais pas... Quant à une érection – pas un frisson, rien ! C'est cela que tu pensais, n'est-ce pas ?

Pauvre vieux croulant. Cher, très cher vieil ami.

Je suis sorti. Je me suis cogné à un cadre de porte. Je ne pouvais te laisser voir que je pleurais, non ! Je t'aimais. Ton cher, très cher vieil ami t'aimait, vois-tu.

C'est ce qui a rendu insupportable ton dîner d'anniversaire, quelques jours plus tard, au restaurant. Nous étions tous les trois. Comment l'un ou l'autre d'entre nous aurait pu imaginer qu'exactement un an plus tard cette chose atroce allait arriver, qui se terminerait par ton corps sans vie, sous un drap blanc, un pied qui dépasse ; et moi, ici, écrivant dans le carnet que j'ai acheté pour ça ; écrivant pour la première fois depuis Dieu sait combien d'années.

Jadis, il y a très longtemps, à la fin d'une histoire d'amour, meurtri, souffrant au-dedans comme au-dehors, j'essayais de me consoler en pensant : au moins, ça me donne de la matière pour écrire un livre. Mais, aujourd'hui, que cela me semble usé, et ignoble !

Il n'y a pas un roman que j'aie écrit, pas un livre que j'aie lu qui ne puisse valoir ton rire, les ondulations de ta respiration, un regard de toi, voire, mon Dieu ! ta voix disant : "Mon cher, très cher vieil ami."

Mais ne nous dispersons pas. Qu'est-ce que j'essayais de dire ? La soirée de ton anniversaire. Oui. Tous les trois à la Colombe. Le meilleur restaurant de la ville. C'est moi qui régalais. Je vous avais prévenus. Ce n'est pas ce que j'aurais choisi de t'offrir, si j'avais eu le choix. (Quoi, alors ? Quelque chose de très beau, l'or le plus fin, léger comme une plume, exquis, d'un prix fou, mais discret, heureux, beau. Et... oui – qu'on me pardonne ce faux pas –, le cache-sexe le plus mimi, le plus délicat, qu'il m'aurait fallu des heures et des heures à dénicher, supportant les regards désapprobateurs des vendeuses, notamment des plus âgées. *Vieux cochon. Il se prend pour qui ?* Mais tout cela aurait été effacé à l'instant même où je te l'aurais offert. Et puis, oh, certainement, le moment où tu l'aurais essayé et serais venue spontanément te montrer. Regarde : Qu'en penses-tu ?)

Soit. La soirée de ton anniversaire, le 28 février. Un ban. (L'instant de contemplation, de méditation, avec toute la révérence voulue : la présence fermière, caractéristique, d'un pinot noir, doté d'un bel équilibre de chêne, d'épices, de vanille, de chocolat et d'un soupçon de café, le palais cerise et baie très vif, le tout plongé dans des tanins fondus.) Et puis, au beau milieu d'un agneau du Karoo incroyablement succulent dans sa croûte d'herbes, George fait soudain une annonce :

"Chris, nous aurions une faveur à te demander.

— Ça peut attendre, murmures-tu, un brin désapprobatrice.

— Non, ça ne peut pas attendre. Chris, je repars en reportage la semaine prochaine. Au Japon. Nous avons eu deux cambriolages dans notre rue cette semaine, et je n'aime pas laisser Rachel toute seule. Pourrais-je te persuader de venir veiller sur elle ?"

Mon sang ne fit qu'un tour. Mais je gardai mon calme. "Je ne pourrais endosser une telle responsabilité", répondis-je sans ciller.

Ce fut assez spectaculaire, la façon dont son visage se décomposa. Mais tu réagis au quart de tour et éclatas de rire.

"Dire que ce serait un plaisir serait une litote impardonnable, m'empressai-je de rectifier.

— Même si cela implique de t'arracher à ton cocon et de venir dormir à Camps Bay ?

— Il faudra que j'y réfléchisse. Vous savez que je suis un vieillard. J'ai besoin de mon environnement habituel.

— Je ne veux vraiment pas...

— Je viendrai, bien sûr... Ce sera avec grand plaisir.

— Je ne sais comment te remercier.

— Nous trouverons quelque chose, ne t'en fais pas.

— Mon cher, très cher ami."

N'oublie pas le "vieil", songeai-je. Oh, je ne l'avais pas encore digéré, celui-là, oh que non.

Il y eut une suite à ma rencontre avec Driekie dans le figuier, après son affligeant récit du petit David qui avait été fouetté sans merci pour avoir espionné les sœurs à la baignade. La plupart des événements de cet été-là – l'été béni de 1938 – furent marqués par l'implication de notre famille dans le centenaire du Grand Trek. L'oncle Johnny refusa d'y participer de près ou de loin, ce que la majorité de ses parents et amis tint pour une trahison à la cause afrikaner. Tous les autres étaient pris par le tourbillon des célébrations, lancées plusieurs mois plus tôt avec le départ du Cap de chariots qui, se dirigeant vers le nord, firent des détours dans tout le pays et exaltèrent le sentiment patriotique jusqu'à l'amener à des sommets de frénésie ; cette caravane, on ne s'en aperçut que des années après, favorisa la renaissance de la conscience nationale, qui devait culminer, dix ans plus tard, avec la victoire du National Party aux élections de 1948. Le 16 décembre, le jour où l'on commémorait traditionnellement le triomphe des Voortrekkers sur les fiers guerriers zoulous de Dingane, l'arrivée des chariots à Pretoria envoya des ondes de quasi-hystérie dans tout l'Afrikanerland. (On ignore aisément que personne d'autre, ni les Blancs anglophones ni l'immense majorité des Noirs, n'avait rien à célébrer.)

Une seule infime turbulence dérangerait le flot régulier des journées qui menèrent à la grande célébration. Un soir, éclata sur le *stoep* une dispute entre père et mam, dont je fus l'unique témoin. Je ne comprenais pas de quoi il retournait, sauf que le nom d'une femme noire qui travaillait à la cuisine fut prononcé plusieurs fois. Eva. Cela sembla beaucoup irriter mon père. De tout le lendemain, du matin au soir, il ne sortit pas de sa chambre. A toutes mes questions tourmentées ma mère répondait par une seule explication laconique : "Ton père réfléchit." Jamais je ne sus la cause de cette dispute, sur laquelle les adultes ne revinrent plus jamais. (Quand, plus tard, j'osai aborder le sujet avec l'oncle Johnny, il se borna à répondre : "Parfois, il faut laisser le vin fermenter tout seul, pour que toutes les saloperies se déposent au fond." Ce mot : *saloperies*.) Mais, sans que je pusse me l'expliquer, le fardeau de cette journée-là pesa sur toute ma jeunesse, somme et résumé d'un homme que je ne réussis jamais à comprendre. (Un homme que j'aurais pourtant tellement voulu comprendre. Car que se cachait-il vraiment derrière la façade ? Pas seulement de la colère. Bien plutôt, si vous me le demandiez, un sentiment proche de la tristesse. Mais due à quoi ?)

Quand le jour béni arriva enfin, notre petite troupe (tante Bella, ses cinq jolies petites filles, mam, père et moi, mais pas l'oncle Johnny)

partit de la ferme de Franschhoek pour l'immense rassemblement du Cap. C'était, si je me le rappelle bien, trois jours après que Driekie eut célébré les rites de la féminité dans le figuier (même si ce que toutes les femmes de la maisonnée avaient célébré comme une première menstruation n'était rien de plus que du jus de figue). Ce fut un jour mémorable, où la ferveur religieuse et les passions patriotiques se combinèrent dans une série de scènes qu'on associerait normalement à des crises de possession. Le temps parut se dérouler et se replier sur lui-même.

Le défilé au Cap se transforma en *laager*. Tous les hommes, visages envahis par des barbes entretenues tout au long de plusieurs mois (dans certains cas, accompagnées d'une généreuse application de pommades répugnantes, dont de la fiente de poules), étaient vêtus de velours côtelé et de moleskine, chaussés de *veldskoens* et coiffés de couvre-chefs au large bord de confection grossière ; tous fumaient la pipe et beaucoup portaient d'antiques fusils ou des *sjamboks* tressés de neuf. Les femmes se pavanaient en robes longues de Voortrekkers portées sur d'innombrables jupons, assorties de foulards brodés et d'immenses *kappies* pointus, tels des volatiles surnaturels au bec démesuré. Je ne pouvais m'empêcher de dévisager mam, tante Bella et les filles – même si elles étaient copieusement couvertes de pied en cap, je les trouvai bizarrement séduisantes (car je savais, et comment ! que sous chacune de ces jupes bouffantes se cachait un *filimandorus*) ; et père (redevenu, une fois de plus, après sa mystérieuse réclusion, le seigneur et maître de notre clan), avec sa barbe taillée, sa moustache en guidon de vélo et sa montre de famille à gousset, bien astiquée au bout de la chaîne en argent qui festonnait son gros ventre, était un divin étranger venu d'un autre lieu et d'un autre temps.

Les discours, les prières furent pléthore et rébarbatifs. Mais il y avait pour moi quelque chose d'entêtant dans ce spectacle. A la différence de ce qui se passerait aux commémorations de Van Riebeeck, quatorze ans plus tard, je ne fus pas outré par les déclarations chauvines. La propagande fonctionnait encore sur mon esprit de treize ans. Le *volkspele* me fit tourner la tête. Je ne pouvais détacher mes yeux de mes cousines, dont l'âge variait (j'essaie de me remémorer...) entre Wilmien (dix-sept ans) et Trienke (dix), en passant par Fransie (seize), Alet (quatorze) et, bien sûr, Driekie (douze). Quand elles devaient se lancer dans le *tiekiedraai*, ce qui arrivait souvent, le mouvement faisait se soulever leurs jupes longues, si bien qu'on entrevoyait leurs chevilles fines (ce qui était encore un privilège, pour le spectateur, jeune ou vieux, même si elles étaient cachées par les *veldskoens* et les socquettes) ; en fait, même les mollets minces ou dodus, voire, de temps à autre, un bon genou proverbialement potelé s'offraient à la vue si on savait anticiper les mouvements. Pendant les danses, je

prenais mon tour avec chacune de mes cinq cousines, ce qui suffit pour que, lorsque nous reprîmes le chemin de Franschhoek en fin d'après-midi, j'eusse encore eu la tête qui tournait. Mes cousines aussi, à en juger par ce qui arriva pendant la nuit.

Nous étions si fatigués que nous pûmes tout juste endurer les interminables prières (récitées par père, en l'absence obstinée de l'oncle Johnny) qui suivirent le dîner (soupe, pain fait maison, et *bokkems*). Après quoi, nous allâmes tous nous coucher. Mon lit avait été installé dans le grenier, puisque tout l'espace disponible en bas était occupé. Malgré la fatigue, je ne pouvais fermer l'œil. Dans mon esprit vrillait encore le spectacle de mes cousines sautant et sautillant, le visage en feu, les yeux brillants. J'étais excité, et c'était insupportable. J'essayais de concocter des plans audacieux pour enlever Driekie à la chambre qu'elle partageait avec certaines de ses sœurs ; je me demandais comment elle réagirait à une invitation à retourner sur notre vénérable figuier. La lune était presque pleine et j'étais excité en rêvant à réitérer nos exploits. Le seul remède était, hélas, de faire glisser mon pyjama et de me toucher l'entrejambe.

Je sentis que quelque chose d'important allait arriver quand j'entendis des coups brefs à ma porte, qui donnait sur un palier en bois, d'où une échelle descendait vers les entrailles de la bâtisse. Pris de panique, je remontai mon pantalon de pyjama, juste à temps pour m'asseoir dans mon lit et reconnaître, à la faveur du clair de lune qui tombait en biais par l'interstice de la porte qui s'était ouverte, la silhouette de Driekie. C'était trop beau pour être vrai.

Il ne s'agissait pas exactement de ce que, l'espace d'un moment fou, j'avais espéré : elle n'était pas venue me rejoindre mais me demander de la suivre dehors. Elle gloussait et gigotait tant que j'eus du mal à comprendre ce qu'elle voulait. Faisant de mon mieux pour cacher la pyramide qui pointait à travers mon pantalon de pyjama, je la suivis sur l'échelle.

“Où va-t-on ?” m'enquis-je dans un murmure.

Elle se borna à hocher la tête, posa un doigt sur ses lèvres vermillon et continua à me montrer le chemin, passa à l'arrière de la maison, traversa la cour illuminée par le clair de lune et pénétra dans la grange. A l'intérieur, nous fûmes brusquement entourés par un aréopage d'ombres noir de jais qui s'interposèrent, dans notre dos, entre nous et les grandes portes ouvertes. Il me fallut quelques instants pour m'habituer à la lumière traîtresse de l'intérieur de la grange : le clair de lune faisait un rond d'un blanc éclatant qui s'étendait de la porte jusqu'à environ la moitié de la bâtisse mais le reste était plongé dans les ténèbres. Tout à coup, j'eus peur. Mais, lorsque je fis mine de partir, on me coupa la retraite. J'entendis alors un gazouillis de gloussements et compris que mes geôliers (s'il s'agissait bien de ça)

n'étaient autres que mes cousines, au complet – car Driekie avait rejoint leurs rangs.

Parce que la lune était claire (aussi fantomatique et trompeuse que la nuit pendant laquelle, bien des années plus tard, Daphné danserait pour moi), tout paraissait irréel. Je préférerais penser que ç'a été une hallucination, un rêve qui m'aurait assailli au moment de m'endormir dans l'étroit petit lit du grenier. Parce que tout cela fut trop pervers, trop exagéré pour être vrai ? Cinq filles pratiquantes d'une famille de bigots ? Impossible ! Sans doute les jeux de Driekie dans le figuier auraient-ils dû me mettre la puce à l'oreille ; et plus encore l'histoire choquante qu'elle m'avait racontée avec une délectation sombre et dérangeante afin de m'attirer dans son cercle magique : David et la baignade pécheresse quoique dominicale des filles, et le châtiment auquel elles avaient assisté avec des sentiments tellement mêlés et complexes...

Avaient-elles conçu cette nuit avec moi en guise de réponse à l'épisode David ? Ou était-ce leur rétribution collective pour ce que Driekie et moi avions fait dans le figuier où, je le sais maintenant, j'avais goûté pour la première fois à la figue défendue et acquis, pour le restant de ma vie, ce qu'on appelle parfois : le goût du paradis ? Ou bien encore, était-ce simplement une conséquence irrationnelle de l'excitation collective de la journée ?

Quoi que ce fût, ce lieu, la nuit, avait un aspect terrifiant, avec ses contrastes brutaux entre le rond de lumière et l'obscurité environnante.

Je tentai encore de fuir. Mais voilà qu'elles s'étaient donné la main pour faire un cercle autour de moi. Elles n'avaient pas ôté leurs costumes de fête, les *kappies* à long bec, les jupes qui, balayant le sol, envoyaient voler de petits nuages d'une poussière très blanche ; mais elles étaient pieds nus.

“Vous exagérez !” J'essayai de les raisonner quand je compris qu'elles ne voulaient pas me lâcher. “Nous sommes tous fatigués. Je veux aller me coucher.”

Elles émirent un petit chapelet de rires perçants. Le cercle continuait d'être fermement dessiné.

Je tentai de plaider : “S'il vous plaît, laissez-moi partir. Ça rime à quoi, de toute manière, ce que vous faites ?”

Pas moyen.

Je commençais à perdre patience. “Arrêtez ça. Vous êtes vraiment bêtes.”

Autre salve de ricanements.

“Si vous refusez de me laisser partir, je devrai utiliser la force”, menaçai-je, espérant les intimider. J'étais beaucoup plus fort que chacune d'entre elles. Mais, bien sûr, elles étaient cinq. Et elles le

savaient. Plus important, on m'avait inculqué dès que j'avais su marcher, et elles devaient toutes le savoir, qu'un garçon ne pouvait porter la main sur une fille. Dieu la lui ratatinerait ou le frapperait d'un châtiment approprié.

Chaque fois que j'essayais de faire une percée vers ce qui me semblait être un maillon faible de leur chaîne, le cercle se resserrait. Je sentais leur haleine chaude sur mon visage. J'essayai d'attraper les mains qui m'encerclaient, de déchirer le cercle. Je ne fis qu'augmenter leur jubilation. J'agrippai un avant-bras avec mes deux mains et tordis la peau. Un cri aigu, un seul, retentit, suivi de sanglots. Mais la fille, qui qu'elle fût, ne lâcha pas prise. Et cela se révéla être un tournant de l'affaire. J'étais soudain devenu l'ennemi : à traquer, encercler, étouffer, attaquer, blesser.

Le cercle de danseuses se mua en une masse compacte de corps de jeunes furies, qui se jetaient sur moi de tout bord, me sautaient dessus, m'immobilisaient. J'en avais partout sur moi, comme une colonie de rats : canines aiguës, mains pinceuses, ongles accrocheurs, genoux et coudes cagneux. Je devais ravalier mes grognements de rage, de peur et de douleur : comment aurais-je pu me donner en spectacle devant ces filles vengeresses ?

Comme je ne pouvais guère hurler et risquer d'ameuter les adultes sur la scène du crime, ce qui accroîtrait mille fois encore mon humiliation, je tentai de susurrer les insultes et les jurons les plus méchants : "Allez vous faire foutre !"

Ce qui ne fit qu'ajouter à leurs délices.

J'en arrivai à de tels extrêmes que, soudain, le plus tabou des mots de mon vocabulaire me sortit de la bouche : "Con ! Con ! Con !"

Les attaques redoublèrent d'intensité. De même, leurs rires réprimés. Et, ce faisant, la nature de l'assaut se modifia. Elles n'essayaient plus seulement de me clouer au sol, de me suffoquer avec le poids combiné de leurs corps gesticulants et tortillants : elles essayaient de me déshabiller. Je luttai pour ma vie, mais et mon haut et mon bas de pyjama étaient tellement lâches qu'il était inutile d'essayer de les retenir. J'entendis les boutons du haut glisser des boutonnières. Il y eut un bruit de déchirement quand les filles m'arrachèrent une manche. Elles s'attaquèrent ensuite à la ceinture de mon pantalon. Désormais, règles de bonne conduite ou pas, je me débattais et donnais des coups, agrippant tout ce qui était mou, pinçais, mordais même. Deux ou trois cousines haletaient et gémissaient de douleur. Leur témérité en était redoublée. Mon pantalon descendit jusqu'aux chevilles. Elles me traînèrent par les pieds jusqu'au rond de lumière ; je tentai alors de m'asseoir, de me recroqueviller, pour protéger mes parties de l'assaut de leurs mains vicieuses et de leurs yeux écarquillés. Mais elles réussissaient toujours

à dérouler mon corps, à me faire rouler, à m'écarteler. Et de rire de moi, de me provoquer, de me titiller avec la pointe des pieds. Puis l'une d'entre elles me cracha dessus. Le crachat m'atteint à la poitrine et coula jusque sur mon ventre. Les autres sœurs l'imitèrent.

Il se passa alors quelque chose d'horrible. Malgré ma rage et mon humiliation, je sentis que j'allais bander. Mon Dieu, pas ça ! Pas devant ces regards perçants et railleurs. Une fois encore, j'essayai de rouler sur le ventre pour me mettre hors de portée ; une fois encore, elles me saisirent les pieds et les mains, pour m'écarteler comme sur un instrument de torture médiéval.

De quoi se vengeaient-elles donc ? D'un mal qui leur aurait été fait, à toutes collectivement ou à l'une d'entre elles ? De je ne sais quoi dont elles auraient eu vent, Dieu sait où, Dieu sait comment ? De quelque chose qu'elles ne pouvaient même pas formuler mais qu'elles ressentaient confusément et qui hypothéquait un avenir dont, pour l'heure, elles ne connaissaient rien. Je l'avoue : je l'ignore.

A un moment donné, je réussis à me relever. Instantanément, elles reformèrent le cercle. Je me ruai sur elles, tête baissée, visant les bras minces et néanmoins puissants qui tentaient de me contenir ; puis, je fonçai droit sur elles, je leur tapai dessus sans me retenir, j'essayai de leur couper le souffle, de les anéantir. Tout ce que je me rappellerais, pendant longtemps, ce serait la frénésie de leur danse qui s'éternisa, leurs psalmodies primitives et insensées, leurs moqueries, leurs insultes. Le balancement, l'évasement de leurs longues robes, leurs pieds nus dansant ou ruant. Mais, enfin, Dieu sait pourquoi, peut-être parce qu'elles en avaient assez, elles me permirent de m'affaisser en un petit tas, dans un coin de la grange, dans l'obscurité à l'écart de l'implacable rond de lumière projeté par la lune ; et soudain, elles n'étaient plus là, fondues telles des ombres dans l'ombre infinie de la nuit.

Quelque part dans l'obscurité, je trouvai ce qui restait de mon pyjama et essayai de me couvrir avec ses lambeaux. De retour à ma mansarde, hors d'haleine, hébété, je m'effondrai sur mon matelas au crin bruissant. Enfin, je m'endormis, assailli par une succession fantasque de rêves ; je ne me réveillai plus ou moins, aux premières lueurs de l'aube, que pour découvrir, en mettant la main à mon entrejambe recouvert d'un liquide gluant, que, pour la première fois de ma vie, je venais de jouir pendant mon sommeil. Je venais de devenir un homme, tout comme Driekie s'était si récemment laissée aller à sa féminité dans les branches du figuier.

L'Iraq pourrait bien être la grande émission nocturne de Bush, un rite de passage selon son critère retors de la virilité. Quel spectacle révoltant ! Toutefois, je ne peux m'empêcher de le regarder, tous les

soirs. Une sorte de paralysie semble avoir saisi les opérations. Les Américains ont effroyablement besoin, disent-ils, de renforts. Aujourd'hui, il semblerait que la guerre puisse durer des mois. Je commence à penser que, même si cette campagne renversait le régime iraquien, même si tous les objectifs militaires étaient atteints, ce ne serait, de toute façon, que le début de l'affaire. La vraie guerre pourrait durer des années, le temps de toute une vie d'homme. D'une certaine façon, elle pourrait ne plus jamais finir. Est-ce cela, cette violence sans fin, qui sous-tend tous nos efforts et nos réalisations, jusqu'à nos amours ? Tant que nous croyons que nous devons prouver quelque chose au monde. Tant que nous ressentons le besoin de définir notre virilité, peut-être même notre humanité, suivant notre capacité à conquérir et détruire.

Le machisme. Je crois que la première fois où je l'ai vu à l'état brut et, à mon grand regret, je veux vraiment dire à *nu*, c'était quand j'étais à l'université – en dernière année. Il y avait une fête dans l'une des résidences des garçons. Ce devait être la fin de l'année, juste avant la dernière semaine de bachotage et les examens. Ça a commencé assez banalement. Bal dans la grande salle à manger, dénudée de son mobilier habituel et "décorée" par une joyeuse invasion de filles. Le thème était du genre "Nos ancêtres" ; les responsables avaient choisi de nous faire remonter à Cro-Magnon. Les hommes avec des massues et des cache-sexe à la Tarzan, les filles cheveux longs et peaux de chagrin drapées aux endroits stratégiques et retenues par des épingles de nourrice. Ça faisait une cohue bien agitée, mais il fallait s'y attendre ! Bientôt, nous étions tous totalement, désespérément soûls. Filles comprises. Après minuit, l'heure officielle de la fin des festivités, le sabbat étant proche, des groupes de gars et de filles avinés se répandirent dans les chambres. Tout cela était illégal et faisait néanmoins partie de la "tradition", or la tradition à Stellenbosch était révérée, et l'est toujours d'après ce qu'on m'en dit, plus que les lois et les règlements.

La fille qui m'obsédait à l'époque était une beauté wagnérienne et elle s'appelait – c'était on ne peut plus approprié – Isolde. A y réfléchir, je suis presque certain que ce n'était pas son vrai nom : à cause de ses incroyables airs nordiques, je devais, mentalement, la surnommer Isolde et c'est le surnom que ma mémoire aura enregistré. J'étais, une fois n'est pas coutume, inévitablement, amoureux fou et dévoré de désir pour elle. Mais Isolde était comme un mur blanc. Un mur de glace immaculé dans quelque climat septentrional et inhospitalier. Un glacier, un iceberg. J'ai essayé, j'ai essayé tant que j'ai pu, mais elle ne faisait que m'adresser des sourires condescendants ou, mais vraiment très rarement, m'offrait son petit doigt à sucer. Et je

le suçais. Dieu, que je le suçais ! Ce n'était pas une allumeuse et elle ne me menait pas en bateau : l'intonation de son "Non" était toujours d'une franchise lumineuse. (Rien qu'à entendre sa voix disant "Non", je jouissais dans mon pantalon. Je ne me suis jamais autant masturbé dans ma vie, et ce n'est pas peu dire. Même dans mes rêves les plus chauds, je ne pouvais que contempler, au plus, une stalactite de glace pure fondant lentement, de sorte que des gouttes d'une cristalline humidité coulaient froidement le long de ses beaux flancs frigides.)

Isolde avait un statut particulier à l'université. La plupart des étudiantes semblaient se méfier d'elle à cause de sa stupéfiante beauté mais, une fois qu'elles comprenaient que les hommes ne l'intéressaient pas vraiment et qu'elle n'était pas près de devenir une rivale, elles étaient plus promptes à l'accepter, même si elles ne lui accordaient jamais toute leur confiance. (Était-elle lesbienne ? L'idée ne me traversa la tête que des années plus tard. Nous étions dans les années 1940 : nous n'y songions même pas ! Je me rappelle une conversation que j'avais eue avec un ami proche, Johann Koch : nous venions d'apprendre l'existence d'un phénomène appelé : l'homosexualité. Nous avions le plus grand mal à imaginer son existence : le fonctionnement pratique de la chose nous confondait. Quant à quoi que ce soit de semblable chez la femme, nous en rîmes : le sexe, c'était la pénétration, non ? Alors, la question ne se posait même pas. A notre stade, avec guère mieux que nos tripotages rudimentaires à notre acquis, nous ne connaissions même pas l'existence du clitoris. Quant au recours à la langue, Johann trouvait l'idée répugnante, et je préférais garder pour moi mon petit savoir sulfureux puisqu'il semblait relever d'une prédilection purement personnelle.) La plupart des gars étaient attirés par Isolde ; à l'heure des repas, elle était le sujet d'immenses spéculations machistes et, indubitablement, d'une avalanche de fantasmes masculins. Beaucoup tentaient de l'approcher, mais elle les repoussait sans cérémonie. Comme j'étais le seul garçon plus ou moins acceptable à ses yeux, même si tout le monde savait que je n'avais pas plus que les autres battu en brèche son redoutable quant-à-soi, on m'enviait en secret ou ricanait de moi ouvertement.

Ce que filles et garçons lui reprochaient, et ce pour quoi ils la raillaient de plus en plus, c'est que sa famille était affiliée au South African Party, le [SAP](#), le parti du maréchal Smuts au pouvoir. Dans une institution majoritairement afrikaner comme notre université, cela équivalait à une trahison : quiconque se respectait ne pouvait soutenir l'Angleterre dans la guerre contre l'Allemagne alors que la mémoire collective pensait encore les plaies suppurantes de la guerre des Boers ! Non seulement la famille d'Isolde était pour Smuts et les Anglais, mais son père se battait contre les Allemands en Afrique du Nord. Alors que des extrémistes afrikaners, dont tous n'étaient pas

forcément pro-allemands mais féroce­ment anti-anglais, fai­saient figure de héros de la nation, et qu'un bon nombre de leaders mili­tants du prétendu Ordre Nouveau étaient internés dans des camps, dans des endroits retirés comme Koffiefontein, à cause de leurs appels enfiévrés en faveur des nazis. Il était donc facile de voir en Isolde une traîtresse à la cause afrikaner, écran de fumée fort utile quand on voulait oublier qu'on s'était fait éconduire.

J'essayais d'éviter de mêler la politique à notre histoire mais ce n'était guère possible. Quand je demandai au téléphone à mon père si je pouvais amener Isolde à la maison pour un week-end, il me posa d'abord des questions point trop discrètes, puis m'opposa sommairement un veto définitif. Il me convoqua même séance tenante. Il me dit en des termes des plus clairs ce qu'il pensait des derniers avatars des *Joiners* – descendants de la vile branche des Boers qui avaient trahi les leurs en se ralliant au parti des Britanniques un demi-siècle plus tôt ; sur quoi, changeant de tactique, il m'avoua qui étaient les hommes bizarres et plutôt barbus qui, depuis environ six mois, arrivaient régulièrement à la maison après la tombée de la nuit et étaient hébergés, dans le plus grand secret, dans le grenier récemment aménagé, pour une durée qui variait d'une nuit à plusieurs semaines. Ces hommes, me révéla-t-il dans un murmure de conspirateur, tous membres d'Ordre Nouveau, se cachaient de la police, soit avant soit après la perpétration d'un acte héroïque de sabotage, sur les voies de chemin de fer, dans les bureaux de poste et autres lieux publics. Quand, avec moult précautions, j'exprimai ma réprobation, mon père faillit être pris d'apoplexie ; il parvint à endiguer son ire pour, recourant à sa manière la plus éloquente, qu'il réservait d'ordinaire au tribunal, plaider la compréhension. Tels étaient les véritables héros de notre époque, m'expliqua-t-il, les véritables descendants d'intrépides patriotes, les Voortrekkers qui, plus d'un siècle auparavant, avaient quitté la contrée du lait et du miel que les Anglais avaient établie au Cap, pour aller, lors du Grand Trek, ouvrir l'intérieur des terres et évangéliser les païens ; de la poignée de Boers qui, cinquante ans plus tard, s'était opposée à la plus grande puissance guerrière du monde occidental et avait manqué de peu de la soumettre ; et des pieux personnages, hommes et femmes, qui, depuis lors, portaient la croix de la pauvreté et de l'humiliation dans l'attente d'une occasion de s'opposer à nouveau, avec l'aide du Seigneur tout-puissant, à l'ennemi impérialiste qui nous écrasait encore sur notre terre. *Et cetera*, merde, *et cetera*. Si j'avais le moindre respect pour les cheveux gris de mes parents dévoués, déclama mon père, je ne prononcerais plus jamais le nom de cette traîtresse d'Isolde dont le père souillait un noble patronyme nordique avec ses actes impies. *Et cetera*, derechef.

Après cela, je tentai de court-circuiter ce problème de plus en plus épineux en emmenant Isolde passer quelques jours en septembre chez tante Bella et l'oncle Johnny. Pour ma plus grande joie, elle plut instantanément à ce dernier et démarra ainsi une relation étonnamment chaleureuse, marquée par maintes dégustations de vins et fous rires. Je n'avais jamais vu l'oncle Johnny aussi joyeux ; quant à Isolde, je lus dans sa décontraction le signe d'un dégel qui ne pourrait que tourner à mon avantage, une fois que nous serions rentrés à l'université. Mais c'était sans compter sur la façon dont la politique commençait à teinter les relations familiales. L'initiative vint-elle de ma famille ou, plus probablement, de tante Bella (de plus en plus agacée, devinant que les visites de l'immaculée Isolde étaient accompagnées d'absorption impie), quoi qu'il en soit, je fus appelé au téléphone le troisième ou quatrième jour de notre séjour. C'était père. Je devais renvoyer de la ferme cette "pécheresse" et me présenter devant mes parents avant le coucher du soleil de cette journée fatidique.

Isolde aurait voulu m'accompagner mais je ne voulus pas prendre le risque. Et heureusement, parce qu'à mon arrivée ce soir-là le message de mon père fut sans appel : si jamais je revoyais Isolde, je serais déshérité ; déjà, la honte que je menaçais d'apporter sur mes parents était quasi irréparable. Souhaitais-je donc les condamner à une mort prématurée ? Sinon, je n'avais qu'à me reporter au cinquième commandement. A ce que je pus comprendre, non seulement l'avenir de notre famille mais aussi la survie de la nation était en jeu.

Je devais choisir, sur l'heure, devant Dieu.

Que pouvais-je faire ?

A partir de ce moment-là, je snobai Isolde. Mais j'avais l'impression que, même si je n'en avais rien fait, elle n'aurait pas souhaité continuer de me voir. Tel était le contexte dans lequel se déroula le sabbat de sorcières en octobre, dans la résidence des garçons, où nous titubions tous, ivres et tapageurs, à l'affût d'un dérivatif sur lequel lancer nos énergies refoulées. A un moment donné, vers trois ou quatre heures du matin, je pense, à une heure où rares étaient les bambocheurs qui tenaient encore sur leurs jambes, je me retrouvai dans une chambre du dernier étage. Il devait y avoir là quinze ou vingt gars tous ivres morts. Les filles étaient toutes parties. (Je crois qu'une responsable des résidences des filles, une pisse-vinaigre, avait fait irruption chez les hommes environ une heure auparavant et avait sauvé son maigre troupeau récalcitrant d'innocentes agnelles de cet antre de la perdition.) Il ne restait plus rien à faire, semblait-il, qu'à boire.

Or voilà que, à quatre heures cinq exactement (je vérifiai à ma montre), Isolde pénétra dans la chambre. "Pénétra" n'est d'ailleurs pas

le terme approprié. Quelqu'un tapa violemment du pied dans la porte, qui s'ouvrit de l'extérieur ; Isolde fut mi-portée, mi-poussée à l'intérieur. C'était elle, aucun doute là-dessus. Mais ce n'était pas l'Isolde que je connaissais. D'abord, elle était ivre morte. Elle était, de plus, entièrement nue. L'étudiant qui la portait et la poussait en même temps s'était coiffé de sa culotte. Il la tenait par-derrière, les bras passés sous les aisselles, un genou entre ses fesses, de sorte qu'elle avait les seins et les hanches projetées en avant. Je n'oublierai jamais le contraste choquant entre la blancheur d'albâtre de sa peau et la noirceur de son gazon de poils pubiens, que ni moi ni personne dans la chambre n'avait jamais vu jusque-là. L'étudiant la propulsait en avant avec des gestes vigoureux, si bien qu'elle était en partie assise sur son genou, jambes en trapèze, pieds donnant de ridicules petits coups dans l'espoir de toucher le sol.

Dans le silence total qui accueillit leur entrée (seule la musique continua de hurler et de se répercuter dans la chambre et le reste de la résidence), l'étudiant laissa Isolde choir par terre et annonça, haletant : "Voilà, les gars. Voilà votre chance de vous payer cette garce de SAP."

C'était le genre de scène qui vous donne envie de fermer les yeux sans que vous puissiez le faire parce qu'il semble qu'on les force à s'ouvrir de l'intérieur.

Isolde émettait de drôles de petits couinements, comme si elle gloussait, comme si elle trouvait la situation extrêmement rigolote. Mais peut-être geignait-elle.

Plusieurs étudiants, revenus de leur surprise, commençaient à se déshabiller. Une clameur tourbillonna dans la pièce. Une psalmodie, comme dans les tribunes le jour de la coupe de rugby interuniversitaire, s'éleva, une scansion bien rythmée : "Con ! Con ! Con ! Con !"

Je ne sais toujours pas ce qui m'a pris. Je me rappelle simplement qu'à un moment donné trois ou quatre gars, déjà à poil, se pavanaient avec une allégresse priapique, et que d'autres s'agenouillaient à côté d'Isolde pour lui écarter les jambes et la maintenir au sol : c'est alors que je me frayai un chemin à travers la masse de corps masculins empestant la sueur, et hurlai d'une voix que je ne reconnus pas moi-même : "Merde, les gars, arrêtez ! Vous pouvez pas faire ça !

— Et pourquoi pas ? demanda un garçon avec une agressivité sans fard. Une autre occasion pareille, ça se reproduira pas de sitôt !

— Arrêtez !" hurlai-je encore. Ma voix se cassait. "Pour l'amour de Dieu, les gars ! Si c'était l'un des nôtres, on se serait battus pour le ramasser et le ramener chez nous pour qu'il cuve sa cuite. Mais parce que c'est une fille...

— Conne de SAP ! Conne de SAP ! Conne de SAP !" grondèrent-ils.

Des mains anonymes m'attrapaient par-derrière, tiraient sur mes vêtements. "Arrête de geindre, tu peux y aller le premier." Et ils se mirent à me pousser en avant sur Isolde, encore allongée là, sur le dos, jambes et bras écartés, pouffant, gémissant, d'un blanc immaculé sur le sol sale, au milieu des canettes de bière, des mégots et des mares de vomis. Je sentis ma ceinture qui se défaisait. Il y eut des hourras. Quelqu'un vida le contenu d'une canette de bière sur l'entrejambe d'Isolde. Des bulles de mousse bouillonnèrent brièvement sur ses poils pubiens. Quelqu'un baissa mon pantalon jusqu'aux genoux.

"Allez vous faire foutre !" hurlai-je comme un taureau qu'on castre et je m'élançai, moulinant des bras et donnant des coups de pied tous azimuts, baissant la tête pour taper dans le visage le plus proche.

S'ils n'avaient pas été aussi soûls, ils auraient facilement eu le dessus. Mais j'étais enflammé par une rage qui me possédait corps et âme. Je ne sais comment je m'y suis pris, mais je réussis à me glisser sous Isolde et hissai son corps inerte sur mon dos. Je fendis la masse de corps puants, suants, rotant des effluves de bière, je fonçai sur eux comme un bélier, piétinant tout ce qui se mettait en travers de mon chemin, plantant mes genoux et mes pieds dans des ventres, des entrejambes, des têtes. Jusqu'au palier. Plusieurs, j'ignorais combien, s'élancèrent à ma poursuite, mais je descendais déjà l'escalier, ou plutôt je le dévalais, je le dégringolais.

J'étais à mi-chemin lorsque le gardien, un homme d'âge mûr, arriva d'en bas, me regarda de ses yeux de myope, sous sa crinière grisonnante aplatie par l'oreiller, et, tout en essayant de nouer la ceinture de son ample robe de chambre, s'exclama : "Pour l'amour du ciel, qu'est-ce que...?"

Mais je l'avais déjà dépassé et il n'eut d'autre choix que de continuer son chemin vers l'étage où il dut affronter la foule déchaînée. C'est fou mais je les avais sauvés en emportant le *corpus delicti*. Et le pauvre gardien, à moitié aveugle sans ses lunettes, n'a jamais su avec certitude si ce qu'il avait vu passer dans l'escalier était bien une fille nue portée par un étudiant à moitié à poil. (A un moment donné, j'avais fini d'ôter mon pantalon pour avoir les jambes libres.)

A une heure indue (les oiseaux batifolaient déjà dans les arbres, gazouillaient et chantaient à tue-tête, aggravant mon mal de tête lancinant), je réintérai en titubant mon meublé à quelques rues du campus et déposai mon fardeau de féminité livide sur mon lit étroit. Elle se laissa choir comme un sac de blé. J'eus la présence d'esprit, quoique embrouillée, de la couvrir avec la courtepoinette, avant que mes jambes lâchent et que je m'effondre à côté d'elle, à moitié sur elle.

J'ignore quand je me suis réveillé. Ce devait être en fin d'après-

midi. J'avais l'impression que mon crâne allait éclater. Totalement abruti, je regardai autour de moi. Isolde était assise au pied du lit, enveloppée dans la courtepointe ; elle fixait sur moi un regard de démente à travers ses cheveux blonds tout emmêlés.

La première chose qu'elle dit, en fait la seule depuis longtemps, ce fut : "Comment as-tu pu me faire ça ?"

Le lendemain encore, même après que, forcée ou amadouée, elle eut accepté de se rendormir tandis que, de mon côté, j'allais passer la nuit sous un arbre dans le jardin (où je reçus une saucée à l'aube, ce qui n'était absolument pas de saison), elle refusait de me croire ou même de m'écouter. Elle n'avait aucun souvenir, ou prétendait ne pas en avoir, de ce qui était arrivé à la résidence des hommes. J'en éprouvai une grande amertume et gardai un mauvais goût dans la bouche pendant des semaines ; mais peut-être n'aurais-je pas dû tant lui en vouloir. Mes propres souvenirs n'étaient pas clairs non plus...

Beaucoup plus tard dans la journée (je ne savais pas l'heure qu'il était et, franchement, je m'en moquais), Isolde se fraya un chemin jusqu'à la résidence des filles, encore enveloppée comme une momie dans ma courtepointe. Je ne découvris jamais si elle avait eu des ennuis et ne tentai pas de m'en informer. Je la croisais parfois sur le campus mais nous ne nous sommes jamais plus adressé la parole. Une seule fois, des années plus tard, je fis une expérience similaire à la suite d'une nuit aussi folle : celle où Daphné dansa pour moi. Elle aussi effacerait tout souvenir de sa mémoire – mais du moins aurais-je, moi, des souvenirs précis, secrets et plutôt désabusés, certes, mais tout de même. Alors que de cet épisode à la fac il ne me resta rien.

La seule conséquence plutôt douce amère de l'affaire fut qu'une délégation d'étudiants du comité de la résidence vint me trouver dans mon meublé quelques jours plus tard pour me remercier. Ils débordaient de reconnaissance : j'avais risqué ma vie pour leur épargner à tous un sort pire que la mort. Ça leur prouvait que j'étais vraiment l'un des leurs.

Quelque chose comme ça, cette amnésie, n'aurait jamais pu t'arriver. Tu étais trop honnête – inflexible, en fait, sur le sujet de l'honnêteté. Je me rappelle tant de nos conversations après le départ de George au Japon, quand je suis resté pour "veiller" sur toi. Le premier soir : tu es assise par terre dans ton atelier, le menton sur tes genoux relevés – tu tiens ton pied d'une main. "S'il devait m'arriver quelque chose, dis-tu en me regardant droit dans les yeux, que ferais-tu ?

— Il ne t'arrivera rien. Je ne le permettrai pas."

Tu fais une grimace. "Non, mais sérieusement... si."

— Je m'allongerais sur le côté et je mourrais très vite.

— C'est rigolo. C'est exactement ce que George a dit lui aussi.
— Alors, ne pose pas ce genre de question.
— J'imagine que les cambriolages dans notre petite communauté m'ont flanqué la frousse.

— C'est précisément pour m'assurer que cela n'arrive pas que je suis venu, je te le rappelle.

— Je le sais. Je t'en suis reconnaissante. Et puis ça soulage George. Il s'inquiète toujours quand il doit me laisser seule. Cette fois plus que les autres. Même si je lui dis que ça me fait du bien d'avoir du temps à moi et l'espace à moi toute seule." Elle désigne sa table de travail. "J'ai tellement à faire. Je pense organiser une expo au printemps, je te l'ai dit ?

— Non. C'est formidable.

— Les expos, ça me stresse toujours. J'adore la sculpture mais je ne supporte pas le côté public du métier. Exposer tout mon travail. C'est comme se déshabiller devant des inconnus. La sculpture, c'est tellement intime...

— La tienne particulièrement." Je me lève et prends délicatement une de tes figurines : une créature un peu comme un pingouin mais avec un visage humain, posée sur un nid plein de bébés gigoteurs. "Je ne sais comment tu parviens à une telle finesse. Le détail des plumes... Et dans ces autres, le rendu des étoffes : au point qu'on voit même si c'est de la soie, du velours, et là, de la laine... Ça me fait penser à ce sculpteur français du XVIII^e... Houdon, je crois. Mais il était plus terrien, limité par la réalité.

— C'est beaucoup plus facile pour moi. Je peux imprimer les étoffes sur l'argile mouillée et la laisser sécher. Houdon devait les reproduire dans le marbre." Tu réfléchis un instant. "Mais, d'une manière ou d'une autre, nous sommes tous restreints par ce qui, pour nous, est la réalité." Je sens sur moi le poids de tes grands yeux, ton regard perplexe.

"J'ai l'impression qu'avant toute chose tu essaies sans cesse de te libérer des restrictions.

— Tu as une image trop romantique de moi. Tout ton univers est trop romantique.

— Pas le tien ?

— J'espère que non.

— Comment est-il, alors ?

— Je n'en sais trop rien. C'est le but du jeu. Je veux simplement apprendre à *voir*. Tout ce qui vaut vraiment le coup se trouve ailleurs.

— Et tu ne penses pas que, ça, c'est avoir une vision romantique ?

— Non, parce que je ne me crée pas de fausses représentations, je ne me fais aucune illusion et je ne pense pas que j'arriverai un jour à saisir cette autre réalité. En fait, je crois que je ne voudrais même pas

y parvenir.

— Encore ton idée des intervalles ?” Tu fais oui de la tête, doucement, mélancolique peut-être. Je reprends : “J’ai une histoire à te raconter à ce sujet. Une histoire d’amour.

— Tu connais une histoire d’amour pour toutes les occasions.” Tu dois saisir mon air de reproche, car tu te reprends aussitôt : “Je ne veux pas réduire leur pertinence, Chris. Je t’en prie, ne crois pas ça. Je t’admire plutôt dans ce domaine. En tout cas, je t’envie. Quand nous sommes ensemble, j’ai toujours l’impression que ma vie a été tellement... étroite. Même aujourd’hui avec George. Qu’il n’y ait pas de malentendu... J’aime cet homme. Je l’aime plus que j’ai jamais aimé quelqu’un. Mais je me demande parfois si c’est bon pour moi.

— L’amour, c’est toujours bon, même quand il mène en enfer.

— Je ne suis pas d’accord. Il peut être un frein. Parce que tu ne veux pas heurter la personne que tu aimes, tu te retiens. A tout moment, il y aurait d’autres possibilités, d’autres embranchements... quand on aime, on s’interdit ces possibilités. On fait des compromis. C’est ce que je redoute le plus.

— Chaque fois que j’ai été amoureux, ça ne m’a pas empêché d’explorer les autres possibilités, et je ne l’ai jamais regretté. Ou presque jamais. En réalité, ça fait partie de l’histoire que je voulais te raconter. Un embranchement que je n’ai pas pris. Et que je regrette depuis lors. Je suis resté coincé entre deux.

— Ça remonte à quand ?

— C’était en France, quand j’y suis allé après que l’Afrique du Sud a perdu la tête. Je suis resté parti pendant sept ans. D’abord Londres puis, surtout, Paris. Je suppose que tu sais ça. Ça devait être à peu près à mi-parcours que j’ai rencontré une fille, à Amsterdam. Elle était sculptrice, comme toi, elle habitait une péniche, sur l’Amstel. Maïke. Les mains les plus sales que j’aie jamais vues, sans doute parce qu’elle travaillait le fer, les métaux de récupération et ce genre de matériaux : elle allait les ramasser dans les casses, elle nettoyait des pièces détachées de voitures et leur donnait ainsi une nouvelle vie ; elle faisait beaucoup de soudure. Cela dit, Maïke n’est pas le sujet de mon histoire, elle lui procure simplement un contexte, pour ainsi dire. Nous avons passé une semaine ensemble sur sa péniche, à faire semblant que nous voguions sous des cieux lointains et des endroits imaginaires, sur notre propre Amazone, notre lac Titicaca, notre Gange, notre Yang-tseu-kiang. Comme d’habitude, j’étais convaincu que c’était le début d’une relation destinée à durer toujours et je n’arrêtais pas de lui demander de venir me rejoindre à Paris. Or Maïke ne se projetait pas dans l’avenir, elle détestait y penser. Déjà, le passé était interdit, un lieu du « non oh, non », mais l’avenir était pire encore. Tout ce qui lui importait, c’était le moment présent : au cœur de la flamme,

comme elle décrivait ça. Nous faisons tellement bien l'amour que je ne pouvais imaginer que cela s'arrête, que nous ne répétions pas l'expérience à l'avenir. C'est comme voyager. Partout où j'arrivais, et je voyageais beaucoup à l'époque, je voyais l'endroit comme un endroit où je serais susceptible de revenir et j'imaginai à quoi cela ressemblerait alors. Maïke, ça lui donnait envie de grimper aux murs. De grimper sur les flancs ballottés de sa longue péniche qui ressemblait à un long poisson dans lequel on vivait comme Pinocchio dans le ventre de la baleine.

— Et après ton retour à Paris...?" Tu me remets gentiment sur les rails.

"Maïke n'avait pas le téléphone, alors je ne pouvais que lui écrire. Ce que je faisais tous les jours. J'essayais de la persuader de venir me rejoindre. Au début, je nous imaginai ensemble pour la vie entière. Peu à peu, j'ai réduit mes ambitions : un mois, trois semaines, quinze jours, huit jours. Un week-end ? J'étais sur le point de renoncer et d'enterrer mes rêves lorsque, de but en blanc, elle répondit : d'accord, elle viendrait le week-end suivant. A la gare du Nord, à six heures, le vendredi soir. J'ai passé la semaine à nettoyer ma mansarde de la place de la République. C'était ridicule, parce que ce genre de choses ne comptait pas pour elle. Mais, pour moi, c'était important." Je marque une pause.

"Tiens, prends une cigarette.

— Tu sais bien que j'ai arrêté de fumer.

— Tu recommences ce soir.

— C'est une habitude dégoûtante.

— Alors, je t'en prie, sois dégoûtant avec moi."

J'hésite, hausse les épaules, prends la cigarette proposée et t'observe attentivement quand tu te penches pour me l'allumer. L'odeur de fumée dans tes cheveux, le bref flamboiement de l'allumette sur le vernis de ta pommette.

Tu te redresses. "Alors, le vendredi soir, elle est venue ?

— Oui, mais ce n'est pas ça, l'histoire. La vraie histoire, l'histoire entre les lignes, l'histoire de l'amour perdu, a débuté sur le quai de la gare du Nord. J'étais là plus d'une heure à l'avance, pour être certain de ne pas manquer l'arrivée du train d'Amsterdam. J'avais imaginé cette arrivée comme un tableau à la Monet. Mais, cela va sans dire, les trains n'étaient plus à vapeur. D'ailleurs, ça n'avait aucune importance. J'étais là. Maïke allait arriver. L'avenir était en marche."

J'aspire la fumée, profondément, trop profondément et je me mets à tousser. Tu me regardes, tu glousses comme une petite fille au cirque. Je dois attendre une bonne minute avant de ravalier une bouffée. Cette fois, je prends mes précautions.

"Tandis que j'attendais le train d'Amsterdam, un autre train était au

départ sur le quai en face. Des petits groupes de gens venaient faire leurs adieux à des amis ou des parents. Les passagers arrivaient par deux ou par trois. Il n'y avait pas une foule immense. C'est alors que j'ai vu cette femme... Je remarquai simplement sa jupe qui s'évasa un instant autour de ses jambes, quand elle monta les deux ou trois marches du wagon. Des jambes à la française, fines, bronzées, un galbe exquis.

— Je ne te le fais pas dire." Tes yeux brillent d'un rire étouffé.

"Rien de plus : l'une des quantités de choses qu'on remarque au cours d'une journée. Or voilà que, soudain, elle apparaît à la fenêtre d'un compartiment, juste en face de l'endroit où j'attendais. Elle allongea les bras pour glisser sa petite valise sur le porte-bagages.

— Et tu as vu ses bras tendus. Et sa poitrine dressée. Et peut-être une petite touffe de poils aux aisselles. C'était l'été.

— Le plein été. Comment le savais-tu ?

— C'est toujours le plein été avec toi. Je commence à te connaître.

— Quand elle s'est assise, quand elle a lissé sa robe...

— Sa robe d'été plutôt légère ?

— Exactement. Elle l'a lissée sur ses cuisses et a regardé dehors.

— Et vos regards se sont croisés.

— Elle m'a regardé droit dans les yeux. Elle n'a pas pris la peine de détourner le regard.

— Tu devais être très séduisant.

— Elle était très belle. Des cheveux noir de jais.

— Qui l'eût cru.

— Elle me regardait et je la regardais. C'était l'un de ces moments dont tu sens, c'est tout à fait irrationnel, peut-être même dément, que toute ta vie en dépend. Je me suis avancé vers sa fenêtre. Elle est restée assise sans bouger, elle continuait de me regarder. Elle a esquissé un sourire très naturel. Comme si elle savait que j'arrivais. Littéralement : que j'arrivais. Pas seulement que j'approchais de son train mais que j'approchais d'elle. Toute ma vie. Toute sa vie. Et puis je me suis arrêté. Je devais prendre une décision. Dans quelques secondes, son train s'ébranlerait. Elle s'était rapprochée de la fenêtre. Elle avait appuyé le front contre la vitre. Son haleine y dessinait un petit nuage de buée. Elle regardait. Je regardais. Et oui, son train, alors, a démarré. Tu sais comme les trains en Europe se mettent en branle : pas un bruit, pas une secousse, un glissement presque imperceptible. Sa bouche... je l'imagine peut-être *a posteriori*, si longtemps après, mais je pourrais jurer que sa bouche était entrouverte. Sa respiration. Et moi, j'étais juste là. De l'autre côté de la vitre. Une barrière invisible, hormis la petite tache érotique de buée. Il restait encore un infime laps de temps, quelques secondes, pas plus, et elle disparaîtrait à jamais. Je pensais comme un fou à Maike qui

arriverait dans une demi-heure, à tout ce que nous espérions faire, tout ce à quoi nous avions rêvé. Et le train de l'inconnue commençait à glisser plus vite. Un autre instant. Il n'y avait rien au monde que je désirais plus que monter dans ce train. Mais, pour une fois dans ma vie, je choisis d'être raisonnable. J'essayai de calculer, l'espace d'un éclair, toutes les possibilités que l'avenir offrait. Le train prenait de la vitesse. Je courais sur le quai. L'inconnue attendait dans son compartiment. Tout ce que je pus encore faire, ce fut tendre la main et l'appuyer contre son rond de buée, sur la vitre fraîche. A cet instant, un instant fugace, elle appuya le front contre ma main de l'autre côté de la vitre. Et puis le train l'a emportée." Je me tais. Je ne peux continuer. "Tu vois, dis-je après un moment, me ressaisissant. J'ai parfois pensé que c'était ma plus belle histoire d'amour. Toi, tu dirais : à cause de la vitre entre vous deux. Moi, je dirais : malgré la vitre.

— Et, naturellement, tu ne l'as jamais revue.

— Non, mais ce n'est pas faute d'avoir essayé. Après ce week-end-là, je suis retourné à la gare du Nord tous les jours pendant trois semaines, à la même heure. Juste au cas où elle aurait fait le trajet tous les jours. Mais elle n'est jamais revenue. J'avais manqué mon unique chance."

Après un long silence, presque à contrecœur, tu demandes : "Et le week-end avec Maïke ?

— Une catastrophe. Le merdier complet. Pour tous les deux."

Tu dodelines de la tête, tranquillement, d'un air sage. "Parce que tu attendais quoi ?

— Et toi ? Quelle a été ta plus parfaite histoire d'amour ?"

Tu réfléchis un instant ; la concentration te fait froncer les sourcils. "Je crois que c'était quand j'avais trois ans. Un chiot, il s'appelait Pixie. Il s'est fait écraser par une voiture. C'est alors que j'ai su qu'on ne pouvait pas compter sur l'amour. Il finit quand on s'y attend le moins. On ne peut rien y faire, rien. C'est ça, l'amour.

— Comment peux-tu être aussi défaitiste ?

— Il n'y a rien de défaitiste là-dedans. Si nous étions immortels ou, du moins, si nous vivions deux cents ans, ou ne serait-ce que cent cinquante ans, alors l'amour... en tout cas, le sexe perdrait toute son urgence, toute son importance. Parce que l'expérience pourrait être renouvelée à l'infini. Mais, dans l'état des choses, à cause du manque de temps, à cause de la mort, parce que c'est elle qui donne au temps tout son sens, la répétition est imprégnée par le besoin d'affirmer, d'assurer, d'organiser quelque chose face à la fin promise. La notion, la possibilité même de l'érotisme est le fait du temps. N'es-tu pas d'accord ?

— D'une certaine manière, je crois que tu as raison. Je compare l'amour à un train lancé dans un voyage sans fin. Il effectue son

parcours, que nous y ayons pris place ou pas. Je monte dedans pour une partie du trajet. A chaque gare... il y en a beaucoup... des gens montent et des gens descendent. Régulièrement, une femme entre dans le compartiment et nous le partageons pendant un trajet donné. Mais, tôt ou tard, nous arrivons à une gare où elle doit descendre. Et quelqu'un d'autre monte à sa place. A une certaine gare, moi aussi, il faudra que je descende." Je rapproche mon visage tout près du tien, avec une urgence qui me surprend moi-même. "Mais, à l'intérieur de chaque amour, le temps n'existe plus. Illusion, sans doute, mais illusion d'infinité. Le train est bien réel, lui. Il avance. N'est-ce pas ce que tu ressens quand tu es avec George ?

— C'est possible, concèdes-tu. Mais, en même temps, je sais, je sais tout le temps, que cela ne durera pas.

— Quand je t'ai demandé quel avait été ton amour le plus parfait, je m'attendais à ce que tu me répondes : « George. »

— Et tu n'as peut-être pas tout à fait tort. C'est certainement mieux que tout ce que j'ai eu avant. Mais je n'emploierais pas le mot « parfait ». Certes, il englobe un tas de choses : le bonheur, l'épanouissement, le sexe, le fait que George s'occupe de moi, l'affection, l'amitié, tout... Mais la crainte aussi. Et une bonne dose de culpabilité.

— La crainte de quoi ?

— De sa mort, puisque tu en parles. Je me réveille la nuit, je touche le visage de George, je reste tendue pour écouter avec la moindre fibre de mon être, pour m'assurer qu'il respire encore. Sachant qu'un jour tout cela s'arrêtera. Rien n'est plus sûr que la respiration. Parce que notre vie entière en dépend. Et parce qu'elle est mortelle.

— Et la culpabilité, pourquoi ?

— Je ne suis pas certaine de pouvoir parler de ça.

— Bon..." Je me lève, tends la main pour t'aider à te lever à ton tour. "Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas. Si c'est une affaire intime."

Tu te tiens face à moi. "Je crois que, s'il y a une personne à qui je peux me confier, c'est bien toi, dis-tu très doucement. D'une manière assez étrange, je te le dois, d'ailleurs. Tu t'es tellement rapproché de nous.

— Je ne veux pas fourrer mon nez dans tes affaires, Rachel.

— Il ne s'agit pas de ça. Mais de mon envie de me confesser, plutôt. Peut-être.

— Je suis païen, pas curé.

— Tant mieux." Tu me dépasses pour aller vers les portes-fenêtres et sortir sur le balcon. La nuit est calme. On entend les vagues très loin, tout en bas. Elles se brisent contre les rochers. La marée montante ? "Viens vers moi", dis-tu.

Je te suis dehors et reste debout près de toi. A nouveau, je sens l'odeur de tes cheveux. Mêlée à un arôme extrêmement complexe, indéfini, subtil – qui est “toi”. Une touche de parfum, une touche de sueur, une touche de tristesse, une touche de toi, femme, odeur humaine.

Je repose ma question : “D’où la culpabilité vient-elle ?

— D’être vivante, je suppose.” Tu as pris un ton léger. Tu te tournes à moitié vers moi, ton visage reste dans l’obscurité. “C’est peut-être simplement à cause des enfants. Vois-tu, je savais *avant* qu’on se marie que je ne pouvais pas avoir d’enfants. Mais je ne pouvais supporter l’idée de l’avouer à George. Je pensais... Quelle importance, de toute façon ? C’est trop tard.” Tu recules un peu pour appuyer ta tête contre ma poitrine. Je pose les mains sur la douce rondeur de tes épaules. Aucune sensualité là-dedans, juste une proximité, une réaction involontaire à ton besoin d’être proche de moi physiquement et de te confesser à moi.

“Pourquoi ne le lui as-tu pas dit ?

— J’avais peur qu’il ne me rejette. Je ne pouvais supporter l’idée.” Cette fois, le silence dure très longtemps, avant que, soudain, sans crier gare, tu declares, t’adressant à la nuit : “Sais-tu que j’avais déjà été mariée ?

— Je ne m’en suis jamais douté.

— Ça n’a pas duré longtemps. Deux ans. Nous étions bien trop jeunes. Je n’avais même pas terminé mes études universitaires. Il était très jaloux.” Une pause. “Et très violent. Quand il a appris que j’étais enceinte, il a été convaincu que l’enfant n’était pas de lui. Il ne voulait pas me croire.

— Avait-il des raisons ?”

Je sens que tu te braques contre moi. Pendant un instant, je pense que tu vas en rester là, avant que tu ne dises, très doucement : “Je suppose que oui. J’étais... Non, je n’essaie pas de me défendre. J’avais tort. Mais je me sentais effroyablement seule. Et il préférait la compagnie de ses amis. Cela dit, je *savais* que c’était son enfant à lui. Aucun doute là-dessus, aucun. Je te l’assure. Une femme sent ces choses-là.

— Je n’ai pas besoin d’assurances.

— Mais il a refusé de me croire. Il s’est mis à me taper. Il buvait de plus en plus et, quand il rentrait chez nous, il se défoulait sur moi. Je le plaignais, en fait. Tu peux comprendre ça ? Il est devenu de plus en plus violent. Une fois, il m’a cassé le bras. Il est vraiment sorti de ses gonds. Et j’ai perdu le... la petite chose que j’avais en moi. Il a pris peur, il ne voulait pas que j’aille à l’hôpital, il craignait qu’ils ne découvrent la vérité. Il y a eu des complications. J’ai failli y passer : cela dit, je m’en moquais, au point où j’en étais... Depuis, les enfants,

pour moi, c'est fini." Un haussement d'épaules. Que puis-je dire ? Pendant de longues minutes, il n'y a que la mer, qui monte, de très loin en contrebas.

Beaucoup plus tard, nous sommes rentrés et je me suis retiré dans ma chambre. Je t'entendais bouger dans ton atelier. J'avais tellement envie de retourner auprès de toi ! Mais je savais que tu avais besoin de te retrouver seule ; peut-être moi aussi, d'ailleurs. Je ne trouvai pas le sommeil. Je ressassai dans ma tête tout ce dont nous avions parlé. Je pensai à la belle anonyme qui avait pris un train gare du Nord un vendredi soir, il y avait si longtemps... Je revis son visage, et cette façon qu'elle avait eue de se pencher vers la fenêtre du compartiment pour appuyer son front contre la marque de ma main sur la vitre fraîche. Ses yeux écarquillés. Des yeux très foncés, couleur chocolat amer. Comme les tiens. Et soudain, *eurêka* : c'est à elle que tu me faisais penser ! La fille que je n'ai jamais connue. Les mêmes yeux, le front, la grande bouche. Jusqu'au grain de beauté sur la pommette gauche. Seuls les cheveux étaient différents. Que tout cela est clair dans ma mémoire, comme si les années passées (un intervalle d'un quart de siècle) s'étaient effacées discrètement ! Le même visage. J'en suis sûr. Pas l'ombre d'un doute.

J'avais laissé échapper celle-là. Et toi ? Je hochai la tête sur l'oreiller. Tu m'avais déjà échappé. Et George, à sa manière tranquille, s'en était assuré. J'ignorais s'il l'avait fait à dessein ou en toute innocence. Tout ce qui importait était que, en me demandant de veiller sur toi, en en faisant ma responsabilité, pour ainsi dire, il s'était garanti que je ne pourrais jamais te toucher. J'occupais une position de confiance absolue. Je n'aurais jamais pu songer le trahir.

J'ai laissé la lumière allumée. Je n'avais pas envie de lire. Je restai donc là, éveillé, glissé entre des draps propres, rêches et parfumés, à écouter les bruits sourds qui venaient de ton atelier.

Travaillais-tu ou tournais-tu en rond ?

Plus tard, je t'entendis entrer dans ta chambre. La chambre nuptiale. L'eau qui se mit à couler. J'entendis le chauffe-eau fonctionner dans le plafond au-dessus de ma tête.

Tu prenais un bain. Aucun bruit ne trahit plus tes mouvements mais je pouvais tout de même t'imaginer, allongée dans l'eau chaude. Tes boucles mouillées. Ton visage luisant, yeux fermés. Tes seins au repos. (A quoi ressemblent-ils ? On ne peut jamais deviner tant qu'on ne les a pas vus. Jusqu'au moment où la femme se découvre pour vous. Ce premier moment risqué, quand elle se tourne vers vous : Me voilà, sans défense, disponible, pour toi, que penses-tu de moi, de ceci, de ceux-là ?) Tes genoux qui sortent de l'eau. Tes orteils aussi.

Je me suis penché pour prendre un livre sur la table de chevet mais

impossible de me concentrer ! J'étais tout ouïe, j'essayais de pister la moindre ombre de son qui pourrait provenir de la salle de bains. Tout mon corps tendu dans l'écoute.

Tu as retiré la bonde ; j'ai entendu l'eau glouglouter dans les tuyauteries à l'extérieur. Tu es allée à la cuisine. J'ai entendu que tu allumais la bouilloire, le sifflement de la vapeur. Et puis, soudain, tes pas dans le couloir. Le léger bruit de succion de tes pieds mouillés sur le sol. Tu écoutais à ma porte. Tu as probablement vu l'interstice de lumière parce que, l'instant d'après, tu as frappé tout doucement.

— Chris ? Tu ne dors pas ?

— Non, entre.”

Tu es entrée avec un plateau sur lequel tu avais posé une tasse de *rooisbos* et un *mug* de café. Tu portais un short, une tenue d'intérieur légère, qui couvrait tout juste les genoux.

— Tiens, ça t'aidera à dormir.

— Comment savais-tu que je n'arrivais pas à fermer l'œil ?

— L'intuition féminine.”

Tu m'as donné ma tasse et t'es installée au pied du lit, jambes croisées, le plateau avec ton *mug* en équilibre sur tes genoux.

— “Je ne voulais pas t'embêter avec mes histoires, as-tu dit, pas contrite, mais peut-être attentionnée.

— Non, ce n'est pas ça. Il me faut simplement un peu de temps pour m'habituer à une nouvelle chambre.

— J'espère qu'elle ne le restera pas longtemps.

— Merci de m'avoir raconté ton histoire.

— Je ne voulais pas m'en décharger sur toi. D'ordinaire, je ne cherche pas d'épaule sur laquelle pleurer. Mais je me sentais un peu fragile avec le départ de George. Et j'avais le sentiment que je pouvais te faire confiance."

En quoi que ce soit, avais-je envie de dire, *tu peux remettre ta vie entre mes mains*. Mais je n'en fis rien.

"Pourquoi ne t'es-tu pas remarié après la mort de ta femme ?

— Ça avait été suffisamment difficile de se marier la première fois. Même si j'aimais beaucoup Helena. Mais elle avait été très claire : elle ne coucherait pas avec un homme sans qu'il lui ait d'abord passé la bague au doigt.

— Tu t'es marié avec elle pour pouvoir la baiser ?

— Je ne dirais pas ça aussi crûment. Je voulais l'avoir. Tout entière.

— Tu crois qu'on peut « avoir » un être ? Tout entier ?

— Non. S'il y a une chose que j'ai apprise, c'est bien ça. Mais j'imagine que, à l'époque, je croyais encore que c'était plus ou moins possible. Je croyais que j'avais assez couru la prétentaine et qu'il était temps de m'engager plus sérieusement.

— Te serais-tu marié si elle n'avait pas d'abord dit non au sexe ?

— C'est impossible à dire avec le recul. Les femmes qui disent non m'ont toujours beaucoup attiré. Pas seulement pour le sexe : « non » à d'autres choses aussi. A tout. Au monde. A tout ce que tout le monde attend d'elles."

Je songeai à toutes les journées et les nuits passées à argumenter auprès d'Helena. A essayer de la raisonner, à plaider, à hurler de rage, à marchander, à la supplier. Une fois, après toute une nuit passée à l'implorer avec feu, j'essayai de changer de tactique. "Pour l'amour du ciel, Helena. Nous sommes en train de perdre tout sens des proportions. Pourquoi ne peux-tu pas tout simplement dire oui... et nous laisser faire l'amour ? Ce n'est pas une si grande affaire, non ?

— Si, ça l'est", répondit-elle de sa manière calme et définitive. Et il n'y eut plus rien à ajouter.

"Alors, en fin de compte, tu as succombé, déclaras-tu, l'air particulièrement satisfait, comme si tu avais remporté une bataille personnelle.

— Exact. J'ai même cru que cela représenterait une nouvelle étape dans ma vie. Même si j'avais peur." J'ai ressenti alors un grand besoin de te raconter comment c'était arrivé ; mais, à la fin, je me suis retenu.

"Pourquoi avais-tu peur ?"

Je haussai les épaules. "Pas facile de trouver une explication. Tout ce que je sais, c'est que j'avais peur. Rappelle-toi, j'avais déjà plus de quarante ans. J'avais mes habitudes de vieux garçon. Peut-être la raison est-elle à trouver dans le mariage de mes parents. A cause de mon père. Ce qu'il a fait subir à ma mère. Elle n'en parlait pas

ouvertement mais je le savais, je voyais ça. Avant leur mariage, elle voulait devenir enseignante. Mais il n'était pas pour que les femmes mariées travaillent. La femme aux fourneaux. Tu connais la rengaine. Ce qui aggravait leur cas, je m'en suis aperçu depuis, c'est qu'elle le croyait aussi. Mais elle a fait une chose, tout de même, elle a continué à lire, jusqu'aujourd'hui, ou presque, parce que sa vue n'est plus assez bonne pour qu'elle puisse lire même les livres écrits en gros caractères. Elle lisait voracement. Et elle prenait des notes, une habitude que j'ai héritée d'elle, apparemment. Pour des raisons qui m'échappent, simplement pour avoir quelque chose à quoi s'accrocher. Elle a encore des centaines de carnets. La marque d'une vie gâchée. Alors que mon père... Quoi qu'il en soit, je ne pouvais tout simplement pas supporter l'idée de les imiter. Jusqu'à ce qu'Helena entre dans ma vie."

Il se faisait tard. J'avais l'impression que nous aurions tous les deux eu envie de continuer de parler toute la nuit, comme nous l'avions fait le soir de la Saint-Sylvestre. Mais il semblait plus prudent d'arrêter là. Tu as pris ma tasse vide, l'as placée sur le plateau et t'es levée. Il y eut un bref instant d'hésitation, avant que tu ne déposes un baiser de vestale sur mon front. *Cher, très cher vieil ami.*

"Veux-tu que j'éteigne la lumière ?

— Pas encore."

Tu as fermé la porte derrière toi. Je gardai l'image de tes longues jambes bougeant sous ton infime peignoir. Je t'entendis éteindre les lumières dans le couloir quand tu t'es dirigée vers la cuisine et puis, finalement, vers ta chambre. Tu as fermé ta porte, doucement, définitivement. Ensuite, la nuit s'est installée.

J'ai essayé de penser à toi. Ta respiration paisible, ton corps au repos. Surimposé sur ton visage : celui de mon inconnue perdue de la gare du Nord, il y avait si longtemps.

Sans doute l'épisode n'avait-il été si touchant qu'à cause de tout ce qui se passait autour. Toutes ces années à Paris... Mon implication avec l'ANC, les réunions précipitées, l'élaboration intellectuelle d'un avenir qui, au moment même où nous élaborions et complotions, ne semblait guère être plus qu'un rêve insensé. Et, bien sûr, nous étions des baiseurs invétérés ; c'était apparemment notre seul moyen de garder un pied dans la réalité.

Maike me revint progressivement à l'esprit, comme la chaleur serait revenue dans mes veines. Je cédai au luxe des souvenirs que je pouvais raviver. Chaque partie de son corps était une pièce du puzzle qu'il s'agissait de reconstituer. La texture de ses cheveux, l'angle de ses coudes, la courbe de sa colonne vertébrale, les fossettes du creux de son dos, sa splendide poitrine dans laquelle je pouvais enfouir toute ma tête. Et le gazon pubien le plus compact, le plus ébouriffé à travers lequel il m'ait jamais fallu trouver mon chemin. Une petite forêt

presque impénétrable, une Amazonie privée dans laquelle s'égarer. Mais quand l'on parvenait finalement à la rivière, glissant entre les roseaux, les hautes herbes, les joncs et le sous-bois, alors on pouvait déraiper sur la boue et plonger, s'immerger entièrement, rester au fond incroyablement longtemps, manquer se noyer, avant de remonter à la surface, à bout de souffle, pantelant et couvert d'une prose pourpre.

Personne n'aurait pu être aussi différente de Maike que Vanessa. Vanessa fut ma demoiselle Vendredi avant Lindiwe. En fait, c'est elle qui m'avait présenté Lindiwe. C'était une fille de couleur. Mais d'une couleur très claire, les joues rosées, des yeux brillants et une grande bouche généreuse – oui, une bouche inhabituellement grande. Sa vivacité et son air de toujours être d'une irrépressible bonne humeur, cause de la plupart de ses problèmes, déterminèrent aussi le cours de notre relation.

Elle m'avait été recommandée par des amis et des connaissances. Quand elle s'est présentée, ayant répondu à une annonce que j'avais placée dans les journaux après avoir égrené un chapelet de secrétaires plutôt catastrophiques, elle venait tout juste de divorcer. Ce qui m'étonna : il était difficile de croire qu'un homme ait accepté de la laisser filer. Néanmoins, elle me raconta bientôt que c'était un vrai con. Non qu'il eût abusé d'elle. A moins qu'on ne puisse classer l'indifférence dans la catégorie des abus – je suppose qu'on pourrait, certes... “J'imagine qu'on devait trop bien se connaître”, m'avoua-t-elle. (J'appris très tôt que la relation entre une demoiselle Vendredi et son employeur, surtout quand il y a une grande différence d'âge, favorise des confidences comme on n'en entend jamais dans d'autres situations. Dans le cas de Vanessa, à cause de ces circonstances particulières, elles semblaient couler de source.) “Nous avons grandi ensemble, littéralement, nous étions comme frère et sœur. Et aussi, je crois que nous nous sommes mariés trop jeunes. Je n'avais que vingt-deux ans, et il avait un an de moins.” Une fois qu'ils avaient eu accepté l'inévitable (bien qu'à mes yeux, d'un regard extérieur, tout cela ne me semblât pas le moins du monde inévitable, flûte !), ils avaient réussi à se débrouiller bon an mal an, sans trop de heurts. Jusqu'à ce qu'il rencontre une autre femme et demande le divorce. Vanessa avait tout juste vingt-huit ans. Cela s'était passé six mois avant qu'elle ne m'arrive, et ses problèmes avaient déjà commencé.

C'est un phénomène que, jusqu'à un certain point, je peux comprendre : la façon dont une jeune femme, belle, récemment divorcée, devient le point de mire de tous les mâles à la ronde. Une cible pour chasseurs. Pas seulement pour les célibataires disponibles mais aussi pour les hommes mariés. En fait, ce genre de femme “libre” paraît encore plus désirable à la brigade des époux. On peut même

trouver vaguement comique la façon dont ils se lancent dans leurs manœuvres d'approche. Mais le comique s'arrête là. Tout cela devient vite révoltant, nauséeux, exaspérant. Plus la femme s'évertue à leur dire que cela ne l'intéresse pas, moins ils la croient. Suffit de trouver le bon ! l'assurent-ils. Allons, bébé, donne-nous une chance. Tu ne le regretteras pas.

Elle est comme un animal malade sur lequel ses congénères s'acharnent. Sa vulnérabilité semble faire ressortir chez les autres leur panique face à leur propre mortalité : ils ne la comprennent pas (pas plus que leurs correspondants humains), ils ne font que la deviner, d'instinct – un instinct qui devient vite meurtrier. Ils n'auront de cesse de tourmenter la victime jusqu'à ce qu'elle soit réduite à une charpie sanglante. Je crains que ce ne soit ainsi que je me représente ces hommes. L'odeur de la vulnérabilité, d'une possible faiblesse, leur est irrésistible : elle leur facilite tellement la démonstration frénétique de l'image machiste qu'ils ont d'eux-mêmes ! Le moindre signe de résistance aggrave les choses : le défi grandit, il ajoute tellement à tout sport sanglant... Les premiers signes de faiblesse d'un taureau dans l'arène enivrent les spectateurs.

Les assauts répétés à la résistance de la cible : Viens, bébé (ou : chérie, mon cœur, ma chatte... et j'en passe), je sais que tu en meurs d'envie, tu en as besoin, tu le veux, je fais ça pour toi, tu sais... Et, quand elle les repousse, tous ces hommes d'un grand raffinement, ces gagnants, ces mecs très bien éduqués (à l'instar des exemplaires jeunes leaders de l'avenir de la résidence universitaire, brandissant les insignes de leur virilité face à Isolde), ils réagissent avec les insultes les plus viles, les plus ordurières : alors, elle devient celle qui les a aguichés, les a provoqués et qui maintenant les trahit, cette salope frigide.

J'ai entièrement retranscrit ce passage (comme si j'avais besoin de me rafraîchir la mémoire) à partir de notes qui remontent à différentes époques de ma vie mais les plus pertinentes sont celles que j'ai prises en écoutant Vanessa. Elle avait dû abandonner un poste de secrétaire bien rémunéré dans l'une des meilleures boîtes de comptabilité en ville, parce qu'elle n'avait plus pu supporter le harcèlement sexuel dont elle était victime. (Quand, à bout de nerf, elle était allée se plaindre au directeur, il l'avait emmenée dehors pour la consoler et l'avait ensuite obligée à revenir avec lui à son appartement, où il avait failli la violer.) Elle avait été forcée de prendre des petits boulots, chez les gens (c'est comme ça qu'elle s'était présentée chez moi, par exemple) ; cela ne suffit pas pour mettre un terme aux avances de la horde assoiffée de sexe. Quand, le soir, elle sortait en boîte de nuit avec des amies, des membres de la harde (les visages changeaient, tout comme les lignes d'approche, mais le désir et l'arrogance...

jamais) déboulaient de nulle part pour tenter leur chance.

Il m'arrivait de la découvrir en larmes ; la plupart du temps, elle était tellement en colère qu'il lui fallait des heures et de nombreuses tasses de thé pour se calmer suffisamment et être capable de reprendre le travail. Entre nous, il n'y a jamais rien eu. Non parce que l'abstinence ait été imposée soit de l'extérieur soit par elle, comme ç'avait été le cas avec Daphné, Isolde, Helena (pendant si longtemps) ou d'autres encore auxquelles je pense, mais parce que son désarroi interdisait toute tentative de ma part. Je la défendais contre l'assaut des mâles bourrés de testostérone. Je *voulais* la protéger, je *devais* le faire ; et, pour une fois, le fait même qu'elle fût belle, et vulnérable, l'assurait que je n'aurais jamais songé à profiter d'elle. (Comme, dans un contexte différent, la confiance de George garantissait que tu étais en sécurité chez moi – et, *a fortiori*, chez toi.)

En fin de compte, ensemble, nous avons trouvé un remède. Il était très simple et très évident, mais nous nous félicitâmes de notre ingéniosité. Et il réussit. Je lui offris une bague de fiançailles, chère à vrai dire, et nous nous sommes mis à sortir ensemble dès qu'elle ou moi voulions aller à un concert, voir un film ou dîner au restaurant. La nouvelle se répandit à une vitesse faramineuse. Vanessa put enfin souffler ; elle était enfin en sécurité. Il resta bien quelques filous qui nous firent piquer une colère de temps à autre mais ils étaient plutôt faciles à gérer. Et cela donna même lieu à certains épisodes comiques : lorsqu'elle était abordée dans un restaurant, par exemple, elle s'excusait pour aller aux toilettes, d'où elle m'appelait avec son portable – et j'arrivais bientôt pour récupérer ma “fiancée”.

En une occasion, au moins, ça s'est mal passé. L'homme en question, qui se trouvait être un cadre éminent, se sentit tellement insulté par le refus de Vanessa qu'il fit un scandale devant tous les clients du Green Point, la traitant de prostituée et moi de souteneur.

“Putain de vieux croulant ! hurla-t-il à mon endroit. Perds pas une occasion de baiser une *halfnaatjie*, hein ? Je permets pas ça. Tu vas voir, je vais vous donner à tous les deux une putain de leçon que vous êtes pas près d'oublier, merde !”

Je commis l'erreur de lui demander de surveiller son langage. “Je dis putain ce que je veux, putain.” Et il me poussa en même temps contre le comptoir.

“Je ne parlais pas de tes jurons, fiston, osai-je, essayant de garder mon calme. C'est la paucité de ton vocabulaire qui m'inquiète.

— La putain de *quoi...* ?” Pendant un instant, il me dévisagea, puis il me donna à la joue un coup de poing qui m'envoya valdinguer.

Sur quoi le gérant émergea de son comptoir et, avec l'aide de deux serveurs, nous flanqua dehors tous les deux. Vanessa suivit de près. Dès l'instant où nous nous retrouvâmes sur le trottoir, elle se mit à

frapper notre assaillant sur la nuque avec son sac à main. La surprise envoya l'homme valser contre moi et, en réaction, il m'asséna plusieurs coups sur le torse, les épaules et à la tête.

“Vous ne pourriez pas appeler la police pour qu'ils embarquent ce voyou ?” demandai-je au gérant avec le peu de dignité qui me restait, vu les circonstances.

“ « Voyou ? » hurla l'homme. Tu m'appelles un putain de « voyou » ?

— Non, juste un voyou ordinaire.”

Son coup suivant me fit atterrir à quatre pattes sur le trottoir. L'affaire aurait vraiment pu mal tourner sans les deux serveurs, qui, assistés par plusieurs de leurs collègues, intervinrent et réussirent à plaquer les bras de l'agresseur contre ses flancs. Je ne réagis pas, notamment parce que j'étais trop occupé à cracher du sang. Vanessa, agenouillée à côté de moi, avait pris ma tête au creux de son bras et me soufflait des mots gentils dont j'aurais bien voulu me souvenir plus tard.

La police arriva quelques minutes après et nous fûmes tous emmenés au poste de Three Anchor Bay. Le gérant du restaurant suivit en voiture. Il fallut un certain temps pour que les humeurs se calment et qu'on puisse passer aux dépositions. Grâce, surtout, au fait que le gérant intervint en notre faveur, tout fut réglé en temps voulu ; et il se trouve que l'agresseur de Vanessa reconnut mon nom lorsque le policier en faction prit – laborieusement – ma déposition : il en resta bouche bée. “Oh, mon Dieu ! Vous êtes l'écrivain ? Oh merde, oh putain de merde !” Il me tendit la main. “Ecoutez, je m'étais pas... Je suis vraiment... Dites-moi seulement ce que vous voulez. N'importe quoi, je vous le jure, je promets que je...”

— A moi de décider, dis-je avec autant de dédain que je pus en montrer à travers mes lèvres tuméfiées. D'abord, vous pourriez vous excuser auprès de Ms Booyse.

— Très peu pour moi”, fit celle-ci en sortant fièrement.

Et ça continua pendant un certain temps : l'officier qui essayait tant bien que mal de tout mettre noir sur blanc, le gérant qui l'interrompait après chaque phrase pour corriger ou ajouter un détail, le cadre qui gémissait non-stop, et moi qui essayais d'arrêter mon sang de couler. En fin de compte, nous quittâmes le poste dans la voiture du gérant, abandonnant sur le trottoir gelé ce putain de champion du monde à ses imprécations et supplications que seules les étoiles écoutaient.

Mais ce ne fut pas la fin de cet épisode-là. Quand nous sommes rentrés à la maison, Vanessa tint absolument, d'abord, à s'occuper de ma bouche (qui n'avait vraiment rien... une dent avait entaillé la joue, voilà tout) puis à me faire allonger sur le canapé de mon bureau avec un petit verre de bon whiskey tandis qu'elle allait à la cuisine me

préparer du thé avec plusieurs bonnes cuillerées de sucre. Ce n'est que beaucoup plus tard, quand l'adrénaline fut retombée, qu'elle éclata en sanglots.

Elle tremblait comme une feuille, encore trop bouleversée pour parler. Elle ne put que répéter, plusieurs fois : "Je croyais que tout ça, c'était du passé.

— Quoi, Vanessa ?

— Il m'a traitée de *halfnaatjie* ! C'est ce mot-là qui lui est venu à la bouche. Métisse. Après tout ce qui s'est passé dans ce pays, nous sommes encore embourbés dans ces questions de Noirs, Blancs, de couleur et le reste. Est-ce qu'on n'est pas censés vivre dans la *nouvelle* Afrique du Sud ?

— C'est un idiot perdu dans la masse. Nous ne sommes pas tous comme lui."

Elle secoua énergiquement la tête. "Ce n'est pas un idiot perdu dans la masse, Chris. Tu ne l'as pas vu ? Il est censé appartenir aux classes dirigeantes. Si c'est ce qu'il pense... c'est la première chose qu'il a dite, c'est la première chose qui lui est venue à l'esprit..., alors, imagine ce que doivent penser les autres !"

Elle se remit à sangloter mais plus de rage que de douleur, cette fois.

Je la tins dans mes bras pendant près d'une heure, je lui parlai à voix basse, essayai d'exorciser sa rage et sa souffrance. Et quand, enfin, elle sembla se calmer, je tins absolument à lui faire couler un bain bien profond et très chaud, et je la laissai dans la salle de bains, alors que je retournai à mon bureau et me versai un autre whiskey.

Je rinçais les verres dans la cuisine quand elle revint, si doucement que je ne l'entendis pas. Elle était enveloppée dans une grande serviette blanche, les pointes de ses cheveux encore mouillées. Il parut inévitable, naturel, que je la prenne dans mes bras et l'étreigne. Elle réagit avec une passion inattendue. Il eût été si simple de poursuivre... Je crois que, tous les deux, nous avons besoin de cet exutoire. Mais quelque chose d'incompréhensible en moi me retint. Ne me demandez pas d'expliquer. Dans la majorité des situations semblables au cours de ma longue existence, je n'aurais pas hésité un instant. S'il y a une chose à laquelle je crois dans les relations, c'est dans l'avertissement impie de Zorba : il existe un péché que Dieu ne pardonne pas : quand une femme réclame un homme dans sa couche, et qu'il ne s'exécute pas. Mais, cette fois-là, je me désistai. Je la tins contre moi pendant un instant encore puis la laissai aller.

Elle me lança un regard incrédule. Elle avait des larmes dans les yeux.

"Nous ne pouvons pas faire ça, Vanessa." Je manquai m'étouffer. "Nous sommes trop bouleversés. Nous ne pouvons pas nous faire ça

l'un à l'autre. Nous ne nous le pardonnerions jamais. Si nous voulons encore faire l'amour ensemble demain, la semaine prochaine, dans un mois ou dans un an, alors, oui, ce sera merveilleux. Mais pas maintenant, tu comprends ?”

Une demi-heure plus tard, je la reconduisais chez elle.

Nous n'en avons jamais reparlé. C'était inutile. Et nous avons continué comme avant, comme si cette nuit-là n'avait jamais eu lieu. Ce qui, dans un certain sens, était la stricte vérité. Vanessa continua d'être ma petite Vendredi. Nous continuâmes de faire des sorties ensemble en prétendant être amants, pour éloigner les rapaces. Mais jamais plus nous n'eûmes un autre moment de faiblesse. Si faiblesse ç'avait été. (Je ne dis pas avoir vécu une vie entièrement monastique pendant les deux années où Vanessa est restée avec moi. Il y eut plusieurs passades sans lendemain, rien de mémorable, ni pour moi ni, dois-je le dire, pour ces femmes. Au cours d'un atelier d'une semaine à Pietermaritzburg, il y eut Charmaine, enthousiaste mais insipide et ordinaire comme un colombard ; à un festival, il y eut Astrid, plaisante, terre-à-terre, à consommer sur place comme un tinta das barrocas ; à Cologne, où j'allais recevoir un prix, ce qui, à mon âge, devient passablement ennuyeux, il y eut Gertrud, maigrichonne, sans grand espoir de jamais mûrir et un peu acide, comme un zinfandel – et moi, je fus plus bas que tout.)

Notre arrangement fonctionnait à merveille. Ce n'était pas seulement une forme de protection pour Vanessa : cela nous apportait à tous deux un sentiment de sécurité. J'avais eu plusieurs expériences décourageantes avec les femmes, quand, sans que je m'y sois attendu, au moment décisif, je m'étais retrouvé incapable de “m'exécuter”. Ce vieux corps auquel je me fiais depuis si longtemps n'était plus d'attaque ; pas toutes les fois, et sans possibilité de savoir à l'avance. Ce soir-là, avec Vanessa, je n'ai aucun doute là-dessus, il aurait fonctionné ; mais ce n'était plus possible entre nous, tout juste un souvenir.

Toutefois, notre relation parvint à son terme. Pas à cause de quelque chose qui se serait passé ou pas entre nous ; non, rien à voir. La politique, pour lui donner un nom : le plus succinct, le plus sale. Et ce pourrait même ne pas être tout à fait le bon.

Sa famille était depuis très longtemps divisée quant à la politique. Ils vivaient à Anthone, où son père était principal de collège. Cet homme doux et pieux soutenait, parce qu'il y voyait un progrès, le nouveau parlement institué par le gouvernement et composé de trois chambres ; les deux frères de Vanessa, qui comprenaient que ce n'était que de la poudre aux yeux, y étaient farouchement opposés. L'un d'eux était en prison depuis des mois, l'autre avait émigré. Ces tensions familiales avaient altéré la santé de la mère. Un jour, à la

suite d'une querelle, elle était partie de la maison. Dans une venelle, elle avait été attaquée par une bande de *skollies* et été victime d'un viol collectif. Elle avait survécu mais sa santé mentale avait été affectée et elle avait été internée à Valkenberg. Quand Vanessa avait atteint l'âge de dix-huit ans, son père était mort en essayant de monter dans un train déjà bondé : repoussé par un contrôleur blanc irascible, il était mort écrasé sous les roues du wagon. Depuis son plus jeune âge, Vanessa était donc conditionnée par la violence et la résistance politique. Le problème, c'est que tout ce qu'elle voulait, c'était mener une vie normale – quelque définition qu'on donne à ça. Mais essayer d'être normale dans une société anormale (fréquenter l'*UWC*, envisager une carrière) se révéla être plus ardu que beaucoup plus d'autres choix qui s'offraient à elle.

Pendant quelque temps après le début de la transition au début des années 1990, un avenir satisfaisant sembla être du domaine du possible.

Les quelques premières années furent une succession confuse de célébrations, d'expectatives, d'euphorie. Puis vint le temps des désillusions. Pour Vanessa, la goutte qui fit déborder le vase, ce fut lorsque l'ANC forma une alliance avec le vieux National Party (supposément rénové) qui, en son temps, avait refusé à son peuple le droit de vote, déplacé des milliers de gens de couleur du District Six et d'ailleurs, reléguant les Hotnots au statut de citoyens de second ordre. Elle ne comprit pas pourquoi tant de gens traités ainsi par le passé choisirent de soutenir cette alliance.

“Quand les Blancs étaient au pouvoir, dit-elle, le regard furibond, nous étions trop noirs pour eux. Ils nous ont jetés sur le sable des Cape Flats. Comme des *meerkats*. Alors, nous avons commencé à travailler pour l'ANC. Nous croyions que Mandela nous rendrait notre dignité d'autrefois. Mais nous n'avions pas compris qu'on ne lui laisserait pas avoir le dernier mot. Et maintenant, nous sommes trop blancs pour les nouveaux nantis et nous voilà encore jetés aux orties. Je ne le supporte plus, Chris. A l'approche des élections, ils se promènent en avion pour briguer nos votes. Et puis ils retournent d'où ils viennent et nous jettent du sable au visage. J'en ai ma claque.

— Quel remède as-tu trouvé ?

— Je m'en vais. Je t'ai dit que mon frère aîné est déjà parti au Canada. L'autre a été pris dans des feux croisés lors d'une escarmouche entre deux gangs. Moi, j'émigre à mon tour au Canada.”

Je dis la chose la plus stupide que j'aurais pu dire : “Et moi, qu'est-ce que je vais faire ?”

Sans crier gare, elle me passa un bras autour des épaules et m'embrassa. “Emigre avec moi, Chris”, dit-elle.

Que c'était tentant ! Mais le Canada est trop froid pour mes vieux

os. Je suis déjà allé pour des conférences à Calgary, à Edmonton, à Vancouver et, plusieurs fois, à Harbourfront, à Toronto. J'y ai rencontré des gens merveilleux. Mais je ne survivrais pas à mon premier hiver là-bas.

Elle continua à travailler chez moi quelque temps. Mais le cœur n'y était plus. Qu'aurait-elle fait si j'avais accepté de l'accompagner au Canada ? Ç'aurait été notre fin, à tous les deux.

Vanessa est donc partie, mais pas avant de m'avoir présenté une remplaçante : Lindiwe. Je suis resté. Peu de temps après, tu es venue. Ton arrivée prouvait que j'avais eu raison, après tout.

Maintenant, je ne sais plus.

“Ma petite brunette.” C’est ainsi que, mentalement, j’appelle encore aujourd’hui une autre fille, même après tant d’années... une fille qui, en un sens, avait rendu possible Vanessa, parce que avec elle, non plus, je n’avais jamais eu de relations sexuelles. Ce n’était pas faute d’essayer mais, dès le départ, elle avait été très claire : le corps et ses besoins, elle les ignorait superbement. Contrairement à ma relation avec Helena tant d’années auparavant, celle-là n’offrait aucune perspective de jamais résoudre le problème par le mariage. Toutefois, je la trouvais tellement fascinante comme personne, et son dévouement à ce en quoi elle croyait (son intransigeance féminine) tellement obsessionnelle qu’il m’était impossible de rompre. Je crois que, pendant des années, elle influença mon choix en matière de femmes ; si elle m’avait bien fait savoir qu’elle voyait là une faiblesse de ma constitution, elle ne tenta jamais d’intervenir, de me faire renoncer, de me forcer à changer. Ce qui m’attirait surtout en elle, c’était la passion qu’elle mettait en toute chose. Et je crois que, peu ou prou, le moindre soupçon de ce genre de dévouement indéfectible, de caractère passionné, chez toute femme que j’aie jamais rencontrée, provoquait en moi une réaction instantanée, telle l’aiguille d’une boussole qui infailliblement pointe vers le nord.

Avec le recul, je comprends que je ne connaissais pas grand-chose d’elle : de sa vie, veux-je dire, de ses origines, de son histoire. Ce que je sais, c’est qu’elle était très jeune quand elle avait perdu son père (elle avait tout juste vingt ans quand je l’ai rencontrée, or à cette époque, il était déjà mort depuis longtemps). Mais il était demeuré l’influence majeure de sa vie ; ses sentiments pour lui étaient quasiment incestueux. Elle m’emmenait souvent le dimanche déposer des fleurs sur sa tombe, des fleurs toutes simples : arums, roses d’Inde ou bruyère. Je devais l’aider à nettoyer la tombe. Elle emportait une petite pelle, comme celles que les enfants ont à la plage, pour retirer les mauvaises herbes et aplanir la terre, presque comme si elle avait fait un lit ou couvert un corps avec un suaire. Elle grattait la terre

avec les mains, si bien que ses ongles étaient tout noirs quand nous rentrions à la maison.

J'ai aussi rencontré sa sœur, qui avait quelques années de plus qu'elle. Une fille mignonne mais plutôt creuse. Elle n'était pas causeuse et semblait s'en remettre à sa cadette dès qu'il y avait une décision à prendre : dans quel restaurant dîner, quel film voir, à quels amis rendre visite ? Il y avait également eu deux frères, qui étaient tous deux morts pendant la [Border War](#) : pour elle, c'était la catastrophe qui avait déterminé le reste de sa vie.

Après la mort de son père, les enfants avaient été élevés par un oncle. (Je n'ai jamais rencontré ce dernier mais, d'après tout ce qu'elle m'en disait, c'était un homme strict et dogmatique. La discipline, rien que la discipline. Comme mon père.) Là était la racine du mal : apparemment, le père et l'oncle ne s'étaient jamais entendus, à la suite d'une vieille querelle familiale qui remontait à l'époque des parents. Le père, autant que je pus le deviner, devait être un être aimable mais buté qui avait façonné le cours de sa vie (en matière de politique, dans ses choix de carrière, en tout) sans se soucier le moins du monde des souhaits de sa famille. L'oncle, à cheval sur les convenances et le conformisme, leur avait vite fait comprendre qu'ils n'étaient qu'une bande de vauriens et qu'ils devraient lui être éternellement reconnaissants pour sa bienveillance après la mort de leur bon à rien de père. Or cela, enflammée qu'elle était par sa féroce indépendance féminine, elle ne pouvait l'encaisser. Le clash, désastreux, était inévitable. Elle ne se laisserait pas dicter sa loi par un homme et encore moins par un tas de merde comme son oncle.

La tante, compris-je, était douce et affectueuse ; la sœur aînée semblait très bien s'entendre avec elle. Mais pas ma petite brunette.

Dans cette relation, mon unique rôle était celui de père confesseur. A cause de la différence d'âge, je présume, elle avait tendance à venir à moi dès qu'elle avait un problème. Il y eut ainsi un épisode avec un jeune homme qui était passionnément amoureux d'elle et qui voulait l'épouser. Au début, elle avait résisté, elle était trop jeune, elle ne se sentait pas prête pour le mariage ; mais il était vraiment très sérieux et semblait beaucoup l'aimer. Je crois qu'elle s'était tournée vers lui surtout parce qu'elle avait vu en lui un allié potentiel contre son oncle. Si bien qu'ils avaient fini par se fiancer, peu de temps avant qu'elle ne fasse irruption dans ma vie. Et c'est alors que les problèmes avaient commencé.

Certes, il avait été plein de nobles sentiments et attentionné mais c'était aussi un être de chair. C'est alors qu'elle me prit pour confident. Il n'arrivait pas à la lâcher, il était toujours à la toucher. Elle commença à se montrer d'une franchise plutôt gênante. Elle pouvait accepter qu'il l'embrasse. Et, quoique avec quelque répugnance au

début, elle pouvait même lui permettre de lui tripoter les seins. Mais, quand il poursuivit ses explorations dans sa culotte, elle trouva la chose alarmante. Pour son bien à lui (elle ne pouvait que le prendre en pitié, il semblait être si enthousiaste !), elle le lui permit ; elle dut même admettre, au fil du temps, que ce n'était pas aussi déplaisant qu'elle l'avait imaginé d'abord... (A ce stade de ses confessions, je commençai à m'interroger sur la vocation de prêtre : imaginez le nombre d'occasions de satisfaction par procuration, et pour une si bonne cause !) Mais quand il voulut qu'elle l'amène au summum et même, en une occasion... oh, s'il te plaît, s'il te plaît... qu'elle la prenne dans la bouche, elle se dit qu'il fallait mettre le holà. Pas vraiment en raison d'un quelconque sentiment de culpabilité, de remords ou de colère mais simplement parce qu'elle pensait qu'il y avait quantité d'autres choses plus intéressantes qu'ils pourraient faire ensemble. ("Ne fais rien dont tu penses que tu pourrais le regretter plus tard, la conseillai-je pieusement ; moi, je n'avais rien à perdre, de toute façon, et cela pourrait même nous débarrasser d'un jeune gars que j'en étais venu à honnir parce qu'on lui accordait des accès et des privilèges qui m'étaient refusés.) Donc, elle rompit. "C'est une affaire classée" : elle n'en dit pas plus. Elle pourrait désormais se tourner vers des préoccupations plus nobles : concevoir un avenir dans lequel elle ne devrait pas toujours dépendre d'un homme.

Ce qui aggrava sa relation avec son oncle. Une fois de plus, elle se tourna vers moi comme vers un substitut du père perdu. Ou, plutôt, pas un père mais un grand-père, ce qui n'était pas tout à fait à mon goût. N'empêche, je devais jouer mon rôle. Pour elle, tout cela était très sérieux, et elle avait besoin de moi.

La conclusion, je m'en aperçois maintenant, était inévitable depuis le tout début. S'affrontaient là deux volontés aussi inébranlables l'une que l'autre, l'objet inamovible et la force irrésistible : bref, le dilemme absolu.

La première fois qu'elle m'en a parlé, je ne pris guère ça au sérieux. Au point que je ne me rappelle pas très bien ce qui l'avait déclenchée. Il était question de ses frères défunts. Elle avait toujours religieusement honoré l'anniversaire de leur mort... elle fleurissait toujours leurs tombes ; cette année-là, pour une raison ou une autre, l'oncle était occupé et fut dans l'incapacité de les mener au cimetière. Elle menaça de faire de l'auto-stop pour s'y rendre. La situation, très banale, dégénéra bientôt. Tout simplement, l'oncle avait institué une règle et elle ne la respectait pas. Et pas en catimini mais aux yeux de tous, comme si elle souhaitait la confrontation. Résultat, sans nul doute, d'une vie passée à se battre, depuis l'époque où son père était encore là. A ses yeux, pas de doute, le jour du Jugement dernier était arrivé.

“Cette fois, il a dépassé les bornes, s’exclama-t-elle. J’ai toujours essayé d’être raisonnable mais, maintenant, il devient carrément pervers. Ça me concerne, moi seule, et pas lui. Je ne le laisserai pas prendre des décisions à ma place.

— Il pourrait te rendre la vie difficile si tu résistes.

— Et alors ? Tu crois qu’elle n’est pas déjà difficile à l’heure actuelle ?

— Peut-être essaie-t-il, lui aussi, d’être raisonnable. Ne pourrais-tu pas prendre un moment pour discuter avec lui ? Peut-être pourriez-vous parvenir à vous entendre ?

— Je ne veux pas comprendre – elle s’échauffait. Je veux simplement dire non.

— Ça ne te mènera pas très loin. Que tu aimes ça ou pas, notre seule chance est le compromis.

— Je suis désolée. Je veux tout ou rien.

— J’essaie seulement de trouver une solution.

— Je ne conçois aucune solution basée sur le compromis.

— Demander l’impossible, ce n’est guère sensé.

— Tu te trompes.” Elle était habitée par sa folie propre. “Ne comprends-tu pas, Chris ? Seul l’impossible vaut la peine qu’on l’exige.

— Je t’en prie, je t’en prie. Tu fais une montagne d’une taupinière.

— Si c’est ce que c’est pour toi... une taupinière... ce n’est plus la peine que je te parle.

— Essaie de prendre du recul. Analyse. Réfléchis bien. Il est question de ta volonté contre celle de ton oncle, pas de vie ou de mort.

— Si la vie, c’est devoir toujours faire les quatre volontés de mon oncle, alors je préfère mourir.”

Quelle aigreur je ressentirais plus tard en me remémorant ces paroles ! A l’époque, je n’y vis que pure fanfaronnade. Après tout, quel était le nœud de l’affaire ? D’accord, elle avait peut-être des raisons d’être bouleversée, en colère, frustrée. Mais tout ce dont elle avait besoin, c’était de prendre un peu de recul.

Pas moyen. Je me rappelle que, pendant l’une de nos discussions à l’époque, elle sortit théâtralement une fleur en papier blanche qu’elle devait avoir cachée dans son chemisier. Elle était froissée, mouillée de transpiration – toute molle. Mais, d’un air quasi triomphal, elle me la jeta au visage. Elle devait prendre de profondes inspirations et avait du mal à parler : “Et ça, alors ? Est-ce que ça... ça ne signifie rien pour toi ?

— Qu’est-ce que c’est censé signifier ? demandai-je prudemment, soucieux de ne pas la contrarier davantage.

— Elle appartenait à mon frère.” Elle se mit à pleurer. “Quand j’avais dix ans, mes deux frères sont sortis, un soir. Ils ne sont revenus

qu'au petit matin. Je n'avais pas fermé l'œil de toute la nuit. J'étais trop inquiète. Quand ils sont rentrés, mon plus jeune frère, celui que j'aimais vraiment beaucoup, m'a vue blottie sous l'escalier. Il m'a embrassée et m'a donné cette fleur. C'était un simple geste d'affection, ludique, presque taquin. Mais j'ai été tellement touchée que j'ai gardé cette fleur pendant toutes ces années. C'est la fleur que je voulais déposer sur sa tombe. Et maintenant ce scélérat veut m'en empêcher.

— Holà, holà, ce n'est guère une façon de parler de l'homme qui a essayé de vous donner, à toi et à ta sœur, un départ dans la vie.

— Il peut se la foutre où je pense, la vie qu'il nous a donnée ! Je te l'ai dit : plutôt mourir.

— C'est de la folie, tu le sais." Je plaidai aussi gentiment que possible.

"Alors, déclara-t-elle avec panache, laisse-nous tranquilles, moi et ma folie !"

Tout cela en valait-il vraiment la peine ? Je ne vois pas comment. A vingt ans et toute la vie devant elle ? Ma petite brunette : et tout d'une beauté à venir. Se supprimer de cette manière... Tout le monde tomba des nues : nous croyions tous que ses menaces n'étaient que bravade d'adolescente, rien de grave. Quelle fin mélodramatique : elle s'était pendue avec une corde attachée à une poutre dans une grange.

Antigone, Antigone, depuis toutes ces années, l'énigme de ta mort me hante. La férocité de ce "Non" que tu hurlais au monde, infatigablement, sans relâche. Pas seulement à ton oncle Créon mais à nous tous, les hommes, même ceux qui t'aimaient mais qui, hélas, ne t'ont pas comprise. Et ma relation avec toi, comme avec Nastasia Filippovna, Dulcinée du Toboso, Lucie de Lammermoor, Anna Karénine ou toute héroïne littéraire, n'a guère été moins passionnée ou moins formatrice que celles avec Anna, Tania, Nicolette, Jenny et toutes les autres femmes qui ont partagé mon lit et l'histoire de mon temps.

Mes incursions nocturnes en Iraq se sont à nouveau enfiévrées après un soupçon d'accalmie la semaine dernière. Les envahisseurs semblent avoir changé d'avis et l'attaque revêt une nouvelle urgence, qui laisserait accroire qu'ils comptent à nouveau en termes de semaines et pas de mois. La 3^e division de l'infanterie us se bat maintenant à la périphérie de la ville sainte de Najaf, tandis qu'au nord une autre ville sainte, Kerbela, est prise pour cible. C'est dans celle-ci, dit-on, que serait enterré le petit-fils de Mohammed, Hussein. Aucune pierre sainte qui ne sera renversée. Toute l'entreprise ne me rappelle rien tant qu'un homme sans scrupule qui veut absolument, par tous les moyens, "se faire" une femme sur laquelle il a jeté son dévolu. Quand, parvenant enfin à ses fins, il halète dans l'obscurité, il découvre qu'il

s'est trompé : ce n'est pas la femme qu'il croyait. Le choix qui se présente à lui est simple : soit il va jusqu'au bout, soit il se retire. Glauque. Tout ce qu'on sait, c'est que, dans l'histoire, il y a quelqu'un qui se fait baiser.

Mon rôle de garde-épouse se prolonge ; notre relation a pris son rythme de croisière. L'électricité du premier soir s'est dissipée et nous nous comportons en bons amis (comme un couple marié ?). Le matin, celui des deux qui se réveille le premier prépare le petit-déjeuner : qui est toujours frugal mais je t'ai au moins convaincue de changer ton régime – la norme ayant été jusque-là, m'as-tu révélé, de trois ou quatre tasses de café bien tassé. Maintenant, tu te satisfais d'une seule. Comment as-tu réussi à garder la santé et à rester belle en menant ce mode de vie pernicieux, voilà qui me dépasse ! Tu dois avoir une constitution exceptionnelle ou bien toute une cohorte d'anges gardiens.

Après le petit-déjeuner, celui qui ne l'a pas préparé fait la vaisselle. Sur quoi, tu t'enfermes dans ton atelier tandis que je rentre à la maison (seul, sauf les deux jours par semaine où tu m'accompagnes pour jouer la demoiselle Vendredi, visite que Frederik semble apprécier autant que moi). Vers le soir, je retourne à Camps Bay et nous sortons au restaurant ou préparons nous-mêmes le dîner ; beaucoup plus tard, je me retire dans ma chambre ou m'installe dans le gros fauteuil de l'atelier pour lire ou remanier mes notes, alors que tu travailles sur tes sculptures. Quand tu dois allumer le four, nous veillons toute la nuit. Je trouve captivant de regarder par l'œilleton toutes les heures, puis toutes les demi-heures et, vers la fin, toutes les dix minutes, et de voir les petits cônes blancs fondre et se recourber. S'ensuit l'attente de douze heures avant que tu puisses ouvrir la porte et vérifier la métamorphose subie par les sculptures. Quelle alchimie !

“On ne dirait pas que tu as... combien as-tu dit ?... soixante-dix-huit ans, quand tu te penches pour regarder par ce trou, dis-tu, m'observant, ouvertement hilare. On dirait un petit garçon.

— Je me sens tout à fait petit garçon quand je fais ça.

— Mais maintenant tu dois aller te coucher, ordonnes-tu d'un air sévère et maternel.

— Pas si tu n'y vas pas aussi.

— Je n'ai pas sommeil.

— Moi non plus.

— Alors, bavardons.”

Alors, nous bavardons. Le sujet auquel tu reviens le plus volontiers, c'est le mariage, qui semble te fasciner plus que tout.

J'objecte : “Il n'y a plus rien à en dire. Tu dois tout savoir maintenant.

- Pas tout, non.
- Faut-il vraiment que tu saches *tout* ?
- Si je ne sais pas tout, il y aura toujours quelque chose chez toi qui m'échappera.
- Dieu soit loué.
- Qu'est-ce que tu as préféré dans ton mariage ?”

C'est une question qui revient très souvent et la réponse n'est pas toujours la même. Cette fois, je réponds : “Je crois que c'était quand Helena était enceinte. Voir grossir son ventre, son nombril qui se retournait comme un gant, ses seins qui enflaient. Qu'elle prenne ma main et la plaque contre son ventre. Ou coller mon oreille contre, sentir le bébé bouger à l'intérieur et réagir. C'était le sien, c'était le mien, c'était le nôtre. Depuis, je n'ai jamais éprouvé à ce point le sentiment de partager quelque chose avec quelqu'un. De temps à autre, nous lui jouions de la musique. Nous ignorions si ce serait un garçon ou une fille...

- Toi, que voulais-tu ?
- Une fille, bien sûr.
- Typique du mâle possessif. Ce n'était pas plus mal que ç'ait été un garçon. Une fille, tu l'aurais complètement étouffée.
- J'ai toujours étouffé les femmes que j'ai le plus aimées.
- Mais à celle-là tu jouais de la musique.”

Je souris en me remémorant la scène : “C'était incroyable, de sentir les différentes réactions du bébé face aux différentes sortes de musique. Sur Beethoven, il sautillait de joie, il donnait des coups de pied, tournait et virait...

- Peut-être détestait-il Beethoven...
- Chopin provoquait un doux balancement. J'ai toujours eu l'impression qu'il gloussait parce qu'il le trouvait amusant. Mozart lui apportait la sérénité et l'endormait.

- Et après la naissance ?
- Une sensation bizarre. Quand il était dans le ventre d'Helena, il faisait vraiment partie de nous. Après, tout à coup, c'était un inconnu, quelqu'un que ni l'un ni l'autre ne connaissions, avec ses propres besoins, ses propres désirs, réconforts et... surtout... inconforts. C'est horrible à dire, mais c'était un intrus.

- C'était un enfant difficile ?
- Pas plus que les autres. En fait, il était formidable la plupart du temps. Mais il était... bizarre. Et brusquement ses besoins se firent plus urgents et immédiats que les miens. La vieille histoire !
- Tu étais jaloux ?
- Oui. Et je ne m'en cachais pas. Je n'arrivais pas à m'y faire, c'était aussi simple que ça.
- Mais tu y es arrivé, en fin de compte. Tu es resté avec Helena, tu

lui étais fidèle. Pendant combien d'années...?

— Nous avons été mariés pendant six ans.” J’abaisse mon regard sur mes mains. Pourquoi m’obsèdent-elles tant, m’effraient-elles tant, en ce moment ? Je bouge mes doigts, je les étudie, comme je le fais si souvent depuis quelques années : les articulations noueuses, les taches de vieillesse. Combien de joies n’ont-elles pas données et connues au fil des ans ? Et que reste-t-il de tout cela ?

A ma grande surprise, tu poses une main sur la mienne. “Ne regarde pas tes mains avec un tel dégoût, Chris. Elles sont pleines de sagesse, elles en savent tant !

— Elles ont la mémoire qui flanche.

— Les mains n’oublient pas, grondes-tu. Les corps n’oublient pas.” Tes doigts se déplacent encore sur les miens, ils les caressent et c’est comme s’ils étaient effleurés par les ailes d’un papillon. “Toutes les femmes que tu as jamais aimées sont là – une pause. Helena est là.

— Je n’ai pas été juste envers elle. Et peut-être à l’égard d’aucune d’entre d’elles.

— Tu es trop dur avec toi-même.

— Comment peux-tu dire ça ? Tu n’en sais rien, Rachel.” Je pousse un soupir et dodeline de la tête. “Tu n’en sais rien.” Je te regarde droit dans les yeux : le profond mystère de ces yeux sombres, de jais ou quasiment. “Surtout en ce qui concerne Helena.

— Mais tu es bien resté marié avec elle pendant six ans ! Ça doit bien signifier quelque chose, non ?

— Je dirai ça à saint Pierre, aux portes du paradis...” J’enserme ta main dans la mienne. La douceur de ta peau, la fermeté des os, les ongles coupés très court. “Il ne m’absoudra pas, Rachel. Je n’ai pas été fidèle à Helena.

— Qu’est-ce qui est arrivé ?”

Dans l’obscurité (nous sommes à la table de la salle à manger, devant les reliefs de notre long repas, une seule bougie, le reste de la maison plongée dans les ténèbres ; de l’extérieur, par les portes-fenêtres, filtrent une faible lueur et le bruit de la mer agitée), dans l’obscurité, je cède aisément à la tentation de la confession. *Amplius lava me ab iniquitate mea.*

“La première fois, dis-je, c’était juste quelques mois après la naissance de Pieter.” Tout ça me revient, tout, maintenant, comme une marée montante. C’était à une conférence d’écrivains à Durban. Un méli-mélo chaotique de jours et de nuits. A la fin de la dernière session, le dernier jour, nous avons été assiégés par une foule de chasseurs d’autographes, d’étudiants enthousiastes, de groupies. Il nous fallut près d’une heure pour en venir à bout. Parmi les derniers assaillants (les inévitables et omniprésentes vieilles dames, de jeunes binoclards, des matrones qui portaient la frustration sur leur visage,

de pâles bas-bleus, de jeunes moulins à paroles, tous déterminés à marquer un dernier point ou à glaner une dernière formule d'une sagesse éternelle) se trouvait une blonde canon avec une tresse épaisse qui lui descendait jusqu'au bas du dos : elle se tenait un peu à l'écart, gênée, eût-on dit, par la présence des autres, mais hésitant tout autant à s'avancer et à se montrer trop intrépide. Je l'avais déjà remarquée dans le public, coincée au milieu des autres et, malgré tout, comme à part, étrange. Comment aurais-je pu ne pas la remarquer ? Pendant mon intervention, nos yeux s'étaient croisés plusieurs fois. On aurait pu croire que des messages tacites passaient de l'un à l'autre. Enfin, tandis que le dernier groupe commençait à s'éclaircir, je forçai franchement le passage, ignorai les commentaires et les questions de la dernière heure, et fonçai droit sur elle, enflammé par l'adrénaline mais cédant, aussi, à mon changement d'humeur : lassitude, ressentiment, le besoin qu'on me laisse seul, pour l'amour de Dieu !

“Il y a assez longtemps que vous attendez, lui dis-je en m'assurant que les autres n'entendent pas. Venez, allons-y.”

Elle ne parut même pas surprise, comme si elle n'attendait que ça depuis longtemps. Nous partîmes tous deux dans la nuit parfumée et affolée d'étoiles.

Et voilà que je ne retrouvai plus ma voiture. Je me rappelai exactement où je l'avais garée mais elle n'y était plus. Pendant ce qui sembla être une bonne moitié de la nuit, nous avons passé au peigne fin parking, rues adjacentes et retour.

Elle finit par me demander, d'une voix très douce et patiente : “A quoi ressemble-t-elle ?

— Une Peugeot rouge.

— Numéro ?”

Je le lui donnai.

“Avez-vous fait toute la route en voiture depuis Le Cap ?

— Bien sûr que non, j'...” C'est alors qu'il me revint que j'avais loué une voiture à l'aéroport. Nous sommes retournés à l'endroit où je l'avais garée et elle était là. J'ouvris la portière pour la fille.

C'est seulement quand j'ai mis le contact qu'elle a éclaté de rire, avec un abandon si joyeux que je ne pus m'empêcher de crouler de rire moi aussi. Soudain, j'eus l'impression de la connaître depuis toujours.

Je ne connaissais pas très bien Durban mais je me suis dirigé vers la mer. Quelque part, aux petites heures du jour, nous avons trouvé une plage déserte. Quand nous sommes descendus de la voiture, nous avons l'un et l'autre ôté nos chaussures et les avons laissées dans l'habitacle. Je lui tendis la main : elle la prit dans la sienne. Nous avons marché dans la nuit, qui embaumait d'invisibles fleurs tropicales, d'étoiles et d'ozone. Nous nous taisions. Loin de tout, nous

nous sommes arrêtés, embrassés, déshabillés et nous avons fait l'amour. Elle était encore vierge et je lui fis mal. Mais, quand je voulus marquer une pause, elle appuya fort sur mes fesses et me fit rentrer en elle. "N'arrête pas, n'arrête pas, je t'en prie, n'arrête pas."

Nous sommes restés allongés là longtemps, rechignant à retourner au monde. A l'heure où, encore nus, nous sommes retournés à la voiture, les premiers soupçons d'une lumière mate miroitaient sur la mer et les étoiles s'estompaient.

"Merci, dit-elle avec une politesse presque comique. J'attendais depuis longtemps que ça arrive.

— Comment t'appelles-tu ?

— Ça n'a pas vraiment d'importance."

Elle m'indiqua le chemin jusqu'à l'immense demeure où elle habitait, enfouie dans une jungle de bougainvilliers violets et d'hibiscus rouges, dans une lointaine banlieue que je serais incapable de retrouver.

Avant que j'aie eu le temps de sortir de la voiture pour lui ouvrir la porte, elle était déjà dehors, elle m'envoya un baiser. Avec un douloureux sentiment de perte, je l'observai qui s'éloignait. Elle avait ses sandales vertes et sa culotte à la main.

"Et c'est tout ? demandes-tu après un silence.

— Si seulement... Ç'aurait dû s'arrêter là, oui.

— Mais...?"

Je n'ai d'autre choix que de te raconter la suite. Un mois, deux mois plus tard, je reçus une lettre d'elle, envoyée chez mon éditeur, qui l'avait fait suivre. Il n'y avait pas d'adresse et elle n'était pas signée, mais les trois pages d'une impeccable calligraphie procuraient un compte rendu étonnamment humoristique des séquelles de notre escapade. De menus détails, surprenants quoique attachants, sur la douloureuse découverte de grains de sable à l'intérieur d'elle, et l'effet insoutenable du sel de mer sur les muqueuses. Le tout suivi par un compte rendu un tantinet plus déconcertant sur la façon dont, le lendemain matin, son père l'avait découverte en train de faire tremper sa petite culotte maculée de sang dans la salle de bains, et dont elle avait effrontément, ouvertement provocatrice, répondu à son interrogatoire furibond en annonçant qu'elle avait couché avec Chris Minnaar. Et alors ? Il avait ensuite menacé de prendre le prochain avion pour Le Cap et de me flanquer une dérouillée, sur quoi il avait baissé de ton et décidé d'écrire tout simplement à mon épouse pour l'informer de ce qui s'était passé, jusqu'à ce que sa fille ait réussi à le convaincre de n'en rien faire et d'accepter de s'en tenir à une semaine de rumination. Tout cela s'achevait sur un moment serein de réflexion : maintenant que tout est revenu à la normale, que la bataille

est perdue et gagnée, je sais que ça en valait la peine et je recommencerais n'importe quand. En fait, si seulement je pouvais...

Il était exaspérant de devoir laisser les choses telles quelles. Mais que pouvais-je y faire ! J'eus quelques palpitations à l'idée qu'un géniteur furieux pourrait débarquer sur notre *stoep* ; mais, au fil des jours, l'éventualité se fit de plus en plus improbable. Et tout revint à la normale – ou ce qui passait pour la normale. Même si je me réveillais encore certaines nuits avec une érection lancinante, mais aussi avec un inexplicable sentiment de crainte, et un beaucoup plus explicable sentiment de culpabilité.

Et puis une deuxième lettre arriva, à peu près un mois après la première. Cette fois, elle était signée : Marion de Villiers. Ce qui ne lui allait pas, mais alors, pas du tout ! Comment cette créature de la nuit, cette nymphe de l'eau salée, cette vierge du premier sang pouvait-elle porter un nom comme Marion de Villiers ? Ma première réaction fut : je ne veux plus rien savoir de cette affaire. Ça change tout, ça gâche tout. Qui plus est, cette fois, elle avait écrit son adresse au dos de l'enveloppe.

A partir de ce moment-là, précisément parce que je ne voulais pas retourner là-bas, dans aucune circonstance, je sus que j'y retournerais. Je refoulai l'idée vaillamment : c'était absurde, c'était ridicule, tout ça ne pouvait tourner qu'à la désillusion. Mais il fallait que j'y retourne.

Pendant plusieurs semaines humiliantes, il y eut un échange constant de lettres ; sur quoi, je trouvai une raison pour retourner à Durban. (Il y eut une complication majeure, Helena ayant déclaré qu'elle aimerait m'accompagner, ce qui nécessita l'élaboration hâtive de toute une série de nouvelles dispositions et d'explications adéquates, qui banalisèrent et ternirent encore une entreprise déjà bien peu ragoûtante). Je partis, seul.

Marion vint me chercher à l'aéroport. Cette fois, je devais séjourner chez elle ; les parents étaient partis en vacances. Ce qu'elle n'avait pas prévu, c'est que sa sœur aînée, mariée, romprait avec son époux tout à fait inopinément ce week-end-là, justement : elle s'était réfugiée dans la demeure familiale, cœur brisé et furieuse contre la gent masculine en son entier. Il était encore temps de prendre une chambre dans un hôtel. Mais Marion, de plus en plus manipulatrice et de moins en moins la sirène de la plage que j'avais connue miraculeusement (jadis, oh, dans une autre vie, oui, sur d'autres rivages), avait décidé que ce serait la demeure familiale ou rien. La sœur, m'assura-t-elle, était trop anéantie pour se montrer et resterait sans doute prostrée dans sa chambre.

Les choses se passèrent différemment. La sœur, dont ma mémoire refuse avec obstination de me restituer le nom, nous dénia catégoriquement le droit de partager une chambre. ("Cet homme,

l'entendis-je crier, est marié, bonté divine, Marion !") Pour la plus grande partie de la soirée, lorsque nous fûmes rentrés du restaurant, la donzelle Marion et sa sœur anonyme s'affrontèrent dans la salle à manger, tandis que je boudais dans la petite chambre à coucher de Marion à l'arrière de la demeure. Je fus tenté de déclarer forfait et de partir, mais, chaque fois que la sœur allait à la salle de bains ou à la cuisine, Marion s'esquivait pour venir m'implorer (Oh s'il te plaît, s'il te plaît !) de rester : cela ne prendrait que quelques minutes encore, une heure au plus – ensuite, elle reviendrait se blottir dans mes bras. Or, un peu après minuit, elle se présenta à ma porte, le visage enflé d'avoir trop pleuré, pour m'annoncer qu'elle allait passer la nuit dans la chambre de ses parents. Pendant quelque temps encore, j'espérai qu'à un moment donné elle viendrait en catimini, et nue comme sur la plage, jusqu'à mon lit ; mais, lorsque je m'aventurai dans le couloir une ou deux fois, la lumière de la salle à manger, où la sœur aînée montait la garde, brillait encore résolument ; à la fin, de guerre lasse, je m'endormis sur le lit virginal de Marion. Du moins, cette fois, elle n'aurait pas de sable dans sa foufoune, songeai-je méchamment.

Le matin, j'eus à peine le temps, en sortant de la salle de bains, d'entendre une conversation entre les deux sœurs. Je compris que la sœur aînée avait reçu un coup de fil qui lui ordonnait de se rendre sur l'heure au bureau de son avocat. Se précipitant sur la lourde porte en bois, qu'elle fit claquer derrière elle en sortant, elle hurla, hargneuse : "C'est parfait, maintenant vous pouvez avoir cette foutue baraque à vous tout seuls !"

Ce qui suivit fut encore pire. S'enveloppant autour de moi comme une liane pot de colle et sangsue, Marion m'exhorta à l'emmener dans la chambre des parents où nous pourrions jouer à la bête à deux dos. L'idée seule me fit frémir. Je ne craignais pas d'être incapable de m'exécuter sous pression : j'ai le regret de dire qu'à cette époque il n'y avait aucune coordination entre mon esprit et ma queue : laquelle allait – et venait – à sa guise, que j'approuve ou pas. Mais toute l'affaire était devenue trop compliquée, trop sordide. La culpabilité que je ressentais à l'égard d'Helena me rongait comme le renard que le petit Spartiate, dans la légende, cachait sous sa veste et qui lui dévora le cœur. Dès que je pus me dégager, je commandai un taxi et partis. Marion resta à broyer du noir dans sa chambre et ne vint même pas me souhaiter bonne route.

"As-tu au moins retenu la leçon ? demandes-tu, compatissante mais incapable d'étouffer un gloussement.

— Pour ça, oui ! Jamais faire l'amour quand la sœur est dans la pièce d'à côté.

— Mais est-ce que ça t'a guéri de l'envie de vagabonder ?"

A cette question j'ai du mal à répondre. Mais comment pourrais-je te mentir ? "Non. Ça n'était que le début.

— Explique-moi : *pourquoi* ?

— Qu'est-ce qui te fait penser que je connais la réponse ?

— Je suis désolée, Chris, je ne peux pas gober ça. Tu n'es pas un de ces êtres primaires qui ne suivent que leur instinct. J'exige de savoir – un silence. Et je crois qu'il est temps que, toi aussi, tu saches."

Je ne peux m'empêcher de sourire. "Si tu y tiens. Mais je ne peux pas promettre que ça nous mènera loin. Je suis d'accord qu'on ne peut éviter d'essayer de trouver des réponses et des raisons, ça fait partie du jeu. Mais il n'y a pas que ça qui nous définit, hein ? Surtout en amour. Peut-être l'amour commence-t-il là où le langage s'arrête. C'est pourquoi on dit « faire l'amour » : le corps participe à la création de quelque chose qui n'existait pas avant. Nous le *faisons* littéralement, nous lui donnons vie et forme."

Un petit sourire crâneur : "Ne serais-tu pas en train de réduire le corps aux organes sexuels ?"

Pendant un instant, l'expression me choque et me fait dévier de ma ligne de pensée, mais je me reprends : "Non, Rachel, il y a bien plus : les yeux, les mains, les pieds." J'hésite un instant, et puis je lève la main avec une audace qui me surprend moi-même. "Et jusqu'à un petit grain de beauté sur la pommette." J'ose le toucher du bout du doigt.

Tu me grondes : "Voilà que tu idéalises, tu redeviens romantique.

— Non. Parce que j'accepte le corps avec toutes ses carences, ses faiblesses, ses défaillances et ses mauvaises odeurs. Mais, de même que je ne réduis pas le corps à sa beauté et à sa séduction, de même je ne peux jamais le trouver seulement laid et répugnant. Il est tout cela à la fois, et plus encore. Toujours plus. N'est-ce pas exactement ça : ce plus qui nous fait humain ?

— Tu t'es beaucoup éloigné de ma question, Chris.

— Je ne crois pas, non. Ecoute-moi. J'étais avec Helena : je crois que je peux dire que j'étais heureux avec elle, même si nous utilisons la notion de bonheur trop à la légère. Du moins nous n'étions pas malheureux, nous avions un enfant, nous menions une vie passablement confortable et, dans l'ensemble, nous fonctionnions plutôt bien. Je ne recherchais pas l'aventure parce que je ne trouvais pas de satisfaction à la maison ou parce que mon épouse ne me comprenait pas, ou quelqu'une des excuses habituelles auxquelles tu peux penser. J'avais ce dont j'avais besoin... mais les choses sont-elles jamais aussi simples ? De quoi un homme a-t-il réellement besoin ? Tout ce que je cherche à dire, c'est que quelque chose en moi voulait davantage et c'est encore le cas aujourd'hui. Honnêtement, je ne pense pas être un cas isolé, il n'y a rien de plus humain."

Ton regard, inflexible, dit non. “N’est-ce pas là tout le problème, Chris ? Tu cherchais désespérément, maladivement, ce quelque chose ailleurs, toujours ailleurs, chez autrui, chez les femmes, plutôt que d’accepter que le seul havre que tu pourrais jamais trouver était en toi-même ?

— Et le paradis, alors ! – j’insiste. J’ai toujours pensé que le paradis était le seul véritable accomplissement auquel nous pouvions aspirer : je veux dire : cette chose qui nous comble, qui nous apporte la complétude... or le propre du paradis est de n’être jamais là, d’être toujours ailleurs.

— Ce genre de paradis n’appartient pas à la réalité, ce ne peut être qu’un rêve, une illusion.

— Tu ne crois pas que les rêves soient pertinents et indispensables ?

— Ça dépend encore de l’endroit où on les cherche : en nous ou à l’extérieur.

— Je ne suis pas certain que la distinction soit capitale. Tant que nous sommes d’accord que le paradis est nécessaire. Aussi nécessaire que le fait qu’on ne peut jamais l’atteindre. Nous n’y pensons pas depuis un instant qu’il nous échappe... parce qu’il ne peut durer plus d’un instant. Etais-je au paradis avec Driekie dans le figuier ? Absolument pas. On aurait pu le croire. Pendant un instant. Mais je ne peux penser à Driekie sans me remémorer l’horrible prélude avec ce pauvre petit David ou la terrifiante séquelle de l’épisode quand elle et ses sœurs m’ont humilié. De même que je ne peux penser à Marion sur la plage sans me rappeler aussi mon bref séjour chez elle. Même l’inconnue de la gare du Nord. L’instant où je l’ai entrevue n’a pas eu de conséquence. Mais je l’ai perdue sans même avoir eu l’occasion de lui parler.”

Tu ne réponds pas immédiatement mais, au bout d’un moment, hochant la tête : “Elle ne pouvait représenter un instant de paradis que dans la mesure où elle devenait une partie de toi-même. Ce qui nous ramène à ce que je disais au début.

— Voyons... tu ne comprends pas ? Même si elle est en moi, elle m’entraîne néanmoins à l’extérieur, à la recherche d’autres moments paradisiaques, d’autres manifestations du paradis.

— Seulement si tu cherches une excuse pour courir les jupons, si tu continues de rechercher le paradis là-bas, dehors, à courser chaque fufoune dont tu renifles un relent. A longue échéance, ça n’en vaut pas la peine, parce que tout ce qui t’importe chez ces femmes, c’est quelque chose que tu as déjà en toi. Il faut que tu l’acceptes, voilà tout.

— Comment pourrais-je renier l’instinct qui fait que je suis humain ?

— Conneries. Qui es-tu pour dire ce qui est humain et ce qui ne l’est

pas ? Est-ce que l'envie de baiser est plus importante que l'envie de partager ou simplement d'être ensemble ?

— Est-ce que tout ça ne peut pas être des expressions du même désir ? Est-ce que quiconque se suffit jamais totalement ? Et Hegel, alors : Tu es, donc je suis ?

— L'envie de partager, c'est différent de lier ta vie irrémédiablement à celle d'autrui ou, pire, d'éprouver le besoin qu'autrui soit totalement dépendant de toi.

— Il y a des aberrations individuelles. Mais ça n'invalide pas le désir.

— Le besoin qu'éprouve don Juan de baiser, c'est le désir de fuite. Il ne peut affronter la solitude, alors il a besoin de s'imposer. Déséquilibre des pouvoirs. Dans le désir de partager il y a, au contraire, une reconnaissance implicite de l'égalité entre les partenaires. C'est tout à fait différent.

— Ça n'en reste pas moins un besoin de se dépasser.

— Le problème que me pose ta démonstration, Chris, c'est que tu fais entièrement dépendre ton concept de ce qui est « humain » et de ce qui ne l'est pas. Est-ce que ce caractère « humain » ne nous laisse pas le choix, précisément ? S'engager ou ne pas s'engager ?” Tu te penches en avant. “Est-ce que tu crois que, moi, je ne suis jamais attirée par un autre homme ? Même si j'aime énormément George ? Mais je ne le trahirais jamais, jamais. Parce que je choisis, les yeux ouverts, de rester avec lui.

— Et si lui avait une aventure ?

— Je respecterais sa capacité à exercer sa liberté de choix, et puis je lui dirais de foutre le camp.

— Tu ne le ferais pas.

— Que tu crois.

— Même s'il vient se confesser et te demander pardon ?

— Le besoin d'absolution ne peut effacer l'acte. Ce serait encore une trahison.

— Ne crois-tu pas que le terme « trahison » est un tantinet exagéré ?

— Non, il est parfaitement approprié. Je ne peux imaginer pire que trahir la confiance d'autrui.”

Un autre souvenir brise la barrière qui s'est manifestement dressée pour l'empêcher si longtemps de me revenir : le seul, de toute mon existence, que je souhaiterais vraiment gommer définitivement. Le dernier jour que nous avons passé ensemble, Helena et moi. Notre dernière dispute dans la voiture, et le petit Pieter qui pleurait sur le siège arrière. Notre dispute à cause d'une autre femme. Ironie du sort, l'une de mes passades les plus insignifiantes. Inconséquente, dirais-je, si ce n'est qu'elle a eu de terribles conséquences. Depuis quand Helena était-elle au courant de mes écarts, je l'ignore encore. Mais, ce jour-là,

sa patience depuis trop longtemps mise à l'épreuve faillit. Son joli minois s'enlaidit sous le coup de la colère. Ses paroles furent marquées au fer rouge dans ma mémoire : pas seulement à cause de l'accident qui survint à peine quelques minutes plus tard mais, aussi, en raison de ces mots mêmes. "Ce n'est pas parce que tu as couché avec elle, Chris. C'est déjà difficile à admettre mais je crois que j'aurais pu m'en accommoder. Non, c'est que tu l'aies fait et que, maintenant, tu essaies de le nier. Ça, c'est de la trahison. Le fait que tu me méprises tellement que tu ne juges pas nécessaire de devoir être honnête avec moi. C'est ça que je ne peux te pardonner." De rage, elle m'agrippa le bras. Et moi, violemment, aveuglément, je tentai de dégager mon bras. Et la voiture dérapa sur la chaussée mouillée.

"A quoi penses-tu ?" demandes-tu doucement.

Je hoche la tête et te lance un regard un peu éberlué. Il me faut un instant pour revenir au fil de notre conversation. C'est alors que, un tantinet surpris moi-même, je te raconte mon souvenir.

Toi aussi, il te faut un instant pour réagir. Sur quoi, tu demandes, à voix basse : "T'es-tu pardonné ?

— Toi, peux-tu me pardonner ?

— Ce n'est pas de mon pardon dont tu as besoin mais du tien", répliques-tu plus gravement que je ne l'aurais imaginé.

Pendant un bon moment, il semblerait que nous devions nous en tenir là. Puis, avec une urgence dont je suis presque honteux, je demande : "Ne crois-tu pas qu'une infidélité peut être une expérience enrichissante ? Elle accroît et complète notre personnalité, elle nous fournit d'autres expériences à partager avec notre partenaire. Vois-tu, c'est ce que je ressentais, souvent, en revenant vers Helena.

— Chris ! C'est vraiment l'excuse la plus banale qu'on peut inventer.

— Elle n'en est pas forcément moins vraie.

— Désolée. Je ne te suis pas.

— Parfois, ce sont les choses que nous ne comprenons pas qui rendent la vie intéressante, ne crois-tu pas ? Aux yeux de Créon, Antigone était folle. Elle n'était attirée que par l'impossible. Et comment « expliquer » Nastasia Filippovna ? Mettre Rogojine au défi... lui demander d'aller chercher l'argent... le brûler quand il l'apporte et tout de même partir avec lui dans la nuit ?

— Et se faire assassiner par la même occasion.

— Je suis persuadé qu'elle était consciente du risque qu'elle encourait. Et elle était prête à le prendre.

— C'est un plaidoyer en faveur de la folie ?

— Un certain genre de folie, je pense, oui. A moins que la liberté ne te pose problème.

— Pas le concept en soi, non. Mais si on ne mesure la liberté qu'à l'aune de soi, de ses besoins, de ses désirs, je la trouve problématique.

Ça affecte la notion qu'on a de l'amour, non ? Dès qu'on y introduit une autre personne que soi, on ne peut plus rien exprimer en termes de « moi je veux, moi je, moi je ». On devrait être assez mûr pour ne pas penser qu'à notre plaisir égoïste.

— Crois-tu réellement que j'ai gâché ma vie, qu'elle a été fondée sur des illusions et de fausses bases ?

— Pas du tout. C'est ta vie et j'ai l'impression que tu l'as toujours vécue selon tes désirs parce que tu n'y as jamais admis autrui. Pour toi, ça pouvait marcher. Ça a marché, de toute évidence. Pour moi, ça ne fonctionnerait pas. Ça ne pourrait pas fonctionner.

— C'est une accusation ?

— Le seul fait que tu puisses penser ça confirme que tu n'es pas aussi libre que tu espérais l'être.

— Plaît-il ?

— Tu as l'air d'être troublé par ce que je pense. Mon opinion t'importe. Ça t'impose des limites.

— Bien sûr, ton opinion m'importe ! Parce que je tiens à toi.

— Mais pas assez pour envisager de changer ta vie.

— Ce n'est pas au vieux singe qu'on apprend à faire la grimace.

— Si le singe voulait bien coopérer...

— Ce n'est pas le cas de celui-ci.

— Dommage." Ton regard semble à la fois me défier, me prendre en pitié et se moquer de moi.

Partager, as-tu dit. Etre ensemble, simplement. Combien de tout cela disais-tu avec conviction, et combien purement pour le plaisir de parler ? Car je devais apprendre que la discussion était l'un de tes grands plaisirs dans la vie. Tu m'as, en tout cas, à ton insu, renvoyé à mon mariage et à la façon dont il avait été encadré par mes rencontres avec Melanie : la soirée brumeuse sur les rochers juste avant notre mariage ; et, après l'accident, le jour sur la plage où Melanie et moi avons repris ce que nous avions laissé en plan mais où, par la suite, tout à coup, elle a fondu en larmes. Entre ces deux parenthèses, Helena m'avait procuré la sécurité, une existence prévisible, sa compagnie ; exactement ce dont j'avais besoin, exactement ce à quoi je souhaitais échapper. Plus âgé, je me suis mis à regretter, amèrement, ce port d'attache auquel l'on peut toujours revenir, tel Ulysse hanté par l'étoffe de lune de Pénélope. Plus d'une fois, j'ai sérieusement envisagé de me remarier mais le risque me parut trop grand ; je m'habituais trop à avoir mon espace à moi, mes horaires (même s'il s'agissait surtout de longues plages d'écriture). Egoïste, égocentrique, certes. Sans nul doute. Mais cela permettait d'éviter aussi que d'autres ne soient pris dans le maelström de ma vie et n'en souffrent. En même temps, c'était renoncer à la stabilité qui, avec

Helena, avait contribué, de façon tellement ironique, et peut-être perverse, à donner un sens à mes errances.

Tout ça, c'est si loin... J'ai décrit les débuts tâtonnants, les premiers aperçus de paradis. Mais il y eut une expérience qui me fit franchir un palier, j'eus mon propre rite de passage, pour lequel, pour une fois, je reste redevable à une femme plus âgée que moi. Pas tellement plus âgée, après tout : elle avait trente-cinq ans et moi douze de moins mais cela suffisait pour faire la différence. Anna correspondit dans ma vie à un tournant de l'histoire de l'Afrique du Sud, la victoire en 1948 du NP. Les seules autres élections qui m'aient marqué à ce point, ce sont celles de 1994, premières élections libres du pays, que j'ai célébrées avec Jenny. J'y reviendrai plus tard.

Pour les Sud-Africains de couleur, 1948 marqua le début d'une descente aux enfers ; pour les Afrikaners, un premier pas vers l'émancipation politique ; pour moi, ce fut une libération très intime. Jusqu'alors, les joies du sexe avaient eu tendance à s'accompagner de culpabilités et de craintes de damnation : Katrien avait apporté les sinistres reproches du péché et du châtiment liés à la joyeuse découverte du *filimandorus* ; Driekie dans le figuier avait été suivie par l'effroyable bacchanale de mes jeunes cousines ; le souvenir de la reine de la glace Isolde était terni par la soirée dans la résidence des garçons. Anna fut un plaisir pur.

Anna Van der Watt était secrétaire au bureau du NP de notre circonscription, situé dans l'immeuble où mon père avait son étude. En des temps plus éclairés, elle aurait eu des employés sous ses ordres mais, à cette époque, la position de secrétaire était la plus élevée à laquelle une femme pût aspirer. Eminemment capable, elle savait merveilleusement s'y prendre avec les gens et son énergie, son ambition, son enthousiasme devaient avoir fortement contribué aux résultats dans la circonscription. Elle était veuve depuis peu. Son mari, un chasseur de gros gibier assez connu, avait été abattu par un collègue lors d'une chasse dans ce qui s'appelait alors le Sud-Ouest africain : un tragique accident, disait la version officielle, un acte diaboliquement bien préparé par un homme qui avait depuis longtemps jeté son dévolu sur Anna, disaient certaines sources fiables. Si cette dernière version était vraie, les deux amants géraient la situation avec un art consommé car, du moins à notre connaissance, ils ne se virent absolument pas après l'accident. (Jusqu'à ce que, sans crier gare, ils se marient, à la surprise générale, dix-huit mois plus tard.) Selon la version à laquelle on souscrivait, on connaissait Anna sous le sobriquet "la Veuve joyeuse" ou "la Veuve noire". En tout cas, ce n'était certainement pas le genre de femme qu'un jeune homme au teint rose, frais émoulu de l'université et muni d'un LLB (avec félicitations du jury), aurait dû fréquenter. Je n'avais d'ailleurs pas eu

l'intention de le faire.

Mais il se trouve qu'au cours des dernières semaines folles qui précédèrent les élections, quand quiconque était disponible fut enrôlé par le parti et invité à bouter le SAP (et les Noirs) hors de notre vue, je changeai d'avis. Je me mis même à la trouver séduisante, avec ses boucles châtain foncé, ses yeux verts, sa poitrine abondante et sa grâce féline. Mais j'en restai là. Elle était trop vieille pour moi ; elle ne m'accorderait pas un regard. De plus, j'étais trop timide et inexpérimenté pour agir de mon propre chef, sans compter que plusieurs adhérents de poids avaient montré leur intérêt.

Le lendemain des élections, tandis que l'un après l'autre les résultats étaient proclamés à la radio dans tous les foyers, les magasins et les bureaux de la ville, la population commençait à céder à une sorte d'hystérie encore contrôlée. Le soir du second jour, lorsque l'improbable nouvelle selon laquelle la victoire des nationalistes fut un fait accompli, ce fut de la folie. A la mairie furent organisées des festivités grandioses, qui débordèrent dans les rues, sur les places, dans les terrains vagues, avec des feux de joie, des feux d'artifice, des bals et de la bamboche jusqu'aux petites heures du jour. Tout cela ne fournit qu'un fond sonore à ma petite célébration personnelle.

Ce qui arriva, c'est que mon père m'avait chargé de fermer les bureaux en fin d'après-midi, après que tous les organisateurs et sympathisants seraient partis à la fête. Mais j'étais tellement pris par les événements que j'avais oublié. Ce n'est qu'au moment, un peu après huit heures, où, jouant des coudes dans la mairie pour aller écouter les discours (le NP était encore mon parti, celui que j'avais choisi en toute liberté, et je participai à l'effervescence générale), j'aperçus mon père sur l'estrade avec les dignitaires, que je me rappelai que je n'avais pas fermé le bureau. Ce n'était pas grave : à l'époque, il ne régnait encore aucune insécurité et presque tout le monde avait rejoint le centre-ville pour faire la fête ; mais je savais combien mon père était maniaque. Je traversai donc la foule en sens inverse et me retrouvai dans la nuit fraîche mais tonique de la mi-mai.

Les bureaux étaient plongés dans l'obscurité et ma première impulsion fut de fermer de l'extérieur et de retourner à la mairie. Mais, Dieu sait pourquoi, je décidai de vérifier que tout était en ordre, que toutes les fenêtres étaient fermées, le mobilier à sa place, selon les désirs de mon père. Quand j'ouvris la porte de son bureau (la porte dont il émergerait quatre ans plus tard pour se retrouver face à Bonnie et à moi), j'entendis un bruit. Je me figeai. Un cambrioleur ? Un clochard ? Un chat ? J'allumai la lumière.

Anna était installée au bureau de mon père ou, plutôt, ratatinée dessus, les cheveux ébouriffés. De toute évidence, elle venait de pleurer. Elle leva la tête quand j'allumai. Difficile de dire lequel des

deux fut le plus surpris. Elle poussa un petit cri et moi, gêné, je marmonnai une excuse : “Désolé... je ne savais pas... je ne m’attendais pas à trouver quelqu’un ici... je venais seulement...”

Elle s’était déjà levée ; elle lissa ses cheveux, s’essuya le visage avec le revers de la main. “Non, c’est ma faute, je n’aurais pas dû me trouver ici. Je...”

— Pourquoi n’êtes-vous pas allée à l’hôtel de ville ?

— Je n’avais pas envie de me retrouver au milieu de la foule. C’est... *ag, sommer*... que...” Elle prit une profonde inspiration et se ressaisit : “... Je suppose que j’étais tout simplement fatiguée après ces derniers jours, ces dernières semaines.” J’appris plus tard que, malgré tout le travail qu’elle avait fourni pour le parti, mon père avait oublié de l’inviter à la célébration, et, beaucoup plus tard, j’en vins à l’évidente conclusion qu’elle l’aimait en secret depuis longtemps, peut-être même bien avant les deux chasseurs.

“Mais votre place est là-bas, Anna. Après tout ce que vous avez fait.

— Ma place n’est nulle part, fit-elle, s’apitoyant sur son sort. Tout le monde se fiche de ce que j’ai fait.”

Je la regardai droit dans les yeux. Son attitude ne collait pas avec l’impression que j’avais eue d’elle quand nous avions travaillé ensemble ; la secrétaire sans faille, infatigable et toujours souriante, qui savait plaisanter avec les hommes, repousser expertement leurs prévisibles avances sans les vexer, faire tout ce qu’on exigeait d’elle et en redemander ; sans compter qu’elle apportait souvent au bureau des assiettées entières de *beskuit*, de meringues et de tartes au lait maison pour égayer nos pauses thé et café.

“Je vous ai dérangée. Voulez-vous que je m’en aille ?

— Non. Restez. J’étais fatiguée, rien de plus. Toute cette pression finissait par devenir insupportable. Je crois que j’ai assez vu de gens pour l’instant, *certain*s, particulièrement...” Elle laissa sa phrase en suspens.

“Mon père, par exemple ?

— Ce n’est pas ce que j’ai dit.

— Pas nécessaire de préciser. Je le connais bien, vous savez.

— Il y a sans doute des parties de lui que vous ignorez.

— Lesquelles ? Supérieures ou inférieures ?”

Elle sourit. La glace était brisée.

Ce qui me permit de proposer : “Et si nous allions faire un tour ?

— Tant que ce n’est pas en ville.

— Nous irons dans un endroit désert.

— Formidable.” Elle me lança un regard de braise que je ne lui avais jamais vu. D’ailleurs, gagné par une chaleur qui me titillait, j’étais en train de m’apercevoir qu’il y avait beaucoup de choses en elle que je n’avais pas remarquées auparavant.

J'éteignis les lumières. Nous allâmes ensemble jusqu'à la porte d'entrée. Lorsque nous fûmes dehors, elle me prit la main : un geste sans chichi, spontané. La légère brise d'automne me parut glacée lorsqu'elle caressa mon visage en feu. Je ne sais pas exactement jusqu'où nous avons marché. Plus tard, j'essayai de retrouver l'endroit mais je n'ai jamais été certain d'y avoir réussi : c'était un terrain vague recouvert de mauvaises herbes et ponctué de maigres bosquets. Là, nous nous sommes embrassés. Puis elle me retira ma veste (je m'étais mis sur mon trente et un pour les célébrations), dénoua expertement ma cravate, lentement, avec des gestes précis, sachant à l'évidence très bien où elle voulait en venir ; sur quoi, elle déboutonna ma chemise. Je lui ôtai son chemisier et l'aidai à dégrafer son soutien-gorge. Il y avait un lampadaire au coin de la rue : je me rappelle la teinte jaunâtre que sa lueur conférait aux seins d'Anna et les petites ombres sombres de ses tétons, resserrés et tendus dans la fraîcheur de l'air nocturne.

Loin, en contrebas, pétaradaient des feux d'artifice, dont les fusées, striant l'air d'arcs et de paraboles multicolores, explosaient dans des panaches de feu. Je n'eus qu'à me laisser faire : Anna prit la direction des opérations. J'eus l'impression de plonger dans un courant bouillonnant.

Hélas, je fus trop complètement éberlué, trop pressé et, en jouissant, je l'entendis qui gémissait contre mon cou : "Trop tôt, trop tôt." Mais elle étouffa sa remarque dans ses baisers mouillés, tandis que son corps continuait d'onduler avec urgence et exigence, et qu'au-dessus de nous se poursuivait le spectacle époustouflant de lumières ; peu à peu, je pris conscience que la sueur sur mon dos fraîchissait dans la froideur du vent.

Nous nous rhabillâmes et elle me ramena, non loin, jusqu'à l'immeuble neuf et plutôt hideux où elle habitait alors. Des gens rentraient des festivités et nous ne voulions pas être vus ; elle me glissa donc à l'oreille le numéro de son appartement – 303 – et monta en éclaircur ; je suivis cinq minutes plus tard.

Cette fois, je ne jouis pas trop tôt. Je passai la nuit avec elle. Le lendemain matin (qui, heureusement, se trouvait être un samedi), elle et moi avions un gros rhume bien morveux qui n'avait rien de romantique. Mais nos prouesses amoureuses le compensèrent amplement. Anna était comme une vigne qui aurait réuni en elle toute la générosité de la terre grasse et du climat du Cap, des années de maturation dans des tonneaux en bois et la pénombre, toute la magnificence du soleil, de l'été et des vents purifiants, et la sève profonde et secrète d'hivers pluvieux.

Ce fut le début de plusieurs mois exceptionnels. Anna m'apprit davantage que toutes mes précédentes explorations, qui, ferventes ou

laborieuses, avaient toujours été impatientes. D'abord, elle me fit comprendre les vertus de la patience. Ensuite, elle me fit connaître les besoins et les délices propres aux femmes (ses propres besoins et délices), et des possibilités auxquelles je n'aurais jamais pensé seul. Elle était pétrie de contradictions : toujours correcte au travail, voire conservatrice (bien que son imperturbable bonne humeur et son rire l'empêchassent toujours de devenir ennuyeuse) ; elle enseignait même le catéchisme ; mais, au lit, elle était virtuose, ses ressources et son inventivité étaient un sujet constant d'émerveillement et de découvertes. Elle m'apprit des petits trucs pour raviver la passion quelques minutes seulement après l'orgasme le plus exténuant ; et elle y ajoutait un côté ludique qui nous fit, maintes fois, au moment même de jouir, nous effondrer de rire. Nous essayions toutes les variations imaginables du *Kâma Sûtra*, de l'*Ars amatoria* et d'une sélection de manuels plus obscurs et plus titillants encore qu'elle conservait dans une mallette bleu marine sous son lit. Un dimanche, après être rentrée de l'église, elle étendit une serviette sur son lit et nous avons rasé sa motte et le moindre petit pli, incurvation et fronce entre ses cuisses. Les mois d'hiver, elle laissa pousser les poils de ses aisselles parce qu'elle s'aperçut que ça me faisait de l'effet. (La combinaison sexe rasé / aisselles poilues était particulièrement excitante.)

A sa demande, nous introduisîmes même quelques éléments de violence dans nos ébats. Rien d'exagéré, parce que ce genre de choses ne m'a jamais plu. Mais elle me montra bientôt que lui battre les fesses avec une cuiller en bois était stimulant pour l'un et pour l'autre. Elle atteignait aussi des sommets de plaisir, à quatre pattes sur le lit, tête enfoncée dans l'oreiller, jambes écartées, en m'encourageant à flageller, d'abord doucement et ensuite de plus en plus fort, les lèvres épaisses de son sexe, parfois avec ladite cuiller en bois et, à l'occasion, avec une grosse ceinture : alors, elle gémissait, criait et dressait les fesses de plus en plus haut, pour mieux recevoir les coups tandis que ses sucs coulaient le long de ses cuisses. Ou bien, elle s'allongeait sur le dos, genoux remontés de part et d'autre de la tête, et hissait le plus haut possible son sexe provocateur prêt à recevoir mes coups, jusqu'à ce que, ni l'un ni l'autre ne pouvant plus tenir, je plonge en elle tel un pêcheur d'ormeaux.

Anna ne m'apprit pas seulement à vénérer son corps : à ma grande surprise, elle m'en apprit davantage sur le mien que je ne l'aurais jamais soupçonné. Elle était toujours partante, de même, pour aller plus loin, explorer de nouveaux horizons, dépasser les habitudes, la tradition, les mythes et les tabous. Elle était catégorique : l'amour commençait au-delà de tout ça. Le point de départ de tout, c'était : ne plus vouloir s'accrocher mais, au contraire, abandonner : inhibitions, interdictions, blocages, freins, dépasser les frontières et les limites. Je

suppose que son image, dans sa vie de tous les jours, de parangon de vertu civique et de parfaite secrétaire, ne faisait que rendre tout cela plus excitant.

Quand nous ne faisons pas l'amour dans son appartement, nous allions en voiture jusqu'à un endroit isolé où nous ne risquions pas d'être découverts ou reconnus (nous tenions tous deux absolument, maladivement, à ce que notre relation reste cachée) : des routes de campagne, des pistes de montagne, des vallées des environs de Stellenbosch, Franschhoek et Paarl ; ou des plages qui, à l'époque, étaient encore quasiment vierges : Macassar, Steenbras, Kogel Bay, Rooi Els et au-delà encore. C'était idyllique. L'Eden.

Nous parlions de tout sans entraves. Même de politique. A ma grande surprise, elle ne soutenait pas le NP autant que je l'aurais cru. En fait, au fil du temps, lorsque le parti dévoila de plus en plus ses intentions réelles, elle perdit toute foi dans la ligne dirigeante. Mon propre éloignement progressif de l'univers sûr et fiable dans lequel j'avais été élevé date de cette période. Cette évolution fut capitale dans le cadre de l'intense relation personnelle qu'elle entretenait avec moi. Au début, du moins, j'aurais sans doute tout accepté de ce qu'elle me disait, simplement pour pouvoir continuer de baisser avec elle ; mais, peu à peu, notre relation mûrit. Je découvris, de toutes les manières imaginables, qu'il y avait plus, sur terre et au-delà, que je l'avais rêvé dans le cadre restreint de mon point de vue très étriqué. Et ces autres choses n'étaient jamais théoriques, abstraites ou lointaines : toutes s'incarnaient dans la miraculeuse réalité de son corps. Cela finit par définir ma vie et me libérer.

Il fallait bien, hélas, que ça finisse ! Pas seulement à cause de l'intensité de nos rencontres ou du besoin constant de nous cacher de mon père et de nos collègues. Tout simplement : Anna devait poursuivre son chemin. Comment aurais-je pu croire qu'elle pourrait trouver la réponse à sa quête chez un adolescent immature ? (Le moment était venu qu'elle prépare son retour vers son amant chasseur, lui-même prêt à refaire surface, resurgissant de l'obscurité dans laquelle il s'était effacé après l'"accident".) Au bout d'un an, elle m'annonça, avec compassion et générosité, mais avec, aussi, une grande fermeté, qu'il était temps que je m'éloigne. J'avais terminé mes examens de passage à l'école de son amour. Nous devions nous séparer avant que je ne devienne totalement obsédé par elle ; elle m'expliqua sans détour que ce dont j'avais besoin, désormais, c'était de voler de mes propres ailes et d'affronter le monde avec mes propres armes. Je fus anéanti. Pourtant, elle m'expliqua ça en des termes si chaleureux, avec, même, un tel humour, que je ne pus me sentir amer ou rejeté. Je sais aujourd'hui qu'une grande part de ce que j'ai écrit dans mes romans, dès après le massacre de Sharpeville, découlait en

fait de ces prémices d'un nouveau regard porté sur l'existence et institué par notre relation : la façon dont elle avait commencé, la façon tumultueuse dont elle s'était déroulée et sa fin.

Elle fut – c'est ce que je crois maintenant – ma Schéhérazade. Je ne dis pas cela à la légère, ou pas dans un sens réducteur. Plus je relis les *Mille et Une Nuits*, plus je suis convaincu que c'est peut-être le plus grand monument à l'amour que le monde ait produit : bien plus vaste, profond et subtil que tout ce qui est formulé par Ovide ou le *Kâma Sûtra*. Ce qui est d'autant plus remarquable que son centre d'intérêt n'est pas la production du plaisir masculin ou même d'un plaisir partagé mais le rôle de la femme. (Et il est considérablement pratique : *Comment vous attacher votre homme et le garder.*) Cette jeune fille, de dix-sept ou dix-huit ans (aidée par sa cadette beaucoup plus sage que ses ans ne le laisseraient supposer), sait mater un roi violent, vengeur et misogyne, le transformer non pas en un esclave de l'amour mais en un homme complet, humain et créatif : élargir son expérience et sa connaissance du monde, en l'exposant à la diversité. Le tout en inventant et en racontant des histoires, pendant des centaines de nuits, pendant des semaines, des mois, des années, toute une vie. Histoires de rois, de reines, de magiciens, de marchands, de marins, de mendiants, de pêcheurs, de paysans, de voyages par terre et par mer, et jusque dans les replis de l'esprit et de ses désirs : afin de repousser les limites du connu, du familier, du quotidien, d'explorer les royaumes du mystère, des délices, du danger, de la magie et de la passion. Le livre devient ainsi une vaste, une multiple, une étonnante allégorie de l'amour et des jeux amoureux, le tout enchâssé dans le récit, en grande partie secret mais omniprésent, de l'amour de Châhriyâr et de Schéhérazade. A travers eux, jeux de l'amour et narration deviennent interchangeable. Les jeux de l'amour ne sont-ils pas, en effet, une forme de narration ? Nos corps ne narrent-ils pas alors des histoires follement intimes sur eux-mêmes ? Chaque conte nocturne peut se lire comme un commentaire, voire comme un manuel sur le développement de la relation entre cet homme-là et cette femme-là ; ce qu'ils apprennent de l'amour prend racine dans la sagesse qu'elle (jeune vierge au départ !) instille dans ses contes.

Schéhérazade ne repousse pas simplement la mort en emprisonnant le roi dans les rets de sa narration : elle engage la conversation et la bataille avec la mort. Au bout de quelques nuits, il importe peu que le conte soit inachevé au matin : les procédés de la narration, son intrication (récit dans le récit dans le récit : Schéhérazade raconte l'histoire d'un pêcheur qui raconte l'histoire d'un autre pêcheur qui raconte l'histoire d'un troisième...), tout cela permet à la narratrice de prendre Châhriyâr dans ses filets. Plusieurs contes sont des reflets des relations de Châhriyâr avec les femmes, ou leur réfutation ou bien

encore des défis qui leur sont lancés – mais jamais de manière simple et directe. Schéhérazade montre qu'il existe une variété infinie de possibilités : mille et une façons de gouverner, mille et une manières de négocier l'absence, de se comporter avec autrui, de se confronter à soi-même, de faire l'amour. Elle libère ainsi son interlocuteur du piège des définitions étroites ou absolues de la vie, de l'amour, du bien et du mal, de la transgression et du châtement, de la vengeance et du pardon. Ses contes (son amour) lui apprennent la sagesse. S'il règne avec sagesse, il sera bon amant ; s'il est bon amant, il régnera bien sur lui-même comme sur les autres. C'est cela, je le comprends aujourd'hui, qu'Anna Van der Watt m'a appris.

J'ai continué de la voir pendant les années qui suivirent : au bureau du NP, dont elle resta la secrétaire, et plus tard comme épouse d'Ockbert Grobler, le chasseur assassin. Ils eurent des enfants. Elle devint une dame. Jamais nous n'avons évoqué le passé. Mais, de temps à autre, quand nous nous croisions lors d'une occasion mondaine, elle m'adressait un regard très intime qui m'indiquait que, plus elle perfectionnait son image de femme modèle, plus elle devait devenir sauvage dans ses rêves et au lit. J'espère qu'Ockbert Grobler sut lui rendre justice. Dans mon lit, quand je me masturbais, ou bien quand je prenais du plaisir avec d'autres femmes, je continuais de rendre hommage à ma Schéhérazade.

J'ai déjà mentionné les autres élections, celles de 1994, après la libération de Mandela, après que le pays eut connu quatre années de convulsions, de transition, de négociations. Nous appréhendions tous le 27 avril : les explosions se succédèrent jusqu'à la matinée du vote. Les conservateurs blancs semblaient voir venir l'apocalypse. Les caves se remplirent de boîtes de conserve, de bougies, de paraffine, d'essence ; les femmes cousaient des vêtements noirs pour tous les membres de la famille, au cas où ils seraient forcés de fuir les forces du mal à la faveur de la nuit, tandis que l'ANC chantait et se lançait dans les danses exubérantes et provocatrices du *toyi toyi*, partout dans les villes et sur les routes de campagne. Dans les faits, le jour même fut un carnaval de célébrations au cours duquel, brièvement mais de façon miraculeuse, trois siècles et demi de colonisation sur le palimpseste de l'histoire furent gommés d'un coup par la nouvelle strate d'un joyeux avènement.

A l'époque, j'"étais" avec Andrea ; c'était une fille de couleur et nous étions déjà ensemble avant que Mandela ne sorte fièrement de prison en février 1990. (Je reviendrai à elle plus tard. Comme elle était de plus en plus accaparée par les structures de l'ANC qui élaboraient le régime à venir, nous avions de moins en moins de temps à nous, même si nous nous promettions que les choses

changeraient bientôt : après le prochain meeting, la prochaine manif, la prochaine conférence ; de toute façon, après les élections...)

Nous nous étions réveillés très tôt, avant cinq heures ; en réalité, nous avions à peine dormi. Ce serait la première fois qu'Andrea pourrait voter dans son pays ; ce serait la première fois que je voterais depuis 1948. Nous nous rendrions à des bureaux de vote différents : elle faisait partie d'une équipe d'observateurs de l'ANC qui sillonnerait Le Cap ouest pour vérifier le déroulement du scrutin ; je venais à peine de me mettre à un roman, *Retour à l'aube*, et, égoïstement, je décidai d'aller à un bureau de vote où je pensais que les files d'attente ne seraient pas trop longues. Après avoir écouté la radio, je choisis Mowbray ; avec le recul, ce fut une erreur : quand j'y arrivai, des autobus entiers d'électeurs, originaires de Khayelitsha en particulier, venaient d'être déversés à la gare et la queue, au gymnase converti en bureau de vote pour l'occasion, devait faire un kilomètre de long. La pluie tombait en rideaux gris qui cachaient presque entièrement la montagne. La journée serait longue. Je fus sincèrement tenté de rentrer chez moi, de remettre la radio et de choisir un autre bureau de vote.

C'est alors que des organisateurs impromptus arrivèrent avec des cargaisons de sacs plastique que nous pûmes utiliser comme imperméables. Du coup, les langues se délièrent. Bientôt, tout le monde bavardait, plaisantait, riait. Mon voisin était un éboueur municipal noir de Khayelitsha. Derrière nous se trouvaient un étudiant en droit de l'UCT et une grosse dame joviale, domestique à Rondebosch ; devant nous, un médecin blanc de Groote Schuur et un clochard noir qui, devons-nous apprendre, logeait sous un pont non loin de là. Dans nos élégants impers en plastique noir, nous nous ressemblions tous ; et, fait plus important encore, nous étions là dans un but commun : faire une petite croix lourde de sens à la fin de notre longue attente.

Même dans une file d'attente avant un match de rugby, je n'avais jamais rencontré autant d'humour, d'esprit et de camaraderie. Pour nous dégourdir les jambes, nous remontions à tour de rôle la file d'attente, dans laquelle nous ne rencontrions que des inconnus qui ne demandaient pas mieux que de papoter, de partager avec nous leurs espoirs pour cette journée, leurs souvenirs des mois et des années écoulés, voire de vies passées. Pendant ces quelques heures, nous avons échappé aux singularités de nos vies, pour découvrir tout ce que nous avions en commun. La pluie, le froid, la faim, les souvenirs, les espoirs effacèrent notre conscience coutumière des différences, dans un pays où, pendant des siècles, *tout* avait reposé sur les différences. Des gens ouvrirent des sandwiches et des paquets de chocolats qu'ils avaient apportés, heureux de les partager avec leurs voisins ; ce fut le

partage des pains et des poissons. Un homme, un peu plus loin, dont nous apprîmes qu'il était plombier, repartit avec son *bakkie*, tandis que ses nouveaux amis lui gardaient sa place dans la queue ; il revint avec une cargaison de hot-dogs, de sandwiches et de boissons fraîches qu'il était allé acheter dans un café de Durban Road. Le mari d'une femme qui faisait la queue arriva avec une boîte à chaussures pleine de nourriture pour elle ; voyant ce qui se passait, il retourna promptement chez lui et revint avec des provisions pour vingt ou trente personnes. Des marchands ambulants, ayant appris quels profits pouvaient être tirés de la situation, se mirent à proposer leur marchandise d'un bout à l'autre de la file qui ne cessait de s'allonger. Un château d'eau au bord de la Liesbeck River procura un abri à ceux qui avaient besoin de toilettes : on établit bientôt un ordre de passage pour les messieurs et les dames alternativement. Personne ne se plaignait ou ne faisait le difficile ; les rires fusaient tout le long de la file, version musicale des olas dans les stades.

Au bout d'environ trois heures, je rencontrai Jenny, qui se tenait à quelques mètres derrière moi. Comme elle commençait à se sentir patraque, elle s'était éloignée de la queue pour s'asseoir à l'écart, la tête entre les genoux. Impossible de la rater. Jolie, blonde, mince, de grands yeux, l'air intelligent et alerte, très pâle. Elle avait travaillé toute la nuit pour terminer le texte d'une intervention qu'elle devait faire, et elle n'avait pas pris de petit-déjeuner : rien de grave, donc, mais désagréable. Comme le plombier venait de m'offrir un sandwich et un berlingot de boisson aux fruits, je la persuadai de les partager avec moi. Ensuite, pour être plus sûr, je l'emmenai consulter le médecin qui se tenait devant moi dans la file. Bientôt les couleurs lui revinrent aux joues, même s'il resta une trace de fièvre dans ses yeux d'un bleu foncé et lumineux, quasiment violet.

Nous avons entamé la conversation. Pour ma plus grande satisfaction, j'appris qu'elle venait de divorcer ; elle était anthropologue (plus tard le même soir, chez moi, tout en écoutant la pluie dehors, elle me ferait part de ses recherches sur les étoffes de lune mais, dans la queue, nous avions d'autres sujets à aborder). Nous avions beaucoup en commun. Son père tenait une librairie en ville, surtout de livres anciens et de collection. Après un divorce plutôt manqué, il avait pris sa fille avec lui dans leur petit appartement encombré et assez minable au-dessus de la librairie. Parmi ses meilleurs souvenirs, il y avait ces soirs où elle descendait en catimini au rez-de-chaussée, dans sa longue chemise de nuit, pour prendre un livre sur une étagère et monter le lire en cachette dans son lit. Cela ne gênait pas son père : en fait, il l'encourageait, à condition qu'elle remette le livre à l'endroit et dans l'état où elle l'avait pris.

Une seule fois, une de ces expéditions nocturnes avait mal tourné,

d'une manière tout à fait imprévisible. Elle avait treize ou quatorze ans. C'était l'hiver et elle venait de se faire couler un bain quand elle s'était aperçue qu'elle avait oublié de choisir un livre pour la nuit ; comme elle connaissait le chemin par cœur, elle descendit, sans rien sur le dos. Sur d'agiles pieds nus, dans la pénombre, elle grimpa à la haute échelle en bois pour atteindre la collection de livres érotiques de son père, qu'elle avait découverte peu avant sur la dernière étagère, juste sous le haut plafond. Elle était perchée sur le dernier barreau lorsqu'on alluma la lumière et qu'un inconnu apparut à l'autre extrémité de l'étroite boutique : elle avait oublié que son père autorisait parfois des clients à venir fouiner dans ses rayons après la fermeture. Elle n'eut d'autre recours que de se recroqueviller tout en haut de l'échelle, la tête contre le plafond, dans l'espoir que le client passerait au pied de l'échelle sans lever les yeux. Or, comme il prenait son temps, elle commençait à grelotter et sa peau bleuissait. C'est alors que l'homme se mit, à son tour, à gravir l'échelle, prenant manifestement la même direction qu'elle peu avant. L'échelle n'était pas stable. Quand, le nez dans les bouquins, l'inconnu commença à grimper, et, levant la main, toucha un genou à la place d'un barreau, il émit un son étouffé, de surprise, leva les yeux, vit une jeune fille nue là où il s'était attendu à trouver des recueils de dessins érotiques, perdit l'équilibre et tomba. L'échelle se renversa et Jenny atterrit de tout son long sur le visiteur avant de s'enfuir à quatre pattes, laissant le soin à l'inconnu gêné d'expliquer ce qui était arrivé au propriétaire des lieux averti par le bruit. Lorsque son père remonta pour lui demander de donner sa version de l'histoire, transpirant déjà dans son bain plein à ras bord, elle l'assura, avec un visage d'ange et à travers des nuées de vapeur, qu'elle ne comprenait rien à ce qu'il racontait.

C'est cet air innocent qui m'a tout de suite accroché : précisément parce que je découvris bientôt à quel point il était trompeur. Car, ainsi que je l'apprendrais avant la tombée de la nuit, la capacité de Jenny à prendre du plaisir était infinie et me rappela souvent, d'ailleurs, Tania, en France, avec son approche échevelée du sexe. Je reviendrai sur Tania plus tard.

Tandis que nous suivions les méandres de notre conversation enfiévrée, la file d'attente progressait lentement, s'arrêtant parfois pendant une demi-heure ou plus, pour laisser le temps aux préposés aux élections de remplacer frénétiquement leurs stocks de bulletins, de crayons, d'encre indélébile et autres ustensiles indispensables ; puis la queue avançait de quelques mètres d'un coup, avant qu'on en revienne à un piétinement tout juste perceptible.

C'est à peine si Jenny et moi nous nous rendions compte du temps que cela prenait, car notre conversation était de plus en plus animée. Comme si, ayant été séparés après avoir passé plusieurs vies ensemble,

nous devons, tout à coup, en un seul jour de retrouvailles, tout rattraper. De temps à autre, elle agrippait ma main pour ajouter de la force à ses propos ; lorsqu'une brise froide se mettait à souffler tout à coup, nous nous rapprochions l'un de l'autre pour nous réchauffer, tandis que, tout autour de nous, des conversations exubérantes et de nouvelles camaraderies parmi les centaines de gens présents fleurissaient et flamboyaient malgré la pluie et le vent. On aurait dit qu'avec chaque pas hésitant Jenny et moi nous rapprochions simultanément l'un de l'autre, conscients que le courant passait de plus en plus entre nous, jusqu'à ce que le désir devînt quasiment insupportable. Même si nous étions destinés à ne jamais nous revoir, le feu de ses yeux lumineux marquerait à jamais ma mémoire. Mais nous ne considérions déjà plus comme une possibilité qu'après le vote nous puissions chacun partir de son côté. L'histoire nous avait jetés l'un contre l'autre : personne ne pourrait plus nous séparer.

Après sept heures d'attente, ou peu s'en fallut, nous sommes entrés dans le gymnase, tendrement enlacés, et nous ne nous sommes séparés à regret que pour nous rendre vers les isolements afin d'inscrire notre croix sur le bulletin ; puis, tels des écoliers le dernier jour de classe, nous avons couru jusqu'à ma voiture, comme si nous avions tout organisé d'avance, et j'ai conduit jusqu'à chez moi comme en pilotage automatique ; nous sommes entrés en trombe dans la maison, comme deux morceaux de bois rejetés par un rouleau sur la grève. Je suis certain que nous aurions fait l'amour là, sur le *stoep*, dans la pluie, si Frederik ne nous avait pas ouvert la porte et ne s'était effacé, imperturbable comme à l'accoutumée, pour nous laisser entrer. (Il était parti avec Andrea à l'aube et avait dû rentrer de son bureau de vote longtemps avant moi ; quant à Andrea, je ne l'attendais pas avant minuit, et encore...) Il marmonna quelque chose, à propos de café et de *crumpets*. A cet instant-là, c'était la chose la plus amusante et la plus incongrue à laquelle Jenny et moi aurions pu penser et nous éclatâmes de rire. Frederick dut être profondément vexé, mais, fidèle à lui-même, il n'en montra rien. Il se retira dans ses quartiers à l'arrière de la maison, sans doute afin de mettre la plus grande distance entre lui et nous, alors que nous ôtions nos souliers pleins de boue et montions à l'étage au galop, laissant tomber sur chaque marche un vêtement dont nous nous défaisions. Nous claquions des dents, mais même cela ne parvint pas à nous retenir. L'exaltation de la journée nous avait donné trop d'énergie pour penser à quoi que ce soit d'autre.

Je nous fis couler un bain somptueusement abondant tandis que, debout sur le tapis rouge foncé, nous tremblions, soumis aux extrêmes du froid et de la passion. Et puis nous sommes entrés dans la baignoire. Ce fut comme la nuit, dit-elle plus tard, où elle avait cherché refuge dans l'eau chaude après avoir flanqué la frousse de sa

vie à l'inconnu bibliophile dans la librairie de son père. Nous faillîmes nous noyer. Quand, une fois, je refis surface, littéralement, pour reprendre mon souffle, je découvris que l'eau avait coulé de la salle de bains dans la chambre à coucher, laissant sur le tapis de sisal une auréole sombre qui mettrait des mois à sécher et reviendrait après chaque épisode de mauvais temps pendant des mois et des mois, éloquent souvenir – comme l'arthrite.

Ce n'est qu'après avoir assouvi notre première vague de désir que nous nous aperçûmes que l'eau était colorée. Elle fut d'abord d'un rose pâle et délicat ; avant de lentement s'assombrir tandis qu'un petit tortillon de rouge se déroulait d'entre les jambes de Jenny comme une fleur exotique arrivée à la floraison. Jenny avait ses règles. Il y eut dans cette coïncidence un je-ne-sais-quoi d'extrêmement beau et de touchant. C'est alors que j'eus droit à ma première leçon sur le sujet des étoffes de lune. Jenny me tenait encore dans ses rets lorsque, des heures plus tard, nous finîmes par décamper jusqu'à la cuisine, pour une collation nocturne, Jenny enveloppée dans une robe de chambre bleu roi extraite de mon armoire, ses longs cheveux blonds plaqués contre ses joues luisantes.

Andrea rentra bien après minuit, heure à laquelle Jenny et moi étions plus ou moins prêts à nous retirer. Un instant, son arrivée me désarçonna. Mais il n'y avait aucune raison de s'alarmer. Elle montrait tous les signes d'une célébration sans frein et était accompagnée par un jeune et grand Noir rencontré au dernier bureau de vote qu'elle avait surveillé pendant sa longue journée. Il était arrivé, dans le passé, que l'un ou l'autre, nous ramenions une conquête à la maison : après notre première année ensemble, notre relation était devenue très ouverte. Mais c'était la première fois que nous ramenions quelqu'un tous les deux en même temps : d'une certaine façon, c'était dans l'ordre des choses. M'adressant un petit signe depuis le couloir, elle entraîna son gros lot dans la chambre du fond. Pour nous deux, ce fut une fin et un commencement. Jenny et moi, nous sommes restés ensemble pendant un an.

C'est la dernière ligne droite avant Bagdad, plus tôt que prévu. Les Américains, a annoncé Sky News hier soir, ont pris un pont sur le Tigre à trente kilomètres de la capitale. (Un autre pont ou encore le même ?) La 3^e division d'infanterie a encerclé Kerbela et fait route vers le nord. La télévision passe en boucle les images spectaculaires des bombardements des cibles privilégiées à Bagdad (plus spectaculaires que les feux d'artifice qui pétaradèrent au-dessus de nos têtes le premier soir où Anna et moi avons fait l'amour). On estime désormais que la ville tombera dans – une fourchette de – quatre à huit semaines. On s'attend à ce que les envahisseurs franchissent sous

peu une invisible “ligne rouge”, ce qui pourrait susciter une riposte iraquienne à l’aide des armes de destruction massive tant invoquées. Par pure perversité, j’ai hâte qu’elle soit franchie. D’un autre côté, de la télévision iraquienne parvient l’affirmation que le franchissement de l’Euphrate reste du domaine de l’illusoire : rien de tout cela ne serait vrai et les Américains n’avanceraient pas. Peut-être toute cette guerre n’est-elle, d’ailleurs, qu’une illusion, n’est-elle pas vraiment en train de se dérouler, sauf à la télé. Peut-être ne t’ai-je jamais aimée. Peut-être ma mère est-elle une chamelle.

George t’a rapporté un joli petit chameau en terre cuite. Dieu sait pourquoi il a trouvé approprié de te rapporter un chameau comme cadeau du Japon ! Il aimait te surprendre avec ses cadeaux et tu adorais les recevoir. C’était chaque fois comme un anniversaire. Et, bien sûr, il y avait quantité d’autres choses en plus du chameau (que tu as fièrement installé au milieu de tes propres statuettes exposées et que, en temps voulu, tu as même copié et incorporé – fidèle au caractère surprenant et fantasque de ton travail). Il devait avoir ramené une valise pleine de cadeaux. A moi aussi il rapporta quelque chose : un très joli petit coffret en laque, peint à la main, de sujets érotiques merveilleusement stylisés. Il était assorti à la collection de *netsuke* qu’il t’avait rapportée, d’une grande antiquité, d’un ivoire lisse et jauni comme de vieilles touches de piano, et qui représentaient des couples enlacés, humains et animaux, dans toute une variété de positions quasi impossibles.

Le clou de ses cadeaux était une nouvelle alliance pour remplacer celle que tu avais perdue : un complexe motif oriental en or blanc, jaune et rouge. Tu fus exceptionnellement soumise quand tu tendis la main pour qu’il te la passe au doigt (elle t’allait parfaitement ; il avait dû prendre la mesure avant son départ) mais ce devait être parce que tu étais subjuguée par la surprenante beauté de la bague.

Le lendemain de son retour, nous admirons l’avalanche de cadeaux dans ton atelier (tu m’avais proposé de t’accompagner à l’aéroport pour aller le chercher mais, bien que ma première réaction eût été d’accepter, j’avais décidé que vous méritiez un peu d’intimité tous les deux), tu caresses la patine d’un couple miniature délicatement ouvré : une femme et un singe. “Je crois que nous devrions essayer toutes ces positions”, suggères-tu à George avec un éclat coquin dans l’œil. C’est exactement ce qu’Anna aurait dit, tant d’années auparavant.

Je vous taquine : “Il y en a que vous n’avez pas encore essayé ?”

Tu ris : “Je ne les ferais pas avec un singe.

— A côté de toi, je me donne souvent l’impression d’être un gros babouin mal dégrossi, plaisante George. Ou un gorille.

— J’ai toujours fait une exception pour toi, dis-tu. Tu m’as appris à

aimer la jungle.”

Dans l'échancrure de la chemise déboutonnée, je vois la luxuriante toison qui couvre le torse de George : jungle, en effet, de poils noirs et recourbés. Et comme souvent déjà, malgré mes efforts pour repousser cette pensée, je vous imagine tous les deux ensemble : la douceur de tes membres, et son corps lourd et hirsute. Je vois tes tétons pris dans le dense sous-bois de son torse. L'image me perturbe considérablement. Mais elle est bientôt enfouie sous notre conversation. Ensuite, nous sortons dîner dans un japonais de Hout Bay, pour que George puisse comparer sa récente expérience de l'original et l'approximation locale.

Pendant les semaines qui suivent, il s'enferme presque jour et nuit dans sa chambre noire (une petite verrue sur le côté de la maison, étonnamment encombrée) : il travaille sur les photos qu'il a prises là-bas. Je suis invité à lui prêter main forte, ce qui me satisfait plus que je ne saurais le dire. Non seulement parce que cela nous permet de passer du temps ensemble mais aussi parce que c'est un retour à une activité qui a été pour moi, à une époque, un passe-temps sérieux. C'était à la fin des années 1970, quand je travaillais à un livre sur les émeutes de 1976, avec la jeune photographe militante Aviva – la passion faite femme, le feu sacré. Le projet avait été son idée : j'écrirais le texte, elle ferait les photos. Le titre, plutôt attendu, nous l'avions trouvé ensemble : *Noir et blanc*.

Aviva était menue et animée par une passion plus grande qu'on aurait supposé qu'un petit gabarit comme elle pouvait en contenir ; mais son dévouement et sa colère étaient infinis. La nature de son travail l'avait souvent amenée à se confronter à la police et nous nous couchions toujours avec l'appréhension d'être réveillés à trois heures du matin par des tambourinements menaçants à la porte : le genre de peur qui se renouvellerait après mon retour d'Europe dans les années 1980, à l'époque où je serais avec Abbie. Cette fois-là, ça ne se terminerait pas aussi bien : même si, avec Aviva, nous étions toujours conscients du danger, nous savions aussi qu'elle était protégée par un invisible et ténu cordon rouge (parce que, quelques années plus tôt, une amie intime, Claudie, une fille de couleur, avait eu une brève liaison mal inspirée avec un homme qui fut nommé peu après secrétaire d'un ministre de la hiérarchie NP. Plusieurs fois, les amants avaient utilisé l'appartement d'Aviva, si bien que celle-ci était au courant de leur relation. On lui avait fait jurer de garder le secret et, même si les implications politiques de la relation la heurtaient, elle n'aurait jamais trahi son amie. L'affaire se termina de façon tragique : peu de temps après la nomination de son ami, Claudie trouva la mort dans un accident de la route inexplicable. Personne ne fut jamais inculpé, et aucun nom ne fut jamais cité ; mais Aviva avait son idée et

se lança dans sa propre enquête.

Un soir, très tard, elle reçut la visite d'un inconnu qui prétendit être un collègue du nouveau secrétaire. Il fut très aimable, presque mielleux, et voulait simplement l'assurer de toute sa sympathie eu égard à la mort inopinée de sa chère amie Claudie, l'assurer qu'elle-même n'avait absolument rien à craindre. Pourquoi devrait-elle craindre quoi que ce soit ? avait-elle rétorqué. A moins que l'accident de Claudie... Non, non, bien sûr que non, il n'y avait rien de suspect dans la mort de Claudie. C'était comme ça, voilà tout. Elle ferait mieux de se calmer et de prendre la vie comme elle venait. Pour le bien de la mémoire de Claudie et le sien propre, mieux valait oublier cette triste affaire. N'était-elle pas de son avis ? Aviva était tellement terrifiée qu'elle accepta, bien sûr. Mais, de ce jour-là, son dévouement à la cause anti-apartheid fut sans borne.

Quand l'homme s'apprêta à partir, elle eut assez de courage pour prendre à son tour un petit air menaçant. Depuis la mort de Claudie, lui révéla-t-elle, elle vivait dans la peur que quelque chose ne lui arrive, à elle aussi. Elle avait donc dû prendre des précautions. Il devrait dire à son ami le secrétaire, autant qu'à son patron, le ministre délégué, qu'elle avait rédigé une déclaration stipulant non seulement ses soupçons et tous les détails dont elle était au courant sur la relation, mais aussi tout ce qui avait transpiré au cours de son enquête sur l'accident ; cette déclaration était déposée chez un notaire qui avait instruction de la divulguer si quelque chose devait lui arriver, à elle, Aviva. Ils se séparèrent dans les meilleurs termes mais l'homme était pâlot quand il partit.

Aviva avait donc les coudées plus ou moins franches et pouvait travailler sur les photos de notre ouvrage. Telle était la ligne invisible, ténue, tendue autour d'elle ; il était difficile de dire quand elle la dépasserait et déclencherait un assaut de toutes les armes de destruction massive dont disposait le régime ; c'était, en même temps, une ligne que celui-ci n'osait trop franchir en sens inverse. Entre-temps, nous pûmes continuer de travailler ensemble, sur le terrain et dans sa chambre obscure. J'en appris autant sur la photographie que j'en avais besoin pour mon roman *Nuit d'encre*, que j'écrivis plus tard, une fois en sécurité à Londres. En même temps, cette expérience m'initia aux arcanes d'une forme d'art qui me fascinait depuis toujours mais dont je ne savais pas grand-chose. Peut-être plus important encore, la photo fut au cœur de l'une des plus grandes histoires d'amour de ma vie, dont les éléments de plomberie chers à Lawrence Durrell et le côté quête métaphysique me resteraient longtemps en mémoire.

Je racontai tout ça à George lorsque, travaillant tous les deux en tandem, de son côté, il s'occupait du recadrage, de l'éclairage et du

tirage pendant que, du mien, je m'occupais de tâches plus banales mais non moins fascinantes : développement et fixage des épreuves.

“En fait, m'apprit-il, Aviva Scholnik a été l'un de mes modèles. Je me rappelle une de ses expositions au Cap, avant qu'elle ne quitte le pays. Je devais avoir un peu plus de vingt ans. Et puis ce livre est sorti... Il a tout de suite été interdit, bien sûr, mais j'avais des contacts à Londres et quelqu'un m'a fait passer un exemplaire en fraude. Cette femme avait une technique inimitable. Surtout, elle avait l'œil. On peut avoir toute la technique du monde, si on n'a pas l'œil, autant devenir libraire.

— Elle a changé ma vie, en tout cas. Elle m'a appris à écrire différemment. De façon plus visuelle. Hormis le fait que, sans elle, je n'aurais pas quitté le pays juste à ce moment-là.

— Quel dommage qu'elle ne soit jamais revenue ! Nous avons besoin de photographes comme elle.

— Pendant des années, elle ne pouvait pas s'y risquer. Et puis elle a rencontré son Allemand, s'est mariée, et voilà...

— Ça a dû être dur pour toi.

— Pas vraiment : nous avons rompu avant qu'elle le rencontre.” Je fis une grimace. “Ainsi va l'amour, non ?

— J'espère bien que non, répondit George avec un léger sourire.

— Je suppose que je parlais de *mes* amours. Toi et Rachel, c'est différent. Vois-tu, vous êtes le seul couple que j'aie rencontré depuis des années qui ferait une bonne publicité pour les vertus du mariage.

— J'ai encore du mal à y croire, dit-il avec une candeur désarmante. Rachel est la chose la plus incroyable qui me soit arrivée dans ma vie. Je n'ai jamais trop su comment m'y prendre avec les femmes, surtout quand elles sont belles.

— Tu en as pourtant beaucoup côtoyé dans ton travail...

— Je le sais.” Un sourire enfantin, le genre qui me faisait comprendre pourquoi tu étais tombée amoureuse de lui. “Et je ne suis pas venu à Rachel avec une ardoise vierge. Mais je ne pouvais croire que cela pourrait arriver. Chaque fois qu'on manifestait un quelconque intérêt pour moi, je flanchais, par simple gratitude.

— Et je suis certain que, chaque fois, on profitait de ta naïveté... si c'était bien de la naïveté...

— Je n'y ai jamais pensé en ces termes. J'engrangeais tout simplement chaque petite bénédiction qui venait à moi. Aucune n'arrivait à la cheville de celle dont Rachel me gratifie.”

A un moment donné, tous les jours, on frappait à la porte hermétiquement close pour assurer le noir complet : nous entendions alors ta voix, de l'autre côté. Cinq, dix mais parfois jusqu'à quarante minutes plus tard, suivant l'état d'avancement de notre travail, nous te rejoignons dans ton atelier pour voir ce que tu avais fait de ton côté,

prendre du thé (café pour toi, tout en fumant comme la plus intrépide et la plus désirable des cheminées) et nous lancer dans l'une de nos conversations à bâtons rompus, enivrantes et interminables. Tu disais qu'elles ressemblaient à une description dans un roman de Thomas Mann que George t'avait lue un jour, et dans laquelle on plonge sur une rive de l'Atlantique pour émerger de l'autre côté, le verbe dans la bouche. Si ce n'est que, à mon humble avis, nous sautions souvent le verbe et continuions néanmoins gaiement nos explorations de l'autre rive de l'océan.

Nous sortions souvent tous les trois ensemble. Au cinéma, la plupart du temps, mais régulièrement nous allions aussi au concert, au City Hall. (Je me rappelle un mémorable récital Beethoven.) Il y eut ainsi une *Tosca* étonnamment émouvante à Artscape. Suivie, comme il se doit, par une discussion qui s'était tellement éternisée que je fus invité à dormir chez vous. Depuis que j'avais veillé sur toi en l'absence de George, c'était arrivé plus d'une fois, extension naturelle de quantité de soirées passées à discuter. Cette fois-là, ça commença avec une comparaison entre la représentation et, inévitablement, les versions mémorables que nous connaissions grâce aux disques : la pureté de la Caballé, la passion de Leontyne Price, le feu maîtrisé de Renata Tebaldi, la suavité de Kiri Te Kanawa – et, hors catégorie, la divine Maria Callas, avec Di Stefano et Gobbi. De Callas nous glissâmes vers le rôle de Tosca à proprement parler.

“Légèrement surfait, dit George. Le mélodrame romantique, c'est très bien mais il s'égare aisément dans le brouillard du sentimentalisme à deux sous. *Vissi d'arte, vissi d'amore*, c'est sans doute ce que Puccini a composé de mieux pour soprano et, chaque fois que je vois Tosca, près du corps de Scarpia, allumer les bougies, je suis ému aux larmes. Hormis quoi... je crois que les différentes dimensions de l'histoire se brouillent. Le livret ne parvient pas à équilibrer le privé et le politique. C'est ce problème qui nous accapare tout le temps, nous trois, n'est-ce pas ? Toi dans tes écrits, elle avec sa sculpture. Et moi avec mes photos. Dans *Tosca*, ça ne prend pas. A moins d'une réalisation extraordinaire, ça reste toujours au niveau d'une émotion bon marché.

— Comment oses-tu dire ça ?” Tu tempêtes – réaction qui, à en juger par le rire qu'elle provoque chez George, est exactement celle qu'il espérait provoquer. “A notre époque, dans ce pays, l'émotion est ce qui nous manque le plus. Tout le monde sait tout ce qu'il y a à savoir sur des notions comme la démocratie, la transparence, la responsabilité civique. Je suis allée là-bas, je me suis acheté ce T-shirt. Mais, merde, il n'y a pas que ça qui compte. Nous avons honte d'avouer que nous avons une vie privée et des sentiments intimes. On dirait que nous ne leur faisons plus assez confiance, que nous n'y

croyons plus. Tu n'es pas d'accord, Chris ?

— Il y a sentiments et sentiments.” Je veux éviter de prendre parti.

George insiste : “Je ne me méfie pas des sentiments. Seulement des faux sentiments, des sentiments frelatés, de substitution, des émotions bon marché. Même Tosca et Cavaradossi en ont. Le genre de sentiments que don Juan éprouve pour toutes les femmes... jusqu'à ce qu'il ait couché avec elles. Après quoi... il les jette par la fenêtre.

— Le problème avec don Juan, dis-tu (c'est un sujet sur lequel tu n'es jamais à court d'arguments), c'est qu'il ne grandit jamais. Il veut tout, tout de suite.

— Comme Antigone, alors ?” J'ai formulé mon objection avec plus de virulence que je ne l'aurais souhaité. “Tous ces individus qui refusent de se mettre au pas, d'accepter la médiocrité, les éternellement jeunes qui empêchent que le monde ne s'use et ne devienne barbant, les Peter Pan qui maintiennent la magie ?

— Tu n'es pas seulement effroyablement romantique, Chris, tu es un indémodable sentimental. C'est impardonnable, à ton âge.

— On devrait tout pardonner à un homme de mon âge. Rappelle-toi que je retombe en enfance.

— Tout ce que je peux dire, c'est que tu te trompes du tout au tout sur don Juan.

— C'est facile de juger de l'extérieur. Saurons-nous jamais ce qui l'anime ? Crois-tu qu'il le sait lui-même ? Et s'il croyait à ce qu'il faisait, chaque fois ? S'il agissait avec beaucoup plus de conviction que tu ne lui en prêtes ?”

Tu montes sur tes grands chevaux : “Non, Chris ! C'est absolument faux ! Regarde comment il traite donna Anna, et donna Elvira. Non, merde, quel salaud ! Tu ne peux le comparer à Tosca. Elle ressent des émotions. Suffisamment pour assassiner cette ordure de Scarpia et se donner la mort ensuite.”

J'abats mon atout : “La musique de Mozart est meilleure.

— Là n'est pas le problème. La musique de Mozart condamne don Juan. Autant que je m'en souviens, il a deux arias plutôt brèves et une *canzonetta* charmante mais très courte aussi. Du point de vue musical, même Leporello s'en sort mieux que son maître. Et les plus belles arias vont aux femmes, y compris la petite paysanne Zerline. Mozart prend le parti des femmes parce que leurs sentiments sont authentiques.

— Parce que les femmes sont mieux équipées pour affronter les sentiments ?” lance George, comme un défi.

Ainsi nous abordons un nouveau sujet (mais il faudra poursuivre la conversation le lendemain matin).

Sous une forme ou une autre, il fut souvent remis sur le tapis, pour finir par se lover dans le confort que George et toi trouviez dans votre

relation, la légèreté, l'humour avec lequel tout problème, dans son cadre, pouvait être résolu. Telle était la solution, songeais-je, comme dans l'amour de Schéhérazade et de Châhriyâr inscrit en filigrane derrière les contes des *Mille et Une Nuits*. Cela se manifesta encore lors d'une des expériences les plus cruciales que nous ayons vécues ensemble. Tu nous titillais depuis longtemps car tu voulais aller au Cedarberg : la plupart du temps, lui et moi avions d'autres urgences. Mais, cette fois-là, à la mi-avril, tu as pris le taureau par les cornes, tu as réservé un gîte et, avec désinvolture, tu nous as tout simplement placés devant le fait accompli.

C'était prendre un risque avec le temps – qui se révéla, néanmoins, être parfait : la chaleur de la fin d'été demeurerait mais légèrement atténuée, les journées se faisaient plus douces et vulnérables aux entournures, une tranquillité lumineuse au cœur, un infime tremblement d'hiver approchant. Par-dessus tout, la conscience d'un espace infini qui s'ouvrait de tous côtés, comme dans un poème de Rilke : un sonnet sur l'automne ou bien l'une des *Elégies de Duino*. Les vignobles qui nous entourèrent pendant la première demi-heure de voiture, virant du vert aux teintes les plus soutenues du cabernet, me rappelèrent de lointaines vendanges à Saint-Emilion. (Tania couverte d'un moût rouge sang de son profond nombril à ses orteils.) Puis vint le doux moutonnement jaune de Naples, terre de Sienne et terre cuite des champs de blé, tandis que, à notre droite, les flammes d'acétylène des lointaines montagnes se coloraient d'un bleu quasi transparent au violet foncé. Au blé succéda le vert soutenu des vergers d'agrumes, gorgés d'oranges précoces comme autant de petits soleils nichés dans les feuillages. Nous finîmes par obliquer vers les montagnes, qui semblèrent s'ouvrir pour nous accueillir, avant de se refermer à l'arrière par une succession de parois, de pentes grises et d'à-pics vertigineux et rouges.

Nous sommes passés par la station forestière d'Algeria, vers le camp de Krom River, où tu avais réservé. Le gîte était confortable mais il faisait si beau que, malgré une toute petite fraîcheur, nous avons décidé à l'unanimité de dormir dehors, d'installer nos sacs de couchage sous des arbres vénérables au bord d'un ruisseau peu profond, très clair, au courant vélocé. George et moi fîmes un feu de camp et il prépara le dîner : entre ses mains même quelque chose d'aussi rustique qu'un *braai* se transformait en expérience culinaire, grâce à un assortiment de condiments et sauces maison qu'il avait apportés. Comme c'était le milieu de la semaine, il n'y avait pas d'autres campeurs sur l'aire de pique-nique. Nous avions les montagnes et les étoiles pour nous seuls.

Une fois de plus, notre conversation brassa tout l'univers, des cieux au-dessus de nos têtes à la terre à nos pieds, et jusqu'aux eaux

souterraines. George nous avait déjà beaucoup parlé de son séjour au Japon mais, ce soir-là, il alla encore plus en profondeur, analysant tout ce qui, là-bas, semblait mystérieux à des Occidentaux tels que nous : l'esprit à l'œuvre derrière les parterres à motifs de sable dans les jardins zen de Kyoto, la cérémonie du thé, les hôtels à geishas, la philosophie qui régissait les relations entre les sexes. Tous les deux vous deviez déjà avoir discuté de cela en mon absence parce que tu fus en mesure de tisser un nombre surprenant de liens entre ce que George avait à dire et ton propre travail : les absences, les silences, les au-delà, les entre-deux. A partir de quoi, nous en revînmes à nos montagnes : les peintures rupestres des Sans pas très loin de notre campement, les sculptures du vent, du soleil et de la pluie sur les falaises, les affleurements et les *kloofs* profonds.

A un moment donné, dans les détours de notre conversation, je me suis assoupi. Quand je me suis réveillé, les étoiles étaient toutes très blanches et presque à portée de main, et j'étais enveloppé de silence de tous côtés. Vos deux sacs de couchage avaient disparu. Je n'avais pas encore assez émergé du sommeil pour saisir l'évidence et je fus brusquement la proie d'une terreur primitive : on m'avait abandonné. Je parvins néanmoins à m'extraire de mon sac de couchage et partis en quête de ce que je ne pouvais m'expliquer. D'abord dans une direction puis dans l'autre. Après un certain temps, je revins à la raison et retournai sur mes pas vers le lieu de pique-nique au bord du ruisseau qui continuait de froufrouter, imperturbable et lyrique.

Or, dans le silence, je crus entendre un bruit, un bruit humain : je me dirigeai vers le lieu d'où il me semblait qu'il venait. Bientôt, je distinguai mieux les sons. C'était ta voix, tu gémissais sourdement, cris étouffés, bientôt plus affirmés, plus expressifs. Un instant, je crus que tu chantais pour George dans l'obscurité, ta voix était si mélodieuse... C'est alors que je distinguai le grognement plus profond de sa voix à lui, comme un contre-chant qui aurait doublé la tienne ; et je devinai ce que vous faisiez. Dans d'autres circonstances, je n'aurais pas pu écouter : à cause d'associations d'idées : hôtels à l'étranger, chambres de passage dans des lieux lointains... Sons qui m'en rappelaient d'autres, déplaisants, menaçant d'envahir mon espace, s'invitant dans l'intimité de mes rêves ou pensées, ma solitude ainsi renforcée dans un lieu inconnu. Mais, cette fois-là, c'était différent. Moins parce que je vous connaissais (dans d'autres circonstances, ç'aurait pu encore ajouter à ma gêne) que parce que votre abandon était tellement dépourvu de honte, affirmatif, libre et joyeux qu'il n'y avait aucune raison d'être gêné ou honteux. Il se peut que je sois encore en train de verser dans le romantisme sirupeux mais je me suis vraiment dit alors que c'était ainsi qu'il fallait faire l'amour.

Je savais que j'aurais dû vous laisser à votre musique partagée et

marmonnée ; mais je ne pus bouger. Pas avant que ta voix, s'élevant de vos rythmes graves et synchronisés, parvienne à une limpidité monochrome, comme le gazouillis d'un rossignol, limpide comme une flûte, tellement lancinant que j'en eus la chair de poule. Alors seulement je fus capable de m'extraire de ma cachette et de rentrer à tâtons à notre campement, prenant conscience trop tard de la vulnérabilité du dessous de mes pieds sur le sol inégal, jonché de branches, de pierres et de cailloux. Vidé de toute pensée mais pas de sentiments, je me glissai dans mon sac de couchage glacé. Après toute une vie passée à partager ma solitude avec autrui, avec d'autres corps, des femmes, je me retrouvai là, en fin de compte, tout seul, abandonné, semblait-il, jusque par le souvenir.

Quand je me réveillai, le soleil dans les yeux, vos sacs de couchage avaient repris leur place, près l'un de l'autre, et vous dormiez à poings fermés. Ton bras gauche dépassait de ton sac de couchage, comme le bras droit de George ; vous vous teniez la main. Dans la lueur du soleil matinal, la nouvelle alliance brillait d'un éclat presque trop vif à ton doigt. Je suis allé me débarbouiller et me laver les dents dans l'eau du ruisseau, avant de faire un feu sur les braises qui restaient de la veille. Le petit-déjeuner était prêt quand vous vous êtes réveillés. Ensuite, dans la fraîcheur excitante du matin, nous avons entamé la randonnée que tu nous avais concoctée, jusqu'à Wolfberg Arch, censée être à trois ou quatre heures de marche.

En fait, il nous en fallut cinq, parce que nous n'étions pas tous aussi sportifs que toi ! Cela dit, chaque pas prudent, chaque douloureuse aspiration en valut la peine. Ce fut comme un voyage au centre des montagnes anguleuses, une quête des origines, des commencements innocents. Immenses formations rocheuses comme de vastes sculptures torturées, orange, rouges, grises et noires, tachetées de lichen, vérolées, noueuses, immémoriales ; des monolithes telles des silhouettes solitaires abandonnées là par leur tribu ; d'autres comme un attroupement, une congrégation figés dans la pierre par un dieu errant, étranger et malveillant, qui n'aurait pas aimé les intrus ; certains, comme un couple cherchant à s'agripper l'un l'autre ou fondus ensemble par les siècles et le vent : monts qui évoquaient une autre tribu, un autre état et qui pourtant mimaient les nôtres : mêmes silences, même intérêt dans le regard, mêmes tentatives pour comprendre, mêmes angoisses et toujours la même pulsion, le même désir. Etre ensemble, joints à la hanche, pour ne jamais se retrouver seul.

L'arche en soi, où nous passâmes une bonne heure à la pause déjeuner, était splendide. Il était facile d'imaginer que des dinosaures étaient passés dessous, des milliers ou des millions d'années plus tôt, incomparablement plus grands et plus forts que nous, leurs

successeurs malingres. Or ils avaient disparu. Un jour, nous-mêmes nous serions rayés de la surface de la terre. Toutes nos inventions, nos réalisations, nos rêves, nos guerres... évanouis... notre musique, nos écrits, nos peintures perdus à jamais. Nos amours gommées. Sur cette terre antédiluvienne, seules ces roches immobiles témoigneraient de ce qui aura été ou aurait pu être. Pas même un témoignage, en fait, car il n'y aurait plus personne pour les déchiffrer, les interpréter, commencer à les comprendre.

Au loin, derrière des rochers, derrière des épineux, derrière un bosquet de cèdres au tronc torturé, il y eut un mouvement. Une jeune antilope détala, fusa de-ci de-là, avant de disparaître telle une ombre, comme si elle n'était jamais apparue. Quelques cailloux dégringolèrent encore, puis plus rien du tout. Très haut dans l'azur, un aigle bateleur solitaire décrivit une unique et vaste boucle en poussant son cri mélancolique (tel ton cri d'amour dans la nuit) et puis, rejoignant les à-pics, fut éclipsé par le soleil. Comme si lui non plus n'avait jamais existé. Comme nous disparaîtrions nous-mêmes, à notre heure, trop tôt, forcément trop tôt.

C'est parce que j'avais dû trop contempler les falaises et les rochers, parce que je m'étais laissé emporter par mon imagination, qu'environ aux trois quarts du chemin du retour, sur une pente forte jonchée des pierres et des cailloux d'une ancienne chute de rochers, je perdis l'équilibre, trébuchai et tombai. Ce n'était pas dangereux, je ne dégringolai que sur quelques mètres mais je m'égratignai les mains et les genoux. Cela cuisait. Plus sérieusement, je me tordis la cheville. Vous vous êtes tout de suite retrouvés à mes côtés, tous les deux, mais la jambe me faisait trop mal et je ne pus me relever. Vous m'avez forcé à m'asseoir et avez ôté ma botte droite. La cheville enflait déjà.

A peine une centaine de mètres plus loin, sur la gauche, cascadaient un petit ruisseau ; vous m'y avez accompagné, m'avez aidé à plonger le pied dans l'eau. Celle-ci était glacée et le froid remonta dans la jambe, aussi vif qu'une piqûre. Mais il assourdit la douleur et, au bout de quelques minutes, la cheville sembla arrêter d'enfler. Cela dit, je ne pouvais toujours pas m'appuyer dessus. Vous avez donc dû me soutenir pendant tout le reste du parcours, comme une grosse marionnette pataude (George me compara à un acteur de nô). Notre avancée était douloureusement lente et, bientôt, nous nous sommes aperçus que la nuit serait tombée avant que nous ayons rejoint le campement. Je voulais que vous me laissiez là et rentriez tous les deux ; du campement vous pourriez aller à Algeria en voiture et y trouver du secours. Mais cela signifiait tout de même tenter une évacuation, une descente hasardeuse dans le noir ; vous vous y êtes opposés. En fin de compte, nous sommes tombés d'accord sur la seule solution pratique, quoique pas très agréable : dormir sur place.

Le temps était encore parfait, mais il faisait beaucoup plus frais que la veille. Cela dit, grâce à ton exécration vice (auquel je m'étais gaiement converti), nous avions des briquets : ils nous permirent d'allumer un feu. Nous avions peu de temps pour ramasser du bois avant la tombée de la nuit mais, du moins, nous pourrions nous protéger du froid pendant plusieurs heures. Comme nous avions dévoré toutes nos provisions au déjeuner, il ne nous restait rien ; nous ne pouvions que boire l'eau du ruisseau. Nous nous sommes blottis les uns contre les autres, et cette fois tu étais au milieu. Brûlant devant et gelant derrière, nous sommes restés assis comme ça toute la nuit.

Pour nous faire oublier le froid, George essaya de nous divertir avec le récit d'une chute qu'il avait faite un jour sur les pentes du Rigi en Suisse. Il n'était pas allé skier, nous rassura-t-il promptement (c'eût été un raccourci pour l'enfer !), mais pour se promener le long de la piste de bobsleigh. Concentré sur ses photos de vue, il ne regardait pas où il mettait les pieds et, pour arranger les choses, il portait des chaussures à semelles en cuir. Il n'avait parcouru que quelques mètres lorsqu'il avait glissé et s'était mis à dégringoler. "J'ai dégringolé, raconta-t-il, les traits devenus une caricature de souffrance à l'évocation de ce souvenir, j'ai dégringolé, dégringolé, dégringolé et j'avais beau croire que je ne pouvais pas descendre plus bas, je continuai toujours de rouler et de rouler encore et encore. J'ai perdu mes appareils photo. Et je continuais encore de rouler. Après quelque temps, j'ai vu mes fesses me passer par-dessus la tête, et je continuais toujours de dégringoler. Ça ne s'arrêtait plus. Je vous le dis, si j'avais eu un livre, j'aurais pu le lire du début à la fin avant que ça s'arrête.

— Et quand ça s'est arrêté, demandai-je, il te restait des os intacts ?

— Plusieurs, répondit-il avec un sourire coquin. Parce que je suis fait en forme de poire, j'ai des protections. Et j'ai compris qu'à l'avenir ma meilleure protection serait de prendre du poids. C'est ce que j'ai fait, d'ailleurs. Et voilà comment..." Il laissa sa phrase en suspens. Il commençait à faire trop froid pour articuler. Le silence s'insinuait en nous comme le froid, tandis que notre provision de bois s'épuisait et que les quelques dernières flammes agonisaient. Impossible de trouver le sommeil. En revanche, tout le temps de penser.

Dans le froid glacial, je demeurais conscient de l'ombre de chaleur qui me provenait de ton corps sur ma gauche. Je songeai que si je n'avais pas fait cette chute vous deux vous seriez à nouveau retrouvés ensemble, dans les bras l'un de l'autre, partageant cette chaleur que vous étiez contraints ainsi de partager avec moi. Sans doute auriez-vous fait l'amour. Ces piailllements de rossignol. La veille, vous étiez le couple, j'étais l'intrus. Ce soir, nous étions ensemble tous les trois. J'étais inclus dans votre intimité. J'appartenais à une entité. J'étais reconnu, happé par votre générosité. Quelque maigre que fût

cette chaleur, nous la partageons, osmose primitive, fusion, corps à corps.

Sinistrement, je me remémorai une histoire qui m'avait longtemps réchauffé pendant mon enfance : un conte lugubre mais héroïque de l'époque qui suivit le Grand Trek. Une fillette de douze ans, Rachie De Beer, petite Blanche-Neige du *veld*, s'était égarée avec son petit frère à la recherche d'un veau qui s'était échappé ; ils s'étaient perdus pendant une tempête de neige ; elle avait sauvé la vie de son petit frère en le poussant dans un trou de termitière et en se recroquevillant contre l'orifice pour empêcher que la neige et le vent ne s'y engouffrent ; au fur et à mesure que la température baissait, pour qu'il ait moins froid, elle s'était elle-même déshabillée, épaisseur après épaisseur, robe, jupon, petit dessous en laine et *broekie*, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus que ses *veldskoens* aux pieds (dont la présence devait d'ailleurs accentuer sa nudité). Lorsqu'on les retrouva le lendemain, le petit garçon respirait encore, quoique faiblement ; mais la petite fille était morte de froid. Pour ma honte éternelle, pendant une grande partie de mon enfance, je m'excitai beaucoup, quoique coupablement, en me représentant Rachie, maigre, nue, recroquevillée dans la neige, et moi-même, bizarrement héroïque, approchant dans l'aveuglante tourmente, tout aussi nu : je m'accroupissais derrière elle, la serrai dans mes bras, collai mes jambes contre les siennes, imbriquai mes genoux dans ses cuisses maigres et glacées, sentais les ténèbres de la mort nous envelopper tous deux. Ce souvenir était un peu honteux. Mais je ne pouvais repousser les fantasmes macabres que cette histoire glaçante suscitait en moi.

Toi, tu avais donc George d'un côté et moi de l'autre, et nous étions tous trois enveloppés dans plusieurs épaisseurs de vêtements, pour t'éviter une longue mort blanche. Je me dis que je ne t'approcherais sans doute jamais de plus près. L'espace d'une nuit, notre séparation fut suspendue. Nous appartenions au même plissement rocheux dans la montagne, revenus à nos commencements parmi les éléments. Des larmes me brûlaient les yeux, issues d'un énorme réservoir de gratitude qui, gonflant en moi, se déversait pour toi, femme : pendant quelques brillantes heures noires, j'entrai en fusion avec toutes les femmes que j'avais fréquentées dans mon existence, vous toutes qui m'avez sauvé, vous, mes rédemptrices. Mais voilà que même ma faculté de penser s'engourdit.

Nous étions presque gelés sur pied lorsque les premières lueurs du jour glissèrent sur les flancs des monts et que nous pûmes dérouler nos articulations coincées pour aller chercher du bois, raviver le feu et nos corps avant de nous remettre en route jusqu'au campement. Ma cheville avait pris des dimensions monstrueuses. Incapable de renfiler ma botte, je dus glisser mon pied dans le sac à dos qui m'avait servi à

transporter mon quota de casse-croûte et d'eau.

Il nous fallut plus de trois heures pour arriver au campement. Mais j'eus l'impression de rentrer au bercail, à Ithaque après des années d'errance de par le vaste monde. Nous avons avalé plusieurs verres de whiskey (un bon whiskey irlandais) avant de ne fût-ce que penser à préparer le petit-déjeuner. Ensuite, nous avons dévoré toute la nourriture qui nous restait et qui aurait dû nous durer les trois jours prévus, le tout arrosé de vin rouge. Un merlot bien corsé que je n'oublierai jamais. Un arôme intense de cerise et de fraise mûres, une généreuse pointe de cannelle et de vanille, une abondance de prunes et de mûres sur le palais (même après le whiskey), de généreux tons de moka, des tanins souples et fermes. Et un arrière-goût qui dure pour l'éternité.

L'après-midi était bien entamé quand, ayant tout rangé, nous fûmes enfin prêts à partir. Je me sentais effroyablement coupable d'écourter ainsi ce qui aurait dû être un long week-end de marches, d'escalades et de découvertes – d'aventure. Pourtant, l'atmosphère dans la voiture sur la route du retour fut uniformément joyeuse. Nous avons chanté des chants idiots et cochons, nous avons ri, raconté des histoires grivoises, tout le long jusqu'au Cap, où, en dépit de mes protestations, vous m'avez emmené à l'hôpital Vincent-Pallotti pour me faire faire une radio de la cheville. A mon grand soulagement, ce n'était finalement qu'une entorse. Et, pourtant, vous avez encore refusé de me reconduire chez moi et de m'y laisser seul (alors que je vous assurai que Frederik saurait parfaitement s'occuper de moi). Vous m'avez embarqué de force à Camps Bay et mis au lit dans la chambre qui était officiellement devenue la mienne. Ma seule compensation fut de faire des rêves très malsains et d'avoir au réveil le sexe encore bandé et agité par les spasmes de délices incontrôlables, ce qui devient rare à mon âge. Je ne me rappelais plus les détails des rêves, mais ils te concernaient tous ; dans l'un d'eux, tous trois nous formions un trio dans un seul sac de couchage, avec des étoiles qui pleuvaient et scintillaient sur nous comme du mercure. Après quoi, dans le vain espoir de me voir offrir un *bis* de ce rêve (qui, quoique ne pouvant concourir dans la catégorie "mouillé" comme il l'eût fait à l'époque de ma pleine virilité, était néanmoins manifestement "humide"), j'acceptai de rester chez vous jusqu'à ce que ma cheville récupère pleinement.

C'est après la politique de la terre brûlée menée par le gouvernement de l'apartheid, après les événements de Soweto en 1976 et après l'assassinat de Steve Biko l'année suivante que je rencontrai Aviva à une exposition de ses photos à Johannesburg, où je m'étais rendu pour le lancement de mon roman *Eclair intérieur*. Moins qu'un lancement. Après plusieurs expériences désagréables, le représentant de mon éditeur londonien n'avait organisé qu'une réunion privée dans la librairie d'un ami à Braamfontein. N'empêche, la SB, la Special Branch, a rappliqué en force. Une phalange de messieurs très polis, très baraqués, le regard à fleur de peau, en veste de sport, cravate et pantalon en flanelle, confisquèrent tous les exemplaires d'*Eclair intérieur* importés pour l'occasion et notèrent les noms de tous les présents. Pas un mot ne fut prononcé concernant le livre. Ils n'avaient agi qu'à la suite d'une plainte, expliquèrent-ils avec des sourires comme des entailles en travers de leurs visages aryens : le libraire n'aurait pas demandé l'autorisation de rester ouvert après les heures officielles d'ouverture ; et aussi parce que c'était une réunion mixte, et parce qu'on servait de l'alcool.

Je devais partir le lendemain pour Londres, où j'étais censé assister au lancement officiel du roman. J'étais déjà dans l'avion lorsqu'un monsieur, s'excusant patement (je le reconnus instantanément : c'était l'un de nos preux visiteurs de la veille), s'approcha de mon siège côté couloir, se pencha vers moi et m'invita à le suivre : Cela ne prendra pas une minute, dit-il.

Il ne mentait pas. Dans le terminal, on me fit entrer dans une petite pièce derrière une cloison qui ne ressemblait pas à une porte et où personne n'aurait imaginé que se cachait un bureau. Plusieurs autres membres de l'escouade de la veille étaient déjà installés autour d'une table basse plaquée acajou sur laquelle était posée la valise Samsonite que j'avais enregistrée une heure plus tôt.

Je fus "invité" (encore ce mot !) à dresser par écrit une liste du contenu de la valise. Sur quoi, sans daigner jeter un coup d'œil à ladite liste, le *primus inter pares* ouvrit ladite valise. Tous reculèrent comme s'ils s'étaient attendus à ce qu'elle explose. Lorsqu'il ne se passa rien, ils ménagèrent une sorte de couloir étroit pour que je puisse approcher du bagage suspect. Et je fus... invité... à sortir son contenu. Chaque article (chemise, mouchoir, pantalon, slip, polo, livre, préservatif, coffret, tube de médicaments, passa d'un enquêteur à un autre, fut inspecté de tous les côtés, sondé, reniflé et, finalement, avec ce qui parut être un regret sincère, posé sur l'extrémité libre de la table basse. Cela prit près d'une heure. Je fus ensuite (Dieu soit loué) *invité* à refaire ma valise, tandis que l'inspecteur Clouseau du cru ressortait, avec, entre le pouce et l'index, visiblement dégoûté, comme si quelqu'un avait éjaculé dessus, la liste que j'avais rédigée. Nous

avons attendu. Régulièrement, je jetais un coup d'œil à ma montre. Quand je croisais un regard, le mien était accueilli avec un sourire de profonde compréhension, mais, nettement, aussi, de satisfaction. Bien après l'heure prévue du départ de mon avion, l'inspecteur Clouseau revint, hochant la tête à mon intention, avec une expression de réel contentement, comme s'il venait de prendre son pied avec un collègue ou plus précisément *une* collègue dans les entrailles du bâtiment.

“Tout va bien, annonça-t-il, vous pouvez y aller maintenant.”

Je serrai les dents, mimant de mon mieux un sourire. “Merci, dis-je, d'un ton glacial, avant de poursuivre : Pourriez-vous me dire à quoi rime tout ça ?”

Tous en chœur, comme s'ils avaient prévu la chose, ils se regardèrent et leur porte-parole répondit : “Nous avons eu un tuyau.

— Je vois. Quel genre de tuyau ?

— Que vous essayiez de faire sortir du pays des exemplaires de votre livre.

— Le livre est publié à Londres. Pourquoi voudrais-je sortir des exemplaires d'ici ?

— On ne sait jamais, dit-il, sans se démonter.

— Vous avez raison, rétorquai-je, m'efforçant encore de leur renvoyer leurs regards impassibles. Eh bien, je dois reconnaître que vous ne faites pas les choses à moitié.”

Je sortis, emportant ma valise Samsonite que j'avais refaite méticuleusement. J'allai trouver le service de location de voitures et retournai à l'hôtel dont j'étais parti. Comme je n'avais rien d'autre à faire de la soirée, je descendis dans le hall, feuilletai un journal et tombai sur une publicité pour une expo de photos d'Aviva Scholnik qu'on inaugurerait le soir même. J'avais vu plusieurs de ses photos dans des journaux mais jamais de tirages en bonne et due forme. C'est ainsi qu'une heure plus tard je me retrouvai au Carlton Centre.

La première personne que j'y reconnus dans la foule du vernissage, ce fut l'un de mes charmants amis de la SB, présent à ma petite sauterie de la veille, mais pas à l'aéroport l'après-midi. On ne peut tout de même pas assister à tous les événements culturels de la ville ! (Cela dit, comme, ne m'attendant pas à le trouver là, je ne le reconnus pas instantanément, je le saluai avant de comprendre mon erreur... Ensuite, je me fondis dans la foule.) Il y avait tellement de monde qu'il était difficile d'accéder aux photos exposées, mais je jouai des coudes. L'exposition valait l'effort. Voilà une artiste qui savait saisir l'instant éphémère, révélateur, poignant ou choquant selon, mais d'une manière telle qu'il s'imprégnait dans l'esprit du spectateur. La plupart des photos avaient été prises à la suite des événements de Soweto et c'était un miracle que la censure n'ait pas interdit l'expo : je n'appris que plus tard le lien entre Aviva et son amie Claudie qui avait eu une

liaison avec le secrétaire du ministre. Soit ils étaient forcés de lui laisser un peu de marge, soit (et c'était plus probable) ils lui laissaient un peu de mou pour mieux fondre sur elle plus tard.

Il se passa un bon moment avant que je ne tombe sur Aviva Scholnik en personne, dans une pièce, au fond, près des toilettes, où elle fumait tranquillement une cigarette toute seule, à l'écart de la cohue. L'endroit empestait une dense fumée bleue. Il m'avait fallu demander à plusieurs personnes où je pourrais la trouver. Ayant admiré son travail, j'avais envie de le lui dire personnellement.

Ma première impression fut celle d'une photo à moitié développée : quelques noirs de jais (les cheveux, les yeux), le reste un assortiment, à la Rorschach, de gris encore indécis. Etonnamment petite, encore plus incroyablement menue : un tout petit brin de fille. Pas vraiment une fille, d'ailleurs, car elle devait avoir trente-quatre, trente-cinq ans. Moi, à l'époque, j'en avais un peu plus de cinquante.

“Vous avez des visiteurs inhabituels, dis-je.

— Des pique-assiettes.

— Je parlais de la sb.”

Une ombre fugitive passa dans ses yeux. “Vous en êtes sûr ?

— J'en ai reconnu un. Ils sont venus au lancement de mon livre hier soir.” Je lui racontai l'occasion et ses suites.

“Hum, c'est bien, ça. Peut-être qu'à force de fréquenter les lieux culturels ils en retiendront quelque chose.” Elle avait beau essayer de plaisanter, elle était très nerveuse ; elle fumait avec un porte-cigarettes démesuré comme Audrey Hepburn dans *Diamants sur canapé*. Elle me rappelait d'ailleurs un peu Hepburn, les yeux surtout. Et aussi une madone à la Filippo Lippi : l'une de ces délurées que le peintre est censé avoir ramassées le soir dans les venelles quand il s'échappait de son monastère et qu'une fois la chose faite il peignait sous les traits de la Sainte Vierge.

Elle me connaissait, elle connaissait mes livres comme je la connaissais et connaissais ses photos ; il fut donc aisé d'engager la conversation. Et la pression (l'affluence, la police aux abois) facilita un rapprochement qui ne se serait peut-être pas fait dans des circonstances normales. Je ne doute pas que sa vulnérabilité (même si je devais bientôt découvrir que la réalité était tout autre) ajoutât à son charme. Ce n'est donc pas seulement en tant qu'artiste mais en tant que femme qu'elle attira mon attention enfiévrée – et redoublée lorsque, au bout d'une demi-heure à peine de conversation dans l'épaisse brume de sa fumée de cigarette, qui semblait vriller en un lent et mortel tourbillon dans la pièce exiguë, un inconnu fit irruption, plutôt brutalement, la saisit par le bras et lui dit, dans un murmure hargneux : “Merde, femme, t'es pas encore en train de te cacher ? Radine-toi.” Il était jeune ; plus jeune qu'elle, me sembla-t-il. Les

cheveux tombant sur les épaules, pas lavés depuis un bon moment, le teint pâle, le visage ascétique qui semblait à jamais figé dans une mine renfrognée. De longues mains plutôt belles, beauté dont il était conscient. Il tira sur sa manche. “Viens, chou chou !” La possessivité du terme d'affection me choqua plus que tout le reste.

Elle se rétracta. “Je parle à quelqu'un, Wayne.” (Il se trouve que, s'il y a un prénom masculin que je supporte le moins au monde, c'est bien Wayne ; l'hostilité dans l'air dut devenir aussi palpable que la fumée.)

Il me regarda comme si j'avais été quelque chose qu'elle aurait retiré de sous sa semelle. “Et à qui a-t-on l'honneur ?”

Je fis alors quelque chose de très malpoli, ce qui, je l'espère, ne me ressemble guère. Je lui lançai : “C'est pas tes oignons, fils. Casse-toi.”

A ma grande surprise et pour mon plus grand plaisir, Aviva éclata de rire. Pour le jeune Wayne, ce fut la goutte qui fit déborder le vase. A l'évidence, il hésita à me rentrer dans le lard, mais il dut choisir soudain la solution honorable (sans doute parce qu'il n'avait pas la carrure) et sortit comme un jeune coq avec une plume blanche dans le cul.

Sortie qui nous assura une demi-heure supplémentaire de bavardages, avant qu'elle ne décide de son propre chef qu'elle devait à ses autres invités de faire une nouvelle apparition. Je restai là quelques minutes encore, pour terminer le verre auquel je n'avais pas touché pendant toute notre ardente conversation, et puis je suivis son exemple et retournai dans la salle, qui s'était un peu vidée.

Je vis l'homme de la SB qui continuait de monter la garde près de l'entrée. Je fus tenté d'aller le trouver et de le lancer dans une grande conversation sur la culture. Mais je préférerai n'en rien faire et fis un autre tour des photos, maintenant qu'on pouvait mieux les voir. Je m'attendais à ce qu'Aviva parte bientôt, tout en me promettant de ne pas la laisser s'éclipser sans qu'elle m'ait donné son numéro de téléphone ; mais notre cher petit Wayne-boy nous favorisa la tâche en s'approchant juste au moment où elle écrivait son numéro sur le dos d'un paquet de cigarettes. Il avait dû voir ce qu'elle faisait (c'était le genre de vautour à qui rien n'échappe ; il aurait dû rejoindre la SB) car il pâlit encore et, de toute sa hauteur (qui se réduisait à pas grand-chose), lâcha : “Je vois que tu as mieux à faire, alors je fous le camp.

— Bonne idée”, rétorquai-je.

Cette fois, je crus vraiment qu'il allait m'en mettre un. Mais plusieurs autres invités ayant choisi ce moment pour venir faire leurs adieux, Wayne dut se contenter d'une sortie solitaire et beaucoup moins flamboyante.

Du coup, je me sentis d'humeur généreuse. Je me permis même de demander à Aviva : “Etes-vous sûre que vous ne devriez pas le rejoindre ?

— Il peut aller se faire voir.” Néanmoins, l’instant d’après, regardant autour d’elle, un froncement d’inquiétude au front, elle ajouta : “Et maintenant, que vais-je faire ?” avant de se tourner vers moi pour me demander : “Pensez-vous que vous pourriez m’appeler un taxi ?

— Non, répondis-je avec fermeté. Je vais vous ramener chez vous. J’ai loué une voiture à l’aéroport.

— Mais vous...

— Je vous promets que je n’attenterai pas à votre vertu”, conclus-je, pince-sans-rire.

Elle rit et je l’emmenai jusqu’au fin fond de Greenside, où elle vivait dans une vieille maison décatie. Qui n’était – dommage – pas la sienne, à en juger par les vêtements masculins qui traînaient un peu partout.

Aviva était manifestement épuisée, si bien que je déclinai son offre de rester prendre un verre, et je retournai à mon hôtel. Je savais déjà que je ne serais pas dans le prochain avion pour Londres le lendemain (je téléphonerais à l’éditeur, prenant prétexte de la SB), et que je ne retournerais pas au Cap. Le lendemain matin, je téléphonai à Aviva et lui proposai un dîner en tête à tête.

Elle avait déjà accepté lorsqu’elle se reprit : “Oh, mais Wayne...

— Si vous avez déjà rendez-vous avec lui, dis-je sur un ton suave, je vous en prie, je ne veux pas vous empêcher de... A moins que vous ne lui proposiez de venir aussi.

— Non, je ne crois pas que, vous deux...

— Dans ce cas, je devrais vous dire au revoir. Je rentrerai sans doute au Cap dès ce soir.” Je n’en avais pas la moindre intention.

“Non, ne partez pas. Je pourrai toujours voir Wayne plus tard. A quelle heure aimeriez-vous venir ?”

Voilà comment ça a commencé. Ce ne fut pas un démarrage de tout repos. Intuition ou expérience, je savais qu’elle avait autant que moi envie de me revoir. Mais elle était retenue par quelque chose : par Wayne, à qui je découvris ce soir-là qu’elle était fiancée – la date du mariage était déjà fixée ; par quelque scrupule personnel ; ou encore, simplement, par l’état de trouble dans lequel elle se trouvait, concernant l’exposition et le fait que la SB veillait. Quelle qu’en fût la cause, je sentais que c’était grave. Je sentais aussi (du moins, je l’espérais) que c’était une situation temporaire. Nous avons donc passé plusieurs soirées et journées à bavarder, nous avons dîné ensemble ou bien nous allions gambader au lac du zoo, nous allions en excursion jusqu’au barrage de Hartebeespoort ou à Magaliesberg. Après quoi, je suis rentré au Cap, fort de la certitude que j’avais de revenir à Johannesburg pour une conférence à Wits.

Les préliminaires prirent plus longtemps que je ne l’aurais cru. Compte tenu de notre envie commune, il est extraordinaire que nous

ayons pu nous retenir aussi longtemps. Mais nous avons tenu – peut-être, osé-je espérer, parce que nous devinions tous deux que cela vaudrait le coup. Il fallut trois mois pour que Wayne décide de se retirer tout en ayant l'impression que la rupture était de son fait. Et nous attendîmes encore un mois avant que nous puissions trouver une raison en béton pour qu'Aviva puisse venir au Cap. (Les choses sont toujours plus faciles quand on est sur son propre terrain ; bien que le défi soit sans doute plus grand lorsqu'on est le visiteur.) Mais, quand nous finîmes par nous trouver, pour ainsi dire, tous ces mois d'attente se détachèrent de nous d'un coup, comme une mue.

Nue, Aviva était encore plus petite, plus menue que je ne l'aurais cru. On l'aurait facilement crue anorexique. Mais pas du genre maladif ou effrayant : sa maigreur accentuait seulement son apparence d'elfe, sa beauté de madone. Ses grands yeux noirs. Aucune poitrine, à peine un renflement, simplement deux tétons très proéminents, perchés là comme de gros scarabées morts. L'incroyable fragilité de ses bras et de ses jambes, sa cage thoracique comme celle d'un oisillon, ses hanches saillantes. On aurait dit que toute la chair sur sa charpente s'était concentrée sur le mont de son sexe, qui était, de façon disproportionnée quoique charmante, bombé, et envahi par une tignasse luxuriante de longs poils pubiens pas du tout crépelés mais, au contraire, doux et duveteux ; la vulve en soi, les petits lobes intérieurs de même que les extérieurs, ovoïdes, plus naturellement charnus, était d'une inhabituelle rondeur, quasiment sphérique, comme un gros champignon exotique posé là où une branche fourche, un incomparable terrain de jeu, un Xanadu dont la rivière sacrée, l'Alph, coulait vers la mer sans marée. Non... pas sans marée. Les marées d'Aviva étaient convulsives, flux et reflux susceptibles de vous emporter loin, tout au fond, avant de vous rejeter avec force, sauvages et triomphants, sur une grève sans fin, striée et battue par les vents. (J'ai transcrit ça texto de mes notes prises après la première nuit que nous avons passée ensemble ; je sais qu'on ne peut guère être plus flamboyant mais seul le flamboyant le plus royal saurait décrire Aviva.)

Nous deux, c'était du sérieux. Après avoir perdu Helena et Pieter, j'avais eu des passades, mais ce fut ma première relation suivie. Je partis de la maison que j'avais louée à Gardens depuis que je m'étais retrouvé seul, et déménageai à Johannesburg ; la vieille baraque décatie d'Aviva suffisait pour deux. J'ai rarement travaillé plus dur, j'ai rarement été plus concentré. Nous préparions ensemble notre livre *Noir et blanc*, avec ses photos et mon texte. Nous étions mus par la colère, une colère saine qui nous inspirait et nous maintenait toujours dans des hauteurs exaltées.

N'empêche, ce ne fut pas facile. Depuis les troubles de 1976, le pays

s'enfonçait dans un tourbillon catastrophique de violence et de rage. Mes espoirs d'être publiés sur place avaient été anéantis avec *Eclair intérieur* : dans mon propre pays, j'étais devenu un écrivain sans mots, et il était de plus en plus futile de se lancer dans la rédaction d'un nouveau bouquin (dont le livre de photos sur lequel nous planchions à ce moment-là) sans aucun espoir de le voir publié en Afrique du Sud. La censure contrôlait tout. En fond rôdait toujours la SB, de plus en plus sinistre. Savoir que nous étions surveillés, jour et nuit, commençait à saper nos ressources et à nous détruire les nerfs. Aviva fut victime de plusieurs incidents désagréables : sa Mini Morris explosa dans son garage deux courtes minutes après qu'ayant par hasard changé ses projets pour la journée elle eut décidé de s'arrêter à la maison pour prendre des pellicules ; un soir, on lança une bombe dans la chambre où nous dormions d'ordinaire mais dont, par pure coïncidence, nous avions déménagé la veille parce que son chat avait pissé sur la courtepoinette. Il y eut de gros dégâts mais, au moins, nous étions sains et saufs. Tous les signes étaient là, désormais : le mince fil rouge autour d'Aviva avait finalement été franchi : on lançait contre nous l'arsenal d'armes de destruction massive, toutes les forces sinistres et invisibles, gaz chimiques et bactéries infernales.

C'est notre relation qui nous permet de tenir. Le sexe continuait d'être volcanique. Tous les deux, d'une manière ou d'une autre, nous rattrapions le temps perdu. Mais la pression devenait insupportable.

Aviva fut la première à aborder le sujet que, chacun de son côté, depuis des mois, nous sentions devoir bientôt affronter : "Chris, ça ne vaut plus le coup. Nous devons partir."

Je savais qu'elle avait raison mais je n'arrivais pas à admettre que nous devions renoncer à nos racines : "Partir maintenant, ce serait reconnaître notre défaite. Comment peux-tu songer à leur faire ce plaisir ?

— C'est ta fierté qui parle, ton obstination. Il n'y a rien de honteux à partir pour aller continuer le combat ailleurs, les attaquer d'un autre angle.

— Imagine comme ça va les réjouir !

— Qu'ils se réjouissent ! Tu es écrivain, je suis photographe. C'est nous qui aurons le dernier mot.

— Pas si nous ne pouvons ni publier quoi que ce soit ni nous exprimer ici.

— Nous pouvons les atteindre de là-bas.

— Le simple fait d'être ici, de rester ici, les atteint davantage que tout ce que nous pourrions faire ailleurs. Tu ne le comprends pas ? C'est pour ça qu'ils mettent la pression : ils sont de plus en plus aux abois. Ils savent que nous perdons bataille sur bataille mais que nous sommes en train de gagner la guerre."

C'était le matin après la bombe dans la chambre. Nous nettoiyions les débris de la déflagration. Désignant les restes à moitié calcinés des rideaux, de la literie et des tapis autour de nous, Aviva demanda : "Ça ressemble à ça... gagner ?

— C'est un revers temporaire.

— S'ils nous tuent, ce ne sera pas du temporaire. Nous serons hors d'usage, à jamais. C'est ce qui va se passer si nous restons.

— Ils n'oseront pas aller aussi loin. Ils comptent nous intimider.

— Ça, ce n'est plus de l'intimidation." A nouveau, elle indiqua les gravats. "Quand ils ont lancé cette bombe, ils comptaient bien qu'on serait dans la chambre.

— Et ta menace, alors, de révéler la vérité sur la liaison entre le secrétaire et ton amie Claudie ?

— Je suis certaine qu'ils ont évalué le pour et le contre et qu'ils ont décidé de s'en moquer. Les règles d'hier ne tiennent plus. Maintenant, pour eux, c'est une question de vie ou de mort. Et pour nous aussi, par la même occasion.

— Je t'en prie, Aviva. Ne leur facilite par la victoire.

— C'est précisément pour ça que nous devons partir tout de suite." Sur quoi, elle dit la seule chose à laquelle elle savait que je ne pouvais rien répliquer : "J'ai pris ma décision. Moi, je pars. Si tu veux rester, reste."

Essayant d'attirer le moins possible l'attention sur nous, nous avons laissé des consignes auprès d'amis intimes d'Aviva et avons quitté le pays quelques jours plus tard, sur des vols séparés : Aviva *via* Zurich, moi *via* Francfort ; nous nous sommes retrouvés la semaine suivante à Londres. En temps voulu, la plupart de nos effets furent envoyés par des amis. Nous étions tendus mais tout se passa bien. Je pense que les gars de la sb étaient tellement heureux d'être débarrassés de nous qu'ils ont préféré ne pas intervenir.

Après avoir trouvé un petit meublé minable à Acton, nous nous mîmes au travail sur-le-champ pour préparer la publication de *Noir et blanc* : il était impératif, surtout pour mon sens écorné de ma dignité personnelle, de faire passer notre message aussi vite que possible. Le livre est sorti quelques mois plus tard et, parce que la presse tenait à exploiter le parfum de sensation qui avait entouré notre "fuite" d'Afrique du Sud, il devint une sorte de "cause célèbre", au Royaume-Uni mais aussi en Amérique et dans plusieurs pays d'Europe. Croyant que les ponts étaient irrémédiablement brûlés, nous nous sommes appliqués à nous construire une nouvelle vie.

Il s'ensuivit l'une des périodes les plus agitées de mon existence. L'agitation nous permit, du moins dans les premiers temps, de ne pas trop ressasser le passé ; mais, au bout d'environ neuf mois, j'ai commencé à me sentir enfermé, et je n'avais presque pas le temps

d'écrire : j'étais trop occupé (conférences, débats, interviews, festivals aux Etats-Unis, partout en Europe et, bien sûr, au Royaume-Uni). Nous déménagions régulièrement, changions de numéro de téléphone, dans le but de nous délimiter un espace privé ; mais rien n'y faisait vraiment. Nous étions pris dans une toile d'araignée qui, de bien des façons, nous était agréable et parfois nécessaire, mais qui, en même temps, nous retenait prisonniers. Au début, cela m'affecta plus qu'Aviva, qui semblait s'épanouir, stimulée qu'elle était par de nouveaux défis, de nouveaux projets. Mais, à longue échéance, l'effet fut destructeur.

Nous voyagions beaucoup, à la fois séparément et ensemble ; la joie et l'excitation des retrouvailles, le plaisir de se raconter comment nos vies avaient évolué dans l'intervalle ajoutèrent une nouvelle dimension à notre relation mais le manque de temps et l'épuisement de notre énergie entamèrent notre relation plus vite qu'elle ne l'aurait été dans d'autres circonstances. Dans ce tourbillon, nous finîmes par nous perdre de vue. Notre amour se métamorphosa en citrouille : une citrouille vidée de sa chair et de ses pépins, sans plus de cœur depuis lequel partir à la conquête du monde et vers lequel revenir pour se ressourcer à la fin de la journée, d'une semaine, d'un mois, d'une conférence, d'un voyage. Nous ne cessions de nous dire que tout cela était temporaire : allons, quelques semaines encore et ce sera fini, un mois, tout au plus un an, et tout rentrerait dans l'ordre, notre vie et notre amour redeviendraient gérables. Mais ça ne fit qu'empirer.

Quelque chose d'autre minait Aviva. Il me fallut longtemps pour le comprendre. Quand j'essayai d'en parler, elle se refermait sur elle-même, refusait la discussion, niait qu'il y ait eu un quelconque problème. Voici ce dont il s'agissait : tandis que j'apprenais peu à peu à repousser les exigences de l'extérieur et à recommencer à écrire, à me mesurer à mon nouveau roman *Nuit d'encre*, dans une minuscule pièce que j'avais louée pour en faire un bureau tout près de notre dernier appartement, à Stockwell, je disposais, comme matériau, d'une grande quantité de souvenirs ; et s'ils étaient amenés à s'épuiser, ce qui n'était guère probable, je trouverais une réserve illimitée de sujets dans notre communauté londonienne d'exilés : véritable invasion de sauterelles, Sud-Africains de toutes dénominations, Blancs et Noirs, jeunes et vieux, déprimés ou actifs et ambitieux ; mais aussi d'autres Africains, des Sud-Américains, des expatriés du Moyen-Orient, d'Europe centrale, qui tous convergeaient sur Londres. Pour Aviva, la situation était différente. Pendant un certain temps, elle put retourner à ses vieux négatifs, faire de nouveaux tirages, mais, dans son cas, les souvenirs ne suffisaient pas ; elle était photographe, elle avait besoin d'un ici et d'un maintenant dont elle serait partie prenante. Elle ne voulait absolument pas prendre de portraits posés en studio, faire des

photos de mariage ou photographier les mondanités de Buckingham Palace ou d'Ascot. Son art, sa réputation reposaient sur le combat au pays, son travail le plus mémorable avait été déterminé par l'oppression et la résistance ; elle avait, impérativement, besoin de croire que ses photos avaient un impact, pouvaient changer l'image que les gens se faisaient de leur univers, de l'Afrique du Sud. Pour cela, il lui fallait être *là-bas*, pas *ici*.

Je tentai de la rapprocher du cercle des exilés, ce qui lui donna de l'énergie pendant un temps. Mais elle trouva bientôt que c'était contre-productif. Elle prétendit avec de plus en plus de vigueur que les images déprimantes de l'exil ne contribuaient en rien à motiver les gens pour les faire rentrer au pays : en fait, elles allaient à l'encontre du combat en désespérant les opprimés. Elle ne se sentait plus d'aucune utilité, elle n'était plus un rouage vital dans la grande machine de la résistance. Elle n'était qu'une exilée de plus, plus connue que la plupart des autres, certes, mais elle avait perdu son efficacité. Son moteur, ses accus se trouvaient ailleurs, plus à l'intérieur d'elle-même. Au lieu de la soutenir, de l'aider, je devenais un obstacle pour elle. A ses yeux, mon écriture devenait un moyen de me retirer du monde et, notamment, de m'éloigner d'elle ; je sautais du train, je ne montais pas dedans. Elle n'avait peut-être pas tort.

Quoi qu'il en fût, notre relation s'essouffait. Elle se mit à accepter des reportages aux quatre coins du monde (Chili, Pérou, Iran, Turquie, Sri Lanka) et, à son retour, elle me parlait souvent de nouveaux amis, rencontrés par hasard ou avec qui elle avait voyagé, de nouveaux contacts. De retour de son séjour au Chili, un nom américain se mit à revenir avec une régularité singulière : Raymond Cook. Au début, quand je l'interrogeai, elle écartait le sujet d'un haussement d'épaules. Mais, après quelques semaines, le pot aux roses fut dévoilé. Oui, ils avaient eu une aventure. Rien de sérieux : elle se sentait déprimée, il avait été tellement attentif et compréhensif ! Tard, un soir, ils avaient trop bu, etc. J'en fus moins chagriné que je ne l'aurais cru, et c'est cette absence de réaction qui m'avertit de toute la distance que nous avions mise entre nous. Et puis, pour être honnête, j'avais eu, de mon côté, en son absence, une histoire avec une jeune journaliste du Ghana qui n'avait pas froid aux yeux. Nous eûmes donc une session réciproque de *mea culpa*, qui déboucha sur une réconciliation physique, laquelle dura une nuit et un jour, et plusieurs mois de félicité retrouvée. La fin, toutefois, avait envoyé ses signaux dans les courants souterrains de nos marées respectives. Je rencontrai Uschi à Uppsala, Ghislaine à Grenoble, Hannelore à Hanovre, tandis qu'Aviva passait son temps avec Richard, Amos et un ou deux autres qui ne furent jamais totalement identifiés ; sur quoi, nous nous sommes séparés, d'un commun accord, bien qu'il y eût des larmes et des

récriminations, sans compter une tristesse mâtinée de soulagement de part et d'autre.

Deux ans après notre arrivée à Londres, je fis mon baluchon et partis. J'avais sérieusement envisagé de rentrer en Afrique du Sud mais les choses n'avaient pas vraiment changé là-bas ; et s'il y avait eu du changement, c'était pour le pire. A Londres, Aviva et moi avions été de plus en plus impliqués dans la toujours changeante communauté ANC en exil (c'était une façon de garder le contact, j'imagine, mais cela remuait aussi le couteau dans la plaie) ; rêver de rentrer au pays et du jour, de plus en plus improbable, où l'ordre ancien serait défunt, nous aidait, je suppose, à survivre. Depuis 1976, il y avait aussi, même si la plupart n'étaient là que de passage, en chemin vers l'Angola, Berlin, Prague ou Moscou, beaucoup plus de jeunes, dont la présence dotait la nôtre d'un sens plus grand de l'urgence et de la détermination.

Quoique de plus en plus politique, notre implication dans l'ANC gardait ses racines personnelles, grâce à une communauté d'esprit d'individus exceptionnels, artistes, fonctionnaires, universitaires ou cadres : des femmes et des hommes enthousiastes, passionnés, sensibles, volontaires, dévoués, des êtres aux intérêts très variés, capables de rire, pleurer, organiser, parler pendant toute la nuit, sans jamais renoncer à rêver. La vie avait une intensité dont ni Aviva ni moi n'avons jamais fait l'expérience avant ou après. (Je ne veux pas verser dans un romantisme ridicule. Tout le monde n'était pas exemplaire ! Nous avions nos marginaux, nos opportunistes, nos escrocs, nos parasites, nos poivrots, nos camés, nos manipulateurs et même, oui, nos balances et nos traîtres. Mais parmi nos acolytes se trouvaient, je crois, plus d'individus mémorables que dans tout autre groupe comparable que j'ai fréquenté.)

Néanmoins, au tréfonds de chacun de nous, même parmi les meilleurs d'entre nous, le désespoir s'installait, alors que le régime Vorster semblait dans les années Botha : en surface, on notait des signes de dégel, un léger changement de cap, un adoucissement de l'oppression la plus patente mais, en profondeur, on était confronté à une amère polarisation, de plus en plus dure, de plus en plus répandue.

Si bien que, lorsque je quittai Londres, ce fut pour la France. On avait mis en place des programmes afin de préparer les exilés à affronter les réalités pragmatiques du changement, quelque lointain qu'il semblât à l'époque. La plupart étaient conçus pour de jeunes recrues, alors que j'approchais la soixantaine, mais mes livres et mon profil de plus en plus international semblaient me donner du crédit. J'arrivai à Paris en mars ou avril 1981. Je fus immédiatement

impliqué dans un programme destiné à promouvoir une alternative souterraine au régime de l'apartheid. Je vécus cinq ans à Paris, où je devins, à ma manière, un pilier de la résistance. Je sais que certains jeunes camarades étaient cyniques à mon égard, mais le fait que j'avais l'aval des membres de la vieille garde, tels que Tambo, Slovo et Wolpe, brisa en partie leur opposition et leurs soupçons ; dans l'ensemble, j'étais le bienvenu. Ou du moins toléré, et peut-être même me choyait-on. On me permit de devenir une sorte de membre honoraire d'un nouveau groupe destiné à remplacer le douteux Okhela et baptisé Amandla, un nom si évident pour un mouvement de résistance qu'il en paraissait suspect. Mon poste tenait à fois de l'écrivain en résidence (entre les séjours que je continuais de faire en cette qualité dans des universités américaines, au Canada et en Australie, et même une ou deux fois à l'université Patrice-Lumumba de Moscou, ou à Leipzig) et de ce que Lénine désignait comme l'"idiot utile". J'avais ainsi accès à tous les services, pour maigres qu'ils fussent. Mais le fait le plus mémorable de cette période et, à long terme, le plus pernicieux, c'est que je fus attiré dans le tourbillon de baise le plus époustouflant de ma vie.

Le responsable d'Amandla, Siviwe Mfundisi, le coureur le plus accompli que j'avais jamais rencontré, sélectionnait personnellement et sans vergogne sur son canapé de casting toutes les recrues féminines de l'organisation, d'après leur âge et leur beauté. J'ai le regret de dire que, pendant ces années-là, ce fut donc plutôt une question de quantité que de qualité ; rares durent être les nations à ne pas être représentées. Le dénominateur commun était principalement la beauté apparente : tout était dévoilé au premier coup d'œil, rien d'autre, pas de secrets, pas de surprises, rien de la notion romantique de "mystère" qui a toujours été le moteur de mon rapport constant avec les femmes.

Toutefois, quelques exceptions se distinguèrent et se distinguent encore aujourd'hui dans ma mémoire. Le test est sans doute le suivant : avant de rentrer, finalement, en Afrique du Sud, j'ai détruit toutes les notes que j'avais prises sur ces femmes qui avaient partagé des moments de ma vie à cette époque – il eût été trop dangereux de les garder ; elles auraient pu, qui sait, être un jour confisquées par la SB ; je dus donc m'en séparer, non sans regret, non sans désespoir. Or le souvenir de deux ou trois d'entre elles (pas plus) demeure, même sans aide-mémoire. De sorte que, si nombre d'entre elles ne sont plus qu'un nom dans un album perdu, je ne pourrais jamais renoncer à celles-ci, comme elles ne pourront jamais renoncer à moi. Parce que, précisément, elles ne faisaient pas vraiment partie de la clique, elles étaient "différentes", les rares exceptions à la règle, chacun surprenante à sa manière, présence dérangeante et lumineuse au

milieu d'une flopée de pas tout à fait ça ou de tout juste passables.

J'ai rencontré Nicolette par l'intermédiaire d'Amandla, c'est vrai. Mais on ne pourrait d'aucune manière la ranger dans la catégorie des midinettes de l'organisation. D'abord, elle n'aurait jamais accepté de s'approcher de près ou de loin du canapé de casting de Siviwe. Ensuite, elle était d'une autre génération. Elles avaient toutes entre vingt et trente ans (certaines étaient même encore adolescentes), alors qu'elle avait la cinquantaine bien sonnée ; il était difficile de lui donner un âge et ce n'est pas elle qui l'aurait avoué. Elle avait une certaine vanité, curieuse chez elle, et était obsédée par sa "dignité". Alors que je me rappelle les matins où elle m'apportait mon café, très tôt, s'asseyait sur le bord du lit, nue, jambes croisées, sans rien de son maquillage (volontiers excessif), comme si elle se moquait des ravages du temps. Un corps habité. Les rides, notamment. Sa nuque qui bientôt serait décharnée. Ses seins menus et qui pendaient néanmoins. Ses fesses flasques. Vergetures au ventre. Pieds osseux, genoux cagneux. Et pourtant ! Ce n'était pas seulement qu'il y avait des moments où je pouvais facilement imaginer la beauté qu'elle avait dû être, vingt ans plus tôt, peut-être : traits acérés, pommettes saillantes, nez frappant, longue chevelure blonde, corps félin aux mouvements languides et ondulants, une grâce d'adolescent : mais la vérité, qui entrait pour peu dans ce qui pouvait être détaillé, c'est qu'elle était belle telle que je la voyais au moment où je la voyais. C'est l'une des rares femmes de ma vie que je trouve impossible à traduire en mots, alors que c'est censé être mon métier. Je me sens comme un peintre qui tente de peindre un modèle incapable de rester en place : elle est toujours en train de faire des grimaces, de froncer les sourcils, de faire la moue, de tirer la langue, de manger une pomme, de sourire bêtement. Elle avait souvent l'expression complètement vulnérable d'une petite fille qui va à la dérive ; et puis, l'instant d'après, elle devenait dure, cynique, agressive, voire insultante. Son regard était franc, perçant, direct ; mais il se perdait tout aussi bien au loin, pour devenir un regard absent de myope, avec un détachement de prof de fac. Sa voix pouvait être profonde, sexy, séduisante ; elle pouvait aussi être simplement rocailleuse, organe d'une fumeuse invétérée, d'une buveuse assoiffée, d'une femme qui avait abusé de tout.

Je l'avais rencontrée à une sauterie que les expatriés avaient organisée un soir, à Aubervilliers. Décor de banlieue morose, immeubles modernes couverts de graffiti, une pépinière de gamins type Tiers-Monde qui faisaient des galipettes sur les trottoirs. Elle était arrivée tard, escortée par un homme que j'avais croisé mais ne connaissais pas vraiment, Bongani quelque chose, un malabar dégingandé, qui, quoique plaisant en temps normal, avait la réputation de devenir violent quand il avait bu, or il était soûl la

plupart du temps. Ce soir-là, il ne lui fallut pas longtemps pour perdre pied. Il déclara tout de go qu'il était crevé, qu'il avait "la tête dans le cul" et qu'il voulait rentrer (il revenait d'un séjour d'un mois à Moscou, Leningrad et Kiev) ; Nicolette avait envie de s'amuser. Ils se disputèrent dans un coin pendant un bon moment, à voix basse. Puis, il se mit à lui lancer des obscénités. Je fus quelque peu surpris lorsqu'elle lui répondit du tac au tac. Certains, parmi nous, les encouragèrent en riant. Ce n'était pas la chose à faire. Il perdit complètement la boule et donna à Nicolette un coup sur la figure qu'un deuxième ligne n'aurait pas renié sur le terrain. Elle recula en titubant. Un filet de sang coula de sa bouche. Deux hommes agrippèrent Bongani par-derrière et l'éloignèrent d'elle (en riant encore comme si tout ça n'avait été qu'une vaste plaisanterie). C'est alors que Nicolette plongea en avant et lui lança dans l'entrejambe un furieux coup de pied (elle portait de grandes bottes noires), coup de pied qui le fit se plier en deux et lui valut un haut-le-cœur.

"Salope, je te tuerai", lâcha-t-il, le souffle coupé.

Elle lui cracha à la figure – du sang.

Ses camarades le tirèrent alors à l'extérieur et, apprendrais-je plus tard, le mirent dans un taxi, le renvoyant là d'où il était venu. Instinctivement, je pris Nicolette par les épaules et l'emmenai dans un coin.

"Lâchez-moi, merde !" fit-elle – sans grande conviction. Lorsque je la lâchai, elle ne broncha pas. Je dénichai un verre de whiskey et le lui mis entre les mains. Puis, le silence ; son regard (ses yeux de la teinte de la fumée) impénétrable.

La soirée reprit comme un courant qui rencontre un gros rocher en chemin, bouillonne pendant un instant en un tourbillon d'eau blanchâtre, avant de contourner l'obstacle et de reprendre son cours en gazouillant comme si de rien n'était. A un moment donné, sans davantage m'adresser la parole, elle s'éloigna de moi pour aller se mêler aux danseurs. Je la regardai d'abord sans trop y prêter attention, avant de m'apercevoir qu'elle me fascinait. Elle dansait avec un abandon démonstratif qui m'empêchait de détourner le regard. Mais elle finit par s'éloigner des danseurs comme elle s'était éloignée de moi. Tout ce dont je me souviens ensuite, c'est qu'alors que les autres continuaient de manger, de boire et de prendre du bon temps nous nous sommes retrouvés tous les deux assis par terre dans un coin, à bavarder.

"Merci d'être venu à mon secours, dit-elle à travers le nuage bleuté qui sortait de sa Gitane.

— Je n'ai rien fait de tel. Je vous ai simplement poussée vers les cordes.

— Je ferai mieux au prochain round.

— Pourquoi êtes-vous venue ici ce soir, d'abord ?” Je voulais savoir parce qu'elle n'était manifestement pas des nôtres... Je croyais encore qu'elle était française.

“Bongani, répondit-elle sur un ton neutre.

— Ne me dites pas que vous êtes attirée par les Sud-Africains !

— Pourquoi pas ? Je suis née dans ce trou du cul du monde.”

Je commis sans doute une erreur en lui demandant de m'en dire plus car elle se lança alors dans une histoire dont j'eus du mal à débrouiller les fils. Je me rappelle un job chez Dior, un night-club à Montmartre, une figure paternelle digne de l'Ancien Testament, un prétendant qui s'était suicidé pour elle, un pèlerinage à Chartres (avant ou après le suicide ?), où elle avait couché avec un inconnu dont elle n'avait jamais vu le visage et dont elle n'avait jamais entendu prononcer le nom et que, dans l'extase de l'amour, elle avait supplié de bien vouloir l'étrangler. “Je pensais, dit-elle, que ce serait la meilleure mort qui pourrait jamais m'arriver.” Elle reviendrait sur certains de ces épisodes pendant la période où nous sortîmes ensemble. Quand elle s'y mettait, elle savait si bien raconter les histoires qu'elle vous hypnotisait, vous captivait tant que les jours se fondaient dans les nuits – sans jamais rien clarifier, d'ailleurs ; elle me racontait plusieurs fois la même histoire mais ce n'était jamais la même version. Il y avait, toutefois, un événement auquel elle revenait constamment et dont les détails ne variaient jamais ou, du moins, peu.

“J'ai couché avec un ambassadeur”, me confia-t-elle, avec un surprenant mélange de timidité et d'arrogance, comme si ç'avait été là son véritable (son unique) titre de gloire dans un univers plutôt chaotique. Après un bref silence (pour l'effet ?), elle ajouta dans un murmure théâtral : “Un ambassadeur *sud-africain*.

— Mon Dieu !” Je restai estomaqué. “Comment as-tu pu faire ça ? Qu'est-ce qui... ? Je veux dire... pour l'amour de Dieu !”

Elle m'adressa un sourire énigmatique : arrogant ? provocant ? espiègle ? honteux ? confiant et serein ?

“Oh, c'était il y a très longtemps, dit-elle en haussant les épaules mais seulement après avoir vidé son verre de scotch. Avant que les choses virent mal là-bas. Ou juste au début. Au moment des problèmes à Sharpeville. C'est drôle, quand j'y repense aujourd'hui, mais, vois-tu, ça n'avait pas vraiment l'air important...”

— Comment as-tu pu être mêlée à un des leurs ?

— Je crois que j'étais amoureuse”, dit-elle avec simplicité. Son sourire la rajeunit, lui donna un air quasiment enfantin. “Tu trouves ça bizarre ?”

Je ne pus que faire non de la tête, tout en m'assurant que personne ne nous entendait. “Non, je suppose que, si tu l'aimais vraiment, ce n'était pas bizarre.

— Que je l'aime ou pas, quelle différence ça pouvait faire ?
— Parce que l'amour, c'est autre chose, non ?
— Non. L'amour, c'est de la merde.
— C'est-à-dire ?
— C'est-à-dire rien du tout. Je veux encore du whiskey." Une pause.
"S'il te plaît."

Je pris son verre, allai le remplir, revins vers elle. Beaucoup d'invités étaient déjà repartis dans la nuit.

"Je ne pensais pas ce que j'ai dit, déclara-t-elle après avoir avalé une bonne gorgée.

— Quand tu as dit quoi ?

— Que l'amour, c'est de la merde. Simplement, ça ne me plaisait pas, que tu dises que l'amour, c'est « autre chose ». Pour l'amour de Dieu ! Comment tu t'appelles ?

— Chris. Chris Minnaar."

Apparemment, mon nom ne lui disait rien. C'était très réconfortant.

"Pour l'amour de Dieu, Chris Minnaar. Quoi que soit l'amour, ce n'est jamais « autre chose ». L'amour, c'est notre oxygène. Comme le ciel. Je veux dire... si on était des oiseaux." Encore une pause. "Si seulement on était des oiseaux... J'ai toujours voulu voler. Parfois, ça m'arrive, quand je fais l'amour.

— Comme avec ton ambassadeur ?

— Pourquoi tu demandes ?" Il y avait comme de la suspicion, presque une accusation dans le ton.

"C'est toi qui en as parlé.

— Je n'ai pas dit que j'avais fait l'amour avec lui. Si on te demande, tu diras qu'on n'a jamais fait l'amour.

— Tu as pourtant dit que tu avais couché avec lui.

— J'ai dit ça ?" Elle avala une nouvelle gorgée. "Alors, je suppose que c'est vrai.

— Est-ce qu'il t'aimait, lui ?

— Il me traitait comme son petit secret cochon.

— Tu t'es révoltée contre ça ?"

Haussement d'épaules. Puis, d'un geste brusque, elle s'essuya la bouche avec le dos de la main, étalant son rouge à lèvres sur sa joue. A nouveau, elle parut beaucoup plus vieille.

"Ça lui a coûté son poste. J'ai fait en sorte qu'il soit viré. Parce qu'il avait couché avec l'ennemi.

— Pauvre homme", dis-je sans rire. Cette fois, elle ne mordit pas à l'hameçon.

La plupart des invités étaient partis ; il était temps de leur emboîter le pas.

A la porte, elle m'agrippa le bras, soudain, eût-on dit, en proie à la panique. "Tu peux me ramener ?

— C'est où, chez toi ?

— Non, je veux dire... chez toi. Bongani me tuera si je rentrais maintenant.

— Oh, mais...

— Je ne te demande pas de me baiser, Chris.” Un rire sordide. “Seulement de me laisser dormir chez toi : dans un lit, sur un canapé, par terre, n'importe où. Même dans la baignoire. J'adore les baignoires. Jusqu'à ce que la situation soit réglée avec lui.”

Je n'étais pas certain de devoir sourire ou froncer les sourcils, de devoir lui témoigner de la sympathie ou de me montrer réticent, de la jouer froid ou gentleman. En fin de compte – plutôt hésitant, si je me rappelle bien –, j'ai accepté. J'ai demandé à Siviwe, notre hôte, de m'appeler un taxi. Sous son regard sardonique, j'escortai Nicolette à la porte et nous sommes rentrés ensemble au petit appartement que je louais à l'époque, derrière la gare Montparnasse. Nicolette ne dit pas un mot de tout le trajet.

Chez moi, elle voulut encore boire.

“Tu es certaine ?

— Tu penses que j'ai mon compte ?” Et, avec son regard mauvais et provocateur, elle ajouta : “Tu as raison. J'ai assez bu. Mais ça ne me suffit pas.”

Une heure plus tard, quand je suggérai timidement qu'il était peut-être temps d'aller se coucher, elle fut tout à coup, bizarrement, docile. Je lui montrai la salle de bains et, pendant qu'elle s'y trouvait, changeai les draps de mon lit pour qu'elle y dorme. Je préparai le canapé pour moi dans le modeste salon, en y mettant des draps et des couvertures : je faisais toujours ça quand j'avais des invités.

Elle passa une bonne heure dans la salle de bains. Lorsqu'elle ressortit, enveloppée dans l'une de mes vieilles robes de chambre, une bleue, elle avait ôté tout son maquillage. D'une certaine manière, elle paraissait plus vieille, toutes les rides, les ridules étaient visibles mais elle était aussi plus fraîche, toute sa vulnérabilité était exposée. Le mot n'est peut-être pas exact, d'ailleurs. On était plutôt confronté à une... totale honnêteté. *Me voici, voici ce à quoi je ressemble vraiment, je m'en moque. Et toi ?*

Moi, je m'en moquais, aussi. En remuant les épaules et avec un mélange inhabituel de fragilité et d'assurance tranquille, elle ôta la volumineuse robe de chambre, ce qui la fit soudain paraître beaucoup plus petite, plus maigre (pas autant qu'Aviva mais pas très épaisse, néanmoins). Elle connaissait son corps et était à l'aise avec lui ; elle pouvait le partager sans toute se dévoiler mais également sans rien retenir.

On remarque de menus détails quand on est confronté à un corps nouveau. Une marque de naissance tout en haut de la jambe gauche.

Une boucle noire, unique, évidente, qui dérange la régularité de la ligne toute droite de la base du modeste triangle de poils pubiens. Beaucoup plus tard, quand elle repose dans mes bras, son dos nu contre mon ventre nu (Rachie De Beer ?), la façon dont elle enroulait autour de son doigt, et la déroulait, une mèche de ses cheveux blonds (teints, certes, mais blonds) jusqu'à ce qu'elle s'endorme et ronfle très légèrement. Une fois, même, elle péta, amusant signe de confiance que je trouvais touchant.

Dans la matinée, pas très tôt, elle se replia pour prendre de l'élan et sortir du lit, erra brièvement dans la pièce, le regard vide, comme si elle avait oublié où se trouvait la salle de bains, alors qu'elle y avait passé tant de temps la veille ! Je la suivis du regard, mû par une intense curiosité, comme devant un nouveau paysage. Je notai la grâce pataude de son corps, plus tout jeune mais encore doté de la fluidité de la jeunesse. La cellulite des cuisses, sous les fesses plates qui avaient dû jadis être menues, rondes et fermes, le délicat réseau bleu et rouge des varices au-dessus du mollet, les cheveux trop souvent teints qui retombaient en rebiquant sur les épaules. Je remarquai aussi les bleus qu'elle avait sur le corps, certains suffisamment anciens pour avoir viré au vert jaunâtre, d'autres plus sombres, plus méchants, plus récents. Sur le dos, les fesses, les cuisses, les seins. Était-ce ainsi que Bongani marquait son territoire ? Ou avait-elle été refilée d'un amant à l'autre ? Pourtant, je n'étais pas dégoûté. Malgré tous les signes qu'elle portait d'avoir été usée et abusée, rien ne l'avait vraiment touchée ou abîmée, pas là où ça compte, en tout cas. Les marques de l'envol de la jeunesse me rappelaient douloureusement mon propre corps vieillissant. Elle ne ferma pas la porte de la salle de bains. Je l'entendis faire pipi. Quand elle ressortit, je souris et tendis les bras vers elle. Je voulais lui dire : viens, vieillissons ensemble, soyons jeunes ensemble.

Mais elle repartit en vadrouille, vers la cuisine, et revint avec une pomme. Elle s'arrêta et ne repartit derechef que pour revenir avec une autre pomme, qu'elle me tendit. Assise en tailleur face à moi, sur le lit, offrant à ma vue tous les plis de son ventre au-dessus de son modeste coussin de poils pubiens, elle prit son temps pour manger sa pomme, plantant ses dents dedans pour croquer, envoyant un jet d'écume sur le couvre-lit à chaque bouchée, dont un peu restait sur son menton, ses épaules, sa poitrine pendante. C'était une expérience érotique presque douloureuse.

Lorsqu'elle se leva pour jeter dans la corbeille à papier le minuscule trognon qui lui restait, elle s'arrêta au pied du lit et me regarda.

“Tu me trouves vieille ?” Et de soupeser ses seins pour les remonter.

“Je te trouve adorable.

— Tu aurais dû me voir quand j'étais avec mon ambassadeur. J'étais

belle à l'époque. Très jeune aussi, bien sûr.

— Ça me suffit de te voir maintenant. Viens. J'ai envie de toi.

— Tu ne peux pas m'avoir." Mais elle vint s'agenouiller sur le côté du lit, repoussa les couvertures et me prit dans sa bouche, et ses longs cheveux abîmés retombèrent sur son beau visage usé.

C'était un dimanche, et nous avons passé la plus grande partie de la journée au lit. De temps à autre, nous nous extrayions des draps maculés et froissés pour nous préparer à manger, avant de retourner au lit, pour faire l'amour une fois encore, et parler avec feu.

Comme la veille, elle n'arrêta pas de revenir sur l'homme qu'elle appelait "mon ambassadeur".

"Qu'est-ce qui lui est arrivé, en fin de compte ?" Elle avait piqué ma curiosité.

"Hier soir, je t'ai menti, dit-elle, comme si c'était une réponse. Ce n'est pas moi qui lui ai causé des ennuis. Je veux dire, c'était à cause de moi mais ce n'était pas mon intention. J'ai tout fait pour essayer de le sauver mais quel poids est-ce que j'avais ? Il y avait une telle machine derrière lui..."

— Il a été rappelé ?

— Oui. Mais ce qui lui est arrivé après, je n'en sais trop rien. J'ai essayé de me renseigner, j'ai demandé à des gens. Il y avait un vieux concierge à l'ambassade, ou quelqu'un, en tout cas, un homme qui s'appelait Lebon... l'ambassade était encore avenue Hoche à l'époque, ce n'était pas cette horrible forteresse à la Fort Knox, quai d'Orsay. Lebon aimait parler, et il me tenait au courant. Mais, bien sûr, il était impossible de savoir vraiment... ce vieux salaud transformait tout en histoires palpitantes. Quoi qu'il en soit, c'est lui qui m'a appris que l'ambassadeur était mort. D'une attaque. Peu après son départ." Je suis surpris de voir ses yeux s'embuer de larmes. "Vois-tu, quand j'ai appris ça, j'ai voulu mourir. En fait, j'étais tellement désespérée que j'ai sauté dans la Seine, juste derrière Notre-Dame. J'avais souvent pensé au suicide mais je n'avais jamais eu le courage jusque-là. Cette fois-là, je l'ai eu.

— Mais tu n'es pas morte, dis-je, d'un ton grave.

— Non, ces cons de flics et les pompiers sont arrivés trop tôt. Ils m'ont traitée comme de la merde. Ils m'ont simplement larguée à l'hôpital. C'était affreux. Je me suis dit : Quand je ressors, je retourne direct à la Seine. Cela dit, je n'ai pas eu le courage d'affronter un nouvel échec. Alors, dès qu'ils m'ont relâchée, je suis retournée à Notre-Dame, j'ai acheté un cierge, un très long et effilé, tu sais... et je l'ai allumé en souvenir de lui. Ce n'était pas grand-chose, mais je me suis dit : Au fond, nous avons tous besoin qu'on fasse brûler un cierge pour nous.

— Je suis tellement heureux que tu ne sois pas morte !”

Elle fit une grimace. “Je ne suis pas certaine qu’il faille tant s’en réjouir. Tout ce que je sais, c’est que, maintenant, j’attendrai que la mort vienne d’elle-même. A moins que je ne tombe sur quelqu’un comme cet homme quand j’ai fait le pèlerinage à Chartres, à Pâques. Je t’ai raconté cette histoire, non...?”

— Celui à qui tu as demandé de t’étrangler ?

— Oui. Aujourd’hui encore, je crois que ce serait la plus belle mort. Monter au paradis quand on est au septième ciel. La mort en jouissant.” Un beau sourire, qui ne dure qu’un instant. “Mais où trouverai-je un amant qui voudra faire ça ?

— Pas moi, en tout cas.

— Pourquoi est-ce que ça ne te plairait pas ?” Elle insistait. “Si quelqu’un que tu aimais vraiment, vraiment, te le demandait ?

— S’il te plaît !” Je sentis un frisson parcourir ma colonne vertébrale comme une chenille qui aurait descendu mon dos. “Ne me parle pas de ça. Rien que l’idée, ça me donne la chair de poule. Nous sommes ici et maintenant. La mort est loin.

— La mort n’est jamais loin quand on fait l’amour.” Comme avec tout ce qu’elle disait, je ne pus savoir si elle avait prononcé une vérité profonde ou si elle n’avait fait que dire la première chose qui lui était passée par la tête. Nous refîmes donc l’amour et, pour l’heure du moins, réussîmes à repousser la mort.

Ce que je savais déjà et saurais pendant toute la période qui suivit, c’est que c’était là une liaison dangereuse, que j’avançais en terrain glissant. Il ne serait pas difficile de tomber amoureux de Nicolette. Et alors, je serais perdu. Ce serait de l’amour, non parce que je verrais en elle la fille qu’elle avait peut-être été mais à cause de ce qu’elle était au moment même où je la connaissais. Parce qu’elle, précisément, n’était plus jeune, parce qu’elle portait en elle la beauté du temps, et parce que, justement, elle me rappelait que nous portions tous deux la mort dans nos os et notre sang.

C’est la raison pour laquelle je ne pouvais la lâcher. Je me rappelle comment, dès ce premier jour, quand, à un moment, je suis remonté reprendre mon souffle, je me suis mis à suivre du bout du doigt un méchant bleu qu’elle avait sur le téton gauche. Elle posa sa main sur la mienne.

“Bongani ?”

Elle fit oui de la tête.

“Tu ne retourneras pas vers cet homme.”

Elle fit encore oui de la tête avant de demander : “Mais qu’est-ce que je vais faire ?

— Reste avec moi.

— Mais...”

Elle laissa sa réponse en suspens et nous n'allâmes pas plus loin. Les jours suivants, elle me fit faire de longues balades dans Paris, elle me montra des quartiers, des rues, des coins que je n'avais jamais imaginés même si, vivant dans cette ville depuis deux ans, je croyais la connaître. Nous n'avons pas reparlé de l'avenir. J'éprouvais un étrange sentiment de permanence devant la façon dont elle prenait possession de l'endroit : elle avait encore une clef de l'appartement de Bongani et, au début de notre relation, elle y retourna de temps à autre, quand elle savait qu'il était absent, pour récupérer certaines de ses affaires. Elle squatta mon appartement plus qu'elle ne s'y installa, éparpillant partout ses vêtements, ses souliers, ses bijoux de pacotille, ses produits de maquillage, ses postiches, ses crèmes et ses lotions. Si notre histoire devait s'arrêter un jour, ce n'était manifestement pas le lendemain.

C'est pourquoi je fus complètement soufflé lorsque, rentrant chez moi, un soir, après une conférence, je découvris qu'elle avait disparu. Des bouteilles vides, une chaussure dépareillée, un jeans déchiré, quelques magazines de mode trop feuilletés et en lambeaux, et un godemiché noir et rouge en mauvais état et aux piles à plat (je vérifiai) : voilà tout ce qu'il restait d'elle. Assez pour montrer qu'elle avait séjourné là. Assez pour montrer qu'elle était partie. J'imagine que j'aurais pu faire mon enquête auprès des cadres de l'ANC, j'aurais même pu rechercher Bongani et aller le trouver directement. Mais je n'en eus pas le cran. Même si je la retrouvais, elle ne me reviendrait pas. C'était la fin, ce devait être la fin. Respecter la dignité d'une relation, cela signifie aussi en accepter la fin quand elle arrive. Hormis dans ma tête, hormis dans mes rêves, où flotte encore son souvenir. Même en toi, Rachel, elle survit. Absente et à jamais présente.

Bagdad, la télé l'a montré hier soir, a été plongé dans les ténèbres par les bombardements incessants des Américains, qui essaient de prendre l'aéroport principal. La fin paraît plus proche que quiconque ne l'avait prévu. Aux portes mêmes de la capitale il ne semble y avoir quasiment aucune résistance. Qu'est-il donc arrivé aux soixante-dix milles gardes de Saddam ? Qu'est-il arrivé aux services secrets des armées ? Où sont les armes secrètes ?

Je dois me rappeler pourquoi je regarde ces émissions nocturnes : pour m'aider à m'endormir, pour mettre en perspective mes amours et mes femmes. Notre image omniprésente, à nous, les hommes, foutant le bordel dans le monde : et les femmes qui tentent de rétablir l'équilibre pour qu'il continue de tourner, pour qu'on ne sombre pas dans la folie furieuse. Toute ma vie, j'ai été entouré par la violence sous une forme ou une autre, elle a fourni un cadre à toutes les relations que j'aie eues. Et, quand on a cru, avec la libération de

Mandela et la perspective d'élections libres, que nous avons enfin laissé derrière nous les cauchemars de l'apartheid, de nouvelles formes de violence se sont ingérées dans mes relations avec les femmes. C'est seulement maintenant que tu as disparu (encore dans des circonstances ô combien violentes !) et que je me retrouve entouré par un vide événementiel, que j'ai l'impression d'être lâché dans un espace où il ne reste aucun repère pour signaler ma progression et m'aider à trouver ma place. La violence demeure mais je suis immunisé. Comme un camé, j'ai besoin de ma piquouse quotidienne. Elle fait de moins en moins d'effet mais je ne peux me débarrasser de cette habitude. C'est pourquoi je regarde le feuilleton Iraq à la télé.

Après notre retour du Cedarberg, quand je suis enfin rentré chez moi (au grand soulagement de Frederik), mes motivations vinrent presque exclusivement du fait que je savais que George et toi étiez là ; deux fois par semaine, sans jamais déroger à la règle, tu venais imposer un peu d'ordre à mon bureau. Frederik s'était habitué à tes visites et acceptait ta présence sans rechigner, ce qui était infiniment plus qu'il n'avait daigné le faire pour nombre de celles qui t'avaient précédée. J'avais même la nette impression que sa démarche, à lui aussi, était plus légère, les jours où tu venais.

Dans la dernière ligne droite avant l'ouverture de ton exposition, qui était prévue pour septembre à la galerie AVA de Church Street, j'essayai de te persuader de suspendre tes tâches de demoiselle Vendredi pour te consacrer exclusivement à ton travail, mais tu m'opposas un refus catégorique. Tu avais besoin de lâcher la sculpture de temps à autre pour faire le point : bien sûr, je n'y crus pas un instant ; mais c'est avec une grande satisfaction que je fis semblant de te croire, car je ne sais pas comment j'aurais fait sans toi. Pas à cause du rangement mais à cause de toi. Même si ce n'était que deux matins par semaine, le mardi et le vendredi, ta présence avait subtilement transformé mon intérieur. C'était tangible, dans les bouquets dont tu décorais la maison, dans les infimes modifications que tu apportais à la disposition du mobilier, sans demander mon avis, les arômes que tu remuais dans la cuisine (ça, Frederik ne l'aurait accepté de personne d'autre) ; mais c'était encore plus évident dans le changement d'atmosphère. Tout simplement, ce n'était plus la maison d'un vieil homme : l'espoir y était entré. Je ne m'étais pas aperçu à quel point, au fil des ans, tout était devenu automnal : alors que j'observais fort bien le phénomène, douloureusement et l'esprit rebelle, dans mon corps. Il y avait des occasions, récentes, où la bonne vieille source de tous les maux, naguère si fidèle, n'avait pu se débrouiller toute seule et où il avait fallu lui donner un coup de main. La simple pensée m'eût profondément humilié, ne fût-ce que dix ans plus tôt ! Alors que,

désormais, il fallait se contenter de bénéfices dérivés. Bientôt viendra le temps "où la porte sera fermée sur la rue, où tombera la voix de la meule, où s'arrêtera la voix de l'oiseau, où se tairont les chansons, où l'on redoutera les montées, où l'on aura des frayeurs en chemin, où l'amandier sera en fleur, où la sauterelle sera repue, où le désir faillira ; tandis que l'homme ira fatalement à sa dernière demeure et que les pleureurs le suivront déjà dans la rue".

De retour du Cedarberg, même si je m'étais résigné à ce que tu ne puisses plus être considérée comme un possible objet sexuel, ta présence fut incluse dans la routine qui m'aidait à la fois à survivre et à me réconcilier avec les vacillements du désir en mon vieil âge desséché. Je me rappelle les jours où j'étais soulagé de savoir que rien ne pouvait arriver entre toi et moi, heureux de la présence de George, de la proximité et de l'assurance de votre amour. Parce que, imaginons que ces restrictions n'aient pas existé, imaginons que nous ayons pu nous aimer ouvertement : comment m'en serais-je sorti ? Comment accepter la honte de te séduire puis d'être incapable de m'exécuter ?

Nous travaillions souvent ensemble, toi et moi, pas seulement les matins où tu venais chez moi, mais aussi les nombreuses fois où George était dans sa chambre noire ou parti en reportage et que tu avais besoin d'aide pour emplir ton four, l'allumer, mélanger les engobes, préparer les peintures et les concoctions spéciales que tu utilisais pour tes sculptures. Jamais il n'y avait la moindre gêne entre nous. Le cadre dans lequel nous pouvions nous rencontrer et partager avait été établi avec une telle assurance, était tellement exempt d'ambiguïté que je pouvais être heureux, et même décontracté. Et quand George revenait, nous pouvions l'inclure gaiement et généreusement : alors, nous allions au restaurant, à un concert, nous occupions dans votre jardin ou dans le mien, nous faisons des courses, nous allions à des expos ou à des ventes aux enchères, nous étions un trio sans qu'aucun des trois ne se sente de trop.

Je me rapprochai de plus en plus de George. Tu encourageais ce rapprochement, car tu craignais toujours qu'il ne se laisse trop absorber par ses photos et n'oublie qu'il avait besoin d'amis : tu voyais donc le temps qu'il passait avec moi comme une nouvelle dimension dans sa vie, nécessaire et saine. Quant à moi, je n'ai jamais fait partie des fêtards ou mené une vie sociale très active. Ce n'est pas que j'évitais les gens consciemment ; partout où j'allais, il y avait toujours un ou deux hommes avec lesquels j'entretenais une amitié sincère. Mais je n'ai jamais ressenti le besoin d'établir ce lien qui semble définir les contours de la vie de tant d'hommes.

A l'école et même jusqu'à l'université, je jouais au rugby, demi d'ouverture et parfois premier centre ; pas par choix : mon père m'y

avait poussé, parce qu'il avait besoin d'un fils dont il pût être fier. Il venait nous voir quand nous avions un match : c'est ce qui rendait l'occasion très particulière. Il ne venait pas seulement pour être critique, mais, je le découvris bientôt, par passion. Dans sa jeunesse, m'avait-il raconté, lui aussi jouait au rugby. Huitième de mêlée. Mais il s'était cassé une jambe et la fracture ne s'était pas bien remise. J'étais donc devenu son substitut sur le terrain. Plus encore que les échecs, le rugby était pour moi une manière de communiquer avec lui. Le simple fait qu'il vînt aux matches me faisait penser que la vie valait la peine d'être vécue. Même si je n'étais pas doué, j'appris à apprécier le rugby en soi. D'ailleurs, il y avait d'autres compensations inattendues dans la proximité chahuteuse, les bouffonneries et la compétition dans les vestiaires et sur le terrain. Je me rappelle les moments où, enfoncé dans un coin de pelouse détrempée, presque noyé dans cinq centimètres de boue, avec quatre ou six potes assis sur moi, qui me tordaient les chevilles, me lançaient leur genou dans l'entrejambe, m'écrasaient les burnes, me mordaient l'oreille ou me pétaient à la gueule, je me disais que je vivais vraiment, grâce à ça, une vie qui valait la peine d'être vécue : voilà ce que c'était, être un homme, cela lui donnait un sens et de la substance, c'était ça, la vie, mon pote. Et mon père assistait à cette métamorphose ! Au sein de cette camaraderie on faisait des découvertes : la générosité, l'exubérance, la joie, voire la volonté de partager douleurs, désespoirs ou colères, et tout cela rendait l'expérience très valable.

Il y avait les moments spéciaux où, après un essai, un coup franc réussi, un bon crochet ou une passe bien gérée, une tape dans le dos, une tape dans la paume en signe de victoire, un bras autour d'une épaule, une main passée dans mes cheveux pour les ébouriffer, tout ça confirmait cette camaraderie, une intimité de mâles qui me donnait le sentiment d'appartenir au groupe. Plus encore, je découvris qu'être couvert de boue, d'herbe, de sang et de morve, se promener avec des égratignures et des coupures, et, avec l'aide de Dieu, une jambe, une clavicule, un bras ou des côtes cassés, était le chemin d'accès le plus sûr au cœur de quelques-unes des filles les plus belles, et certainement au cœur des moins farouches. Alors, de quoi pouvais-je me plaindre ?

Mais des amitiés sincères ? Non, pas vraiment. Et c'est pourquoi celle qui nous unissait, George et moi, lui était bénéfique mais l'était aussi pour moi. Je pouvais lui confier toutes mes inquiétudes quant à la vieillesse, même certaines de mes angoisses concernant l'éventualité imminente de l'impuissance, et la rage et le désespoir que je ressentais en secret parce que j'avais perdu l'inspiration. Il y avait tant d'années, maintenant... Pourrais-je jamais me remettre à écrire ? Tout ce que j'avais pondus, ces dernières années, c'étaient mes carnets : les nombreux, les innombrables carnets qui m'entourent encore

aujourd'hui, ici, où je m'occupe pour emplir le vide de ton absence. Je me rappelle avoir pensé un jour que l'immense accumulation de notes prises par mam au cours de ses années de lecture n'était que "le signe apparent d'une vie gâchée". Est-ce à cela aussi que mes notes se résumeront, en fin de compte ?

A George je pouvais raconter mes souvenirs d'exubérance juvénile, à laquelle s'étaient mêlés les doutes et les appréhensions après la publication de mon premier livre, *Le Temps des larmes*, qui m'a propulsé jusqu'à la notoriété de façon si inattendue ; ou des souvenirs de toutes les années passées entre ce premier livre et *Feu radical*, mon dernier (pour l'instant). Je pouvais discuter avec lui de ma difficile exposition aux flashes pendant mes années de renommée internationale (quelque sens qu'on donne à ce mot), contrebalancée par la désapprobation de la hiérarchie des autorités nationales et la constante surveillance à laquelle j'étais soumis de la part de la SB, de même que par la suspicion de certains auteurs plus conservateurs d'Afrique du Sud, qui ne pouvaient cacher leur ressentiment parce que je vendais des livres grâce à mon engagement politique.

Je parlais avec lui de la brève satisfaction mais aussi du mal du pays grandissant que j'éprouvai pendant mes années londoniennes et parisiennes après la publication de *Noir et blanc* en collaboration avec Aviva et de *Nuit d'encre* en solo.

A lui je pouvais parler des femmes, des joies qu'elles m'avaient procurées autant que des peines, de la tristesse de la perte ou de la trahison voire, oui, de la culpabilité. Et, ces dernières années, de plus en plus... la hantise de la futilité.

Ensemble, nous partions de fous rires. Mais il y avait aussi des moments, fugaces, certes, pendant lesquels je lui racontai la disparition d'Helena et du petit Pieter, ou bien de Nicolette, d'Abbie, des moments où je pleurai en sa présence, sans ressentir aucune honte.

Et George me rendait la pareille.

De la façon dont il me parlait, je comprenais qu'avec presque personne d'autre, peut-être pas même avec toi, il n'avait été capable de parler si ouvertement de ses sentiments de honte et d'inadaptation en tant que "petit gros" à l'école, de ses échecs auprès des filles avant qu'il n'acquière sa renommée de photographe. Comme il l'avait déjà fait avant, il reconnut que, bien que des femmes désirables aient alors commencé à rechercher sa compagnie, il avait eu beaucoup de mal à s'habituer à l'idée qu'une femme pouvait le désirer : chaque fois qu'il avait une relation, il croyait que c'était un miracle unique, non renouvelable, et qu'il lui fallait donc s'y accrocher à tout prix tant qu'il durait : oui, un sentiment d'inadéquation, jamais guéri, jamais apaisé. "Quand j'allais au lit avec une femme pour la première fois, je savais qu'elle finirait par me rejeter, tôt ou tard. Comment une femme

aurait-elle pu *choisir* d'être avec moi ? C'est ainsi que, la plupart du temps, je rompais d'abord, pour m'épargner l'humiliation d'être éconduit."

Jusqu'à ce qu'il te rencontre, du moins.

Combien de fois nos conversations ne sont-elles pas revenues sur ce point ? "Chris, est-ce que tu crois que Rachel est vraiment heureuse ?

— Elle t'adore et elle sait que tu la vénères.

— Mais est-ce ce qu'il faut ? Les mots que tu emploies : *adorer*, *vénérer*. Ne signifient-ils pas qu'il y a quelque chose qui cloche ? Que nous faisons trop d'efforts pour nous prouver je ne sais quoi ?

— Tu racontes des conneries, George, et tu le sais. Je te l'ai déjà dit : tous les deux, vous êtes la seule raison pour laquelle je crois qu'on peut encore fonder quelques espoirs sur l'institution du mariage.

— Je pense parfois que je suis injuste envers elle en restant. Elle mérite beaucoup mieux que moi. Elle devrait être libre de choisir.

— Elle a été libre de te choisir, toi !

— Un jour, Rachel découvrira son erreur. Alors, elle me quittera.

— Tu dis n'importe quoi !

— Je ne suis pas capable de satisfaire ses véritables besoins. Pas tous.

— Personne sur cette terre ne peut satisfaire tous les besoins d'autrui. Nous sommes tous des cercles qui se coupent mais qui ne se recouvrent pas pleinement. Une petite fraction reste toujours à découvert. Et on passe sa vie à rechercher ce morceau manquant. En tout cas, c'est ce que j'ai fait, moi. Mais certains... toi et Rachel en sont de bons exemples, me semble-t-il... sont suffisamment sages pour se suffire de la partie couverte et apprendre à l'apprécier. Comme ce serait barbant, de trouver la concordance parfaite ! Plus rien à découvrir, à souhaiter, à attendre éperdument : pas de peinture, pas de musique, pas de romans, rien.

— Je crois que Rachel et toi auriez été mieux accordés qu'elle et moi."

Sa franchise me surprit. Je me sentis pâlir. Mais j'essayai de ne pas me démonter : "Si j'avais cent ans de moins, peut-être, qui sait ? Mais à quoi est-ce que ça sert de se poser ce genre de question ?" (Je ne pus m'empêcher de penser à toutes les nuits que j'avais passées à me poser justement cette question-là.)

"Je me fais du souci à cause de mon travail, insista-t-il. Il m'éloigne trop d'elle.

— Vous avez tous les deux besoin d'un espace à vous. C'est pourquoi c'est si bien quand vous vous retrouvez." Je fus un peu gêné par la façon dont j'avais exprimé cela. Mais, pour être aussi franc que lui, j'ajoutai : "La nuit que nous avons passée au Cedarberg... je n'ai pas pu m'empêcher, je suis désolé... je vous ai entendus. Autant

l'avouer : je t'ai envié."

Il rougit comme un grand écolier. "Nous ne voulions pas te déranger. Rachel a tendance... à s'exprimer un peu fort.

— C'était très beau. Et c'est un signe de confiance. Dans votre couple.

— Mais est-ce que ça peut durer ?

— Comment peux-tu poser cette question ? C'est bien *maintenant*. Je ne vois aucune fin à l'horizon.

— On ne voit jamais venir la fin. Crois-tu que l'amour peut être éternel ? Je veux vraiment dire : éternel.

— Non, parce que nous mourons.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Laissons donc décider la mort... ou la vie. En tout cas, je suis contre le fait de penser aux fins avant qu'elles n'arrivent.

— Rachel croit très fermement que tout ce qui a un début doit avoir une fin. Y compris et surtout l'amour.

— Et toi ?

— Je ne veux pas croire ça. Je n'y crois pas. Mais il y a toujours la crainte. Qu'avec elle ça ne finisse comme avec les autres."

Nous étions... quand ? Peut-être en mai, ou bien en juin. Un jour pluvieux et froid, de retour des Cape Flats où j'avais assisté à l'un de ses ateliers pour enfants à Khayelitsha. Sur le siège arrière se trouvait une série de boîtes de toutes les couleurs, vides : à l'aller, elles étaient pleines de nourriture et autres bonnes choses : "Picasso ou je ne sais qui disait qu'on ne pouvait pas peindre si on a froid aux pieds, expliqua George. Eh bien, il est sûr qu'on ne peut pas travailler le ventre vide. C'est pourquoi je m'assure qu'ils aient mangé avant de commencer."

Je me rappelle tout ça si bien, comme si ces paroles-là avaient été prononcées pour nous préparer à la suite.

Et puis il y eut ce jour de juillet...

George était parti à Johannesburg pour une semaine, pour un reportage sur le "nouveau" Soweto. Comme les autres fois, je suis allé à Camps Bay veiller sur toi en son absence. Tu avais essayé de t'opposer à l'idée mais George avait été inflexible. Tu avais besoin de travailler, dit-il, et tu ne pourrais pas te concentrer correctement si tu ne dormais pas la nuit. Une femme n'était plus en sécurité dans ce pays, toute seule, la nuit. Donc je suis venu.

Ce fut plus facile que la première fois. Désormais, nous connaissions bien nos rôles. Nous deux, et George, nous les avions parfaitement intégrés au cours des mois précédents. Notamment, le souvenir de l'excursion au Cedarberg, même avortée, nous avait conféré une sérénité nouvelle, un nouvel équilibre qui nous donnaient confiance, à tous les trois.

Et puis, il y eut ce jour-là. L'une de ces journées d'hiver immaculées, incroyables, qu'on peut avoir au Cap : parfaite, le ciel bleu azur, un soleil éclatant, les montagnes luisant de nouveaux cours d'eau : précédée et suivie par la pluie et de sombres masses nuageuses, mais voici que soudain tout s'ouvre sur un univers magique de lumière. Je m'étais levé tard, mais je t'avais entendue bouger dans la maison dès l'aube. Quand je suis entré dans ton atelier, tu avais déjà commencé plusieurs nouvelles sculptures : tu en mettais toujours en chantier trois ou quatre en même temps, tes mains travaillaient à une vitesse inimaginable, avec une prescience tout en précision et en passion, comme si elles avaient fonctionné indépendamment de toi, comme si tu avais pu travailler les yeux fermés.

Tu étais contente de ce que tu avais fait jusque-là, tu ne pouvais t'empêcher de le dire en prenant les figurines pour me les mettre dans les mains, avant de reculer, de rire, de me dévisager, l'éclatante lumière du jour filtrant par la baie vitrée comme une feuille de blanc pur saturé de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

“Si seulement George était là pour voir ça ! Je lui ai téléphoné hier soir et il a dit qu'il faisait un temps atroce dans le Nord.

— N'oublie pas qu'il était minable ici aussi, hier. Mais je suis d'accord. Il est dommage qu'il ne soit pas avec nous aujourd'hui.

— Tu devrais le voir travailler un jour comme celui-ci ! La lumière le rend fou. Je me dis souvent que c'est ce que Van Gogh devait ressentir. Quand on en parle, il me dit toujours : « Mais la photo, c'est ça, Rachel ! C'est dessiner avec la lumière. »

— Si seulement il était ici à cet instant précis ! Voir ton visage dans la lumière qui passe par la baie vitrée. Et tes épaules. Et...” Je me ressaisis.

“Ma poitrine ?” Tu as souri et l'as soupesée, un geste parfaitement naturel, comme dans un tableau, une Annonciation, peut-être.

“Tu dois être le modèle parfait.”

Tu es devenue pensive. “Il est vrai qu'il a pris certaines photos pas mal du tout.

— J'adorerais les voir”, dis-je sur l'impulsion du moment, oubliant quelle avait été ta réaction la première fois. Mais c'était déjà un vieux souvenir. Peut-être avais-tu oublié.

Spontanément, tu as répondu : “En fait, j'aimerais bien te les montrer.” Soudain, j'éprouvai un léger vertige : le ravissement. Comme en ce jour lointain sur le figuier, quand Driekie a fait tomber sa petite culotte du haut de la branche ; où le soir où Nicolette a fait tomber sa serviette. L'instant où Nastasia Filippovna, après avoir brûlé tous les billets dans la cheminée, était tout de même sortie dans la nuit imprévisible avec Rogojine.

Tu reviens de la chambre noire avec une enveloppe en kraft grand

format et t'assois près de moi sur le vieux canapé confortable. Tu te penches contre moi. Tu tires de l'enveloppe une liasse de photos et les poses sur tes genoux. Tes jeans sont effrangés, je vois tes genoux.

Sans le moindre soupçon de gêne, comme si tu montrais tes photos de vacances, tu me les passes, une à une, en silence. Ce sont toutes des nus. Certains sont des études stylisées, en studio, avec un éclairage parfois subtil, parfois théâtral, dialogue de l'ombre et de la lumière qui sculpte ton corps dans l'espace ; d'autres clichés sont plus carrés, pénétrants, ils te révèlent davantage, laissent davantage deviner ta pensée, ton corps, ce qu'il pourrait faire, ce qu'il aimerait être, qui sait ? Ces photos sont désarmantes, époustouflantes. Elles sont belles. Mais elles ne sont pas réconfortantes ou "jolies". Elles n'ont rien à cacher, il n'y a en elles aucune timidité. Il y en a d'autres, encore plus osées, plus provocantes, qui te présentent te contorsionnant : au-delà des ombres et des lumières, elles te racontent, te traversent, elles m'indisposent et me choquent, même, je l'avoue, avec leurs manières inquisitrices et leurs vérités inévitables, incontournables.

Je te regarde, en légère plongée, tandis que tu te penches contre mon épaule. Je vois ce que je n'ai jamais remarqué avant : un menu plumet de cheveux gris au sommet. Un présage hivernal dans un paysage d'été. Or voilà qu'il t'expose à la mort, à la fin, d'une façon que je n'aurais jamais crue possible jusque-là. Je te lance un regard de biais, observe ton visage mais, les yeux emplis de lumière, tu portes toute ton attention sur les photos posées sur tes genoux. Sur tes joues... un soupçon de rougeur ? Pas de honte, si c'est le cas. Mais d'autre chose : une excitation muette et sans doute inexprimable, celle qui nous fait rougir de plaisir d'avoir accompli quelque chose qui compte pour nous, de la fierté, en quelque sorte. A cet instant-là, je comprends pourquoi, quand George a voulu me les montrer la fois précédente, tu n'as pas voulu. Mais, tout à coup (et la soudaineté de la révélation m'abat), je comprends aussi pourquoi, cette fois, tu veux que je les regarde, pour que je te voie comme je ne t'ai jamais vue et pensais que je ne te verrais jamais. Et comme je ne te reverrai sans doute jamais.

Après un long moment, j'arrange les photos minutieusement, géométriquement à côté de moi, sur l'accoudoir du canapé.

"Tu es fabuleusement belle, dis-je, fournissant de gros efforts pour maîtriser ma voix.

— George est un grand photographe, dis-tu, avec une modestie qui pourrait être affectée.

— Certes, le photographe est génial. Mais je parle de *toi*.

— Je ne suis pas belle. Tu ne me connais pas encore bien. Tu ne connais pas mes zones d'ombre.

— J'en sais suffisamment."

Je change de position pour me retrouver face à toi. Tu me regardes, tu me dévisages, sans ciller. Je sais qu'on ne peut rien nier ou éviter. Dans la lumière qui t'illumine et qui semble émaner de nous, on ne peut rien cacher.

Je me souviens précisément du vin auquel je t'ai assimilée la première fois que je t'ai rencontrée : frais, brillant, un bouquet intense de paille, de piment vert, de citronnelle, des soupçons d'asperge et de groseille à maquereau, une légère présence campagnarde, et une touche infime de tanin, un fruité complexe qui reste dans la bouche, merveilleusement équilibré pour un vin de garde. Mais je crois à présent que ta personnalité est encore bien plus riche. Le croquant d'un fruit tropical, d'un melon d'eau dont le sucré se fondrait dans la quasi-acidité de l'amande. Le goût de la femme, qui transporte au-delà du goût du fruit et du vin. Voilà ce contre quoi Dieu a mis en garde Adam et Eve, ce dont il voulait les préserver, sachant qu'ils ne le supporteraient pas.

Je prends ton visage entre mes mains, très légèrement, comme un objet précieux qui pourrait tomber et se briser très aisément. Oui, je le crois. Voici, ça c'est toi. Et voici ce qui est en train d'arriver. C'est le choix à faire. Ici et maintenant. C'est ainsi que ce doit être. Je sais ce qui est possible et ce qui est impossible.

Et je saisis, peut-être pour la première fois de ma vie, la signification de la différence entre les deux.

Je sais maintenant quoi choisir. Et je sais ce que je vais perdre. Je sens que mes mains tremblent très légèrement. A moins que le tremblement ne vienne de ton visage.

Je me penche et, avec une infinie douceur, presque sans toucher, je dépose un baiser sur ton front. Comme il y a si longtemps... ma main contre un visage derrière la vitre d'un compartiment dans un train qui venait de démarrer.

Le choix est fait. Je détourne le visage, vers la lumière qui filtre à travers la fenêtre.

Dans mon dos, tu demandes : "Je nous fais du thé ?

— Excellente idée."

Je t'entends qui t'affaires dans la cuisine, j'entends l'eau qui bout. La lumière devant moi ne produit aucun son. Après un certain temps, j'entends tes bruits de pas. Je me retourne vers toi et te prends ma tasse des mains. Tu t'assois sur le fauteuil face à moi.

Je te demande : "Tu ne prends pas de café ?"

Esquissant un sourire, tu réponds : "Je me suis dit qu'aujourd'hui j'aimerais prendre du thé avec toi.

— C'est la première fois que je te vois boire du thé.

— Il y a toujours une première fois, n'est-ce pas ?

— Pas toujours." J'ai pris un ton presque collet monté.

Nous restons assis face à face, en silence.

Quand nous avons terminé, tu remportes nos tasses à la cuisine. Tu reviens. Je te regarde. Je prends la pile de photos sur l'accoudoir et, sans y jeter un autre coup d'œil, les glisse dans l'enveloppe. Que je referme méthodiquement, presque cérémonieusement.

Je dis : "Merci."

Tu prends l'enveloppe. Tu prends aussi ma main, par la même occasion. Tu la portes à tes lèvres et déposes un chaste baiser sur mes articulations.

Tu dis : "Merci à toi."

La description du vin, m'apparaît-il maintenant, ne fonctionnait pas. Tu n'as jamais été une simple liste d'attributs. Avec le recul, elle me paraît quasiment vulgaire. Je crois que tu es aussi inatteignable qu'un romanée-conti.

La lumière n'a pas changé, elle continue de filtrer par la baie vitrée, sereine, confiante, un exploit en soi.

En venant à la maison de retraite, j'ai acheté une petite coupe de glace pour mam, qu'elle est en train de déguster avec la petite cuiller en bois, appréciant jusqu'à la dernière cuillerée, comme un petit enfant. Aujourd'hui, elle n'est pas installée dans son gros fauteuil trop grand pour elle, mais allongée sur son lit, haut et blanc.

"J'aimerais que tu m'en apportes plus souvent, dit-elle en raclant le fond de la coupe avec son doigt crochu. Mais je sais que ce n'est pas bon pour la ligne.

— Ta ligne est parfaite, mam.

— Peut-être. Je peux encore faire tourner une ou deux têtes, non, *boetie* ?

— Sans aucun doute, mam. Tu pètes la forme.

— Il ne faut pas le dire à ton père, dit-elle, un tantinet inquiète. Ça ne lui plairait pas. Il croit toujours être le seul." Elle glousse, un rire malicieux, tout en me dévisageant, à l'abri de ses doubles foyers qui donnent à ses yeux des airs de poissons dans un bocal.

"Il est mort, mam.

— Vraiment ? Il ne me l'a jamais dit.

— Il y a bien cinquante ans... j'avais déjà quitté son cabinet... D'une attaque.

— Bien fait pour lui. Qui c'était, déjà, cette femme ?

— Quelle femme ?" Je feins l'ignorance, j'espère en apprendre davantage.

"Il y avait une femme, je crois.

— Ne t'inquiète plus de ça maintenant.

— Je te fais confiance, tu essaies toujours de le couvrir.

— Je ne fais rien de la sorte. De toute façon, tu connais la vérité. Il

est mort en pleine action sur une femme. Sa secrétaire.

— Qu'est-ce qu'il fichait donc ?

— Il cherchait de l'or !" Elle m'agace.

"Tu devrais bien savoir, pourtant, toi. Tu as eu plein de femmes, aussi, n'est-ce pas ?" Un petit rire méchant et suffisant : "Tu vois ? Il n'y a rien de toi que je ne connaisse pas.

— Ça doit courir dans les gènes.

— Je n'ai jamais admis que les femmes portent des blue-jeans, déclare-t-elle avec emphase. Ils mettent des pensées cochonnes dans la tête des hommes.

— Et dans celle des femmes, je crois.

— Je n'ai jamais eu une pensée cochonne de ma vie, *boetie*.

— Tu n'as pas vraiment été au-dessus de tout soupçon après la mort de père, mam." La voyant qui pince ses lèvres desséchées, je suis tenté de continuer ma provocation mais je m'abstiens.

"S'il est arrivé quelque chose, c'est sa faute. Ou la tienne. Sans doute les deux.

— Ce n'est pas ce que les gens ont dit. Tu as même eu une aventure avec un *dominee*, n'est-ce pas ? Peu après la mort de père.

— Les gens parlent toujours trop, surtout quand ils sont jaloux.

— Avaient-ils une raison d'être jaloux du *dominee* ?

— S'ils l'étaient, c'est qu'ils ne voyaient pas plus loin que le bout de leur nez. Il était tellement inoffensif ! Il n'aurait pas fait de mal à une mouche. Si c'est bien celui auquel je pense.

— Mam, je t'en prie. Restons convenables.

— On m'a forcée à être convenable pendant toute ma vie. D'abord mon père, puis Hendrik et maintenant toi. Je voulais aussi vivre ma vie, vois-tu... Je crois que je suis assez vieille pour un peu me laisser aller, non ? J'ai quel âge ?

— Cent trois ans, en août prochain. Dans trois mois. Nous sommes nés le même mois, toi et moi.

— Tu te rends compte ! Alors, toi aussi tu vas avoir cent trois ans ?

— Le même *mois*, mam. Pas la même année. Je vais sur mes soixante-dix-huit ans.

— Quelqu'un a dû se tromper. C'était injuste, pour une jeune fille comme moi.

— Père et toi avez été heureux ensemble ?

— Comment pourrais-je le savoir ?" Elle fait la mijaurée. "Les hommes voient les choses différemment, non ?"

J'insiste : "Mais quand vous vous êtes mariés ? Au tout début ?

— Je n'étais qu'une enfant quand mon père m'a fait épouser Hendrik. Dix-sept ou dix-huit ans, juste au moment où je voulais commencer à vivre ma vie. Parce que ma n'était pas en bonne santé et qu'il ne pouvait pas s'occuper tout seul d'une fille. Tu te rappelles ?

— Je ne sais pas, mam. Je n'y étais pas.

— Tu n'étais jamais là quand j'avais besoin de toi. Mais *lui* il y était. Mon Dieu, quel homme terrible. Toujours à vouloir. « Il me *faut* un fils. Il me *faut* un fils. » Mais j'étais trop menue pour lui. Toutes ces fausses couches. Combien en ai-je fait ? Des centaines, j'en suis sûre. Au moins trois. Et puis le petit garçon mort-né. Le docteur a dit : jamais plus. Je n'y aurais pas survécu. Mais ton père n'accepta pas l'idée. Et c'est comme ça que tu es arrivé. Mon petit morveux tout chétif, et je ne pouvais même pas te nourrir au sein !

— Heureux que tu aies trouvé Nannie pour me sauver la mise.

— Qui est Nannie ?

— On m'a dit que c'était la fille qui m'avait allaité.

— Ce devait être l'une des petites poules de ton père." Mam se met à glousser.

Pris de nausée, je me demande : Est-ce là la clé de l'histoire ? Si Nannie avait vraiment une liaison avec lui, l'enfant qu'elle a dû abandonner était peut-être le frère que j'ai cherché toute ma vie. Je veux en découvrir davantage. Je le dois. Mais je sais que je perdrai mon temps. Même si mam racontait quelque chose, comment lui faire confiance ?

"Du moins, j'ai survécu, dis-je après un long silence.

— Ne parle pas trop tôt. La mort est peinte sur ton visage.

— C'est peut-être la mort de quelqu'un d'autre.

— Celle de ta femme, c'est ça ?

— Helena est morte depuis longtemps, mam.

— Bon débarras.

— Tu ne l'as jamais aimée.

— Pourquoi l'aurais-je aimée ? Elle ne s'est jamais bien occupée de toi. Une écervelée, bonne à rien.

— Helena était une excellente épouse et une mère merveilleuse.

— Alors pourquoi ne parles-tu jamais d'elle ?

— Parce qu'elle est morte.

— Quand ça ?

— En 1972.

— Ce n'était pas quand ils ont tué Verwoerd ?

— Non, mam. C'est sa mort qui nous a réunis, en effet, mais c'était six ans plus tôt.

— Très gentil de sa part. C'était vraiment un gentleman, cet homme-là. Ton père le disait toujours."

Elle sombre dans ses souvenirs embrouillés, je me retire dans les miens. Tous ces mois pendant lesquels je suppliai Helena, pendant lesquels nous nous disputions... mais elle tint bon : pas de mariage, pas de sexe. Je redoutais tellement de faire le grand saut ! A quarante et un ans, il était temps de me caser, mais comment pouvais-je

m'engager après avoir vu ce que le mariage avait fait à mes parents ? Et puis il y eut ce jour en septembre... Je me trouvais dans un magasin de Green Point, j'achetais du pain et du lait, lorsque la radio annonça la nouvelle. Plusieurs clientes lâchèrent leurs cabas. Un petit garçon sauta sur l'occasion, faucha une pleine poignée de bonbons et prit la poudre d'escampette ; personne ne songea même à lui courir après. Dehors, dans les rues, un silence de plomb. Les gens en petits groupes, le regard vide. Attendant l'apocalypse. Il y avait déjà eu un attentat (comment s'appelait ce gars ? Pratt ?) mais les gens croyaient Verwoerd immortel. Cette fois, il avait été poignardé au Parlement par un coursier, avait annoncé la radio. Je restai planté sur le trottoir, au milieu d'autres passants, afin de digérer l'information. Je remontai dans le temps, jusqu'à 1948, à tout ce qui avait démarré alors. L'étau qui s'était resserré autour de nous, les lois, les interdictions, de plus en plus de haine et de peur. Bonnie, le matin des commémorations de Van Riebeeck. Et le jour où... par terre dans le bureau. Le massacre de Sharpeville. Daphné dansant dans la nuit. Notre descente en enfer, comme un train qui s'emballe. Et le tout concentré sur un seul nom : Hendrik Frensch Verwoerd. Le visage souriant, bonhomme. Comment pouvait-il sourire autant et être un tel mécréant !

Et puis, enfin, je pris conscience du sens de cette nouvelle. Cet homme était mort. Une folle exultation s'empara de moi. Mon paquet sous le bras, d'un geste qui remontait au temps où je jouais au rugby, je visai la ligne d'essai, j'oubliai totalement ma voiture garée devant le magasin, et je me mis à courir. L'instinct, sans doute, me conduisit au coquet petit appartement d'Helena, à Gardens, plutôt que chez moi : dans un tel moment, je ne pouvais pas rester seul. Je courus tout du long. Cela devait bien représenter trois kilomètres mais je n'étais conscient de rien sauf du besoin de me retrouver là-bas. Un jour, pendant un match interuniversitaire contre Ikeys, j'ai récupéré le ballon juste à l'intérieur de notre moitié du terrain. Il restait deux minutes jusqu'au coup de sifflet final et nous avions trois points de retard. Je n'ai rien vu de tout le temps que j'ai eu le ballon en main. Il y avait des corps entre moi et la ligne d'essai mais, par une étrange sorte de miracle, je les dépassai, les contournai, les traversai. J'aurais pu passer le ballon mais n'y ai même pas songé. Deux ou trois Ikeys étaient accrochés à moi quand je franchis la ligne d'essai. Ça a été le moment de gloire de mes années rugby. Je vis mon père sauter de joie sur la ligne de touche : l'unique fois où je l'ai vu perdre, de joie, son formidable quant-à-soi. Il ne s'était pas aperçu que je le voyais et, quand il est venu me féliciter ensuite, il était aussi sobre que d'ordinaire. Mais ça n'avait pas d'importance. Je savais. Eh bien, le jour de l'assassinat, j'ai éprouvé le même sentiment. Je mis le turbo et fonçai dans les rues. Voici l'immeuble d'Helena. Deux volées de

marches. Sa porte. Elle n'était pas fermée à clef. Je l'ouvris d'un coup, fis irruption à l'intérieur, haletant. Je posai mon paquet par terre. La bouteille de lait brisée en plusieurs morceaux.

“Chris, qu'est-ce qui est arrivé ? Il y a un problème ?”

Son visage livide, effrayé contre le mien, ses bras qui essayaient de me tenir.

“Helena, Helena, ma chérie...” J'avais du mal à m'exprimer. “Verwoerd... C'est Verwoerd... Il a été poignardé, il est mort...” Mon poids la fit tomber à la renverse et nous nous sommes retrouvés par terre. Dans la mare de lait, au milieu des morceaux de verre. Un (autre) miracle que ni l'un ni l'autre ne nous soyons coupés.

“Je t'en prie, calme-toi et raconte-moi tout.

— Je t'ai tout dit. Il a été poignardé.” Et, brusquement, les mots sortirent : “Je veux t'épouser. Marions-nous. Tout de suite.”

Pour une fois, elle ne put me réfréner. Moi-même, je ne savais pas ce qui arrivait. Mais ça arrivait. Elle s'est mise à pleurer, de joie ou à cause du choc, je n'aurais su le dire. Ce n'est que bien plus tard que je me rendis compte de ce que j'avais dit. Mais il était trop tard pour me rétracter. Nous *devions* nous marier. Et nous nous sommes mariés.

“C'est ça que tu es venue me raconter ? demande mam de sa petite voix interloquée. Que Verwoerd est mort ? Je le savais. Ils l'ont annoncé à la radio.”

Je prends une profonde inspiration pour m'aider à garder mon calme. “Personne n'est mort, mam. Sauf Rachel. Je te l'ai dit, à ma dernière visite.

— Je ne la connais même pas. Pourquoi ça devrait tant t'affecter ?

— Parce que je l'aimais.

— Tu tombes amoureux trop facilement. Tu as toujours fait ça.” Un sourire de travers. “Mais j'étais pareille quand j'étais jeune et belle. On n'obtient jamais ce qu'on veut, pas vrai ?

— Rachel était quelqu'un de spécial.

— Pourquoi ? C'était qui ?

— Une amie. Tu ne te rappelles pas ?

— Je ne peux guère me souvenir de toutes tes conquêtes. Je ne peux même plus me rappeler toutes les miennes. Nous leur avons survécu, à tous. Quelle solitude, *boetie* !

— Moi, je suis là, avec toi.

— J'ai tellement à rattraper, bientôt il sera trop tard.

— De quoi parles-tu ?

— Tu es trop jeune pour comprendre.”

Pour elle, voilà qui met un terme à la conversation. Elle l'a utilisée tellement souvent, cette phrase... ça me rend fou, mais il n'y a rien à faire. Je me rappelle, quand j'avais quinze ou seize ans, je l'ai découverte en train de ricaner dans un coin de la cuisine quand je suis

rentré de l'école. J'ai voulu savoir pourquoi.

Elle fit non de la tête, toujours tordue de rire. "C'est à cause d'une histoire très cochonne que tante Myra m'a racontée, ce matin.

— Raconte-la.

— Tu es trop jeune.

— S'il te plaît, mam !

— Je te la raconterai quand tu auras dix-huit ans.

— Promis ?

— Croix de bois, croix de fer, si je mens je vais en enfer."

Elle croyait que j'oublierais mais pas du tout. Le matin de mon dix-huitième anniversaire, je lui rappelai sa promesse. Elle fronça les sourcils – avant d'éclater de rire. "Je sais que j'ai promis, *boetie*, mais c'est vraiment encore trop cochon pour tes jeunes oreilles. Je vais te dire : redemande-moi quand tu auras vingt et un ans.

— Ce n'est pas juste, mam.

— Qui a dit que le monde était juste ?"

Je n'ai pas oublié. Le matin de mon vingt et unième anniversaire, j'ai exigé qu'elle me raconte la blague salace. Elle repoussa l'exécution de sa promesse à mon trentième anniversaire. Et, quand, enfin, ce jour-là, je lui ordonnai de me dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, elle me dévisagea, l'air tout étonné, dodelina de la tête et dit : "Je suis navrée, *boetie*, je n'ai pas la moindre idée de ce dont tu parles."

A ce moment-là, il était vraiment trop tard, pour tous les deux.

Je me penche et tapote l'une de ses petites pattes crochues posées sur le drap. Comme si souvent auparavant, j'examine ma mère : cette infime créature ratatinée comme un morceau de papier jeté parce qu'on n'a pas écrit ce qu'il fallait (voilà le problème : nous n'avons pas la possibilité de corriger). Combien de fois, depuis mon enfance, ne nous sommes-nous pas pris de bec ! Elle ne voulait jamais croire que je travaillais suffisamment, alors elle m'enfermait dans ma chambre jusqu'au retour de mon père ; or il ne connaissait qu'une manière de mater les esprits simulateurs et récalcitrants. Mais, plus tard, quand il travaillait dans son bureau, elle revenait dans ma chambre à pas de loup et appliquait de la crème sur mes zébrures, mes coupures et mes bleus. Peu importe qu'elle ait perdu le fil. Elle a ses moments d'illumination. Et, même quand elle divague, au fond, elle est encore là pour moi.

Je me penche et lui souffle à l'oreille : "Je t'aime, mam.

— J'imagine que moi aussi je t'aime", répond-elle en fermant les yeux derrière ses verres monstrueux, pour s'assoupir, sereine. Mais cela ne dure qu'une minute. Elle se réveille et lance autour d'elle un regard éberlué, presque effrayé. "Où est-ce que je suis ? Qu'est-ce que c'est, cet endroit ?

— C'est là que tu habites, mam.
— Où est Gerhard ?
— Qui est Gerhard, mam ?
— Tu ne te rappelles pas Gerhard ?
— Non. C'était quelqu'un de particulier ?
— Et Jeremy ?
— Qui était Jeremy ?
— Et... comment s'appelait-il, déjà ? Michel, Michael, je ne me souviens plus...
— Mam, je ne sais pas. Qui étaient ces gens ?
— Quels gens ?”

Nous tournons en rond. De temps à autre, elle a un éclair de lucidité, je sens que j'approche d'une révélation, d'une découverte, et puis ça disparaît à nouveau. Est-ce vers quoi je me dirige, moi aussi ?

Est-ce que, moi aussi, je me demanderai un jour : Qui était Helena ? Qui était Daphné ? Qui était Nicolette ? Bonnie ? Frances la rousse ? Tania ? Qui, diantre, était donc Rachel ? Je dois poursuivre mon travail, peaufiner mes notes. Avant que j'oublie. Avant que tout ça se perde.

Il y a une autre femme de mes années parisiennes qu'il faut que je mentionne ici. Je l'ai ramenée à mon appartement, elle y a passé la nuit, mais je ne connais pas son nom. Je sais seulement que mes notes seraient incomplètes si elle n'y figure pas.

Je rentrais d'un de mes rendez-vous galants dans une petite rue du quartier de la République. (C'était quelque temps après le départ de Nicolette et, à l'époque, j'habitais rue des Filles-du-Calvaire.) Il devait être deux ou trois heures du matin. J'ai vu un paquet de hardes dans le caniveau. Il tombait une pluie fine. J'ai voulu éviter le paquet de hardes... mais il s'est mis à bouger. Je me suis arrêté. Il s'est relevé et assis. C'était une vieille femme. Elle empestait ; et pas seulement l'alcool. A un moment donné, pendant la nuit, j'ai essayé de lui donner un âge : soixante-dix, quatre-vingts ans ? On ne peut jamais être certain dans ces cas-là. Elle pouvait, en gros, avoir entre quarante et quatre-vingt-dix ans.

Pourquoi me suis-je arrêté ? Je n'apprendrai donc jamais ! Peut-être ai-je tout simplement été tétanisé par sa puanteur.

Quoi qu'il en soit, une fois arrêté, je n'ai guère pu repartir comme si de rien n'était.

“Vous avez besoin d'aide, madame ?”

Elle répondit par une obscénité ; accompagnée d'une haleine qui faillit me faire tomber à la renverse.

Non, elle n'avait pas besoin d'aide, elle était parfaitement heureuse de clamser là où elle était.

Que pouvais-je faire ?

Au prix d'un gros effort, je l'aidai à se redresser, lui proposai de la soutenir de mon mieux, passant mon bras gauche derrière son dos et la main sous son bras gauche. Ma main alla toucher un sein tombant, une vieille calebasse sur un sac tout fripé. Elle se mit à glousser comme une coquette : je ne puis mieux décrire la chose. Je retins mon souffle et continuai d'avancer tant bien que mal, sombre brusquement. Il nous fallut bien une demi-heure pour atteindre mon appartement et presque autant pour gravir les marches usées jusqu'à ma chambre de bonne. Une fois chez moi, je me dis que je devrais d'abord lui offrir un casse-croûte, mais la puanteur était trop intolérable. J'ouvris toutes les fenêtres, alors qu'il faisait un froid de canard, car nous étions en janvier. L'abandonnant dans la salle à manger, je me rendis dans la salle de bains pour y faire couler un bain aussi brûlant qu'un humain pourrait le supporter, et je revins la chercher. Je dus mi la tirer, mi la propulser jusqu'à la salle de bains, je lui montrai la baignoire, je lui plongeai quasiment la tête dans l'eau et lui ordonnai de se laver tandis que je cherchais quelque chose à lui mettre sur le dos. Il y avait des vêtements de femme dans la grande armoire qui dominait ma chambre à coucher (des chemisiers et des hauts plutôt mini, toute une sélection de culottes transparentes, un ou deux polos, des jupes étroites, des bas avec des motifs de losanges, ce genre de vêtements) mais aucun ne semblait convenir. Après avoir longuement cherché, je réussis tout de même à concocter un drôle d'ensemble dont il faudrait se satisfaire.

Quand je frappai à la porte de la salle de bains, je n'obtins pas de réponse. Un instant, je fus pris de panique ; et si elle était morte chez moi ? Je poussai la porte. Allongée par terre, à moitié déshabillée, elle ronflait, elle dormait à poings fermés. Je la secouai pour la réveiller, mais il était manifeste que je ne pourrais pas y échapper : je devrais la mettre moi-même dans le bain et veiller à ce qu'elle ne se noie pas.

Elle avait l'air d'un poulet refusé par un supermarché : comme on les commercialise en France, avec la tête pendante, bec et yeux clos, encore attachée au long cou flasque, avec quelques poils qui restent. Je l'ai lavée. Elle a encore poussé de petits gloussements quand j'ai passé le gant entre ses cuisses, entre ses fesses décharnées. J'ai pensé à mam : mais c'était il y a vingt ans et, comparé à ce qu'elle est aujourd'hui, pour quatre-vingts ans, elle était encore en pleine forme. Ce n'en était pas moins révoltant. C'était comme se retrouver face à... quoi ? Cela semble trop facile, trop insultant, de dire : la *femme* en soi. Mais c'était exactement cela. J'ai pensé à tous les corps de filles et de femmes que j'avais caressés au fil des ans. Depuis la petite Katrien qui rigolait dans le noir, et Driekie au milieu des feuilles de figuier, jusqu'à ces filles anonymes toujours partantes à Paris et à Londres, et c'était comme si, Dieu sait comment, elles avaient toutes été

subsumées dans ce petit paquet d'os, avec des serres en guise de mains et de pieds, et sa tête tombante, et le nid gris entre ses quilles qui lui donnait un air de poupée de son dont le remplissage aurait commencé à se vider. Pauvre créature nue.

Je la lavai avec un soin infini et essayai de la tenir tout en la séchant avec une immense serviette en tissu éponge. Je devrais désinfecter tout l'appartement par la suite mais, pour l'instant, je n'y pensais pas. Tout ce qui comptait alors, c'était de sécher et d'habiller, avec pour seul paravent ma propre robe de chambre, cet inimaginable emblème d'humanité qui n'était pourtant que trop réel. Et de lui faire avaler un morceau. Comme elle s'endormait, je dus la nourrir à la cuiller. Tout ou presque lui dégoulinait sur le menton et quelques projections éclaboussèrent sa poitrine rétrécie. Mais, en fin de compte, je réussis. Ensuite, je l'étendis sur le lit, la couvris avec toutes les couvertures que je pus trouver et me retirai dans le salon-bureau pour prendre des notes et commencer ma veille.

Elle se réveilla un peu avant midi. Elle semblait requinquée et, à ma grande surprise, mangea volontiers un petit-déjeuner copieux. Ensuite, elle redevint agitée et commença à parler de partir. Je tentai de découvrir où elle pourrait aller mais je ne parvins qu'à l'agacer. Je n'avais aucun droit de fouiller dans ses affaires, hurla-t-elle de sa petite voix aiguë et grinçante comme un gant mouillé qu'on passe sur une surface polie.

Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle eut ouvert la porte. Apparemment, elle avait eu une idée de dernière minute. Son visage se déforma sous l'effet d'un rictus, elle mit les deux mains sur son entrejambe et, les yeux enfiévrés et brillants, elle me demanda (comme si elle me faisait une faveur) : "Tu veux ?"

Non, madame, je ne voulais pas.

Elle partit. Elle ne m'autorisa pas à l'accompagner. Je l'écoutai descendre lentement les six volées de l'escalier en spirale jusqu'au rez-de-chaussée ; puis la lourde porte d'entrée qui claque.

Bien sûr, je ne la revis jamais. Mais elle ne m'a jamais quitté. Elle est toujours là quand je rencontre une nouvelle femme. Et quand je me retrouve seul.

Il semblerait que les Américains préparent l'assaut ultime sur Bagdad. Soudain, tout se déroule à une vitesse accélérée. Mes nuits sont emplies de bruits et de furie. La ville est presque entièrement encerclée : la 1^{re} brigade tient l'aéroport et les faubourgs ouest, la deuxième est sur le point de maîtriser le sud, la troisième tient le nord-ouest et les marines ont investi le nord-est. La capitale soumise au black-out est dominée par le son des tirs lourds des mitrailleuses, des lance-roquettes, de l'artillerie. Personne n'a encore parlé de

découverte d'armes chimiques – ces armes qui sont la raison de leur venue.

Le ministre iraquien de l'Information, Mohammed Saeed al-Sahaf, continue de prétendre que les forces de Saddam repoussent l'envahisseur. Il affirme même : "Aucune de leurs troupes n'a pénétré dans Bagdad." Nous pouvons tous dormir sur nos deux oreilles.

Bien sûr, ce qui me tient éveillé toute la nuit devant le petit écran, c'est de savoir que George doit être là-bas aussi, quelque part, à prendre des photos, peut-être de ces événements que je regarde sur mon petit écran. Je suis donc à la fois ici et là-bas : simultanéité déconcertante.

Si je repense au matin où tu m'as montré les photos de nus que George avait prises de toi, je ressens une impression de complétude. Ce qui était arrivé, ce qui aurait pu arriver, était arrivé, et nous pouvions donc aller de l'avant. L'épisode était enveloppé dans une sereine inévitabilité. George lui-même avait dit, il y avait très longtemps, dans un éclair d'illumination : "Ce qui doit arriver arrive." L'Ecclésiaste : "Un temps pour chaque chose sous les cieux." Ce peut être une analogie choquante, mais j'y pense aujourd'hui de la même façon que je pense à ta mort. Pendant de nombreuses semaines, après "l'accident", quand tu étais dans le coma, j'ai vécu dans la peur, dans une terreur indescriptible. A tout moment, le téléphone pouvait sonner et quelqu'un m'annoncerait : elle est décédée. Au début, c'est ce que je craignais le plus d'entendre : que tu étais morte. Plus tard, quand les lentes et sombres semaines s'éternisèrent, ce que je finis par craindre le plus, c'est que tu survives. Parce qu'il était intolérable et dégradant de te voir dans cet état, à t'amenuiser constamment, à t'éloigner de plus en plus sans être vraiment partie. Je ne pouvais plus trouver le sommeil. Je ne pouvais plus trouver le repos. L'attente, l'attente. Savoir que cela pouvait durer des semaines, des mois, qui sait, des années. Comment supporter de voir ça t'arriver, à toi ?

Et voilà que le matin du 20 mars, à 9 h 43, tu es morte. Enfin, c'en était fini. Enfin, je pourrais trouver le repos. Le pire était arrivé, car rien ne pouvait être pire que ça. Je fus envahi par un soulagement absolu, immense, profond, une paix dont je n'avais jamais fait l'expérience.

Cela ressemblait à la sensation que j'avais éprouvée après avoir renoncé à la possibilité de te faire l'amour cet autre matin... Plus besoin de se tourmenter avec des interrogations, des conjectures, des perplexités. Je sais que j'avais accepté, bien avant ce matin-là, et que tu l'avais très explicitement confirmé, qu'il ne pourrait jamais rien se passer entre nous. Pas seulement à cause de George, mais à cause de nous. Malgré ça, la *possibilité* physique de le faire était toujours là. Fût-

ce inconsciemment, il restait l'angoisse non accomplie : est-ce que, par hasard, ça allait tout de même arriver, même s'il ne valait mieux pas ? Et si ça arrivait, quand est-ce que ça arriverait ? Et comment ? C'était débilisant, épuisant – et humiliant. Désormais, il n'y avait plus à se poser de questions. Telle était la paix réelle qui dépasse toute raison.

Cela signifiait que, sans plus jamais avoir à en parler, nous pouvions continuer de vivre nos vies paisiblement. La tension inhabituelle était résolue. Tu pouvais être toi, je pouvais être moi ; ensemble, nous pouvions faire face à George, et à nous-mêmes ; et être le trio que nous avions toujours formé, mais mieux équipé et plus pleinement qu'avant.

A son retour au Cap, nous sommes allés l'accueillir tous les deux à l'aéroport. Sans le moindre remous, le flot de notre amitié se remit à couler, profond et calme. Il y eut une fête le jour de mon anniversaire, dans la première semaine d'août. (Trois semaines plus tard, il y eut une réunion encore plus tranquille et plus privée pour mam à la maison de retraite ; je lui apportai un gros gâteau avec cent deux bougies que je dus souffler moi-même tandis qu'elle m'observait, marmonnant que tout ça était inutile.) Tu avais eu l'idée, m'as-tu raconté plus tard, d'organiser une soirée complètement dingue, avec des serpents, des ménestrels et un immense gâteau d'où aurait surgi une fille nue ; mais la sagesse avait prévalu (et les conseils de George, j'en suis certain), si bien que ce fut très chic, chez vous : tu avais mis une robe longue noire (mais tu étais restée pieds nus), et remonté en chignon tes cheveux châtain clair bouclés ; George et moi étions en smoking ; et il y avait des bougies partout, dans l'entrée, dans le couloir, dans l'atelier, la salle de séjour et jusque sur le balcon. Le temps fut de la partie ; la pluie de la veille cessa, comme le vent, et le soleil dévoila le spectacle éblouissant d'un monde tout neuf.

Vous m'avez comblé de cadeaux : George m'a donné une photo qu'il avait prise de moi, à mon insu, lors de notre excursion au Cedarberg. Ton cadeau consistait en une sculpture, une exquise petite Madone, d'une telle délicatesse que j'eus peur de la prendre dans les mains. Le repas, que vous aviez préparé à deux, était un hymne gastronomique. George avait fait griller du foie de canard, préparé avec du vinaigre de framboise et servi avec des poires pochées ; pour le dessert, tu avais préparé des îles flottantes. Chaque vin était un chef-d'œuvre en soi : thelema, meerlust, haute-cabrière.

Mais il manquait quelque chose à la soirée. Au lieu de l'habituelle chaleur, de votre spontanéité coutumière, j'eus droit à une politesse presque étudiée, une distance qui me heurta d'autant plus que vous faisiez tous deux de gros efforts pour paraître aussi enjoués que d'habitude.

Un rafraîchissement déconcertant s'était installé entre nous. Je

savais exactement ce qui l'avait causé. C'est sur le balcon que ça avait commencé et ça n'avait rien à avoir avec nous trois. Le problème venait de l'extérieur, ce qui ne faisait d'ailleurs que souligner davantage le fait que nous aurions pu nous éviter ce désagrément. En réalité, tout remontait à la semaine précédant mon anniversaire, à un désagréable petit incident dans une maison près de chez vous. Les propriétaires, avec qui vous entreteniez des relations amicales, étaient partis travailler (il est architecte, elle est scripte dans une compagnie cinématographique) quand, en plein jour, à deux ou trois heures de l'après-midi, deux inconnus s'étaient pointés avec un énorme conteneur à l'arrière de leur camionnette à plateau, manifestement pour faire une livraison. Malgré les récents cambriolages dans les environs, la domestique, Faridah, qui travaillait là depuis deux ans, ne se douta de rien et les laissa entrer. Or, une fois à l'intérieur, ils l'avaient maîtrisée, attachée et ils avaient mis la maison à sac. La camionnette fut remplie de leur butin : postes de télévision, magnétophones, machine à laver, armoire à fusils, mobilier ancien, un coffre très lourd qu'ils retirèrent avec meules et chalumeaux. Sur quoi ils rentrèrent dans la demeure pour violer Faridah. ("Ils avaient l'air tellement corrects", devait-elle déclarer par la suite, quand la police l'interrogea à l'hôpital.)

George et toi étiez encore sous le choc quand, ne me doutant de rien, j'arrivai chez vous un soir pour l'apéritif. Les deux précédents cambriolages avaient été durs en soi mais il n'y avait pas eu de violence et, comme plusieurs mois s'étaient écoulés depuis, le calme était revenu dans le quartier. La plupart du temps, quand George était en reportage ou partait faire des photos pour le plaisir, tu ne fermais pas la porte à clef. Il faudrait que ça change, avait insisté George. On ne pouvait tout simplement plus prendre ce genre de risque. Tu étais d'accord, moi aussi. Mais quand, quelques jours plus tard, George était arrivé avec deux représentants d'une entreprise de sécurité, tu t'étais fâchée. Ils se mirent à prendre des mesures. Toutes les portes, toutes les fenêtres devaient être protégées ; en haut de l'allée, il fallait installer une grille monumentale actionnée par une commande à distance, et le grand balcon devant ton atelier devait être fermé avec des barreaux. A l'évidence, ces mesures étaient nécessaires ; mais tu ne pouvais supporter l'idée qu'on touche à ta vue imprenable.

"Je ne veux pas vivre dans une prison !"

George fit remarquer qu'un cambrioleur pouvait aisément grimper sur le toit, sauter sur ton balcon, et entrer dans la maison par là.

"Qu'il ne s'en prive pas. Moi, je ne peux pas travailler dans une prison.

— Sois raisonnable, Rachel.

— Chris ?" Tu te tournas vers moi. "Aide-moi. Fais comprendre mon

point de vue à ce mec.”

J’ignore pourquoi George réagit si mal à cette expression : “Je ne suis pas « ce mec », s’insurgea-t-il. Je suis ton mari. Je t’aime. Je veux faire ça pour ta propre sécurité.

— Pourquoi ne m’en as-tu pas parlé d’abord ? Comment oses-tu te permette de te radiner avec une charretée d’employés et de leur demander de mettre des barreaux aux fenêtres de mon atelier ?

— Ce n’est pas une charretée d’employés, Rachel. C’est le gérant et son assistant.

— Eh bien, ils peuvent aller se faire foutre. Je ne veux pas qu’ils entrent ici et je ne serai pas prisonnière chez moi.”

Les entrepreneurs, très gênés et ne sachant que faire, sortirent discrètement de la pièce.

Une fois encore, tu te tournas vers moi : “Et toi, tu ne vas pas m’aider ? me demandas-tu, furieuse. Comment peux-tu laisser George me faire ça ?

— Je suis sûr que Chris comprend mes raisons”, dit George. Son gros visage exprimait un profond désespoir.

Tu explosas littéralement : “Ah bon, les hommes se liguent contre moi, maintenant ?

— Ecoutez, les gars, dis-je, embarrassé. Je ne crois pas que je devrais être impliqué là-dedans.

— Mais tu peux raisonner, n’est-ce pas ? plaidas-tu, les joues empourprées par la colère.

— Si Chris réfléchit un tant soit peu, il comprendra que je m’inquiète pour ta sécurité.”

C’était inimaginable et terriblement injuste : pour notre amitié, pour moi. Je ne pouvais que me retirer. Laissant l’affaire en suspens, je marmonnai des excuses et partis. Le gérant de la boîte de sécurité et son assistant étaient encore dehors, devant leur *bakkie* défoncé. Ils n’en menaient pas large. Ils dodelinèrent de la tête et haussèrent les épaules quand je passai devant eux.

De ce fait, mon anniversaire, à peine quelques jours après, ne pouvait guère être la fête que ç’aurait dû être. Aucun d’entre nous ne fit référence à l’incident et j’avais beau mourir d’envie de savoir ce qu’il en avait résulté, je n’osai poser de questions. Ton silence de circonstance me fit penser (du moins espérer) que tu avais commencé à te réconcilier avec l’inévitable.

Ce silence persista pendant trois semaines. C’est juste après l’anniversaire de mam, le 23, quand je suis allé chez vous prendre le thé un dimanche matin (le temps était atroce), que je vis que le balcon était désormais sécurisé par des barreaux de fer. Une tentative pour adoucir l’effet avec des enjolivures ne faisait qu’aggraver les choses. Je ne pus cacher ma surprise mais, quand je levai les yeux, vous avez

tous deux tourné vers moi des visages tellement fermés que j'ai préféré me taire. Cela n'a pas duré, bien sûr : nous nous connaissions trop bien pour continuer longtemps de faire semblant.

Comme j'aurais pu m'en douter, c'est toi qui abordas le sujet. Tu étais on ne peut plus désirable, dans un chandail en grosse laine, un pantalon en velours côtelé et d'épaisses chaussettes orange. Mais ton langage corporel clamait sans ambiguïté aucune : pas touche ! Au milieu de l'un des silences inhabituels qui ponctuèrent notre conversation, tu as fait un geste ample en direction du balcon et m'as demandé de but en blanc : "Qu'est-ce que tu penses de ma nouvelle vue ?"

J'essayai de botter en touche : "Le temps est très gris aujourd'hui.

— Le temps me convient parfaitement, rétorquas-tu. Il est tout à fait adapté à mon humeur.

— Il se dégagera, Rachel.

— Moi non.

— Je t'en prie, Rachel", fit George d'une voix cajoleuse.

Tu ouvris la bouche pour le remettre en place mais te retins. "Comment quiconque peut imaginer que je pourrais travailler dans un espace comme ça", dis-tu après un moment. Le ton était plus posé mais l'aigreur atone de la voix ne ressemblait absolument pas à la Rachel que je connaissais.

Prudent, je dis : "Dans la vie, il faut faire des compromis pour survivre.

— Connerie.

— Moi aussi, j'ai dû installer des barreaux aux fenêtres et des piques au sommet des murs, soulignai-je.

— Mais tu peux encore voir la mer par-dessus. Ces choses-là m'emprisonnent totalement. Regarde-moi ça..." Tu avais les larmes aux yeux, et c'était l'une des choses les plus tristes que j'eusse jamais vues depuis les huit mois que je te connaissais.

"Je t'en prie, mon amour, dit George, glissant de sa chaise pour tomber à genoux devant toi.

— Si seulement tu m'avais demandé d'abord. Mais me mettre devant le fait accompli, comme ça !

— C'est pour ta sécurité. Parce que je t'aime, merde.

— Peter, Peter, mange et pète ! répliquas-tu. Je vais déménager.

— Nous aurons besoin d'être en sécurité où que nous allions.

— Je m'en moque.

— Soyons raisonnables, dis-je, tous autant que nous sommes. Je suis certain que nous pouvons trouver une solution. N'est-ce pas ?

— Tu me demandes à moi d'être raisonnable, c'est ça ? Parce que, à tes yeux, c'est moi qui suis déraisonnable, j'ai bien compris ? Je suis la femme, forcément !

— Je ne peux nier que tu es une femme, dis-je, aussi jovial que je pouvais le demeurer. Vive la différence et tout le reste ! Mais là nous avons un dilemme et je crois que nous pouvons y faire face ensemble.

— Je vais annuler mon exposition, déclaras-tu sans crier gare, avec une froideur, une fermeté qui me glacèrent les tripes. Je ne peux absolument pas continuer à travailler ici.

— Quelle autre solution y a-t-il ? Reprenons les choses depuis le début.

— Exactement : je préfère reprendre cette maison telle qu'elle était au début.

— Dans le pays où nous vivons..." osa George.

Tu l'interrompis : "Le pays dans lequel nous vivons est dirigé par des merdes.

— Alors, nous devons apprendre à vivre avec des merdes, dit-il calmement. Si le choix est entre survivre avec dignité et être tuée ou violée.

— Je préférerais être violée que vivre avec ça sous les yeux !

— Voyons, là tu..." Je me mordis la langue, je ne pus continuer.

"Ne te prive pas, termine ta pensée. Dis-le. Je suis infantile... idiote, conne ? Coche le terme approprié.

— Tu es très injuste envers toi-même.

— Alors, aie l'amabilité de me faire voir la lumière."

Comment, diantre, en étions-nous arrivés là ? On aurait dit que notre amitié même était en train de se fissurer. Pour l'instant, nous étions paralysés, prisonniers, incapables de trouver une voie de secours.

"Juste une idée folle", dis-je enfin, plein d'appréhension. Je plongeai mon regard dans tes yeux de feu. "Commence par enlever ces barreaux-là. Plante-les le long de votre haie, comme treillage dans le jardin, où tu voudras. Fais pousser dessus des tomates, des fruits de la passion ou des courges. Ou fais-en don à la prison de Pollsmoor. Et puis dessines-en de nouveaux. Une grille qui serait acceptable à tes yeux.

— Je ne peux pas vivre avec une grille.

— Tu peux essayer." Je faisais de mon mieux pour faire dériver la conversation vers la comédie. "Considère ça comme un défi à ta créativité.

— Le singe décorant les barreaux de sa cage." Le ton n'était plus méchant.

"Et pendant que tu y es, tu peux te mettre à faire des sculptures de créatures emprisonnées dans leurs petites cages. Des singes, des humanoïdes, des crapauds, des reptiles, n'importe quelle créature qui peuple cette terre."

Lentement, très lentement, nous sommes revenus à un semblant de

raison, de douceur et de bonhomie. Quand nous avons décidé de transformer le verre en déjeuner dans l'un de nos endroits préférés de Green Point, le monde nous souriait enfin.

A un moment, dans l'après-midi, de but en blanc, tu as dit : "Je comprends pourquoi tu as eu du succès auprès des femmes.

— Je suis en désaccord avec cette affirmation. Mais j'aimerais entendre la raison qui te l'a fait prononcer. Est-ce parce que j'ai si bien su les mettre derrière des barreaux et dans de petites cages ?

— Non, au contraire, je crois que tu sais comment les faire sortir de leurs cages.

— Si seulement c'était vrai ! Parfois, quand on sort une femme de sa cage, elle se retrouve encore plus dans la merde qu'avant."

Pourquoi ai-je pensé, à ce moment-là, à Tania ?

Elle était, oui, "l'une d'elles" : l'une de ce tutti frutti apparemment inépuisable de filles et de femmes qui gravitaient autour de notre projet Amandla à Paris, quasiment toutes choisies personnellement par Siviwe Mfundisi. Mais Tania était différente. Elle n'était pas, dans la terminologie de Siviwe, un Kleenex à jeter après utilisation. D'abord, ce n'était pas une groupie ; c'était un membre à part entière du projet, elle était dévouée, elle n'était pas là seulement pour s'amuser et baiser, mais parce qu'elle n'avait qu'une idée en tête (gaiement, lumineusement, pas du tout tristement) : aller un jour en Afrique du Sud et participer à la reconstruction du pays. Ce que, en revanche, elle avait en commun avec le reste du corps de ballet de Siviwe, c'était la beauté. Très brune, les traits délicats, menue, des proportions parfaites, et étonnamment jeune (vingt-trois ans), des yeux de biche et une bouche comme une prune prête à croquer, des mains longues et fines, des orteils comme des pépins de grenade, et une fontaine de rires en son for intérieur, toujours près de déborder.

C'est Siviwe en personne qui me l'avait présentée. J'étais donc sur mes gardes car je connaissais sa très onctueuse habitude qui consistait à se débarrasser de ses ex en les refileant, avec une grande démonstration de générosité, à ses camarades quand il avait besoin de préparer son lit pour la prochaine détentrice du poste. Je crois que Tania avait la même appréhension et, quand nous sommes allés chez moi en sortant du bistro où nous avons été présentés, nous étions encore, façon de parler, en train de nous renifler comme deux chiens qui se rencontrent au coin de la rue et ne savent pas lequel des deux va montrer les dents le premier. Mais, comme elle venait juste de se faire jeter de l'endroit où elle habitait jusque-là, elle n'avait nulle part où aller ; je l'avais invitée à dormir chez moi en expliquant bien qu'elle pourrait dormir dans le lit et que je prendrais le canapé. (C'est ainsi que nombre de mes relations avaient commencé.) J'avais beau

l'ignorer encore, c'était ma dernière année à Paris ; je venais de quitter la rue des Filles-du-Calvaire pour un appartement charmant quoique encore spartiate tout en haut de la rue Vieille-du-Temple.

En chemin, près de l'angle de la rue des Francs-Bourgeois, elle a suggéré que nous prenions un autre verre à une terrasse. C'était en juillet et la soirée était chaude, si bien que tout Paris était sorti dans les rues. Il y avait de la musique partout, le ciel nocturne était d'un bleu incroyable et on se serait cru somnambule, flottant plusieurs centimètres au-dessus du sol. Sa proposition était donc tout à fait compréhensible : il eût été criminel de se coucher tôt. Mais j'avais l'impression qu'elle avait aussi besoin de temps pour prendre son courage à deux mains, avant d'être confrontée à un inconnu dans un appartement inconnu, même si son attitude et le flux aisé de sa conversation ne trahissaient aucune tension. Mon doute fut confirmé lorsqu'elle eut sifflé plusieurs gin tonics les uns à la suite des autres. En tout cas, la combinaison de l'alcool, du climat de liberté qui baignait cette soirée d'été, de la musique (un violoniste et un accordéoniste qui ressemblaient au chat et au renard dans *Pinocchio* étaient venus jouer devant notre table), la conversation à bâtons rompus, le ciel théâtral, tout contribua à ce qu'elle se sente à l'aise et, quand nous finîmes par nous lever, par prendre ses baluchons sur le dos et par porter sa grosse valise pour entamer la dernière portion du parcours, nous bavardions et riions déjà comme de vieilles connaissances. Nous nous sommes tellement amusés en montant le vieil escalier en bois bien récuré, réveillant au passage la plupart des voisins, que nous nous sommes tous deux écroulés en arrivant. Il fut clair, instantanément, que personne ne dormirait sur le canapé.

Mais ce qui sembla sceller notre union, ce fut quand, la moitié de ses vêtements reposant, éparés, autour de nous sur le plancher, je m'intéressai à son nombril, l'un des plus parfaitement formés et certainement le plus profond que j'avais jamais eu l'heur d'admirer. Il me rendit lyrique. "Il faut célébrer ça, dis-je. Je veux en faire mon calice."

Hélas, il n'y avait pas d'elixir adéquat, et je lui proposai donc de redescendre au dernier bistro où nous nous étions arrêtés pour acheter une bouteille de champagne. Tania trouva l'idée amusante mais elle était fatiguée et mon idée faillit avorter quand je lui demandai qu'elle remette au moins une partie de ses vêtements pour m'accompagner. Non, répondit-elle, ça, ce serait trop me demander. Si je tenais à redescendre, je pouvais y aller tout seul. C'est ce que je fis. Le bistro était fermé et je dus traverser la moitié de Paris avant de trouver ce que je cherchais. Au bout du compte, j'étais assez vanné moi-même quand, enfin, je déboulai dans l'appartement. Tania dormait à poings fermés, là sur le plancher où je l'avais laissée.

Pendant un moment, je contemplai son visage endormi, très pâle contre ses cheveux noirs, un pouce dans la bouche. Comment aurais-je pu la déranger ? Mais, lorsque je me mis à genoux à côté d'elle, elle remua, marmonna quelque chose et sourit ; je repoussai doucement le drapé dont elle s'était couverte et vis qu'elle était complètement nue. Elle était allongée sur le dos, une jambe remontée sur le côté, le pied sur le genou de l'autre. Hum.

J'embrassai son nombril, fourrageai à l'intérieur avec ma langue, tout doucement. J'ai eu dans ma vie quelques expériences décevantes lorsque j'ai essayé de réveiller une femme pour lui faire l'amour. Mais, cette fois-là, ça a marché. Elle avait pensé, me raconta-t-elle plus tard, qu'un papillon était venu voleter contre le doux renflement de son ventre. Elle se réveilla d'un coup. Je versai le champagne sur elle, de la façon que Nastasia m'avait appris à le faire, un simple filet qui moussa dans le creux profond de son nombril et déborda sur les côtés pour couler vers le double pli rêveur de son sexe. Son mont était lisse et glabre. Chez certaines femmes, le mont rasé semble trop exposer le sexe, trop impitoyablement, trop effrontément : oserai-je dire qu'il vous regarde trop franchement ? Chez d'autres, les lèvres sont trop chargées, trop proéminentes, inutilement compliquées, comme des plantes carnivores dans la jungle. Chez Tania, tout était parfait. Le sexe était sobre, net et précis, comme une tranche de mandarine. Il était tout intériorité et satisfaction. Il invitait au genre de déploiement, d'investigation, de découverte dont aucun voyageur ne revient inchangé.

Nous ne nous décidâmes pas à nous coucher avant le milieu de la matinée. Ce fut le début d'une lune de miel qui dura six mois. La plupart du temps, nous restions à Paris mais nous sommes aussi allés à Amsterdam, à Genève, à Rome et dans de nombreuses régions de France. Tania était une extraordinaire compagne de voyage, c'était une exploratrice-née. C'est elle qui a eu l'idée que nous fassions les gorges du Tarn en randonnée. Elle aussi, que nous allions faire les vendanges dans le Bordelais, près de Saint-Emilion, où nous avons écrasé les grappes sous nos pieds dans le pressoir, quasiment nus, pour éviter de salir nos vêtements.

Après les vendanges, Tania dut rentrer à Paris, alors que je restai dans le Bordelais plusieurs semaines pour suivre un cours d'œnologie et développer les connaissances dans ce domaine que m'avait imparties l'oncle Johnny. Tania me manqua terriblement. A Paris derechef, elle ne tarit pas d'initiatives, prenait un grand plaisir à nos ébats amoureux, et m'en apportait – infiniment. Par-dessus tout, ce fut une relation joyeuse : exubérante, ludique. Ce qu'elle aimait, c'était trouver des situations inhabituelles et préférablement risquées de faire l'amour, des moments et des lieux où nous étions susceptibles d'être

découverts à tout instant. Au bois de Boulogne et même dans une allée du jardin du Luxembourg parmi les statues des poètes défunts. Sur la banquette arrière d'une voiture, avec des amis devant. Dans une loge chic du Théâtre des Champs-Élysées, pendant un concert du Philharmonique de Berlin (pas vraiment à son goût, raison pour laquelle elle décida de faire l'amour à la place). Dans une cabine téléphonique du boulevard Montparnasse. Sous la tribune officielle de Roland-Garros pendant un tournoi. Même, un jour, dans un confessionnal de Saint-Sulpice que le curé venait juste de libérer. Notre expérience la plus osée, qui, j'en suis certain, aurait pu nous valoir la prison, ce fut un coup rapide sur le trône de Napoléon au château de Fontainebleau. Dans l'appartement, nous trouvions des diversions pour épicer la chose. Si j'étais au téléphone, elle ouvrait calmement ma braguette et se mettait à me faire une fellation. Si j'étais sur elle, en train de lui faire l'amour, ou entre ses cuisses pour explorer ses plis et ses abîmes, elle téléphonait à une amie et essayait d'atteindre l'orgasme tout en papotant.

“Pour me rappeler de toi quand tu seras parti, demeurerait sa réponse préférée – bien que laconique – lorsque je l'interrogeai sur le pourquoi de sa lubie.

— Je n'irai jamais nulle part sans toi, Tania.

— En temps voulu, tu me quitteras.

— Comment peux-tu dire ça ?

— Je ne t'accuse pas, Chris. Je dis seulement la vérité. Tu dois bien le savoir, toi aussi.

— Je ne le sais pas et je ne veux pas le savoir.

— Serais-tu lâche ? Je ne couche pas avec les lâches.

— Je suis heureux avec toi.

— Moi aussi, je suis heureuse avec toi mais ça ne veut pas dire que ça durera.” (Quand, des années plus tard, tu as prononcé quasiment les mêmes mots, j'ai cru entendre Tania parler par ta bouche.) Puis, posant la tête entre mes hanches, la joue sur mon sexe temporairement au repos (je crois que nous étions allongés sur le carrelage de la cuisine), elle dit : “Il y a une chose que tu dois savoir : je ne serai jamais un fardeau pour toi. Quand tu en auras assez de moi, tu dois me le dire, et je partirai.” Il y avait des moments, tels que celui-ci, où elle semblait être incomparablement plus mûre que ses tendres années ne le laissaient supposer.

“Je ne me lasserai jamais de toi, Tania.

— Ne sois pas bête. Bien sûr que ça arrivera. Tu as d'autres choses à faire que d'être avec moi. Un jour, tu devras rentrer en Afrique du Sud pour te battre. Tu as tes livres à écrire. Je ne dois pas m'immiscer entre toi et eux.”

Ce qui, j'imagine, était une bonne raison pour ne pas être

bouleversé quand elle m'a quitté. Si ce n'est que je n'avais pas compris que ce serait définitif quand c'est arrivé. Je croyais qu'elle était allée rendre visite à des amis en province ; elle en avait souvent parlé, ils vivaient dans une ferme près de Moulins, qu'elle voulait voir au printemps, quand les amandiers étaient en fleur. Depuis quelques semaines, déprimée, léthargique, elle avait le teint blafard et des cernes sous les yeux. Elle vomissait souvent. Dieu, j'aurais dû savoir lire les signes ! Mais elle avait été très prudente et avait toujours pris la pilule.

Elle ne savait pas combien de temps elle resterait partie. "Quelques jours, répondit-elle quand je la questionnai. Peut-être une semaine. Ou même deux. Tout dépend de comment je me sens. Je te téléphonerai.

— Reste là-bas aussi longtemps que nécessaire. Je veux que tu me reviennes éclatante de santé."

Elle n'a pas téléphoné. Quand j'ai essayé le numéro de Moulins qu'elle avait griffonné à mon intention, il ne fonctionnait pas. Je ne m'inquiétai pas outre mesure ; j'ai pensé qu'elle s'était trompée en le recopiant.

Un mois s'écoula et je compris que quelque chose ne tournait pas rond. C'est alors que Siviwe a téléphoné. "Désolé de te décevoir, camarade, mais Tania ne reviendra pas.

— Que veux-tu dire ?" Je ne pouvais pas le croire.

"Elle est morte." Il m'expliqua la chose, avec ce qui était pour lui une compassion inhabituelle. Tania s'était fait avorter. Elle avait cru pouvoir faire ça sans problème. Mais il y avait eu des complications. Quand elle l'avait contacté, il était déjà trop tard. Il l'avait suppliée, mais elle ne voulait pas m'"imposer" quoi que ce soit et lui avait fait promettre de ne me faire passer le message qu'après l'enterrement.

J'avais énormément de mal à y croire. Le pire était d'accepter le fait qu'elle ne m'avait rien dit. Elle aurait dû savoir que je ne l'aurais pas abandonnée. Ni l'enfant, d'ailleurs. J'avais toujours été très ferme sur la question de l'avortement : sans doute à cause du calvinisme que j'avais hérité de mes origines. L'idée m'était insupportable.

"C'est sans doute pour ça qu'elle l'a fait, dit Siviwe. Tania... cette petite avait vraiment les pieds sur terre. Elle savait qu'un enfant compliquerait tout dans sa situation. Et dans la tienne..." Un silence éloquent. "Tous les deux, vous étiez complètement obnubilés par ce pays, en bas à la pointe sud de l'Afrique.

— Je l'aimais.

— Je sais qu'elle t'aimait aussi, Chris. Elle m'en parlait souvent. Mais c'est exactement pour ça qu'elle n'a pas pu continuer. C'était ce genre de personnalité."

Ce genre de personnalité. Mon Dieu, j'avais vécu avec elle, passé quasiment tous mes jours et mes nuits avec elle pendant six mois or je

ne savais même pas quel était son genre de personnalité. Je ne la connaissais pas assez pour prévoir ça. Je ne savais pas.

Mais ce que je savais, d'un savoir aveuglant, c'est que mon temps en Europe était compté. Ce fut le moment décisif. Je ne pouvais plus vivre loin du pays qui avait fait de moi ce que j'étais. Pour le meilleur et pour le pire. Je devais rentrer en Afrique du Sud.

Le moment décisif : sans nul doute, le moment le plus spectaculaire de la guerre jusqu'à présent, ça a été quand les Américains ont déquillé la statue de Saddam à Bagdad. Après avoir vu l'image revenir sans cesse en boucle pendant la nuit (et quelquefois, à la dérobée, dois-je avouer, pendant la journée aussi), on ressent une forte impression de déjà-vu, mais qu'importe. Observation significative : la première réaction des troupes us fut de hisser le drapeau américain sur la statue mais quelqu'un, une huile, a dû intervenir pour le faire remplacer par un drapeau iraquien. Le lapsus, néanmoins, n'avait échappé à personne. La bannière étoilée. *America, America über alles*. S'il y a bien une chose à laquelle les Américains excellent, c'est le spectacle.

Les moments décisifs, nous ne les reconnaissons souvent qu'avec le recul. Mais, pour comprendre que tu étais là à un tournant, nul n'avait besoin de recul, lors de la visite de ton exposition, qui se tint à la mi-octobre (tu avais reculé la date après avoir décidé de tout reprendre de zéro ou presque, et tu avais eu la chance qu'une annulation l'ait permis). Côté carrière, c'était évident et la presse (il y eut même un reportage à la télé dans l'émission *Carte blanche*) le clama haut et fort. Mais, de façon significative, aussi pour nous, nous trois ; pour toi, personnellement.

Tu t'étais mené la vie dure, encore plus qu'en temps normal ; beaucoup trop, à mon avis ; j'avais d'ailleurs essayé de te retenir mais je n'avais réussi qu'à t'énervier. J'avais abandonné très vite, me rappelant combien j'étais excédé, dans ma jeunesse, quand mam, qui savait toujours tout mieux que moi, me poussait à travailler plus dur : je me rebellais, et elle finissait par m'enfermer dans ma chambre et mon père, quand il rentrait, m'infligeait le châtiment prévisible.

Ton style changea de manière spectaculaire au cours des deux mois entre mon anniversaire et ton expo. L'idée que j'avais lancée sur l'impulsion du moment et à laquelle je ne croyais pas forcément, tu l'avais, à ma grande surprise, saisie au vol et tu t'étais mise à travailler sur une série de céramiques, à la fois sculptures et poteries décorées, bizarrement contorsionnées, sur le thème de l'incarcération. Plusieurs personnages étaient entourés, d'une façon explicite et austère, par des barreaux de toutes les formes et de toutes les tailles ; d'autres (figures

humaines, animales, végétales ou mélange des trois) tentaient de passer à travers les barreaux, de se faire la belle alors que des prisonniers de Dachau et d'Auschwitz passaient leurs bras et leurs visages émaciés à travers les fils de fer barbelés ; encore plus hallucinants étaient les prisonniers dont les barreaux étaient en eux : tels des arbres balafrés qui poussaient autour de broches ou de pieds-de-biche quand ils ne s'insinuaient pas à travers eux. Il y avait même des personnages grotesques et filiformes à la Giacometti, chez lesquels les barreaux semblaient se métamorphoser eux-mêmes en formes humaines aux bras tendus dans des gestes de supplication ou de menace. Pour ce qui était des poteries, des éclats et des pointes de fer dentelées plantés dans la glaise avaient à moitié fondu pendant la cuisson et la rouille dessinait des formes imprévisibles tandis que l'oxydation avait donné lieu à de riches couleurs, au ton soutenu. Tu étais même revenue sur certaines pièces anciennes déjà terminées, que tu avais encloses entre des barreaux et des grilles, quand tu ne leur avais pas planté des pointes dans le gosier, les yeux, les oreilles ou le derrière. Dans trois ou quatre cas, la silhouette avait totalement disparu : il ne restait qu'une cage vide, des barreaux hideusement distordus, comme des paquets de spaghettis en métal rouillé.

Je fus impliqué dans une bonne partie de ce processus laborieux : la cuisson biscuit suivie par l'engobage, puis la peinture avec les pigments. Je me rappelle les jaunes flamboyants, les rouges et verts éclatants, les bleus d'un cobalt profond ; et puis venait l'émaillage. Les cages posèrent d'infinis problèmes. La plupart du temps, surtout la première semaine, les solutions furent laissées au hasard. Les barreaux en fer fondaient et nous ne retrouvions plus après la cuisson qu'un magma informe ou alors ils faisaient craquer les figurines en argile. Parfois, ces résultats imprévisibles étaient spectaculaires, fascinants. Mais, en gros, ils étaient inutilisables.

Le temps manquait, même avec le report de la date d'ouverture de l'expo. Tu t'es donc décidée à faire les barreaux en argile aussi et à les peindre ensuite à l'oxyde de fer. Cela faisait un contraste troublant avec certaines de tes pièces antérieures inachevées, de madones (comme celle que tu m'avais donnée) ou d'enfants mi-humains mi-animaux, peintes de façon réaliste, défiant le spectateur avec leur beauté idyllique et leur air d'une innocence aussi trompeuse que dérangeante. En fin de compte, tu avais assez de pièces pour ce qui se révéla être l'exposition la plus remarquable de ta brève carrière. Tu avais repris le titre d'un livre d'Alan Paton : *Ah, But Your Land is Beautiful* (Pleure ô mon pays bien-aimé).

George participa activement aux préparatifs. Il travailla jour et nuit à souder la quasi-totalité des pièces en fer. Ce qui rendit encore plus contrariant le fait qu'il dût manquer le vernissage, Impossible de lui en

vouloir, bien sûr : juste à ce moment-là, quelques jours seulement après le changement de date de l'expo, il reçut une invitation à visiter les territoires palestiniens. Comment pouvait-il la refuser ? Mais ce fut une grosse déception pour toi, même si tu fis mine de rien.

“Che sarà sarà”, déclaras-tu avec philosophie. Toutefois, il y avait dans le ton un je-ne-sais-quoi qui ne m'échappa nullement.

Pendant le vernissage proprement dit, tu fus assez occupée pour oublier George (entre autres, parce que ce fut de la folie au niveau des ventes : un collectionneur américain, en achetant douze pièces parmi les quarante exposées, suscita une cohue). Cela dit, ensuite, quand, ayant réussi à échapper à l'affluence, nous partîmes en voiture dans la nuit pour aller dîner en tête à tête à notre restaurant préféré, *La Colombe*, ton excitation était teintée de mélancolie.

“C’était extraordinaire”, dis-je lorsqu’on nous sert un aurum d’Achim von Arnim – avec de véritables paillettes d’or vingt-quatre carats scintillant dans la mousse.

Hochant la tête d’un air absent, tu fais tourner le verre entre tes doigts.

Je dois alléger l’atmosphère coûte que coûte. Fournissant un effort très délibéré, je te raconte l’exposition de peinture d’une de mes amies, Bridget, organisée quelques années plus tôt dans l’une des plus grandes galeries de Johannesburg.

“Amie ou maîtresse ?

— Un peu des deux.

— Tu crois ça possible ?

— Ça a marché pour moi. Nous avons commencé comme amants. Mais, à l’époque de l’exposition, nous n’étions plus qu’amis.

— Hum.” Tu ne parais guère convaincue.

“Si tu dois tout savoir, nous avons à nouveau couché ensemble après le vernissage.

— Ah, bien.” Au moins, j’ai réussi à capter ton attention. “Comment c’est arrivé ?”

Emporté par le flot de ma mémoire, je plonge dans le récit. Bridget et moi étions montés à Johannesburg en voiture un jour ou deux avant l’expo et nous nous étions entretenus avec la galeriste, qui m’avait invité à faire un speech lors de l’inauguration et qui se trouvait être une belle blonde : exotique, la quarantaine... Vera. Les deux femmes misaient gros : ce n’était pas un simple vernissage mais en même temps l’ouverture de la galerie, dans un site coté de Rosebank ; plusieurs grands vignobles du Cap avaient été invités à profiter de l’occasion pour présenter une sélection de vins primés récemment lors d’une foire internationale à Francfort. J’ai tout de suite été attiré par Vera, et, à ce qu’il semblait, c’était réciproque : je fus donc ravi que ma relation avec Bridget eût alors évolué vers l’amitié.

Pour l’heure, nous n’avions pas l’occasion d’aller plus loin car nous étions trop pris par l’organisation de l’expo. Mais l’énergie circulait entre nous et il existait à l’évidence un accord tacite qu’après le vernissage... Or, de façon très surprenante, tout faillit capoter avant d’avoir commencé. Le matin de l’exposition, Vera téléphona, consternée : le camion de déménagement qui transportait les tableaux du Cap était bloqué quelque part entre Colesberg et Bloemfontein. Elle voulait tout annuler. Bridget était horrifiée par l’idée : nous avions fait tout le chemin depuis Le Cap, les invitations étaient parties, les vins étaient arrivés, les petits fours étaient commandés : nous ne pouvions que maintenir le vernissage. Je promis d’adapter mon discours à l’occasion, pour faire en sorte que le public accepte la situation. Je présenterais la soirée comme un prélude, un amuse-gueule. Or, au

bout du compte, je n'eus pas besoin d'adapter quoi que ce soit. Le soir en question, la galerie fut envahie, l'assistance débordait dans le centre commercial où elle était située et jusque dans la rue. Tout le monde buvait (les vins remportèrent un succès phénoménal), tout le monde fumait, parlait, passait un excellent moment. Jusqu'à bien après minuit.

Nous étions tous les trois ravis lorsque les derniers invités partirent au compte-gouttes. Nous nous rendîmes, pour célébrer ça en privé, à la luxueuse demeure de Vera à Northcliff (acquise grâce à l'argent de son divorce d'avec un milliardaire italien dont le passé douteux n'excluait pas des relations avec la Mafia). Après plusieurs bouteilles des meilleures cuvées, la chose tourna en un jovial corps à corps à trois, au cours duquel nous roulâmes dans la plupart des pièces du palais, pour finir, à l'aube, dans la piscine éclairée, en un enchevêtrement surréaliste.

Le surlendemain, le camion de déménagement arriva enfin, les tableaux furent accrochés et Bridget alla aider Vera à informer par téléphone tous les invités du vernissage que l'exposition allait ouvrir pour de bon. Presque sans exception, la réponse qu'on leur fit, ce fut : "Mais nous avons déjà vu l'exposition, nous étions au vernissage."

"Ce qui vous donna sans doute l'occasion à tous les trois de vous retrouver en privé une fois de plus ?

— Rachel, tu es obsédée.

— Pas toi ?

— Je ne dirai qu'une chose : pendant ces deux séances, j'en ai plus découvert sur les capacités d'invention du corps humain que je ne l'aurais cru possible. D'ailleurs, elles ont considérablement approfondi ma connaissance des tableaux de Picasso. On pourrait donc dire, après tout, que nous avons œuvré pour le bien de l'esthétique."

Tu ris de tellement bon cœur que tout le monde dans le restaurant se retourne vers toi. J'ai réussi à te détendre. Il semble que la soirée soit sauvée. Nous passons commande. Pour toi, d'excellentes asperges sauce mousseline à l'orange, suivies par un saumon norvégien et, pour moi, artichauts et canard aux pruneaux.

"Au moins, ce soir, les invités en ont eu pour leur argent.

— George n'était pas là", réponds-tu d'un ton neutre ; et soudain nous sommes de retour à la case départ.

"Je suis certain que personne ne le regrette plus que lui."

Tu hausses les épaules et évites mon regard.

"Rachel, tu ne peux rien lui reprocher." Je cherche à te prendre la main sur la nappe, mais tu la retires brusquement.

"Il avait le choix.

— Au moment où l'invitation est arrivée, avec tout ce qui se passe en Cisjordanie, c'était une occasion unique pour un photographe

comme George.

— Je n'ai pas essayé de l'empêcher de partir.

— Mais tu n'étais pas d'accord, n'est-ce pas ?

— Non, bien sûr que non. Comment aurais-je pu ?

— Ton expo, son reportage. Ç'aurait été un dilemme pour n'importe qui.

— Chris, ça ne sert à rien d'en parler maintenant. Nous devons simplement nous habituer à faire les choses chacun de son côté.

— Il t'a soutenue pendant toute la durée des préparatifs. Il a travaillé avec toi jour et nuit.

— Et quand ça comptait le plus, il est parti." Changeant brutalement le cours de la conversation, tu dis : "Est-ce que tu crois qu'il voit une autre femme ?

— Rachel, c'est absurde.

— Est-ce qu'il t'a parlé d'elle ?

— Bien sûr que non. Parce que je sais pertinemment qu'il n'a personne que toi.

— En as-tu la preuve ?

— Je connais George.

— Moi aussi, je croyais le connaître. Maintenant, je n'en suis plus certaine.

— Comment peux-tu dire ça ?"

Tu prends une profonde inspiration et me regardes droit dans les yeux. "J'ai demandé à une astrologue et elle me l'a dit.

— Je n'en crois pas mes oreilles ! La vie n'est pas un jeu. Tu joues avec votre vie à tous les deux.

— C'est la même astrologue qui m'a dit l'an dernier qu'à la Saint-Sylvestre une panne de voiture amènerait un inconnu dans ma vie.

— Pure coïncidence. Rachel, tu n'es pas sérieuse, j'espère ?

— Je sais ce que je sais." Tu serres la mâchoire d'une façon qui me déstabilise.

"Il va falloir que tu oublies ça bien vite.

— Oui, grand-père."

Ça, ça fait mal et je sais que tu le sais.

Pendant tout le reste du repas, nous conversons poliment. Je préférerais pouvoir rentrer chez moi tout de suite, mais je dois à George – et peut-être te dois-je à toi aussi – de rester chez vous comme la fois précédente.

De toute évidence, tu as les mêmes craintes que moi. "Tu n'as absolument pas besoin de rester ce soir, declares-tu quand nous nous garons devant chez vous à Camps Bay.

— Je me sentirai mieux si je reste.

— George aussi. Mais est-ce vraiment à vous deux de décider ? Et moi, n'ai-je pas mon mot à dire ?

— Arrête donc de raconter n'importe quoi ! Tu as fait assez de mal pour une soirée !”

Tu me regardes, interloquée. Je n'ai jamais employé ce ton avec toi. Et, à ma grande surprise (et la tienne aussi ?), tu deviens toute contrite, tu prends ton souffle et, d'une voix fluette, dis : “Je suis désolée, je ne voulais pas dire ça.

— A toi de dire si tu veux que je reste ou pas.”

Un silence. Et puis tu dis : “S'il te plaît, reste.”

C'était à prévoir, sans doute : je passe une nuit blanche et je me lève beaucoup plus tôt que d'habitude. Je te découvre déjà installée dans ton atelier, dans un fauteuil, dans l'angle : tu ne travailles pas, tu prends une tasse de café.

Tu lèves les yeux vivement quand j'arrive, poses ta tasse, viens à moi, colles ton front sur mon épaule.

“Tu pourras me pardonner ?

— Il n'y a rien à pardonner.

— Si. J'étais déphasée, hier soir.” Un sourire coquin. “Je crois que c'est hormonal. Mais je ne veux pas me réfugier derrière des excuses. Ce que j'ai dit sur George, crois-tu que je peux faire comme si je ne l'avais jamais dit ? Je t'en supplie. J'ai vraiment honte.

— Tu étais triste et malheureuse, abandonnée. Ce matin, tu peux repartir de zéro.

— Drôle de sentiment... expliques-tu en faisant un geste en direction de la table et des étagères où tes sculptures se trouvaient encore il y a quelques jours. Elles me tenaient compagnie. Soudain, cet endroit est vide.

— Rien ne vaut un nouveau départ.”

On dirait que tes yeux se plissent. Peut-être me comprends-tu ? “Tu dois t'y connaître. Est-ce qu'on s'y habitue jamais ?

— Pas vraiment. Mais ce n'est pas forcément une mauvaise chose. Chaque fois, c'est un nouveau défi. Sachant que tout pourrait arriver.

— Ça peut mal tourner.

— Ou merveilleusement bien. J'ai toujours espoir.

— Est-ce qu'il n'y a pas un moment, à partir d'un certain âge, veux-tu dire, où l'on n'espère plus rien ?

— Non.

— J'aimerais bien en être aussi sûre.

— Tout dépend de toi, Rachel.” Je pose les mains sur ses épaules. Et je pense : étrange, aujourd'hui, c'est un geste purement paternel. “Pourquoi ne commences-tu pas à travailler sur une nouvelle sculpture aujourd'hui même ?

— C'est trop tôt, je me sens diminuée.

— Essaie. Question de t'occuper les mains.

— Est-ce que ça me ramènera George ? demandes-tu sans crier gare.

— George reviendra de lui-même.
— Tu le crois ?
— Je le sais.” J’exerce une légère pression sur tes épaules, avant de relâcher.

Lorsque je me prépare à partir, tu dis dans mon dos : “Vois-tu, je crois que j’ai découvert quelque chose d’important, hier soir.

— Quoi...?” J’attends ta réponse avec impatience.

“Je n’ai plus besoin de George.

— Ne dis pas ça, Rachel.” Je tourne sur mes talons, pour me retrouver face à toi. “C’est horrible, ce que tu dis.

— Ce n’est pas horrible. Je ne veux pas que ça paraisse horrible. C’est simplement... quelque chose dont j’ai pris conscience. Je l’aime encore, sans aucun doute. Je serai toujours là pour lui et j’espère que la réciprocité est vraie. Mais quelque chose a changé. Le *besoin* fondamental n’est plus là, Chris. Je me sens seule. Mais je crois que je suis libre, enfin.” Tu avais beau t’évertuer à présenter ça sous un bon jour, ce fut pour moi comme l’annonce d’une mort dans la famille.

Conscience semblable de la mort quand je suis rentré d’Europe en Afrique du Sud dans les années 1980. Pas une mort dans la famille, non, mais les convulsions précédant la mort de toute une société, un monde caduc qui parvient à son terme. Emotionnellement, mentalement, je savais que c’était le moment de rentrer. Mais j’ignorais ce vers quoi je revenais. Au début, je fis la désagréable expérience de n’appartenir à nulle part, de n’être plus ni ici ni là.

De plusieurs points de vue, certainement en qualité d’écrivain, en tout cas, ma vie était plus facile que lorsque j’étais parti. La censure, dont le poids écrasait autrefois quiconque accomplissait un travail artistique, avait commencé à fléchir (du moins pour nous, les Blancs ; être noir, c’était encore subir un sort peu enviable). Des livres autrefois interdits, dont les miens, étaient peu à peu autorisés. Il n’était pas aisé d’en comprendre la raison. D’aucuns avançaient que le régime dirigé par cette malheureuse masse de chair nommée P. W. Botha, dont l’esprit demeurait non contaminé puisqu’il avait la réputation de ne même pas lire de journaux, avait perdu tout intérêt pour les écrivains et leurs infâmes préoccupations. Le gouvernement était-il devenu assez malin pour comprendre qu’ignorer les possibles subversions des livres ou de leurs auteurs au lieu d’attirer l’attention sur eux à travers diverses formes de persécution donnait l’avantage au régime ? Ou bien existait-il une raison plus plausible et plus pragmatique : le régime était-il confronté à tant de dangers réels (des boycotts et des sanctions internationales à la résistance dans les églises, les universités et les nouveaux syndicats) que la SB avait assez de pain (menaces pressantes et immédiates) sur ses planches

sanglantes pour trop se soucier des arts ? Quelle qu'en fût la raison, je pouvais dormir au lieu de passer des nuits blanches dans la crainte d'entendre à trois heures du matin les fameux coups frappés à la porte.

Je dois avouer que je ne fus pas très bien reçu par les écrivains afrikaners, qui me considéraient comme un traître à la cause, car j'avais choisi d'écrire en anglais. Mais la plupart des autres, notamment les écrivains noirs, m'accueillirent volontiers comme un camarade du combat politique ; ce qui me facilita la vie.

C'était un maigre réconfort, cependant. La situation était toujours difficile, peut-être plus que jamais. Elle était, par-dessus tout, chaotique, imprévisible, aggravée par le comportement fantasque d'un président qui paraissait sombrer dans la démence.

A l'**UDF**, l'United Democratic Front, que je rejoignis peu après mon retour et qui était devenu la vitrine de l'ANC toujours formellement interdit, on percevait de vagues lueurs d'espoir, des soupçons d'un avenir meilleur, perceptibles à travers les ténèbres infernales d'une série ininterrompue d'états d'urgence. Même si la majorité des gens prévoyait qu'il faudrait en passer par un bain de sang apocalyptique pour parvenir à un avenir meilleur, celui-ci n'était plus désormais la parfaite impossibilité qu'il nous semblait être quelques années plus tôt. Des délégations de chefs de file du milieu culturel et du monde de l'économie, dont beaucoup d'Afrikaners, se rendaient à Harare, Lusaka, Dakar, Paris ou ailleurs pour y rencontrer des représentants de l'ANC et commencer à plancher sur un avenir partagé ; des rumeurs circulaient sur de probables discussions entre Mandela (toujours en prison) et le régime. Mais, à la surface, c'était sinistre. Il y avait des manifestations, des arrestations massives, des morts en détention. A un moment donné, un ministre dut empêcher par la force le président de faire arrêter plus de soixante éminents Afrikaners à leur retour du Sénégal.

Je n'étais pas du tout certain d'avoir fait le bon choix en revenant en Afrique du Sud. En fait, la plupart du temps, j'avais l'impression de m'être comporté comme un imbécile. Pourtant, jamais je n'ai eu la tentation de tout abandonner et de retourner en Europe. Telle était l'unique leçon que m'avaient inculquée mes années à Londres et à Paris, mes années d'errance et d'exil volontaire : je voulais vivre *au pays*, j'avais besoin d'être ici : et cela ne nécessitait aucune explication. Ce pays était comme une femme à laquelle je serais revenu. Pas forcément une femme avec qui je pourrais vivre, mais une femme sans laquelle je ne pouvais pas vivre : une femme dont j'avais besoin, au-delà de ce que les mots pouvaient exprimer, afin de savoir qui j'étais. Une femme comme Helena, qui sait ? A ceci près : non seulement je pourrais trahir cette femme mais elle, de son côté, était en mesure de me trahir, moi. De me faire du mal, de me blesser.

Profondément. Mais jamais le mal ne serait impardonnable. En fait, c'était une femme qui avait *besoin* qu'on la pardonne autant que moi j'en avais besoin. En fin de compte, je suppose que c'était une femme qui devrait me montrer que nous avons tous deux besoin de nous faire pardonner simultanément : pas seulement par nous-mêmes mais aussi, et peut-être surtout, par les autres. Voilà la raison pour laquelle je restai en Afrique du Sud. Au tréfonds de moi, je n'avais pas le choix. L'Afrique du Sud était devenue la seule femme que je ne pourrais jamais, en fin de compte, quitter, parce qu'elle-même refusait de me quitter. Jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Ce qui ne signifiait pas que j'étais revenu y vivre heureux jusqu'à la fin des temps ; ou que je ne doutais pas régulièrement d'avoir toute ma santé mentale quand je décidais de ne pas la plaquer. Il y a des femmes, j'ai fini par l'apprendre, avec lesquelles on reste parce qu'on est fou. Parce qu'on a besoin de vivre avec sa folie. Fin du message.

Même d'un point de vue strictement privé, il y avait des raisons de douter de l'opportunité d'être, d'abord, revenu au pays puis d'y rester. Je fis plusieurs tentatives pour reprendre contact avec des femmes que j'avais connues. Une ou deux fois, ce ne fut pas trop mal. Mais ma démarche avait quelque chose de désespéré. Je commençai à me dire qu'il ne fallait pas retourner à des corps aimés jadis, et ensuite quittés. En amour, un second souffle, c'est rare. Mais je refusai d'abandonner. Parfois, un infime détail renversait l'équilibre. Je me rappelle, le jour même de mon retour, au terminal de ce qui s'appelait alors l'aéroport Jan-Smuts : je me suis assis sur un banc pour me donner le temps de reprendre mes marques (intentionnellement, je n'avais prévenu personne de mon arrivée, ignorant ce à quoi je devais m'attendre, et parce que j'avais aussi besoin de me retrouver moi-même). Une jeune femme en jeans et T-shirt moulants passa lentement devant moi. Ce genre de vision pouvait me redonner espoir. Le monde n'avait pas dit son dernier mot. La vie, encore ! Il y avait encore de belles femmes. Moi, j'étais encore là. C'était un point de départ.

Il y eut des moments agréables : je me rappelle Petro, avec ses yeux d'un bleu tellement profond, que j'ai rencontrée avec d'anciens amis de Sandton, où je séjournai pendant deux semaines avant de retourner au Cap, et avec qui, sur l'inspiration du moment, je passai un week-end fou sur la Wild Coast, une semaine avant son mariage avec un jeune homme d'affaires influent. Ce n'est qu'au cours du week-end qu'au fond de ses yeux je devinai ses craintes irrésolues ; ce n'est qu'avec le recul que je découvris dans les excès de nos accouplements une incertitude désespérée, pas seulement face à son avenir personnel avec ce jeune financier qui allait la convertir en sa énième possession, mais aussi face à l'avenir du pays : *faisons l'amour et la fête, demain nous mourrons...* J'ai appris récemment qu'il était en prison pour

détournement de fonds ; du moins a-t-il entraîné dans sa chute plusieurs membres de son gouvernement de province. La presse ne précise pas ce qu'il est advenu de Petro. Je me rappelle Kathy, que j'ai rencontrée – enveloppée dans ma veste pour me protéger du froid inhabituel pour la saison – dans la tourmente à Cape Point, au-dessus des flots déchaînés : je l'ai ramenée à mon hôtel, où ses doigts effilés et agiles firent des merveilles pour mes parties inférieures gelées – elle passa une semaine avec moi pour me réchauffer. Elle attendit le moment de nous séparer pour m'avouer qu'elle était mariée. Ou bien l'exotique Diana, rencontrée dans le hall d'accueil d'un hôtel de bord de mer à Sea Point, un soir où elle avait été larguée par son petit ami bilieux : elle avait les yeux verts les plus extraordinaires que j'avais jamais vus ; le surlendemain, avant de décider de retourner, après tout, à son indigne petit ami, elle m'avoua qu'elle portait des lentilles de couleur. Nul besoin de m'étendre sur ces femmes et d'autres passades de cette période agitée. Il y eut des moments agréables, oui ; mais, vire tourne, chaque fois, ces rencontres étaient suivies de désillusions : l'instant où l'on découvre, avec tristesse ou aigreur, que tout n'était pas comme il semblait, que tout n'était pas rose, et que peut-être ça ne le serait plus jamais : pour elles, pour moi, pour nous tous. Les menues tromperies, les petits mensonges, les trahisures infimes. Rien d'important. Il n'y avait pas de vies en jeu. Mais il ne faisait plus bon vivre sur cette terre, pas plus qu'en Afrique du Sud.

Frances la rousse paraissait être une exception. J'étais de retour depuis deux mois. J'avais emménagé dans un appartement tout en haut de Tamboers Kloof, pas si loin d'où je vis aujourd'hui. J'avais plusieurs invitations auxquelles répondre (une conférence par-ci, un festival par-là, un séjour comme auteur en résidence ailleurs) et mes inquiétudes des premiers temps quant à mon avenir sur le plan politique et social s'étaient dissipées. La sb ne semblait plus s'intéresser à moi. Et Frances me paraissait offrir une possibilité plus saine et durable que toutes les autres que j'avais tentées et testées depuis mon retour.

Je la connaissais d'avant. Mais, comme avec Melanie (mon Dieu, à quand cette histoire-là remontait-elle donc ?), il nous restait du chemin à faire ensemble. Nous paraissions suivre notre instinct, sinon nos phéromones, car, une fois que je fus revenu, tous les deux nous lançâmes simultanément nos tentacules dans la direction de l'autre. La raison pour laquelle, la première fois, notre amour n'avait pas été consommé, était à la fois simple et idiote : à l'époque, Frances avait acheté un chien, un ridicule petit caniche maltais, qui, pour Dieu sait quelle raison, ne supportait pas ma présence. Dès que j'approchais du lit de sa maîtresse, l'odieuse créature devenait folle et me sautait dessus pour essayer de m'arracher à l'étreinte de Frances. (Nous ne

pouvions rien tenter chez moi parce qu'elle ne voulait pas abandonner le clébard chez elle.) L'opération était soit tellement comique que nous croulions de rire et perdions toute la passion que nous avions réussi à susciter en nous, ou nous nous mettions dans une telle rage que j'avais des pulsions de meurtre envers la bestiole, sur quoi Frances se mettait à rire *de moi*. Avant d'avoir le temps de trouver le genre de solution évidente exigée par la situation, j'avais rencontré Aviva à Johannesburg, puis quitté Le Cap. Autrefois, Frances travaillait à la radio. Désormais, grâce à son incroyable beauté, elle était passée à la télévision et avait sa propre émission, une émission de renom.

Ma petite perdrix : c'était le surnom que je lui donnais mentalement. Elle avait autant de tâches de rousseur qu'un œuf de caille mais réparties de la façon la plus adorable qui soit. J'étais captivé par les mouvements soyeux de sa crinière rousse, avec ses reflets cuivre et or quand elle était touchée par la lumière. La partie de sa peau qui n'était pas exposée à la lumière (ses petits seins fermes, son cul compact, l'intérieur de ses cuisses) était d'un blanc laiteux des plus rares, veiné par endroits de bleu pâle, et délicat comme une coquille d'œuf. Ses poils pubiens étaient roux de même, vapeur hésitante et éparse, brume de duvet rougeâtre qui ne jetait qu'un voile tenu sur la jolie petite fente de son *filimandorus*.

Et elle était amusante. Combien de fois, revenant d'un film, d'un concert, d'une promenade en montagne, nous avons dû nous appuyer contre un mur ou une barrière pour nous ressaisir, victimes d'un insurmontable fou rire. Je n'ai jamais entendu chez aucune autre femme un rire aussi vulgaire, aussi tapageur – surgi des entrailles. Quand elle démarrait, elle pouvait faire crouler de rire tout un théâtre. Plus d'une fois, elle rit tellement qu'elle en fit dans sa culotte, qu'elle ôtait sans tarder et laissait là où elle tombait.

Sa grande bouche généreuse souriait presque toujours, comme si la vie était un secret précieux et hilarant dont personne d'autre n'avait la clef. Cet aspect de sa personnalité fut déterminant dans le rôle bref mais significatif qu'elle joua dans ma vie. Pour comprendre comment une femme telle que Frances peut craquer en temps de crise, il faut comprendre l'énormité de la pression à laquelle elle fut soumise.

Nos premiers mois furent un festival de joie sans nuages. Puis arriva le moment critique. Dès qu'elle est rentrée du travail, ce fameux lundi, j'ai compris que quelque chose n'allait pas du tout. Pendant longtemps, elle esquiva mes questions d'une façon qui, plus encore que tout le reste, ne fit que confirmer mes soupçons. Il fallut que je lui verse un second verre à ras bord pour qu'elle avoue, les yeux plongés dans son vin rouge : "J'ai eu une visite aujourd'hui. Plutôt inattendue.

— Qui ça ?

— Deux hommes. D'âge mûr. Vestes de sport et pantalon en flanelle.

Souliers gris. Tu vois qui je veux dire...? D'abord, je les ai trouvés rigolos, de vraies caricatures. Puis l'envie de rire m'est passée."

Je sentis de très longs doigts, des doigts très fins jouer avec mon scrotum. Hélas, ce n'étaient pas les doigts effilés de Kathy. C'était la peur.

"Tu veux dire...?"

— Des policiers de la Sécurité. Un certain colonel Retief et le major Stemmet.

— Et...?" Depuis mon retour, il y avait un bon bout de temps déjà, je croyais qu'ils m'avaient oublié. Qu'ils avaient d'autres chats à fouetter.

"Ils ont dit qu'ils avaient des photos de nous. De toi et moi.

— Quel genre de photos ?" Je serrai les mâchoires.

"Tu sais..."

— Mais comment...? Quand...? Où...?"

— Ils n'ont pas précisé. Est-ce important ? Ça pouvait être le jour sur Signal Hill. Tu sais, dans les rochers, quand on croyait que personne ne pouvait nous voir. Ou sur la plage à Llandudno...

— Il n'y avait rien à photographier. Avec le froid qu'il faisait, mon truc ne devait pas faire plus de deux millimètres.

— Ça ne t'a pas vraiment empêché de..." Elle pouffa. Avant de reprendre sa respiration. "Non, sérieusement, Chris... Si tu réfléchis, ils ont sans doute eu plus d'une occasion de nous surprendre en pleine action." Elle se tut. Se mordit la langue. Relevait le regard vers moi. "Ç'aurait même pu être ici, dans ton appartement. Une fenêtre entrouverte. Un interstice entre les rideaux. Ils n'ont pas besoin de grand-chose, pas vrai ?" Plus même une esquisse de sourire.

"Mais à quoi ça peut leur servir ? Que voulaient-ils de toi ? Nous n'avons rien fait qui aurait pu leur être d'une utilité quelconque. Alors pourquoi...?"

— Ils ont dit que tout ce qu'ils voulaient, c'était que je confirme que nous avions une relation.

— Et alors ? Nous n'avons pas cherché à nous cacher.

— C'est ce que je n'arrive pas à comprendre. Ils voulaient simplement que je fasse une déclaration et que je la signe, je devais dire que nous avions des relations... « intimes ». C'est le mot qu'ils ont employé. Ils ont été très discrets.

— Et si tu ne signes pas ?

— Ils ont dit qu'ils espéraient que nous n'en arriverions pas là. « Songez... ce serait gênant. Si quelque chose comme ça arrivait sur le bureau d'un de vos supérieurs à la [SABC](#). »

— C'est du chantage."

Elle haussa les épaules avec impatience. "Quelle différence ? Je perdrais mon boulot à la télé, voilà tout.

- Et eux, qu'y gagneraient-ils ?
- Ils ne l'ont pas dit.
- C'est de l'intimidation, ni plus ni moins, voilà tout. Ils ne peuvent rien nous soutirer. Si l'un de nous était marié, certes. Mais pas dans notre situation. Ils bluffent, Frances. Dis-le-leur. Tu n'as rien à perdre.
- Sauf mon boulot.
- Ça ne rime à rien, tout ça. A rien.
- Apparemment, pour eux, ça avait beaucoup de sens, au contraire !
- Que leur as-tu dit ?
- J'ai dit qu'il me fallait du temps pour réfléchir. Ils ont été très compréhensifs. Mais ils ont précisé qu'ils ne pouvaient pas attendre longtemps.
- S'ils le voulaient vraiment, ils pourraient utiliser les photos tout de même... *s'ils* ont des photos. Alors, quelle différence ça fait, qu'ils aient une déclaration de ta part ou pas ?
- Je n'en sais rien, je n'en sais rien, je n'en sais rien !”
- Je songeai que, déjà, ils avaient obtenu ce qu'ils voulaient ; déjà, ils s'étaient insinués entre nous. Ils excellaient à ce genre de pratique. Il faut dire qu'ils avaient de l'expérience !
- Je demandai à Frances d'attendre. D'essayer, si elle se sentait assez forte, de jouer à qui clignerait les yeux le premier.
- Elle accepta. Mais, ce soir-là, nous ne fîmes pas l'amour.
- Une semaine passa sans nouvelles de leur part. Une semaine pendant laquelle elle ne rit pas une fois. Nous commençons à peine à nous décontracter, supposant qu'ils avaient accepté le fait qu'ils avaient présumé de leur force. Nous ne pensions plus entendre parler d'eux. C'est alors, bien sûr, qu'ils sont revenus à la charge. Dès que Frances rentra ce soir-là, je sus ce qui s'était passé. Je ne dis rien, je ne fis que la regarder et elle hocha la tête.
- “Oui, dit-elle, serrant très fort son verre de whiskey ; ses articulations blanchirent sous la peau tendue. Oui, ils sont repassés.
- Quoi de neuf ?
- Rien. Sauf que, maintenant, je sais qu'ils ont les photos.
- Comment le sais-tu ?
- Ils m'en ont montré une. Une seule. Ils l'ont sortie d'une grande enveloppe kraft. J'imagine qu'il devait y en avoir dix ou vingt dedans.
- C'est facile de faire semblant.
- Ils n'ont pas besoin d'en avoir plus d'une.
- Qu'est-ce qu'elle représentait ?
- Nous.” Elle esquissa un sourire. “Assez amusante, en fait, mais je n'avais pas envie de rire.
- Où ?
- Oh, Seigneur ! Chris, quelle importance ? C'était nous. En train

de baiser. Aucun doute là-dessus.

— Les photos, ça peut se truquer. Tout le monde le sait.

— Je t'en prie, essaie de ne pas dire de bêtises. Quelle importance ? Ils ont des photos de nous, ils peuvent nous faire mal. Voilà tout. Ça ne te suffit pas ?

— Calme-toi un instant, veux-tu, et réfléchis. A supposer que tout ça soit vrai. En quoi peuvent-ils nous atteindre ?

— Mon boulot, je te l'ai déjà dit. Ils ont remis ça sur le tapis.

— Mais en quoi pourrais-tu les intéresser ?” Je recouvrai mon sang-froid. “Loin de moi l'idée d'être méprisant, Frances. Mais ils ne s'intéressent ou, du moins, sont censés ne s'intéresser qu'à la sécurité de l'Etat. En quoi serais-tu impliquée ?

— Je suis avec toi. Ils s'intéressent à toi parce que tu es un écrivain et un ennemi de leur système ; ils feront n'importe quoi pour te discréditer.

— Ça les intéressait autrefois, oui, mais plus maintenant. Ils se sont fait depuis des ennemis bien plus dangereux.

— Ils n'ont peut-être pas le même point de vue sur la chose.

— Alors, dis-moi comment ils vont me discréditer en racontant au monde que j'ai couché avec toi ?

— J'y ai beaucoup réfléchi, Chris. Et j'ai trouvé une raison. Ils peuvent te forcer à rompre avec moi ou moi avec toi. Ça ne te foudroierait pas. Mais ça te ferait mal.” Une pause quasiment insupportable. Et puis : “A moins que... au fond, peut-être que ça ne te ferait rien du tout ?

— Bien sûr, que ça me ferait quelque chose !

— Avec cette méthode, ils sont peut-être en train de mettre sur toi la pression une première fois pour t'inviter à être plus prudent à l'avenir. Pour que tu n'aies pas la dent aussi dure contre eux et leur système. Pour mon bien. Et s'ils persévèrent assez longtemps, ils peuvent se mettre à te discréditer suffisamment pour te rendre la vie pénible. Ce Chris Minnaar est un coureur de jupons. On ne peut guère prendre au sérieux ce qu'il raconte. Vin, femmes et chansons. Digne d'être dédaigné. Y compris par ces gens sérieux, bien intentionnés, qui lisent tes romans depuis tant d'années. *Surtout* par ces gens-là.”

Notre conversation continua jusque tard dans la nuit. Il n'y avait qu'une solution : Frances devait accepter de jouer leur jeu. Rédiger une déclaration, admettre avoir une relation “intime” avec moi. La signer. Et voilà tout. Bien sûr, ils la conserveraient, pour une occasion future où elle pourrait leur être utile. Ils pourraient accumuler cinq, dix, vingt, vingt-cinq déclarations similaires dans les mois, les années à venir. Et puis...? C'était un risque que nous devions prendre. Du moins, nous nous soutenions mutuellement, n'est-ce pas ?

N'est-ce pas ?

Elle n'entendit plus parler d'eux. Après tout, ils avaient peut-être bluffé. Mais il sied de noter que nous ne sommes pas sortis indemnes de cet épisode. Nous ne pouvions plus faire l'amour, aller au restaurant, faire de la marche en montagne ou passer une journée à la plage sans nous demander si nous n'étions pas suivis, par quelqu'un qui se cachait, quelqu'un qui avait beaucoup de temps à perdre mais qui pouvait aussi tout à coup nous tomber dessus quand nous nous y attendrions le moins. Nous tomber dessus comment ? Impossible de le savoir. C'était là toute leur force.

Frances, Frances la rousse, au sourire insouciant, à la joie intérieure inimitable, Frances craqua la première. Comment aurais-je pu lui en vouloir ? Je savais que les choses n'auraient pu qu'empirer, même si je n'avais aucune idée, alors, de ce que le pire pourrait être.

C'est à ce moment-là que, pour la première fois depuis mon retour, j'ai *su* (conscience lumineuse, aveuglante) : oui, je suis bien rentré au bercail.

Quand George est rentré de Palestine, j'ai eu l'impression que les turbulences qui avaient troublé la période de ton expo étaient passées. Comme d'habitude, il t'a rapporté une valise entière de cadeaux, et pas le genre de cadeaux évidents qu'on achète à l'aéroport : chacun était manifestement choisi avec grand soin, avec amour. (Tout comme les cadeaux qu'il me fit témoignèrent des efforts et de la réflexion qui avaient dû présider à leur choix : un roman du jeune écrivain palestinien Izzat Ghazzawi ; une étoffe bédouine tissée main destinée au canapé dans mon bureau.)

Le récit de son séjour, de ses expériences cauchemardesques à Ramallah, à Gaza et à Nazareth, dépassait de façon dramatique tout ce qu'il nous avait raconté auparavant ; son goût du menu détail de la vie courante demeurait extraordinaire. Plusieurs anecdotes sur les stratagèmes employés par les Palestiniens pour échapper aux raids israéliens ou pour passer les *checkpoints* me rappelèrent notre propre combat, les camarades qui s'étaient évertués à échapper à la Sécurité ; et, tels les combattants de nos forces anti-apartheid, il réussit à vêtir ses récits d'un humour pince-sans-rire qui nous fit plier en deux. Mais il sut tout aussi bien nous émouvoir jusqu'aux larmes.

Il était présent quand l'armée israélienne vengea ce qu'elle avait jugé être un acte d'une intolérable insoumission de la part d'un vieillard qui vivait aux abords d'un village des environs de Ramallah. La plupart des oliveraies dans les parages avaient été détruites lors de raids nocturnes (parce que les Israéliens savaient que toute la culture et l'économie palestiniennes reposent sur l'olive, m'expliqua George) ; or, ce vieillard de plus de quatre-vingts ans et à moitié aveugle avait encore quelques oliviers dans son jardin. Il avait donc installé sur son

toit une citerne pour récupérer les rares eaux de pluie. Il n'avait pas demandé la permission (il ignorait même qu'il fallait en demander une pour récupérer sur son propre toit une eau de pluie destinée à ses propres oliviers). La fière armée avait donc avancé avec mortiers et mitraillettes et entièrement détruit sa maison. George nous montra les photos qu'il avait prises du vieillard assis sur une pierre devant ce qui avait été sa maison, visage barbu, yeux à moitié aveuglés par la cataracte et néanmoins tournés vers le soleil.

“Je ne pouvais pas ne pas y aller, non ?” demanda-t-il dans le silence qui suivit. Question rhétorique mais je compris qu'elle t'était directement adressée, et que vous aviez déjà dû parler de son absence au vernissage.

En surface, il me semblait que tout allait bien. Jusqu'à ce que, quelques semaines plus tard, j'aide George à installer une modeste exposition sur son séjour en Palestine, que le conseil musulman l'avait invité à monter au District Six Museum. Ensuite, nous sommes allés prendre un thé. C'est alors que, sans crier gare, il me demanda : “Chris, est-ce que tu penses que Rachel va bien ?

— Bien sûr, pourquoi ?”

Il versa le sucre dans sa tasse et le remua longuement. “Je ne sais pas... une impression.” Il continuait de remuer son thé. “Elle a instauré une sorte de distance... Comme si elle n'était pas vraiment là. Comme si elle me cachait quelque chose.” Il reposa la cuiller, continuant de la fixer du regard comme s'il ne voulait pas croiser le mien. “Même quand nous faisons l'amour.”

Je me sentis devenir livide. Voilà qui était trop intime. “Je ne peux guère me prononcer...”

— Depuis mon retour, Rachel n'est plus la même.

— Je croyais que vous filiez le parfait bonheur, tous les deux. Elle a adoré les cadeaux que tu lui as rapportés.”

Il y eut une pointe d'aigreur inattendue dans sa voix : “Tu sais ce qu'elle m'a dit, plus tard, quand nous avons été seuls dans la chambre ?

— Non.

— Rien de direct. Mais elle s'est mise, sans raison, à me raconter son premier voyage en Europe, il y a des années, quand elle était étudiante. Il y avait un conducteur de bus très sympathique, qui les a conduits de Hollande en Italie, en passant par la Belgique et la France. Il achetait des cadeaux à sa femme dans toutes les villes qu'ils traversaient. Quand les étudiants le taquinaient sur le sujet, il disait que c'était sa façon de l'amadouer : « Un cadeau pour toutes les fois où je suis infidèle. »

— Rachel a établi un parallèle avec tes cadeaux ?”

Il fit non de la tête. “Elle ne m'a accusé de rien. Mais pourquoi

ressentir le besoin de me raconter ça ?

— C'était peut-être une pure coïncidence. Elle était peut-être tout simplement gênée par une telle avalanche de cadeaux. Je sais que tu lui as manqué effroyablement.

— Ce n'est pas ça dont je parle !

— Il est vrai qu'elle a très mal vécu ton absence au vernissage." Je gardai un ton aussi neutre que possible.

"Sans doute pas aussi mal que moi. Mais elle savait bien que je ne pouvais faire autrement." Il se remit à remuer son thé. "Tu crois qu'elle m'en veut encore ?

— Tu le lui as demandé ?

— Oui. Elle élude la question. Ça ne ressemble pas à Rachel, d'éviter de voir les choses en face.

— Ça lui passera sans doute.

— Tu n'es pas franc avec moi, Chris." Il avait parlé calmement mais je me fis tout petit.

J'ignore encore pourquoi je réagis comme je le fis alors mais je décidai de lui rendre la monnaie de sa pièce : "Est-ce qu'il y a une autre femme, George ?"

Il rougit furieusement. Ç'aurait pu être de la colère. "C'est quoi, cette question, merde !" Il eut du mal à contrôler sa respiration.

"Oui ou non ?" demandai-je, au désespoir. Pourquoi tout était-il soudain devenu si compliqué ?

"C'est ce qu'elle pense ?" Je crus qu'il allait fondre en larmes.

Je pris une profonde inspiration, sachant que ma réponse pourrait gâcher notre relation, irrémédiablement. Je fis oui de la tête.

"Comment l'a-t-elle...?" Il laissa sa phrase en suspens.

"Elle est allée voir une astrologue."

Il me dévisagea. "Tu plaisantes ?"

Je haussai les épaules. "Tu connais Rachel mieux que moi.

— Mais elle..." Il s'interrompt et eut un geste désespéré. "Alors, elle est courant." Cet aveu fut encore pire que sa précédente supposée surprise.

"C'est donc vrai ?"

Pas de réponse.

Je ne pus rien dire non plus.

Il enfouit la tête dans ses mains. J'aurais voulu poser la main sur son bras, mais j'en fus incapable. Il était trop loin, là où je ne pouvais l'atteindre. Tout ça me donnait la nausée.

"Ce n'était pas censé arriver." Il n'essaya pas de retenir ses larmes. "Je suppose que c'était la pression incroyable à laquelle nous étions soumis. Nous ne savions pas, littéralement, d'un jour sur l'autre, si nous sortirions de là vivants. Il y avait cette femme, une photographie française... Elle m'accompagnait dans les endroits les plus dangereux,

pour me faire plaisir. Elle ne ressentait aucune peur. De la rage seulement, une rage si pure que c'en était déroutant : comme regarder du fer chauffé à blanc. A Jérusalem, à l'hôtel *King David*, juste avant de repartir..." Il me lança un regard éploré. "Je ne voulais pas, Chris. Pour l'amour de Dieu, tu ne comprends pas ?

— Ce n'est pas moi qui dois comprendre." Je me tus, incapable de boire mon thé. "Pourquoi ne le lui as-tu pas dit ?"

Il dodelina de la tête. Et, après une pause : "Tu crois que je devrais ?

— Je te trouve très injuste... de me poser cette question, George.

— Eh bien, je te la pose tout de même.

— Rachel n'est pas le genre de femme qui peut s'accommoder de mensonges.

— Tu as raison.

— Es-tu encore en contact avec... l'autre femme ?

— Danielle ?" Un long silence. Il fit non de la tête mais évita encore mon regard.

"C'est sérieux, elle et toi ?"

Un autre long silence. "J'étais attiré par elle." Et il ajouta hâtivement : "Mais je crois que c'étaient vraiment les circonstances. J'aime Rachel. Je le jure.

— Ce n'est pas moi qui ai besoin d'être rassuré.

— Tu me condamnes.

— Mais non. Je suis navré pour toi. Et encore plus pour Rachel.

— Tu l'aimes, n'est-ce pas ? demanda-t-il de but en blanc.

— Oui, répondis-je en croisant son regard sans ciller. Comme un père.

— Un père incestueux."

Cette fois, notre conversation dérapait.

"Ce que tu dis là est ignoble, George.

— Ce serait une chose ignoble à faire, tu ne crois pas ?"

Pendant un bon moment, je ne sus vraiment que dire. J'avais déjà trahi ta confiance en lui révélant ta visite chez l'astrologue. Je pensai à toi, le soir où nous avions évoqué le fait que je vienne ou pas m'installer chez vous pendant le séjour de George en Palestine ; tes reproches : *C'est vraiment à vous deux de décider ? Je n'ai pas mon mot à dire ?* Je savais qu'il n'était pas facile de se sortir de cette situation. Mais j'avais pris ma décision, pour le meilleur ou pour le pire.

"Mon amour pour Rachel, comme mon amour pour toi, n'est pas de nature à me faire ressentir la moindre culpabilité."

Il continua à me dévisager pendant longtemps. Enfin, presque à contrecœur, et poussant un soupir, il déclara : "Alors, je suis désolé d'avoir pensé ce que j'ai pensé."

Il avait baissé sa garde : j'en profitai pour contre-attaquer. "Tu espérais plutôt trouver un terrain sur lequel l'attaquer, n'est-ce pas ?

Ça t'aurait facilité les choses, ça t'aurait procuré une excuse.”

Face à la douleur que je lus dans ses yeux, je me sentis plus bas que merde de requin au fond de l'océan, comme on dit chez nous. Notre amitié ne pourrait jamais guérir de ce que nous nous étions dit. J'eus l'impression qu'on m'arrachait un membre.

Après quoi (à partir de là, j'ai perdu toute notion du temps et de la chronologie), il me fallut tout de même me retrouver face à toi. Nous sommes allés, tous les deux, nous promener sur l'un de nos parcours préférés, la sente qui part de Kloof Nek et qui surplombe l'Atlantique. George travaillait dans sa chambre noire ; c'est lui qui avait suggéré que nous allions faire cette promenade. Avait-il une idée derrière la tête ? Rien n'était plus innocent, désormais, entre nous trois. Tu marchais devant ; j'observais ta démarche aisée, le mouvement de ton corps, ton haut plutôt succinct, ton short effrangé, tes godillots. Seyant ? Sans nul doute. Mais pas comme avant. Je ne retenais plus mon souffle pour pouvoir te regarder. Quelque chose en toi avait changé, George l'avait dit : ça l'affectait, et moi aussi.

C'est toi, comme de bien entendu, qui as engagé la conversation de ta manière rentre-dedans, comme d'habitude : “Alors ? Tu as parlé à George ?”

Quoique conscient que j'inspirais un peu trop fort, je m'évertuai à rester calme. “C'est lui qui a demandé, je n'ai pas pu éviter...”

— Que lui as-tu dit, exactement ?

— Je lui ai parlé de l'astrologue. Et de tes soupçons concernant l'existence d'une autre femme.

— Et il a confirmé ?”

Voilà qui était injuste et je te l'ai dit. Tu t'es contentée de hausser les épaules, pour montrer ton agacement.

“Je n'essaie pas de te tirer les vers du nez. Mais tu as parlé à George de questions qui me concernent, de détails intimes, et je crois que j'ai le droit de savoir.”

J'ai répété ce que je t'avais déjà dit.

“Que lui as-tu raconté sur nous ? demandas-tu brusquement. Sur toi et moi.

— Il n'y avait rien à dire.”

Tu m'as regardé fixement mais sans desserrer les lèvres.

“Pourquoi, tu penses, toi, qu'il y avait quelque chose à raconter ?

— Tu es le seul à pouvoir le dire.”

Grand Dieu, que nous était-il arrivé ? Où allions-nous ?

“J'aimerais que tout soit clair entre nous trois, dis-je, comme avant.

— Je ne crois pas que nous pourrions jamais retrouver ça, non, répondis-tu, avec une détermination tranquille.

— Le matin... dans ton atelier...

— Pas besoin d'en parler, Chris.” Ton regard se fit distant. “Il ne

s'est rien passé.

— Je sais qu'il ne s'est rien passé, Rachel. Sauf en intention. Ou, du moins, la mienne. Je ne puis préjuger de la tienne."

S'ensuivit un long silence. La mer inimaginable, homérique, en contrebas.

Dans un murmure, tu as avoué : "C'était la même chose pour moi. D'une certaine manière, ça complique tout, non ?"

Je ne sus que répondre.

Tu t'es assise sur un gros rocher gris et tu as contemplé l'océan, tout en bas. "Je suis d'accord avec ce que tu as dit, déclaras-tu enfin. Le fait que ce serait bien de retourner à ce que c'était avant. Mais le pourrions-nous jamais, vraiment ? Il y a des choses dont on ne peut parler. Il faut se contenter de vivre avec elles.

— La perte de l'innocence ?"

Son haussement d'épaules aurait pu exprimer le dédain, et je choisis de ne pas engager la polémique.

"Ce qui est arrivé, dans nos vies respectives, est arrivé, voilà tout, dis-je enfin. On ne peut pas défaire ce qui a été fait. Nous devrions penser à l'avenir. A ce que nous devons faire.

— Que proposes-tu ?

— Je ne suis pas un conseiller matrimonial et je n'ai pas envie d'être mêlé à cette histoire.

— Tu y es mêlé, que tu le veuilles ou non."

Tu avais raison, cela allait de soi. Je gardai le silence pendant un moment, sur quoi je dis : "George et toi devriez prendre le temps de passer un moment ensemble. Vous deux, seuls. Pas à la maison. A l'extérieur.

— Tu crois que ça facilitera les choses ?

— En tout cas, je ne vois rien d'autre qui puisse le faire. Bien sûr, vous pourriez aller voir un conseiller matrimonial patenté.

— Il n'y a que des bourgeois qui feraient ça, Chris ! Est-ce que, toi, tu irais en voir un ?

— Je suis écrivain. Je pourvois à ma propre thérapie.

— Tu *étais* écrivain. Plus maintenant."

Touché. Mais je vois bien que ton intention n'était pas mauvaise. C'était la stricte vérité, je l'avais souvent énoncée moi-même.

"Aimes-tu encore George ? demandai-je avec une brusquerie qui me surprit moi-même.

— Oui." Un silence infime. "Mais d'un amour terni, blessé.

— En existe-t-il d'autres sortes ?

— Nous verrons bien."

Et nous avons vu. Pas tout de suite, car aucun d'entre nous n'en parla ouvertement pendant un certain temps. Mais, début décembre, lors d'un déjeuner chez moi (j'avais laissé faire Frederik et il s'était

débrouillé comme un chef), au dessert, George fit discrètement une annonce très terre-à-terre : “Rachel et moi avons décidé de partir ensemble pendant la Terrible Saison des fêtes de fin d’année.

— Oh ?

— Il y a une station à Drakensberg, dis-tu. Ils garantissent de transformer les anciens amants en nouveaux.

— Trinquons à Drakensberg, alors !

— Quel goût aura un vin destiné à une telle occasion ?”

Je te dévisageai, me forçai à sourire et évitai le défi : “Que chacun sache ce qu’il veut. Tout ce que je sais, c’est que j’espère qu’on lui donnera le temps de vieillir.

— Lâche.

— Au moins, ce vieux lâche, comme tu dis, a fait le chemin et a appris à survivre.”

Après votre départ, j’ai erré dans la maison, sans prendre la peine d’éteindre les lumières. Je ne voulais pas l’admettre mais j’étais chagriné par la nouvelle que vous partiez en vacances. Par pur égoïsme. Je m’étais imaginé que nous passerions le Nouvel An ensemble, tous les trois – seuls. Ç’aurait été, peut-être, l’occasion de retrouver notre vieille camaraderie. Et de commémorer, le soir de la Saint-Sylvestre, notre première rencontre. Alors qu’il faudrait sans doute que je me joigne à d’autres amis, or j’ai de moins en moins envie de me forcer à supporter ce genre de soirées, surtout quand tout le monde fait tellement semblant de s’amuser. Je préférerais rester seul à la maison. Non que je sois mon compagnon préféré.

Au moins, vous ne seriez pas absents trop longtemps : juste un peu avant Noël jusqu’à juste après le Nouvel An. Je savais d’ailleurs que c’était pour vous la meilleure solution. Qui sait, peut-être la nouvelle année vous rendrait-elle vos anciennes espérances.

Quand vous êtes revenus et que je suis allé vous chercher à l’aéroport, vous paraissiez tous les deux tellement détendus que j’ai été convaincu que la crise avait été résolue. Au déjeuner, le lendemain, vous avez confirmé mon impression : sauf que la conclusion n’était pas celle à laquelle, naïvement, je m’étais attendu.

“Hum, je sais que tu veux savoir si ton plan a marché (c’est toi qui as fait l’annonce). George et moi avons réglé notre affaire.

— J’ai une bouteille de veuve-cliquot dans le seau à glace, dis-je, reculant déjà ma chaise.

— Attends. Ce n’est pas forcément ce à quoi tu t’attends.

— Que veux-tu dire ?” Je sentis tomber mes mâchoires. Parce que j’avais tout de suite compris, rien qu’à la façon dont tu avais dit ça.

“Cette fille-là et moi avons décidé de nous séparer”, expliqua George. Je crois qu’il était près d’éclater en sanglots mais il souriait. Toi aussi. Je fus le seul à pleurer.

Mam, ce matin. J'ai passé avec elle un tout petit peu plus d'une heure mais elle n'a presque rien dit. La plupart du temps, elle a dormi, paisiblement, à ce qu'il semblait. Je l'ai observée dans son sommeil ainsi que je l'ai fait avec tant de femmes au cours de ma vie. Mais là, c'était différent. Toutes les autres sont apparues dans ma vie et en ont disparu. Certaines ne sont restées qu'une nuit, ou quelques nuits, ou même pas la nuit entière ; d'autres pendant des semaines ou des mois, quelques-unes plusieurs années. Mais mam est la seule à avoir toujours été là. Bientôt cent trois ans, si elle dure jusqu'à août, ce dont je commence à douter. Elle a passé avec moi près de quatre-vingts de ces années-là. Ça fait un bail, fichtre. Je sais qu'elle s'est souvent posé des questions sur moi, que, parfois, elle a désespéré de son fils ; elle n'a jamais pensé qu'écrire était une occupation acceptable pour quiconque se respectait un tant soit peu. Mais elle a toujours *été* là. Pour le meilleur ou pour le pire, dans la maladie comme en bonne santé. Mam. Aujourd'hui, dans son lit, incroyablement menue, encore plus petite qu'avant. De temps en temps, elle se réveillait à moitié, m'adressait un vague sourire, mais rien ne prouvait qu'elle me reconnaissait, au contraire. C'était la première fois que ça arrivait. Et, quand elle a parlé (quelques phrases incohérentes de temps en temps), elle m'a dit une fois "père", une autre fois, elle m'a pris pour le médecin qui l'a traitée, il y a quarante ans, pour la dyspepsie et, une troisième fois, elle m'a pris pour une femme que je n'ai pas identifiée. Elle débloquait complètement.

Il y a des années que je me préparais à la fin. Pourtant, je me sens totalement pris au dépourvu. Je suis, certes, attristé par la perspective de perdre le contact avec tout un pan de ma personnalité, de ma mémoire : la partie qui est investie en elle et qui partira avec elle. Mais, par-dessus tout, c'est le simple fait de la perdre que je trouve difficile à appréhender. Elle a toujours été là : comment peut-elle, tout à coup, ne plus y être ?

Toutes les questions et les culpabilités prévisibles : pourquoi ne pas avoir fait plus pour elle ? Pas seulement ces dernières années, depuis qu'elle est impotente, mais depuis le tout début. Je savais combien elle était malheureuse avec mon père, qui lui a infligé ses infidélités, son arrogance, ses multiples cruautés, son hypocrisie ; or je ne lui ai jamais témoigné beaucoup de compréhension. Au début, j'avais trop peur de lui ; plus tard, après Bonnie, j'étais trop en colère contre lui. Le plus étrange, c'est que, si mam me quitte vraiment, j'aurai aussi perdu tout contact avec mon père, irrévocablement. Suffisait-il d'avoir joué aux échecs avec lui, d'avoir su qu'il se tenait sur la ligne de touche pendant que je jouais au rugby ? Qu'avait-il fait, ce jour lointain chez l'oncle Johnny, quand il s'était retiré dans sa chambre

pour “penser” ? Pourquoi n’avais-je pas essayé de le découvrir ? Il était facile de tout lui mettre sur le dos. Mais qu’ai-je fait, de mon côté ? Ou pas fait ?

Il y a certainement des aspects de sa personnalité que j’aurais dû connaître ou apprendre à connaître. D’où lui venaient sa cruauté et son besoin de dominer ? Car ce devait être à la racine de tant de maux ! Avait-il vraiment aimé mam ? Si ça a été le cas, comment se fait-il que l’amour se soit épuisé et ait disparu ? Dans le cas contraire, qu’y avait-il derrière sa volonté de l’épouser, cette jeune fille encore adolescente, placée sous sa garde, rebelle et, en fin de compte, sans défense ?

Qu’est-ce qui l’avait amené à être infidèle ?

Après sa mort, libérée – s’il s’agit bien de cela –, qu’est-ce qui l’avait motivée, elle ? Pas la soif de revanche, sans doute, ce désir de répliquer du tac au tac !

Qu’est-ce qui m’avait motivé, moi ?

Y a-t-il quelque chose qui va fondamentalement, constitutionnellement, de travers chez nous ? Nous manque-t-il un gène, à nous, les Afrikaners ? A quand ça remonte, tout ça ? L’insécurité, la colère non résolue, ce foutu besoin de prouver quelque chose. A moins que ce ne soit un défaut plus général, humain ? Pourtant, tous les humains n’en sont pas atteints ! Où nous sommes-nous trompés, nous trois, les membres de notre petite famille, un homme, une femme et encore un homme ? Aurait-il été possible de réparer ce mal en temps voulu ? Pourrait-on encore réparer quelque chose, même s’il est très tard ?

Je suis resté assis là pendant une éternité sans pouvoir bouger. En partie parce que j’avais peur que ce ne soit effectivement la dernière fois. D’une façon tout à fait illogique, je pensais que, si je l’abandonnais en cette dernière extrémité, je serais plus ou moins responsable de sa mort. Or comment pourrais-je endosser la responsabilité d’une seconde mort ?

Je me sentais accusé par son immobilité même, sa façon de rester étendue là, si paisible que, en plus d’une occasion, j’ai cru, pris d’une panique soudaine, qu’elle était vraiment morte.

Mam. Mam. Mam. Je la regardai, je voulais qu’elle ouvre les yeux, qu’elle montre qu’elle était consciente de ma présence. Alors que, si elle l’avait fait, qu’aurais-je pu lui dire, qu’aurais-je pu faire ? Même une dernière goutte d’eau, pensais-je, pour humecter ses lèvres repliées vers l’intérieur. Qu’aurais-je pu dire ? *Je t’aime, mam* ? Quel aurait été le sens de cette déclaration ? Que signifie-t-elle ? L’ai-je vraiment su ? Me suis-je jamais assez soucié de ma mère ?

Mam. Mam. Je ne parvenais toujours pas à bouger, je regardais fixement son petit visage ratatiné de guenon que je ne reconnaissais

plus, effrayé par le silencieux, ô combien, silencieux glissement. Hors de ma portée. Tant de choses dans ma vie, je le sais, maintenant, sont restées hors de ma portée ! A commencer par elle, la première femme de ma vie qui a duré trop longtemps. Toutes les autres ? En ai-je jamais réellement connu une ? Ai-je compris quoi que ce soit ?

“Mam.” Elle n’a pas répondu, peut-être ne m’a-t-elle même pas entendu.

Je continuai de la fixer du regard, je voulais qu’elle ouvre les yeux, mais non, rien. Ce n’est pas facile de comprendre l’événement le plus simple qui soit : qu’une vie entière puisse être réduite à une telle insignifiance : tout ce qu’elle a entendu, dit et, même, tout ce qu’elle a goûté ou tâté, les merveilles de ce monde, l’aigreur à laquelle elle a survécu, le peu d’amour qu’elle aura connu, les plaisirs de la chair (ces paroles d’il y a si longtemps : *Je suppose que j’ai eu de la chance, de ce côté-là*), tout ça réduit à ça.

J’ai essayé, à tâtons, de me rappeler des moments dont elle m’a parlé, mais ils ne semblent pas former un tout. Ses jeunes années, heureuses – heureuses parce que ses parents la laissaient se promener à sa guise dans leur ferme, et rêver : un jour, elle irait à l’université, peut-être irait-elle suivre des études à l’étranger, boirait-elle la vie jusqu’à la lie ! Elle était sans doute frêle et menue, mais elle était volontaire et passionnée pour trois. Or voilà qu’elle s’était retrouvée mariée à l’âge de dix-sept ans, à un homme qu’elle connaissait à peine, simplement parce que son père, sa femme étant malade, ne se sentait pas d’élever seul sa fille. Tous ses rêves brisés d’un coup. A la place, il lui fallut assouvir les exigences et les désirs d’un homme revêché, beaucoup plus âgé qu’elle. Elle se rebella ; il la traita comme une enfant ou un animal domestique, amusante et jolie mais pas à prendre au sérieux. Il avait éveillé en elle les passions charnelles (parfois, elles devenaient si fortes qu’elle se cachait, tellement elle avait honte ; le plaisir même qu’elle prenait à l’amour le rendait suspect) mais il ne tenait pas compte de ses autres besoins. En toute justice, la propre histoire de mon père, présidée (qui sait ?) par un autre père issu de l’Ancien Testament, ne l’avait pas préparé à affronter ce genre de situation. Tous les rêves lumineux de sa jeune épouse se replièrent donc sur eux-mêmes, s’aigrirent, la laissèrent amère et pleine de ressentiment. Son corps même parut se révolter, rejeta plusieurs enfants jusqu’à ce que, peut-être par pur désespoir – qui sait –, il produisît le fils que son mari réclamait d’elle.

Mais ce n’était pas le jeune gaillard boer auquel il s’était attendu : ce fils-là était malingre et timide, et il lui fallut une autre mère nourricière ; même si, plus tard, il apprit les stratégies de la survie (rugby, athlétisme, premier de la classe, études de droit), ce ne fut jamais le fils que le vieux aurait souhaité. Et il n’aurait pas une

seconde chance : la santé de mam était trop frêle pour risquer un nouvel accouchement. Ce qui signifiait qu'il n'accomplirait plus son devoir conjugal pendant les années de précaire fertilité dont disposait encore sa jeune épouse. Au cours desquelles il trouva aisément du réconfort ailleurs (d'autant plus qu'il y avait déjà goûté avant). Mais mam ? Quel recours pouvait-elle avoir ? Tout verrouiller en elle-même et écouter la révolte gronder, s'enfler, sans aucun moyen de l'exprimer... hormis en se dévouant pour son Eglise, en nourrissant les pauvres, en dirigeant les dames patronnesses de Women's Auxiliary, en faisant la cuisine, de la couture, du tricot, comme une femme possédée.

Jusqu'à ce que, par la grâce de Dieu, père soit terrassé par une mort convulsive sur le corps de sa dernière secrétaire en date. C'est alors que mam se mit à satisfaire (avec une infinie discrétion) les passions réprimées de toute une vie avec les rares hommes de leur cercle qui fussent disponibles et empressés. (De ceci je ne puis être vraiment certain : ce sont des on-dit, des ragots, des suppositions et peut-être bien l'expression de mes propres fantasmes.) Je sais qu'on lui a fait des offres de remariage mais qu'elle les a toutes rejetées sans appel. Elle répondait : "Je ne pourrai jamais m'habituer à l'odeur d'un autre homme." Un, ça suffisait ; c'était même trop. Tout ce qu'elle gagna en adoptant cette attitude, c'est une drôle de réputation. Des hommes sévères, visage pieux, souliers noirs à bout carré, venaient la trouver pour la prévenir, toujours, bien sûr, dans son intérêt, contre les tentations du monde. Elle devait se méfier de déshonorer le fier nom de Minnaar, de le traîner dans la boue. Les aînés de l'Eglise, les fidèles du parti : Oh, soyez donc prudente, madame Minnaar, prenez garde, Madeleine.

Au début, elle accepta tout ça avec une soumission timide (tout en se fendant la pêche, avec moi, quand elle les imitait une fois qu'ils étaient partis). Mais ils finirent par la mettre hors d'elle. "Pourquoi devrais-je les écouter, mince ! Je les connais... tous autant qu'ils sont. La plupart ont des mousmés de l'autre côté du terrain de golf. Ils se font une fortune sur le dos d'autrui, y compris de l'Eglise. Ils sont comme ton père modèle mais en cent fois pire. Personne ne lui reprochait ses escapades. Ils le respectaient tous, ils l'enviaient. Mais si, moi, j'ose passer la soirée avec un homme le samedi soir, et même si c'est seulement au cinéma ou au restaurant, les index pointent vers moi ! Surtout ceux avec qui je ne voudrais jamais sortir. Ou ceux que j'ai éconduits. Ils peuvent tous aller se faire voir !" Suivait le clin d'œil inattendu, pour accompagner la bonne vieille réplique : "J'ai beaucoup à rattraper." A la fois triomphante et triste. La rage, la rage contre le fait que la lumière faiblit.

Et voilà qu'enfin le processus de la mort était enclenché.

Quand j'étais là-bas, à côté du lit presque vide avec le petit paquet au mitan, l'oreiller à peine aplati par la tête, je posai ma main sur la sienne. A ma grande surprise, elle ouvrit les yeux, des yeux écarquillés par la surprise. Des deux mains, elle agrippa la mienne. Elle ne dit rien. Je ne suis pas même certain qu'elle savait que c'était moi mais elle ne lâcha pas prise. On aurait dit qu'elle s'accrochait à la vie. Elle s'accrochait, face aux portes de l'enfer. Je songeai à mes propres efforts pour survivre, mes écrits, ces notes que je prends de façon si compulsive. Impossible de lâcher, parce que, sinon, alors, tout disparaîtra.

Elle articulait des mots qui ne sortaient pas. J'approchai une oreille de sa bouche. La voix n'était pas même un chuchotement. Il me sembla pouvoir deviner ceci mais je n'en suis pas sûr : "Je ne veux pas partir, *boetie*. Je ne veux pas partir. Ne me laisse pas partir."

Elle s'accrochait. Après cent deux années de vie. Qu'est-ce qui pouvait déclencher une telle férocité ? Qu'est-ce qui, dans la vie, pouvait valoir la peine qu'on s'accroche si désespérément ? Le pur besoin d'établir un contact, d'avancer la main vers une autre main, d'échapper à la terreur d'une solitude rédhibitoire ?

Retour à ma vie. Toutes mes femmes, toutes mes femmes bien-aimées et charmantes. Ne sont-elles qu'une facette de ce refus effréné de lâcher prise ? Toucher la main de quelqu'un, au moins savoir *qu'il y a quelqu'un* ? Plonger dans cet infime fourreau de chair, cet abîme minuscule, ces tremblantes ténèbres des aubes et des origines, me perdre dans l'illusion ou l'espoir d'autrui ? Pauvre, pauvre don Juan. Cet enfer est pire, me dis-je, que l'enfer conventionnel de feu et de flammes dans lequel il a finalement plongé. Etre seul, c'est intolérable.

Je murmurai dans son oreille : "Au revoir, mam." Je ne pouvais plus gérer ça. Je relâchai la pression de ses petites griffes sur mon poignet. Je savais que ce pourrait être la dernière fois. C'était pire que l'abandonner : j'avais l'impression de la trahir.

Après le choc du départ de Frances, j'essayai de mener une vie plus exemplaire. Pas exactement monastique, mais j'évitai toute relation suivie, sachant qu'elle m'exposerait (et mes compagnes) à une attention inutile, fureteuse. Quelques passades (je ne pouvais me métamorphoser en reclus !) – aucune de mémorable. Certains noms apparurent dans le carnet mais aucun ne persista dans ma mémoire. La seule exception fut Abbie. Elle m'a paru spéciale dès le moment où elle s'est présentée pour réaliser une interview de moi après une lecture que j'avais faite dans un *college* de Johannesburg. Je l'ai invitée à prendre un verre dans ma chambre d'hôtel ; elle est restée trois jours. Le seule raison qui nous a poussés à émerger fut la découverte qu'elle était en reportage dans le Nord pour son journal mais qu'en

fait elle était aussi du Cap ; nous pouvions donc rentrer par le même avion et continuer nos affaires ici, dans le Sud, sans interruption.

Après ce qui était arrivé avec Frances, nous devions prendre toutes les précautions nécessaires. Pas seulement à cause de la surveillance constante à laquelle j'étais soumis mais aussi parce que Abbie était de couleur. A l'époque, l'Immorality Act n'était plus appliqué avec autant de sévérité ; la pression ayant été forte, notamment dans ses propres rangs, le gouvernement fermait plus facilement les yeux. N'empêche, nous ne pouvions pas faire ce que nous voulions (or nous voulions, tout le temps) : ils pouvaient avoir recours à une condamnation au titre de la loi quasi défunte comme méthode d'intimidation, simplement pour nous avertir qu'ils n'avaient pas relâché la surveillance. Si bien qu'elle dormait rarement chez moi, même si nous avions découvert une allée très pratique qu'elle pouvait emprunter, et arriver par l'arrière, sans être vue.

Nous avons élaboré un système très compliqué de communication. Si je laissai son téléphone sonner deux fois, cela signifiait qu'elle devait être à telle cabine téléphonique une demi-heure plus tard ; trois sonneries l'envoyaient dans une autre cabine. Je téléphonais moi-même toujours d'une cabine. Nous nous rencontrions dans des lieux éloignés et allions en voiture très loin pour trouver une cachette. L'aspect roman policier, qui faisait partie intégrante de notre aventure, l'épicha. Abbie adorait ça. Certains de ses plans auraient fait pâlir, par comparaison, les tentatives de Huckleberry Finn pour faire libérer Jim.

Quand j'allais passer la nuit dans son appartement, je devais partir au moins une heure à l'avance et prendre les plus grandes précautions afin de semer quiconque pouvait être à mes trousses. Elle-même était encore plus prudente. De sorte que, lorsque, enfin, nous nous retrouvions, nous étions tous les deux tellement sous pression que tout pétait dès que ma main se glissait entre ses cuisses ou la sienne entre les miennes. Elle avait les doigts les plus éloquents que j'aie jamais connus. Sa langue était un joli petit lézard tout humide. Même ses cheveux semblaient avoir une vie propre : longs, noirs et denses : corde à pendre, mort très accomplie.

Notre relation était bien plus que simplement sexuelle. Pendant tout le temps où nous avons été ensemble, elle fournit un effort impressionnant pour lire tout ce que j'avais écrit, du *Temps des larmes*, le roman inspiré par le massacre de Sharpeville, d'où tout était venu, jusqu'au plus récent, dont j'avais lu des extraits en public à Johannesburg. C'était très flatteur : mais elle n'avait pas la moindre intention d'être une acolyte indulgente. Ses commentaires étaient invariablement incisifs et provocateurs ; en particulier, ses remarques sur certains de mes personnages féminins pouvaient être assassines (surtout celles de mes héroïnes qui avaient des petits seins) mais elle

avait l'art de le faire d'une manière telle (qualité rare chez une personne aussi jeune : pas encore trente ans) que ça ne me mettait pas en boule. Nous parlions sans fin de mes livres : hormis le côté littéraire, elle était fascinée par tout ce qui avait fourni la matière au récit. Où as-tu pêché ton inspiration pour ce personnage-là ? Cet épisode est-il fondé sur des faits réels ? Je parie que, celle-là, tu l'as vraiment aimée... Est-ce que ça t'est vraiment arrivé ou c'est arrivé à quelqu'un d'autre ?

Du point de vue intellectuel, elle me stimulait constamment. Politiquement parlant, c'était un ange. Sa féroce opposition à l'apartheid venait d'expériences on ne peut plus vécues : les liens, très tôt, de ses parents avec le parti communiste sud-africain, le SACP, leur avaient valu à tous deux des séjours en prison de plus en plus longs ; son frère aîné avait quitté le pays en 1976 pour aller faire son éducation militaire à Berlin-Est ; elle-même avait été détenue au cours du premier état d'urgence, humiliée, violée par ceux qui l'avaient interrogée. C'est elle qui me poussa à en faire plus, à ne pas me cantonner à écrire pour exprimer mon opposition, à m'"impliquer" davantage. En tant que journaliste politique et membre de l'UDF, elle comptait.

Abbie était grande et svelte, un fil à haute tension surchargé d'électricité. Le simple fait de la regarder quand elle marchait nue chez moi ou dans son appartement, et mes genoux se mettaient à trembler. Elle avait des épaules parfaites, ses fesses avaient des fossettes de petite fille, son nombril aurait comblé le roi Salomon. ("Ton nombril forme une coupe où le vin ne manque pas !") Son mont de Vénus était charmant, fait pour qu'on l'enveloppe d'une main, avec une petite mèche de poils pubiens noirs et lisses, une parfaite petite houppe. Ses seins étaient couronnés de tétons très inhabituels, allongés, presque violets, et, eût-on dit, toujours dressés. J'étais au paradis.

Pourtant, ce furent des temps ardues. Comme s'il n'avait pas été assez difficile d'éviter les filatures continues, elle avait toujours des "choses" à faire : aider à se faire discrets les camarades de passage au Cap clandestinement, les mettre en relation avec les gens qui fabriquaient de faux passeports, cartes d'identité et permis de conduire, leur procurer un endroit où passer la nuit – jamais plus d'une nuit sous un même toit.

De temps à autre, un souvenir amusant venait me taquiner : mon père cachant de la police ses amis d'extrême droite pendant la Seconde Guerre mondiale. Voilà que je faisais comme lui, à l'autre extrémité du spectre. Peut-être, finalement, n'étions-nous pas si différents l'un de l'autre ! Je commençais à regretter de ne pas l'avoir mieux connu. Maintenant, comme toujours, c'est trop tard.

La fin fut abrupte. Abbie était censée venir passer la nuit chez moi, après une semaine particulièrement éreintante consacrée à des “clients”, mais, à six heures, ce soir d’octobre, elle a téléphoné pour annoncer, dans notre langage codé : “Le nouveau chapitre de la thèse ne sera pas prêt à temps ; demain peut-être ?”

Inconsolable, je passai la soirée seul et voulus mettre la touche finale à la révision de mon dernier roman. Mais je n’arrivais pas à me concentrer et, en fin de compte, j’abandonnai et me mis au lit pour lire. Il me fallut des heures avant de trouver le sommeil. A trois heures du matin, précises, la sonnette retentit.

Ce réveille-matin, je l’attendais depuis des années mais j’avais fini par le ranger dans un coin de mon esprit. Quand j’ouvris la porte, six hommes se précipitèrent à l’intérieur, emplirent le vestibule. J’étais en pyjama (si Abbie avait été là, j’aurais été à poil) : quatre étaient en pantalon de flanelle et veste sport, deux en tenue de safari.

Pendant quatre heures, ils mirent à sac la maison, jusqu’au moindre recoin.

“Si vous vouliez bien me dire pourquoi vous êtes venus, dis-je au bout de la première heure, je serais heureux de vous aider.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Minnaar, dit l’officier, le capitaine Willemse, sur un ton aussi menaçant que sirupeux. Nous le saurons quand nous le trouverons.”

Ils emplirent deux caisses de vin avec des lettres, des brouillons de manuscrits, des coupures de presse et des carnets. La seule chose qui me chagrina fut qu’ils emportèrent aussi mes deux seuls exemplaires du nouveau manuscrit, *Un brin d’hier*. A une époque, je prenais toujours soin de conserver plusieurs exemplaires de mes écrits dans des endroits différents (je travaillais encore avec du papier carbone) mais, récemment, je m’étais un peu relâché. En outre, ce soir-là, j’avais sorti la copie carbone pour qu’Abbie la lise et je n’avais pas pris la peine de la cacher quand elle avait appelé pour m’annoncer qu’elle ne pourrait venir.

“J’espère que ça vous occupera pendant un bout de temps”, dis-je quand ils furent près de partir.

Le capitaine Willemse esquissa ce qu’il devait juger être un sourire. “Vous allez venir avec nous, monsieur Minnaar, dit-il, aimable, avec un accent afrikaner à couper au couteau. Vous pouvez vous habiller, si vous le souhaitez. Mais vous comprendrez, n’est-ce pas, qu’un de nos hommes doit vous accompagner. Juste en cas, n’est-ce pas ?” Il m’adressa un coup d’œil de conspirateur.

Ce n’est que quatre ou cinq jours plus tard, en cellule d’isolement, que toute l’horreur de la situation m’est apparue. Abbie. Ses innombrables questions sur le contexte d’où j’avais tiré la matière de mes livres. Son implication dans la recherche de planques pour nos

“clients”. Et, le fameux soir, son excuse de dernière minute. Je ne pouvais, ne voulais pas y croire. Ce n’était pas possible. Je lui avais accordé ma pleine, ma totale confiance, sans jamais rien lui cacher ! Pour l’amour du ciel, je l’aimais !

Mais, tandis que ma détention se prolongeait – pendant des semaines –, la teneur de leurs questions et de leurs commentaires lors des interrogatoires prouva qu’ils connaissaient par le menu tous les détails de ma vie récente, dont je n’avais quasiment parlé qu’avec Abbie. La trahison, ce n’est jamais facile à avaler.

Il y eut un drôle d’interim, entre le 5 janvier, jour de votre retour de Drakensberg, et ton anniversaire, le 28 février. Les limbes. Des décisions avaient été prises mais rien n’avait encore été fait. George partit pour le Koweït quelques jours à peine après votre retour. Tu expédias ton “au revoir” tandis que j’attendais à la porte pour l’emmener à l’aéroport. Tu n’es pas venue avec nous.

Tout en m’installant à côté de George, je lui demandai : “Elle sera avec toi ?

— Elle ?

— La femme dont tu as parlé.

— Danielle ?

— Oui.

— Ce n’est pas encore sûr.

— Pas besoin de me mentir, George. Dis simplement que tu n’as pas envie d’en parler. N’importe quoi. Mais ne mens pas.

— Je ne mens pas, je ne sais tout simplement pas si elle sera là. Je n’ai rien essayé d’organiser.”

Nous avons fait le reste du parcours en silence. Quand j’immobilisai la voiture devant les portes des départs internationaux, soudain, il posa sa main sur mon épaule. “Je suis vraiment désolé pour tout ça, Chris.

— Et moi donc ! répondis-je d’un air sinistre.

— Je ne voulais vraiment pas que ça se passe de cette manière.

— Tu aurais pu l’éviter.

— Tu m’accuses ?

— Oui.”

Il prit une profonde inspiration. “T’occuperas-tu de Rachel pour moi ?”

Je regardai droit devant. “Non. Je m’occuperai d’elle mais pas pour toi.

— Tu ne veux plus me parler, c’est ça ?

— Qu’y a-t-il à dire ? Nos vies, à nous tous, partent en quenouille.

— Pas la tienne.

— Qu’en sais-tu, George ?”

Je n'avais pas voulu être sévère avec lui. Mais je n'avais pu m'en empêcher. Tout, en moi, était en émoi : mais est-ce que cela justifiait que je tourne le dos à un être qui m'était devenu si cher ? Peut-être ne nous reverrions-nous jamais. Si cette foutue guerre éclatait en Iraq... Mais ça semblait si loin, tellement irréel ! (Et c'est encore le cas, même davantage, en dépit – ou peut-être à cause – des spectacles nocturnes quotidiens.) Lui-même paraissait tout aussi lointain, alors qu'il était là, sur le siège du passager. Qu'était-il donc arrivé ? Qu'arrivait-il ?

“Il y a une chose, une seule, que j'aimerais te demander, dit-il.

— Quoi ?

— Je sais que tu m'en veux pour un tas de choses et je suppose que je le mérite. Mais y a-t-il une chose que j'aie faite, que tu n'as jamais faite et n'aurais pas faite ?”

Je ne sus que répondre. Ce qui m'empêchait de parler, m'étouffait comme une main serrée autour de ma gorge, c'était la question de savoir si le fait d'être obsédé par toi m'avait tellement aveuglé que je ne pouvais plus reconnaître un ami sincère quand j'en avais un en face de moi, et le lui dire ? Etait-ce la vraie raison : en me tournant contre lui, n'étais-je pas en train, aveuglément, d'essayer de me condamner, d'exprimer toute la furie que j'avais amassée contre moi-même tout au long de ma vie sans même en être conscient ? Je me rappelai une phrase que tu avais prononcée la toute première fois que j'avais pris un repas avec vous : personne, avais-tu dit, n'en voulait jamais à George. Eh bien, tout le monde semblait lui en vouloir, maintenant, et moi plus que tout autre.

“Je suis navré, George, dis-je enfin en lui tendant la main. Je me suis très mal comporté à ton égard.

— Tous les trois, nous avons été emportés par une tornade. Ne nous y attardons pas trop. Essayons plutôt d'aller de l'avant.

— Reviens, veux-tu ? dis-je, essayant de retenir l'émotion dont je fus brusquement la proie. Jusque-là, prends soin de toi.” J'étais sincère.

Sur quoi, il pénétra dans le terminal et, depuis, je n'ai plus eu de ses nouvelles. Je ne sais même pas s'il est encore en vie.

Sur le chemin du retour vers Camps Bay, je me suis arrêté au sommet de Kloof Nek et suis resté assis là-haut longtemps, à contempler la ville en contrebas, étalée sur les flancs de la montagne, jusqu'à la mer. Je ne savais pas comment je me comporterais face à toi. Je savais seulement qu'il fallait que je te parle.

Tu as été surprise de me voir.

“Je croyais que tu serais rentré directement chez toi.

— Trop vide là-bas.

— Il n'est plus nécessaire que tu viennes dormir ici maintenant.

— Je le sais. Mais ce soir... Juste pour t'aider à franchir le cap.

— Pour mon bien ou pour le tien ?” Il y avait un soupçon de moquerie dans ta voix.

“J’en ai besoin, je n’en doute pas. J’espérais que toi aussi.”

Tu as hoché la tête, avant de m’adresser un petit sourire pensif : “Merci, Chris, j’apprécie.”

Tu as préparé une petite salade toute simple pour le dîner. Tomates mozzarella au basilic. Ni l’un ni l’autre, nous n’avions beaucoup à dire mais nous n’avions pas plus envie d’aller nous coucher.

“Il faudra du temps pour s’habituer, déclaras-tu après un long silence. Je veux dire... le départ de George.

— Ses affaires sont encore là.

— Nous nous sommes mis d’accord pour qu’il les laisse. Jusqu’à son retour. S’il revient.

— George revient toujours.

— Cette fois, c’est différent.

— J’en ai bien peur. Maintenant, il n’y a plus que toi et moi.”

C’était ridicule, la façon dont j’avais dit ça ; je n’avais pas eu l’intention de l’énoncer de cette manière. Je restai à te regarder ; tu es sortie vers la nuit ténébreuse au-delà du balcon sombre, où les barreaux accrochaient discrètement la lumière de l’intérieur. Il y avait eu d’autres nuits, songeai-je, où nous avons été seuls tous les deux. Mais ce n’était pas pareil, alors, parce que, dans nos pensées, George avait toujours été présent.

Ce soir, il ne restait que toi et moi, femme/ homme. Et l’espace ; et le temps, beaucoup de temps.

Je me suis dit, me semble-t-il me souvenir, que je t’avais rarement vue aussi belle.

Quand nous sommes allés nous coucher, toi dans ta chambre, moi dans la mienne, rien n’était résolu. Cela ne concernait pas quelque chose qui aurait pu être et qui désormais était perdu ; car ça n’avait sans doute jamais été possible. Aujourd’hui, je sais que l’amour que je ressentais pour toi dans le silence qui suivit le départ de George était l’un des sentiments les plus purs que j’aie jamais ressentis dans ma vie. Dénudé de désir.

Et rien ne changea pendant les semaines suivantes. De temps à autre, je passai la nuit dans ta maison, d’ordinaire parce que nous avons décidé de dîner ensemble, ou alors pour un verre à l’improviste, ou bien quand tu téléphonais pour dire que tu avais vu des personnages louches traîner dans la rue et que tu avais peur. Moins souvent, tu es toi-même venue dîner à la maison et tu es restée dormir, dans la chambre d’amis. Frederik dénichait toujours dans le jardin quelques fleurs (capucines ou delphiniums) à mettre dans un vase sur ta table de chevet. Hormis quoi, chacun menait sa vie de son côté. Après quelques semaines, tu t’es même remise au travail, pour

voir, sur quelques sculptures en terre cuite. Elles n'avaient rien qui clochait, techniquement, mais elles n'avaient rien d'extraordinaire non plus ; un peu plus tard, tu les as toutes détruites. Quant à moi, il y avait huit ans que je n'arrivais plus à me remettre à écrire mais pendant cette période-là encore moins que d'habitude. Malgré tout, chacun promettait sagement de s'atteler à sa tâche bientôt, bientôt.

J'ai commencé à préparer ton anniversaire très à l'avance. Nous irions en voiture à Franschhoek et célébrerions ça tranquillement mais avec classe au haute-cabrière. Je décrochai du mur, dans ma chambre à coucher, un petit tableau que j'enveloppai pour t'en faire cadeau : un primitif tchègue, que j'avais depuis des années et pour lequel tu avais eu le coup de foudre. J'achetai ton parfum français préféré. Et puis un livre sur l'expo *Picasso/Matisse* de l'an dernier à Paris. Et encore une jupe longue verte dont j'étais certain qu'elle t'irait à ravir. J'avais tellement envie de te couvrir de cadeaux !

Mais le matin du 28 tu téléphonas pour dire que tu ne pourrais pas venir avec moi au restaurant.

“Qu'est-il arrivé, Rachel ?

— Rien, je ne peux pas, c'est tout. Je ne me sens pas bien. On ne peut pas faire la fête s'il n'y a rien à fêter.

— C'est ton anniversaire.

— J'ai trente-sept ans au lieu de trente-six. Qu'est-ce qu'il y a de mémorable là-dedans, vraiment !”

Il était clair que rien ne te ferait changer d'avis. Je te proposai de venir chez toi et de préparer le dîner, que nous pourrions prendre tranquillement, tous les deux, aux chandelles. Je sentis que tu rechignais mais tu finis par accepter même si j'eus la nette impression que c'était pour mon bien plus que pour le tien.

Je suis donc allé à Camps Bay en milieu d'après-midi et me suis mis aux fourneaux. Parce que tu as insisté, j'ai cuisiné des plats très simples, qui nécessitaient néanmoins une préparation attentive. Nous interrompîmes les opérations pour que tu puisses ouvrir les cadeaux. La jupe t'a plu instantanément, comme je l'avais espéré. Tu t'es déshabillée pour l'essayer sans tarder : tu t'es donc retrouvée en soutien-gorge et culotte blanche devant moi. Brièvement, j'ai ressenti une ancienne et familière flamme brûler en moi. Je me suis approché et t'ai embrassée. Pendant un moment, tu as hésité, puis, à ton tour, tu m'as embrassée. Un instant, tu as posé le front contre mon épaule ; en abaissant le regard, j'ai remarqué, presque sans m'en apercevoir, comme une fois déjà, la touffe de cheveux gris au sommet de ton crâne, ajoutée là comme le remords d'un peintre. Ensuite, tu t'es habilement retirée loin de ma portée. Mais tu as ri, et j'ai vu un éclair dans tes yeux couleur chocolat amer.

J'étais sur le point de servir quand tu t'es aperçue que tu n'avais pas

de cigarettes.

“Ça ne peut pas attendre ?

— Non. Je vais monter à notre supérette. Je n’en ai que pour une minute.” Ton sourire, brusquement, s’est fait généreux, insouciant. “Là où je t’ai trouvé la première fois, tu te souviens, le soir de la Saint-Sylvestre ?”

Comment aurais-je pu oublier ?

Je t’ai proposé d’y aller à ta place mais tu n’as pas voulu en démordre : je devais surveiller ce qui se passait dans la cuisine.

Tu m’as embrassé derechef, un bécot sur la joue, qui m’a fait tourner la tête. Tu es sortie, légère. J’ai entendu : le tintement de tes clefs quand tu as pris ton trousseau sur le guéridon dans le vestibule ; la porte d’entrée se refermer avec bruit et le moteur de ta voiture qui démarrait. Et puis plus rien du tout.

Mam est morte hier. La maison de retraite a téléphoné dans l’après-midi, un peu après quatre heures. J’ignore si c’était par considération pour moi ou par manque de sérieux mais, quand je suis arrivé là-bas, elle (désormais vous l’appeliez : “la défunte”) avait déjà été emmenée par les pompes funèbres. Ma dernière visite avait donc bien été un adieu. C’était peut-être mieux ainsi.

La directrice tenait absolument à ce que j’emporte ses effets ; j’avais l’impression que quelqu’un attendait déjà pour occuper la chambre, bien que tous les frais de séjour de ma mère aient été payés jusqu’à la fin du mois. Cette personne imposante sembla être irritée quand je répondis que je repasserais dans une semaine à dix jours – mais elle ne pouvait guère me forcer à accélérer...

Je demandai à être laissé seul et je me recueillis dans la chambre pendant un moment. La pièce vide m’oppressa. J’étais un intrus, même si, au fil des ans, j’avais appris à bien connaître cette pièce austère aux murs vert clair. Il arrive qu’une absence nous pèse plus qu’une présence. La pièce était encore imprégnée de l’odeur de ma mère. Talc Yardley ; eau de Cologne bon marché (je lui avais souvent acheté du parfum mais elle n’en mettait jamais et continuait d’utiliser ce qu’elle utilisait depuis près d’un siècle), naphthaline et urine.

Chaque fois que j’essayais de penser à mam, c’est toi qui me revenais en mémoire. Ce n’était peut-être pas si inexplicable, au fond : c’est grâce à une concentration intense de ce genre que j’évite de me remémorer depuis si longtemps cette fameuse matinée à l’hôpital... Je ne suis pas encore prêt, bien que je sache que le moment approche. Ce que j’écris – m’inspirant de mes notes – depuis un mois (un mois jour pour jour, depuis la déclaration de guerre) tient autant du jeu des courtes pailles tirées du passé que de l’occultation de ce moment terrible. Tout ce que j’ai écrit l’a été en vertu de ce silence que j’ai

essayé de repousser aussi longtemps que possible. Que je repousse encore maintenant. Maintenant, surtout.

La directrice a interrompu mes ruminations en m'apportant une tasse de thé. Pure gentillesse ou rappel qu'il était temps de partir ?

Je suis resté. Mon grand âge me donne l'avantage.

Beaucoup plus tard, sans prendre la peine de prévenir la directrice que je partais (de crainte qu'elle ne cherche encore à me convaincre de débarrasser les affaires de mam), je suis sorti par la porte latérale et me suis rendu au funérarium, à Woodstock. Un vieux bâtiment du XIX^e décrépi, peinture écaillée et graffiti sur les murs. L'établissement était déjà fermé mais il semblait y avoir du mouvement à l'intérieur, c'est pourquoi je me permis de frapper à la porte. Je n'obtins pas de réponse mais j'entendis du bruit. Je frappai derechef. Cette fois, on ouvrit un petit volet découpé dans la porte et un œil rouge désincarné regarda qui c'était. Ensuite, on tira de lourds verrous et la porte s'ouvrit sans que personne apparaisse. Ce fut une rencontre à la Dickens. Dans le couloir plongé dans la pénombre se tenait un homme d'une maigreur extrême, cadavérique, complètement chauve, le crâne rose et brillant. Ses yeux fiévreux étaient cernés de rouge et il n'avait pas de sourcils. Il portait un costume noir élimé, un œillet fané à la boutonnière et des reliefs de son déjeuner sur son revers.

“Vous arrivez trop tard, dit-il d'une voix basse, mi de circonstance, mi-reproche. Nous sommes fermés, monsieur.

— J'en suis navré, répondis-je sur un ton aigre. J'aurais dû demander à ma mère de mourir plus tôt.

— Oh.” La désapprobation sur son visage piteux laissa la place à une commisération professionnelle. “Mes condoléances, monsieur.” Il avança une main osseuse d'une longueur phénoménale. Les doigts étaient glacés. “Qui donc est feu votre mère ?

— Mrs Minnaar”, dis-je, toujours sévère. Je donnai le nom de sa maison de retraite. “Vous l'avez emmenée avant que j'aie eu l'occasion de la voir.

— Oh, mon Dieu.” Il poussa un soupir, produisant un courant d'air très froid, comme venu du fond des temps. Que c'est malencontreux !

— Très.

— Donnez-vous la peine, fit-il, comme s'il m'invitait à une pendaïson. J'avais affaire avec un corps. Pardonnez-moi.”

Involontairement, je plongeai la main que je lui avais tendue dans ma poche et tentai de l'essuyer. Pendant un instant, j'eus l'effroyable pressentiment que le corps dont il était en train de s'occuper était celui de mam ; et je me demandai – quelle obscénité – ce que son “affaire” avec le cadavre pouvait bien être. Peut-être avait-il l'habitude de baiser solennellement ses corps pour leur souhaiter un bon voyage. Il m'entraîna vers une porte à droite, derrière laquelle il

me sembla entendre du mouvement. Ce pouvait être un apprenti qui finissait les soins sur un cadavre. A moins que son “affaire” avec le cadavre n’ait été si vivifiante qu’elle avait réveillé la chère disparue ! Dans cet endroit, on pouvait s’attendre à tout.

Mais la chapelle ardente vers laquelle il m’emmena était moins intimidante que ce qu’il m’avait amené à croire. Le décor était surchargé et brailard, fleurs en plastique et fausses bougies électriques, comme un Noël en déroute. Il me fit attendre là tandis qu’il allait vers une pièce du fond, d’où il ressortit après un moment, poussant un chariot sur lequel reposait un tout petit paquet couvert avec un drap sale.

“Pardonnez-moi, je ne vous attendais pas, je n’ai pas encore eu le temps de lui faire ses soins.”

Dieu merci, songeai-je ; je n’avais pas envie de la voir après qu’il l’aurait maquillée. En fait, je ne savais pas si j’avais envie de la voir du tout. Je lui avais déjà fait mes adieux la semaine d’avant, et elle était déjà assez morte pour moi à ce moment-là.

A travers le drap, je posai ma main sur ce que je supposai être sa tête, qui me rappela une petite courge verte de tante Marie ; je la retirai instantanément : elle était si froide, tout juste sortie de la salle réfrigérée où elle attendait gentiment son tour. Je me rappelle, à la ferme de l’oncle Johnny, la pièce froide à l’arrière de la cuisine, où l’on conservait toute la viande, le lait et le beurre. Les murs extérieurs étaient recouverts d’un grillage qui retenait une couche de petits morceaux de charbon de bois, que l’on arrosait une fois par jour pour qu’elle reste constamment fraîche. Ç’aurait été un bon endroit pour garder les cadavres en attendant qu’on leur fasse “les soins” ou pour une éventuelle résurrection ; j’étais content de ne pas avoir eu cette idée à l’époque.

“Si ça ne vous dérange pas, je préfère ne pas la revoir.

— Il faut toujours mettre un terme à tout, monsieur, répondit l’homme sur un ton précieux, avec une emphase empreinte de gravité. Mais vous êtes seul juge.” (Son attitude suggérait : c’est ton choix : soit le paradis soit l’enfer.)

“Je préfère qu’il en soit ainsi. Je lui avais déjà fait mes adieux. Je suis simplement venu discuter des arrangements avec vous. Je voudrais une crémation.” (Je ne pus m’empêcher de frémir ; c’était comme commander un déjeuner plutôt macabre : je la voudrais au bain-marie, sur le plat, à point, croustillante.)

“Je vois.” Il parut déçu mais se résigna à l’inévitable avec une grâce qui semblait avoir été comme incrustée en lui par son métier.

Une demi-heure plus tard (rien ne pouvait accélérer les gestes de cet homme acclimaté à la mort et à l’éternité), je repartais, après avoir, cette fois, ostensiblement ignoré la main osseuse qu’il m’avait à

nouveau tendue. Incapable d'affronter le silence de la maison (Frederik serait déjà dans son cottage, et je n'allais pas le déranger), je conduisis pendant plus d'une heure dans le crépuscule hivernal de plus en plus dense. Quand, enfin, je rentrai, j'allai à mon bureau et me versai un verre de porto. Je n'en pris qu'une gorgée... *Pêche et chêne élégamment fondus...* avant de le reposer, presque avec dégoût. Je restai assis, inerte. Je n'essayai même pas de fumer. Depuis le soir de ton anniversaire où tu es sortie acheter des cigarettes et n'es pas revenue, j'ai définitivement arrêté de fumer. Je suis resté assis comme ça toute la nuit, veille très silencieuse : *Il m'arrive de rester longtemps assis, de penser et de rester encore assis longtemps*, dit à peu près une formule zen. Je me suis sans doute assoupi de temps à autre mais n'étais pas vraiment conscient de ce qui se passait. Peut-être étais-je déjà en train de partir lentement, comme mam. Et ce n'était pas trop tôt !

Le matin, ce matin, j'ai pris la voiture. Je ne sais pas si j'étais capable de réfléchir mais, en tout cas, j'ai ressenti l'envie d'aller jusqu'à Camps Bay et de retourner m'asseoir en silence dans ton atelier. Mais je ne pouvais faire ça. Courir d'une morte à l'autre. J'ai roulé, le grand tour, jusqu'à Cape Point. Ce n'était pas une décision consciente mais je ressentais sans doute le besoin de me retrouver à une extrémité géographique. Je savais, bien sûr, que ce n'était pas tout à fait la pointe méridionale de l'Afrique, pourtant on aurait bien dit le dernier affleurement rocheux du continent et l'atmosphère y était celle d'un cul-de-sac : d'une cessation. Terre ferme sous les pieds, mer devant, ciel au-dessus. Il ne manquait que le feu, que je pouvais évoquer mentalement – mam, que l'on incinérerait. J'avais besoin de cette sévérité des éléments, de leur propreté, de leur dépouillement. La solitude absolue du moment, encore accrue par le temps tumultueux. Un vent froid qui soufflait par rafales, un amoncellement de nuées menaçantes, une mer qui se soulevait et s'écrasait sans fin sur la côte, bleu nuit, couleur de lie, portant l'odeur de toutes les femmes que j'ai connues dans ma vie. Il y a des années, ici même, j'avais rencontré une fille quand il soufflait ce même vent. Comment s'appelait-elle ? Kathy, je crois. Oui, Kathy. Aujourd'hui, il n'y avait personne. Mais le désir demeure. Toujours le désir de revenir du monde des morts à celui des vivants.

Me voilà de retour. Il y a des jours et des jours que je n'ai pas revu mes notes. Il est temps de les reprendre. *Il faut toujours mettre un terme à tout, monsieur*. Certes. Travaillons donc sur nos cadavres.

Le besoin désespéré de trouver un côté humain à la guerre. Depuis plusieurs nuits, au milieu du spectacle de la destruction, du carnage et de la folie, ils montrent un petit garçon iraquien, Ali Ismail Abbas,

auquel la guerre a fauché presque toute sa famille (père, mère enceinte, frère, tante, trois cousins, trois autres parents...). Il a aussi perdu les deux bras. D'un paysage bien au-delà de l'émotion, il fixe du regard la caméra. Incapable de comprendre. Cela, par-dessus tout. L'impossibilité de comprendre.

Mais est-ce vraiment une image humaine ou un simple coup de propagande qui viserait les cœurs et les esprits pas encore pétrifiés par le cynisme, éclatés par la violence ? N'est-ce pas une nouvelle forme de trahison, plus subtile que la guerre, mais, à sa manière, mortelle.

La cellule d'isolement, les interrogatoires, les menaces, les bruits des passages à tabac et les cris provenant d'une autre aile du bâtiment, les crampes de faim et, enfin, au bout du compte, la liberté : les séquelles de la trahison d'Abbie eurent une importance décisive dans ma vie ; mais pas forcément dans mes relations avec les femmes. C'est pourquoi je ne m'y attarderai pas ici. C'était l'enfer : voilà pour être bref. Néanmoins, je tentai de revenir à ce que j'avais appris au cours de mes années à l'étranger, à savoir tous les stratagèmes de la survie, pour ne pas perdre ses repères, pour essayer de tirer le meilleur parti même des pires situations. Cela se révéla être bien plus pénible que toutes les simulations que Siviwe et les autres instructeurs concevaient à Paris. A la longue (Dieu soit loué, ce ne fut pas trop long : six semaines ; autrement, j'aurais craqué), je trouvai mon salut non pas dans ce qu'on m'avait enseigné ou m'avait entraîné à faire mais dans une solution personnelle, dérivée de l'écriture.

Je m'imaginai dans un roman, une pièce. Cela m'imposait d'introduire une distance entre moi et les circonstances. Je pris du recul pour observer ce qui m'arrivait, pour ainsi dire, tout comme, au fil des ans, jusque dans les moments les plus intimes, j'avais toujours été conscient (parfois d'une manière exaspérante, d'autres fois désespérée) d'une double vision : pour le plaisir de l'argumentation : moi, ici, faisant l'amour, m'acheminant vers la jouissance ; mais, en même temps, moi, là, observant, me rappelant de me rappeler ça, de ne pas l'oublier. Et, parfois, prenant, littéralement, des notes, l'instant d'après.

En prison, c'était moins perturbant, plus constructif. Au début, à Caledon Square, où j'ai passé les premiers dix jours, puis à Oudtshoorn, où l'on m'a transféré une nuit (sans conteste, le pire moment de cette expérience-là), lorsqu'on me mit une cagoule sur la tête (j'avais constamment peur de suffoquer) et où je n'avais aucune idée de l'endroit où on m'emmenait. Ce n'est que lorsqu'ils m'ont relâché, à la fin, sans m'avertir, en m'amenant tout simplement dans la rue, sans me dire du tout où j'étais, sans argent, sale (je n'avais pas eu le droit de me laver ou de me changer pendant six semaines),

halluciné par le manque de sommeil, qu'avec quelque difficulté je réussis à me repérer. Du moins avais-je exercé mon imagination en me représentant les vies des personnages à deux dimensions qui m'apportaient ma nourriture et m'interrogeaient, en concevant une trame dans laquelle les intégrer, en trouvant des solutions plausibles à une situation qui ne l'était absolument pas. Par moments, je faillis ; par moments, je me sentais tellement abandonné que j'avais l'impression que tout mon monde s'effondrait. Mais je réunis jusqu'à mes ultimes ressorts, pour ne pas lâcher complètement prise, pour ne pas leur faire ce plaisir, pour ne pas baisser les bras. Toutes les fibres de mon corps étaient tendues dans le souvenir du cri d'Antigone : "Non. Non. Non."

Lorsque je ne travaillais pas à l'élaboration de ma propre histoire, je m'allongeais sur la paillasse ou par terre, m'asseyais où il était possible de s'asseoir, ou bien je restais debout lorsqu'on me l'ordonnait, souvent pendant des heures (je perdais le compte), et j'essayais d'élaborer un récit à partir de mes souvenirs. Très curieusement, et c'est ce qui sembla fonctionner le mieux, le souvenir de mes femmes. Plutôt que de pleurer tout ce que j'avais perdu, je tentai de revisiter toutes les amours qui s'étaient présentées à moi en chemin, j'essayai d'en découvrir les structures et les séquences, les moments d'illumination, les morceaux imposés, pour ainsi dire ; mais aussi les moments moins importants, les ponts, les jonctions entre une femme et une autre – entre les différents souvenirs qui composaient une femme en particulier. Sa beauté ; ses bruits ; son toucher ; son parfum ; son goût ; son visage au moment de l'orgasme ; ou dormant ; ou bien simplement au repos ; ou encore tendue, dans l'expectative ; empourprée par la colère, tordue de rire.

Inévitablement, je pensai très souvent à ma relation avec Abbie. Au début, révolté, j'écartai ces souvenirs et refusai de m'y attarder. Mais comment éluder la question ? Sa trahison devint le point de convergence de tant de liaisons dans ma vie ! Trahisons perpétrées par d'autres et, c'était d'ailleurs le plus pénible (souvent à mon insu), par moi-même. Mais la sienne était pire parce qu'elle était si patente, et d'autant plus parce qu'elle était tout à fait imprévisible. Je lui avais fait confiance, aveuglément. Comment avait-elle pu, elle, femme de couleur, être amenée à infiltrer l'UDF et à espionner pour le compte du gouvernement de l'apartheid ? Questions sans fin, toutes futiles. Tout ce qui importait, c'était le fait brut. Voilà ce qui, après des jours et des nuits d'exploration des moindres recoins de mon esprit et de ma mémoire, m'avait conduit à une sorte de paix intérieure. Jamais je ne pourrais oublier ça ; si, un jour, je croisais Abbie, je pourrais être pris de fureur et d'envie de vengeance. Mais, au fil du temps, je ne vis plus dans ses agissements un acte pervers et incompréhensible. Au

contraire, je me familiarisai avec, je le domestiquai. La trahison faisait partie de la trame de mon époque, de mon pays. Je me disais : Regarde-toi donc : te voilà, produit typique de l'histoire et de la géographie de cette terre. Tous les nouveaux tours, bouleversements et frémissements de l'histoire au cours du siècle passé, je pouvais les associer avec le souvenir d'une femme particulière. Je les porte sur mon corps comme des balafres et des ecchymoses : depuis la Grande Sécheresse qui a fait venir Katrien dans mon lit jusqu'à Abbie dans les affres des états d'urgence d'aujourd'hui, en passant par Anna, lors des élections de 1948.

Par le biais d'Abbie et de sa trahison, je suis remonté à toutes les femmes qui l'avaient précédée. J'ai tenté de rendre mes souvenirs aussi précis que possible : la chaleur gigoteuse de Katrien ; Driekie dans les feuilles de figuier râpeuses, taches rougeâtres laissées par mes mains sur ses cuisses fines et blanches ; la sarabande de Daphné au clair de lune ; Bonnie remuant avec violence la tête sur le sol du bureau ; Melanie aspergée d'embruns ; Helena dans sa pose Madone, tenant contre sa poitrine le corps nu du petit Pieter quand ils sortaient tous deux du bain et que j'approchais avec une serviette blanche et moelleuse pour les en envelopper ; Nicolette le matin à Paris dans un rai de lumière ; Tania nue dans un pressoir, dans un vignoble bordelais ; Nastasia Filippovna blanche et immobile comme une statue de marbre, et la mouche qui virevoltait autour de son orteil, puis remontant le long de son cadavre pour aller se poser sur sa tête... Assez pour durer toute une vie – alors, six semaines, vous pensez...

Le fait d'être enfermé dans une cellule d'isolement m'a facilité les choses. Non que j'aie été un compagnon parfait : je pouvais être imprévisible ; à cette époque, je découvrais souvent avec horreur, mais jamais sans une certaine fascination, que j'étais devenu (ou avais toujours été ?) un inconnu à mes yeux : mais c'était préférable aux irritations, aux invasions, aux déprédations, à l'ennui pur et simple de la compagnie d'autrui. Cela, mes geôliers ne l'avaient pas prévu ; je ne correspondais à aucun de leurs stéréotypes méticuleusement assemblés. Et je n'étais pas un jeunot sans expérience. Depuis deux mois, j'avais soixante-trois ans. (Quelle fête Abbie ne m'avait-elle pas organisée, la traîtresse !) Je suis certain qu'on ne me faisait aucune fleur en raison de mon âge ou (quelle honte) parce que j'étais blanc (cela ne les avait pas empêchés d'assassiner le Dr Neil Aggett peu de temps auparavant) ; mais sans doute, un ou deux tortionnaires, du moins momentanément, en furent-ils radoucis. De façon plus pertinente, j'en avais assez de la vie pour être, au moins dans une certaine mesure, préparé à tout ce qu'ils pouvaient inventer. Combien de scènes de détention, d'incarcération, de torture, voire de meurtre légal n'avais-je pas décrites dans mes livres, au fil des ans ? Il était

presque salulaire de comparer mes romans à la réalité, nouvelle pour moi. De la matière pour un nouveau roman...?

Il est un fait qu'être là, détenu par eux, était, dans une certaine mesure, plus facile à supporter que les longues années d'anticipation et de peur, avec leur cortège de questions exaspérantes sur : quand est-ce que ça va arriver et comment ce sera ? Là, au moins, tout était clair, ma vie était bien circonscrite dans les quatre murs sales de ma cellule. Même les graffiti étaient une source de divertissement et d'étonnement.

On dirait que je m'amuse ; ma description donne une image beaucoup trop légère de la prison. Il y eut des journées, des heures, des moments où je fus près de craquer. S'ils avaient su ! Mais les ultimes reliefs d'une espèce de fierté sauvage m'aidèrent à le leur dissimuler. Un autre mois, une autre semaine ou même un seul autre jour aurait pu, sans doute, me mener jusqu'au point de non-retour, au-delà de l'infime ligne rouge qui obsédait tant les Américains en Iraq ; mais une force mystérieuse s'assura qu'à leur insu ils s'arrêtent juste avant le coup de grâce. C'est ainsi que, par une impitoyable journée de canicule, je fus transféré dans les rues d'Oudtshoorn : j'avais plié mais je n'avais pas rompu. Je pris la direction d'une librairie où je savais que je serais reconnu (hirsute et sale que j'étais) ; je pourrais y demander de l'aide, on pourrait m'y proposer un abri temporaire pour la nuit, un havre amical où me remettre, l'on pourrait, pourquoi pas, trouver quelqu'un pour me reconduire au Cap.

Pourquoi ont-ils fini par abandonner ? Ils auraient aisément pu me garder une année entière ; aussi longtemps qu'ils l'auraient voulu, que leur maître fou l'aurait voulu. J'appris plus tard qu'il y avait eu des manifestations, des pétitions, pas seulement en Afrique du Sud mais d'autres, internationales, lancées par PEN, par Amnesty International, par des associations d'éditeurs en Europe et aux Etats-Unis. Mais cela ne garantissait ni n'expliquait rien. Dans le passé, ce genre d'actions avait souvent eu l'effet inverse. Il est plus probable que les délicates négociations dans lesquelles Mandela (toujours en prison à l'époque) était engagé avec le gouvernement de l'apartheid pendant cette même période, à l'insu de tous, auront contribué à un assouplissement général. Aujourd'hui même, je ne sais toujours pas. Je ne sais même pas qui remercier. Il fallait que je continue à vivre. J'avais un livre à terminer (on me rendit mes manuscrits peu après ma libération) ; j'étais motivé. Avant la fin de l'année suivante (cette année capitale où le vieil empereur dément fut terrassé par une attaque et où son successeur empressé, désirant désespérément se débarrasser de sa réputation d'extrémiste de droite et devenir le baladin aux yeux clairs du monde occidental, se prépara à monter le cheval d'assaut déjà harnaché par d'autres), avant la fin de l'année suivante, donc, fut

publié *Un brin d'hier*, que j'avais totalement récrit entre-temps. Sur quoi, pour la première fois, je repris mon souffle. Sur quoi, pour la première fois, je m'aperçus à quel point j'étais las.

C'est dans cet état d'épuisement que je fis la rencontre d'Andrea.

Pendant l'année qui s'écoula entre ma libération et la publication du roman à la fin de 1989, je m'étais autant approché d'une existence monastique que j'en étais capable : expérience que je préférerais ne jamais revivre, bien que, ironie du sort, je croie qu'elle me fit du bien. Il y eut une ou deux rencontres passagères et superficielles mais, après avoir été mordu par Abbie, j'étais trop sur mes gardes pour m'impliquer véritablement ; l'une de ces passades, avec la blonde Jessica, s'acheva lamentablement sur une manifestation patente d'impuissance après laquelle, malgré toute la bonne volonté de ladite créature, j'étais trop déconfit pour faire une deuxième tentative. Mais, avec Andrea, sans crier gare, le bon vieux frisson de la colonne vertébrale réapparut. C'est précisément pour cette raison que, me rappelant Abbie, je mis un frein à mon engagement. Jamais plus. Mais ce fut une période tellement extraordinaire, ces derniers mois de 1989, que je ne tins pas longtemps. C'était l'époque des grandes manifs. P.W. Botha écarté, on l'espérait, pour toujours, il y eut de gigantesques manifestations dans tout le pays, un élan d'un fol enthousiasme en faveur d'un nouveau départ : inspiré en partie, d'ailleurs, par ce qui se passait en Europe, à Prague, à Varsovie, à Budapest, à Leipzig, à Berlin. Tout le monde descendait dans la rue, dans un remake version sud-africaine des événements de 68, lorsque tous les vieux clichés, les vieux règlements, les vieux tabous tombèrent – fût-ce temporairement – sous la pression de la jeunesse, de la colère et de la joie.

C'est ainsi que nous nous sommes rencontrés, lors de la première grande manif du Cap, rapprochés par la foule frénétique qui jubilait, parce que, soudain, rien ne paraissait plus impossible. La flamme qui a illuminé tout nouvel amour dans ma vie, ce moment d'exultation, de découverte, de reconnaissance, de célébration, se consuma dans cette manifestation et dans toutes les autres expressions de la passion populaire qui suivirent. Et voilà que, sans crier gare, Andrea se retrouvait à mon côté pour les vivre. Un instant, il n'y avait que les coups de coude exubérants de la foule ; le suivant, elle était à mon côté, avançant vite comme nous tous (Andrea ne marchait jamais, elle filait, avec ses grandes jambes, avec aisance et conviction). Nous étions emportés par les chansons, nous agitions les bras, brandissions le poing, *Amandla ! Amandla ngawethu ! Viva ! Viva ! Viva !* dans un élan de joyeuse folie qui me rajeunissait d'un demi-siècle. A un moment donné, nous nous aperçûmes que nous avançons main dans

la main. Plus tard, après que le calme fut revenu dans les rues grouillantes sous la masse bénigne et imperturbable de la montagne, les vagues du jour nous rejetèrent dans le cottage qu'elle habitait à Observatory.

Elle prépara une collation (poulet au curry, me semble-t-il me souvenir), nous avons trop bu de vin rouge bon marché – et ri et parlé toute la nuit. (Pendant toutes ces années, les relations que j'ai retenues sont celles où ma dulcinée et moi avons passé des jours et des nuits à bavarder.) Nous ne sommes pas passés au lit ; je ne crois même pas que l'idée nous ait effleurés, d'ailleurs. Nous avions trop de temps à rattraper. Et elle était si belle que je me dis qu'il me suffisait, pour l'heure, de la contempler : ces yeux très sombres, très éloignés l'un de l'autre, presque bridés à l'orientale, ses longs cheveux bruns (elle me raconta la bataille que ça avait été, tous les week-ends de son enfance, pour essayer de les faire boucler), son grand corps svelte, ses longues jambes, ses mains ensorceleuses. Elle approchait de la quarantaine et rayonnait comme toute femme mûre heureuse dans son corps.

Peut-être le déclencheur fut-il la découverte qu'elle aussi avait vécu à l'étranger, en France, à Paris. Environ huit ans. J'écoutai, fasciné (c'était une merveilleuse conteuse – talent dont elle disait avoir hérité de son père pêcheur), le récit de ses années turbulentes, dont les premières correspondaient aux miennes là-bas. Il n'y avait rien d'étrange à ce que nos chemins ne se fussent jamais croisés. "À l'époque, je ne voulais rien avoir à faire avec des Sud-Africains. Je les fuyais comme la peste. Même après m'être mise à la colle avec l'un d'eux ! C'était un écrivain aussi, comme toi. Paul Joordan. Grande réputation, j'ai appris plus tard, surtout dans le monde du cinéma. Mais il ne s'est jamais mêlé de politique, ce qui me convenait, parce que j'en avais ma claque."

Elle avait quitté le pays, en compagnie d'un jeune professeur de fac anglais à l'UCT, avec qui elle avait eu une liaison passionnelle. Mais ils s'étaient fait prendre car, Andrea était métisse, ils tombaient sous le sceau de l'Immorality Act. Ils avaient voulu la forcer à témoigner contre son partenaire (Brian, si je me souviens bien) mais elle avait refusé, même lorsqu'ils l'avaient menacée de s'attaquer à son frère cadet, un militant très engagé. En fin de compte, sans doute grâce à l'intervention du Foreign Office, Brian fut déporté et elle obtint un permis d'expatriation.

Elle me raconta leur pénible trajet du Cap à l'aéroport de Johannesburg : le supplice de devoir faire ses adieux (elle les croyait définitifs, à l'époque, bien sûr) ; être paralysée par la rage et la douleur qui l'amenaient à quitter mentalement, solennellement tout ce qu'elle voyait en chemin, tout ce qu'elle avait toujours vu, entendu, senti, touché ou goûté. Et puis la triste et lente désintégration de leur

relation une fois qu'ils s'étaient retrouvés en sécurité, en France. Le désespoir qu'ils mettaient dans leurs ébats amoureux. "Le maigre avec la grosse bite" : ainsi décrivait-elle Brian. "Tout ce qu'il voulait, c'était entrer plus profondément en moi, être de plus en plus violent, me faire de plus en plus mal. Comme si ça avait pu tout exonérer. Un jour, je lui ai dit... c'était vraiment frapper au-dessous de la ceinture... qu'il ne m'avait jamais vraiment aimée, moi... qu'il ne s'était mis avec moi que pour frapper l'apartheid là où ça faisait mal." Elle dodelina de la tête. "Pauvre Brian. Il était pétri de bonnes intentions, vois-tu. Mais il n'a pas pu supporter la pression.

— Ensuite, tu as rencontré ton écrivain ?

— Plusieurs années plus tard. Je faisais de mon mieux pour l'éviter, précisément parce qu'il était sud-africain. Mais... (un haussement d'épaules éloquent), à la fin, j'ai cédé." Elle parut presque s'en excuser. "C'était un amant fabuleux. Mais tu sais quoi...? Je crois qu'il n'a jamais compris ce que c'était, l'amour. La seule chose qu'il a jamais aimée, c'était écrire ses scénarios. Ses films.

— C'est une accusation très rude.

— Méritée. Je te le promets." Un long regard scrutateur. "Penses-tu que tous les auteurs sont comme ça ?

— Il n'y a qu'une façon de le découvrir, dis-je sur un ton badin.

— Oh non." Elle sourit mais je compris qu'elle était très sérieuse. "Jamais je ne me remettrai à la colle avec un auteur."

Je reçus le coup dans les balloches ; mais il y avait tant de choses en elle qui me captivaient... et puis, surtout après les années de vaches relativement maigres que je venais de passer, j'avais trop envie d'être avec elle.

"Comment cela s'est-il terminé avec ton Paul ? Ce que je préfère, c'est les débuts et les fins." Telles étaient les deux questions qui, toujours, m'intriguaient le plus : *Comment est-ce que ça a commencé ? Comment est-ce que ça a fini ?*

"Hum." Elle y réfléchit avant de répondre : "Paul me poussait à accepter de l'épouser. Et je savais que je ne devais plus attendre trop longtemps avant d'avoir des enfants : j'allais avoir trente ans et ne voulais plus repousser l'échéance. Je voulais réellement des enfants. Beaucoup. Mais je savais que, si je me mariaais, je n'aurais jamais plus le choix de revenir ici. Avant cet épisode, je n'avais jamais songé au retour ; mais c'était un choix délibéré. A ce moment-là, j'ai vraiment été prise de panique à l'idée que je n'aurais jamais plus le choix de retourner en Afrique du Sud. Rappelle-toi que ces années-là furent terribles ici.

— Alors, tu as décidé de renoncer aux enfants, pour garder une chance de revenir ?"

Elle hocha la tête vigoureusement. "Ce ne fut pas facile. Non, ce qui

s'est passé, c'est que j'ai rencontré un autre homme. Mandla, un Sud-Africain noir. En fait, c'est Paul qui m'a présentée à lui et, au début, nous ne nous supportions pas. Il était militant syndicaliste et je ne voulais plus entendre parler de politique. Ça le mettait hors de lui. Je me rappelle comment il plaçait son bras le long du mien et me disait : « Nous sommes de la même couleur, ma sœur. Comment tu peux nier ce fait ? » Cela dit, avec le temps..." Ses yeux foncés tinrent les miens sous leur charme. "Nous sommes tombés amoureux l'un de l'autre. Et puis il a été tué.

— Tué ?

— On n'a jamais découvert comment. Mais il y a toute raison de croire que la police sud-africaine est impliquée dans son assassinat. A l'époque, ils sévissaient dans toute l'Europe, notamment en France.

— Et après ?

— Quand il est mort, j'ai compris que je ne pouvais plus vivre dans mon splendide isolement avec mon amant blanc, à des milliers de kilomètres de chez moi. Toujours, toute ma vie, en tant que fille de couleur, je m'étais sentie... entre les deux. Ni blanche ni noire. Mandla m'a fait comprendre que je n'avais pas le choix. C'est à ce moment-là que je suis rentrée au pays.

— Crois-tu encore aujourd'hui que tu as fait le bon choix ?

— Aujourd'hui, j'en suis certaine, oui. Enfin. Mais, mon Dieu... il m'a fallu huit ans. D'espoir contre tout espoir... Ça n'a pas été facile..." Elle laissa traîner sa voix. C'est seulement plus tard, lors de nos conversations suivantes, qu'elle a consenti à évoquer ce sujet. Les premières années, très dures, à essayer de trouver ses marques. Les soupçons des deux camps, noirs et blancs. Jusqu'à ce que, finalement, l'UDF l'accepte dans ses rangs et qu'elle se jette à corps perdu dans le combat avec la passion effrénée que j'appris bientôt à admirer en elle. Animée par un credo dont elle se rappelait que c'était la citation préférée de Paul : *Le crime le plus vil est de ne rien faire, de crainte de ne pas pouvoir en faire assez*. Ça l'avait menée en prison lors du premier état d'urgence. Un épisode dont elle refusa catégoriquement de parler. Tout ce que j'appris, c'est qu'ils l'avaient torturée. Atrocement. Mais, après deux ans de détention, sans procès, elle avait été relâchée. Sans doute parce qu'elle était alors en piteux état (l'une des conséquences étant une hystérectomie) et qu'ils espéraient qu'elle ne rentrerait chez elle que pour y mourir, ou bien qu'elle aurait tellement peur que, désormais, elle ne se mêlerait plus de politique.

Ils ne connaissaient pas Andrea Malgas !

Toutes nos conversations n'étaient pas déprimantes ou même sérieuses. Elle aimait m'emmener en excursion et me faire découvrir ou redécouvrir les lieux qu'elle avait connus enfant ou adolescente. Elle était obsédée par le [District Six](#), où elle était née. On ne pouvait

plus savoir où leur maison avait été mais elle avait des indications qui lui permettaient de deviner plus ou moins : des souvenirs de son père (qu'elle appelait Dedda), le chemin qu'il prenait pour revenir du port, une fois que son chalutier était rentré, de pub en pub, zigzaguant jusqu'au Six.

Elle se rappelait qu'elle était perchée sur ses épaules, qu'il chantait à tue-tête ses chansons de pêcheur et qu'il l'emmenait à Gardens, au port, au musée (où elle était terrifiée par les moulages des Bushmen, parce qu'elle croyait que c'étaient de vrais gens empaillés comme les animaux). Ou bien il l'emmenait en bus jusqu'à Hout Bay, Kalk Bay, tous les sites du Cap. Elle m'emmena à Onrust, où Brian l'avait initiée à la plongée sous-marine, et à Steenbras, où elle avait fait l'amour dans une grotte qui sentait très mauvais, et à Cool Bay, où, petite fille, elle avait failli se noyer, en courant afin d'échapper à la police qui était arrivée avec des chiens pour débarrasser la plage des gens de couleur qui s'y étaient invités illicitement un jour chômé. Elle pouvait parler pendant des heures de Dedda – avec son odeur de transpiration, de boisson et d'animal mâle. Et de sa mort en mer. De la veillée funèbre que la famille avait organisée, avec tout le District Six qui avait appliqué pour faire la fête toute la nuit.

Son regard s'illuminait quand elle parlait de son enfance. C'était, à proprement parler, la Fille Prodigue, revenue voir ce à quoi on l'avait forcée à renoncer jadis. Le fait qu'elle m'emmène avec elle dans ces excursions, à travers ses souvenirs tellement précis, c'était pour moi comme découvrir ma ville pour la première fois. Il y avait en elle une vie, une vivacité qui semblaient m'offrir un élixir garantissant la jeunesse éternelle. Quand nous nous embrassions, quand nous nous enlacions, elle était presque goulue dans l'expression de sa passion. Mais elle refusait de faire l'amour. Peut-être parce que j'étais blanc et que cela, après son amant Paul, s'interposait entre nous. Ou, tout aussi plausible : sa suspicion parce que j'étais écrivain. On pourrait facilement remédier aux deux, plaçais-je ardemment. Mais il n'y avait rien dans le “non” d'Andrea qui permît de faire comme si on ne l'avait pas entendu.

Cela dura des mois : la joie toujours renouvelée de nos excursions, découvertes et conversations à bâtons rompus ; et la bataille sans fin pour tenter de circonvenir ou de passer à travers son “non”.

Jusqu'à ce jour-là. Nous regardions la télé le 2 février 1990, lorsque les députés entendirent, dans un état de choc, l'annonce d'une nouvelle donne qui reléguerait jusqu'au moindre vestige de la vieille Afrique du Sud aux rebuts de l'histoire. (Enfin, après des décennies d'enfer, les “vents du changement” tant annoncés renversaient tout sur leur passage.) Nous nous sommes embrassés, nous nous sommes enlacés, nous avons ri, et pleuré ensemble. Et nous avons bu jusqu'à

atteindre cet état d'ébriété pour lequel son père avait été célèbre. Mais nous en sommes restés là. Pour l'heure.

Moins de deux semaines plus tard, Mandela sortait de prison. Nous y étions. Pendant des heures, nous avons attendu sous le soleil de plomb, au bord de la route qui traverse les vignobles vert foncé qui entourent la prison Victor-Verster. Et puis l'incroyable se passa, l'impossible devint réalité. Après quoi, nous nous sommes joints à la tumultueuse cavalcade qui descendit sur Le Cap, jusqu'à Grand Parade envahi par la foule.

Ce soir-là, après être rentrés dans sa petite maison et avoir refermé la porte derrière nous pour exclure la folle jubilation qui régnait dans les rues, il ne pouvait s'ensuivre qu'une chose. Mandela nous avait permis de le faire, tout comme, ironiquement, Verwoerd avait jeté Helena dans mes bras un quart de siècle plus tôt. Ils ne nous avaient pas seulement permis d'être l'un à l'autre mais nous avaient aussi attirés, sans nous demander notre avis, et même à notre insu, dans la mémoire du pays.

Quand nous nous sommes réveillés le lendemain, à je ne sais plus quelle heure, elle dit : "Tu sais, Chris, je crois que je suis enfin rentrée chez moi."

Je savais exactement ce qu'elle voulait dire.

Quelque temps après, Andrea poursuivit son propre chemin : avant même que l'élection de 1994 n'apporte une conclusion à notre relation (ce jour surréaliste et miraculeux où l'un et l'autre nous avons trouvé chaussure à notre pied devant notre bureau de vote et l'avons ramenée à la maison), nous allions déjà dans des directions différentes. (En temps voulu, elle devint même députée et son emploi du temps est aujourd'hui trop chargé pour lui permettre de s'engager dans des relations durables, bien que nous nous rencontrions de temps à autre, déjeunions ensemble et parlions pendant des heures.) N'empêche, tandis que, depuis lors, je suis passé, à une allure de plus en plus lente, de l'inconsciente arrogance d'une virilité conquérante au recours de plus en plus aléatoire à l'espoir, son goût flotte encore sur ma langue et dans mon esprit.

Je le répète, il y a des jours que je n'ai pas pris de notes. J'ai perdu le fil de la guerre en Iraq. Quand j'ai allumé la télé hier soir, je l'ai fait juste à temps pour entendre que la guerre était finie. Ils ont pris soin de ne pas appeler ça une victoire. Pas encore. Mais tous les signes extérieurs du triomphe étaient en place. On voyait le petit Bush avec ses yeux perçants, surgissant à grands pas comme l'un de ces tristes et mauvais empereurs de la décadence de Rome qui gouvernaient le monde tout en se conchiant en privé, apeurés à l'idée de tous les barbares qui rôdaient là-bas dans le noir. (La référence romaine n'est

pas totalement déplacée. Si Caligula pouvait nommer son cheval consul de l'empire, peut-être le choix par l'Amérique d'un âne comme président ne devrait pas nous surprendre.) La scène sur le porte-avions *Abraham Lincoln*, où Bush junior insista pour apparaître en tenue de pilote ! Accrochée au pont du navire, la bannière proclamant *Mission accomplie*. Quelle mission ! Quel accomplissement ! L'illusion suprême d'une invasion de masse sous des airs de libération, menée par la politique de l'extrême droite et inspirée par le fantasme pur. Comme en Afghanistan, un grand pays a été saccagé sous le prétexte de le sauver de lui-même ; et tout ce que nous pouvons attendre, c'est la frénésie vorace des conquérants.

La vraie guerre débute à peine.

Je m'inquiète de savoir comment je vais passer mes nuits sans une guerre à regarder. Elle était le contexte et la condition de mes souvenirs d'amour. Mes mille et une nuits sont terminées. Les histoires ont toutes été narrées, *finita la commedia*. Ma chère Schéhérazade va devoir conclure tout ça. Nous devons mettre au lit notre précoce petite Doniziade. (Que lui avons-nous appris sur l'amour ? Qu'avons-nous appris d'elle ?) Parce que ce n'est pas la guerre en soi qui me tenait sous son charme malin mais le récit qui en était fait. Par tous les journalistes assermentés.

Il est presque temps de finir. Je sens que nous y sommes presque. Mam repose. Le jour dit, je suis allé au crématorium. Il y avait cinq ou six personnes de la maison de retraite ; elle avait survécu à tous ses contemporains.

Le responsable du crématorium, obséquieux et se frottant les mains, me reconnut de mon précédent enterrement, il y a un mois à peine. "Désolé de vous revoir ici si vite", dit-il. Au ton de sa voix, on aurait dit qu'il disait au contraire : *Nous sommes heureux de vous revoir !*

Ce qui me poussa à répliquer : "Je fais brûler toutes mes femmes."

Il eut du mal à encaisser mais il garda son sang-froid. Son attitude suggéra quelque chose comme : *il faut de tout pour faire un monde*.

Je devais récupérer les cendres plus tard, mais je ne l'ai pas encore fait. Je n'ai même pas encore dispersé les tiennes. J'irai peut-être le faire, un jour, au bord de l'océan, et j'espère qu'une mouette s'étouffera dessus.

Voilà donc. Je ne puis repousser plus longtemps ; j'approche de la fin. Au début, et tout au long de ma vie, me semble-t-il, j'ai cru que j'écrivais pour m'accrocher, pour ne pas lâcher, pour ne pas perdre tout ça à jamais. Mais, grâce à la mort de mam, et grâce à la tienne, à laquelle j'arrive maintenant, j'ai appris que l'inverse était vrai. Nous n'écrivons pas pour nous accrocher mais pour lâcher prise. J'apprends, je l'espère du moins, à lâcher les rênes, à libérer ma mémoire, à être

moi-même : moi-même et toutes les femmes qui m'ont permis d'être ce que je suis aujourd'hui – quoi que ce soit.

Il ne reste que ce dernier moment et puis je pourrai tout laisser. Inutile de jamais reprendre la plume. Au moins, j'aurai fait cela pour toi. Le reste n'est que silence.

Viva la liberta ! chantait le chœur de *Don Giovanni*, vous vous rappelez ? Après tout, Mozart en connaissait plus sur la liberté et l'amour que nous avons tendance à le croire.

Après que tu es partie chercher tes cigarettes, j'ai attendu une demi-heure, puis je suis sorti. Une paisible nuit de février. Les lumières de la ville rejoignaient le ciel en grimpant l'autre flanc de la montagne. De ce côté-ci, le ciel était noir et dégagé, saupoudré d'étoiles éparpillées comme des cendres. Ma voiture était là. Pas la tienne. La porte du garage était encore ouverte. Je fus parcouru par un frisson alors que la nuit était chaude. Sans doute avais-tu rencontré à la supérette une voisine ou une amie. Je devrais attendre un peu plus longtemps, et espérer que le dîner ne serait pas gâché.

Une heure passa. Je montai en voiture à la supérette où je t'avais rencontrée la première fois. La boucle était bouclée. (Qu'avais-je dit, un jour, et à quelle femme, sur les cercles qui se chevauchaient indéfiniment ? Très plausible prétexte à séduction. Mais néanmoins prétexte.) La supérette était encore ouverte mais le caissier assoupi ne se rappelait pas t'avoir vue ; le match de foot à la télé l'intéressait davantage, de toute manière. Une heure plus tard, j'allai à la police. Le policier en poste à l'accueil prenait les détails d'un viol que lui fournissait une jeune femme en pleurs, en pleine crise d'hystérie. Il avait des problèmes d'orthographe. Quand il eut persuadé son collègue d'emmener la fille chez le médecin du coin, il en avait manifestement marre. ("Pourquoi vous vous arrangez toujours pour vous faire violer à des heures pareilles ?") Qu'est-ce que je croyais qu'il pouvait faire ? me demanda-t-il. Je lui donnai les détails concernant ta voiture, mais ça ne l'intéressait pas du tout.

"Revenez demain", lança-t-il, excédé.

J'ai parcouru en voiture tous les environs, j'ai ratissé toutes les rues, toutes les ruelles et les culs-de-sac. Un peu après deux heures du matin, je suis retourné au poste. Le même policier était encore en faction et il m'a renvoyé avec aussi peu d'égards. Chez toi, j'ai rangé dans le réfrigérateur le repas que j'avais préparé, et je suis allé attendre dans ton atelier, attendre ton retour, contre tout espoir. J'ai eu le temps de me remémorer l'évolution de notre relation depuis le jour de notre première rencontre. Les conversations interminables. George. Tout ce que nous avons fait ensemble. Notre excursion au Cedarberg ; le moment dans la nuit où j'étais parti à votre recherche et

où je vous avais entendus faire l'amour ; notre descente de la montagne, en trio, moi claudiquant entre vous deux, unis (pensais-je) pour la vie. Et le matin, dans l'atelier, où tu m'avais montré les photos que George avait prises de toi.

Le jour avait du mal à poindre. Avant le lever du soleil, j'ai pris un bain dans ta salle de bains et je me suis rappelé les premières nuits que j'avais passées ici, pendant lesquelles j'écoutais tous les bruits que tu faisais ; plus tard, tu m'apportais une tasse de thé ou de Milo. A ce moment-là, je m'attendais encore à ce que tu reviennes d'un instant à l'autre. Comment aurais-tu pu ne *pas* revenir ?

Juste après neuf heures, je suis retourné au poste. Un autre policier à l'accueil. Il a pris ma déclaration (du moins avait-il moins de problèmes d'orthographe) et il a dit qu'ils ouvriraient l'œil. Mais il me fit comprendre qu'il ne fallait pas s'attendre à ce qu'il se passe quelque chose très vite.

Or il téléphona juste avant midi. Il se pourrait qu'ils aient quelque chose pour moi, m'annonça-t-il.

On avait retrouvé la voiture à Khayelitsha, près de l'embranchement que George prenait pour aller à son atelier photo. Que de souvenirs... George avec ses boîtes en plastique de toutes les couleurs, pleines de vivres pour ses adolescents pleins d'entrain ; l'enthousiasme avec lequel ils apprenaient ce qu'il souhaitait leur apprendre, un enseignement qui les équiperait pour la vie. (Je me rappelai lui avoir demandé un jour s'il prendrait jamais sa retraite : il m'avait répondu, avec son lumineux sourire enfantin, qu'il se pourrait bien qu'il suive l'exemple de Cartier-Bresson et continue de prendre des photos même lorsqu'il n'aurait plus besoin d'appareil.) Avec un intense sentiment de perte, je me rappelai où il était peut-être au même moment. L'espace d'un éclair, sans aucune raison, j'eus une bouffée d'espoir. Mais, quand j'arrivai au poste et que le policier me donna les détails, mon dernier espoir s'évapora. La voiture avait été saccagée et brûlée. Aucun signe d'occupants. Aucun rapport indiquant quand et comment c'était arrivé. Mais il y avait une autre pièce du puzzle à intégrer au tableau d'ensemble : une jeune femme avait été découverte près de la N2, un peu après l'aéroport, près de l'embranchement de Crossroads. Elle était encore en vie mais son état était grave. On l'avait emmenée au City Park Hospital. Ils pensaient qu'elle avait été jetée d'une voiture lancée à vive allure. Pour l'instant, ils n'avaient pas pu l'identifier. Mais si je voulais bien accompagner les détectives chargés de ce cas, je pourrais peut-être les aider.

Naturellement, c'était toi. Un côté du visage à peine reconnaissable. Mais comment aurais-je pu ne pas te reconnaître ? J'ai parlé à deux médecins. Ils n'étaient pas encore en mesure de donner un diagnostic fiable. Manifestement, de graves lésions cérébrales. Ils étaient sur le

point de te faire passer des scanners et des radios. Je leur dis que j'attendrais. Peu importe le temps que cela prendrait.

En fin d'après-midi, le neurochirurgien vint me parler. Il était encore trop tôt pour être affirmatif. Mais ça n'était pas folichon. Dans ce genre de cas, il y avait toujours une chance de guérison, des miracles se produisaient ; mais, franchement, d'homme à homme, les lésions cérébrales étaient telles qu'il ne pouvait guère me laisser d'espoir. Il posa une main fraternelle sur mon épaule (à ce moment-là, il croyait encore que j'étais le père) et me dit, néanmoins, de ne pas abandonner la lutte.

— Croyez-vous, demandai-je, et ma voix parut venir de très loin, qu'il faut se préparer au pire ?

— Dans certains cas, le pire est le mieux qu'il puisse arriver.”

Je suis resté là-bas, toute la nuit, à ton chevet, jusqu'à ce qu'une infirmière d'âge mûr, sympathique mais sans chichi, m'ordonne avec fermeté de rentrer chez moi et de me reposer. Je crus que je ne pourrais pas dormir mais je m'effondrai sur mon lit sans même me déshabiller. Le soir, je suis retourné à l'hôpital. Pendant les semaines qui suivirent, ils ont tellement pris l'habitude de me voir là qu'ils finirent par me traiter comme un membre honoraire du personnel.

Ton état, m'assuraient-ils, était stable. Ils avaient percé un petit trou dans ton crâne pour soulager la pression sur le cerveau. Ils avaient dû te raser un rond de cheveux. Tu étais encore méconnaissable, le visage gonflé, tuméfié, de toutes les couleurs. (Est-ce donc là, pensai-je, dans une rage sacrilège au-delà du choc, le visage de *la nation arc-en-ciel* ?)

Ils t'ont opérée le surlendemain. Trop horrible pour y penser : il fallut retirer la partie supérieure du crâne, comme le couvercle d'une marmite, pour accéder au cerveau, puis la remettre en place, expliqua le chirurgien, dans une terminologie graphique qu'un néophyte comme moi pourrait comprendre (ce que je me refusai à faire). Par précaution, tu étais sous assistance respiratoire. Mais parce que la partie du cerveau qui régule la respiration n'avait pas été atteinte, prit-il beaucoup de mal à m'expliquer, on pourrait retirer ça dans quelques jours. Cependant, il resterait tout l'enchevêtrement de sondes et de fils reliés à des moniteurs qui te déshumanisait complètement : un véritable petit engin spatial prêt à décoller pour la lune ! Tu ne sortis pas de ton coma et je demeurai à ton côté.

Trois semaines. Tu me donnais l'impression de rétrécir chaque jour un peu plus. Je me rappelai ce que tu m'avais dit un jour sur la façon de sculpter un cheval dans le marbre : tailler, tailler jusqu'à ce que tout ce qui n'était pas un cheval disparaisse. Si tu avais été du marbre, et il est vrai que tu étais de plus en plus blanche, tu aurais été près de ne plus être que toi. Dieu sait combien j'avais maigri moi-même : quand je passais devant une glace, j'étais choqué par mon reflet ; ce

n'est pas que j'avais vu un fantôme – j'en étais un ! Tout ce qui comptait désormais, c'était être avec toi pendant tout le temps qui m'était imparti, à débusquer le moindre signe de vie : le frémissement d'une paupière, le tremblement d'un doigt. Ta respiration était faible mais régulière. Les ecchymoses s'estompèrent, les pires renflements se résorbèrent. Mais rien de plus.

Le mercredi 19 mars, ils te firent passer de nouveaux scanners. Impossible de se prononcer, déclara le spécialiste. Tu pourrais rester dans ce coma pendant des semaines, des mois. Tes fonctions vitales étaient encore "stables". Mais le cerveau...? Le médecin prit une lente et profonde inspiration avant de faire non de la tête : "Je crains que le mal ne soit irréparable. Même si elle se réveille, elle restera catatonique pour le restant de ses jours."

Cette nuit-là, je la passai assis dans mon lit, calé contre mes oreillers, à regarder la télévision. C'était la première nuit de la guerre. A ce moment-là, rien n'était joué. La ligne rouge ténue était intacte, quoique invisible. Les forces du mal s'opposaient aux forces du mal. Ce soir, tandis que j'écris ces ultimes notes, tout est clair et loin d'être terminé. Avec une sorte de lucidité torturée, je vois tout nettement. Et alors ? L'écran n'était qu'une surface plane sur laquelle fixer mon regard : mes pensées étaient ailleurs, avec toi.

Je savais déjà ce qu'il me faudrait faire. Ce n'était pas facile.

Voilà où nous en étions arrivés, pensais-je, le dos contre les oreillers : je tissais mentalement ta fine étoffe de lune. Me voilà, la veille de ta mort, seul comme je ne l'avais jamais été auparavant. Je n'avais pas d'enfant, pas de famille, personne. (Mam était encore en vie, mais déjà elle semblait, hors de portée.) J'eus une pensée tout à fait hors de propos et irrévérencieuse : comme don Juan avait eu de la chance d'être précipité en enfer ! Si jeune. Je pensai : Peut-on jamais imaginer don Juan vieux ? S'il y a une chose certaine à son sujet, c'est qu'il ne peut jamais vieillir. Il peut glisser de la jeunesse aux premières années de l'âge mûr (c'est son caractère intermédiaire qui définit sa position) mais pas plus loin. Il y a dans la vieillesse un au-delà que même la douleur ne peut atteindre.

Je me rappelai, me sembla-t-il, qu'un jour tu avais lâché : "Pauvre don Juan !" Et j'avais répondu, ou peut-être seulement pensé en mon for intérieur : *Alors, tu es perdue. Dès qu'une femme éprouve de la pitié pour un homme, elle est perdue.* Ce qui ne m'était pas apparu à ce moment-là, c'est que l'homme aussi était perdu.

Je pensai : Rachel, je t'aime. Au déclin de ma vie, enfin, je sais ce que cela signifie. Et ce que je vais faire, je vais le faire parce que je t'aime. Or, au moment même où la pensée pénétra en moi, elle me rappela – et j'en éprouvai de la nausée – mon père, quand j'étais enfant : les paroles pieuses, les prières, les lectures de passages de la

Bible, tout ce qui précédait le moment où il fallait que je baisse mon froc, pour qu'il puisse me donner le fouet. Parce que, disait-il, il m'aimait et devait me faire mal pour mon bien. Quel poids avaient mes propres mots, quelle valeur avaient-ils ? Jamais assez.

De mon point de vue, au-delà de tout ce qui était capital, il ne me restait qu'une chose à faire. Le dernier Je t'aime. Pouvais-je le faire ? Comment aurais-je pu ne pas le faire ?

Le lendemain matin, quand je suis retourné à l'hôpital, très tôt, j'étais d'un calme étonnant. Enfin, tout était lumineux.

Lorsque je me suis penché sur toi, à 9 h 43, tenant l'oreiller entre mes deux mains, je savais que c'était la seule façon dont je pouvais encore prononcer ces sombres mots : *Je t'aime*. Même si on aurait dit une ultime trahison.

Tandis que j'écris ceci, approchant de la fin, je sais, avec une clarté encore plus grande : en les aimant, nous trahissons ceux que nous aimons.

Quand nous aimons, nous transformons celle que nous aimons en celle que nous aimerions aimer. Ce qui nie la réalité de celle que nous aimons. C'est la première trahison qui mène à toutes les autres. J'ignore si cela a un sens ; mais le sens ne compte plus pour moi, comme en amour, Dieu merci.

Cet instant est encore en moi et ne me lâchera jamais.

J'abaisse l'oreiller sur ton visage mais quelque chose me retient. Je m'arrête, observe ton visage livide et cadavérique, qui n'est plus le tien. Je ne vois aucun signe qui permettrait de dire que tu respires encore. Je me penche davantage pour mieux entendre. Pas le moindre sifflement, frémissement, pas la moindre ombre de vie. Je tends la main pour saisir la tienne, pour tâter ton poulx. Le poignet n'est pas encore froid mais il n'est plus chaud. Tu as dû mourir il y a un instant.

Je mets l'oreiller de côté. Je n'en ai plus besoin, il m'a été ôté des mains. C'est George qui avait dit : quand quelque chose doit arriver, ça arrive.

Ma décision, cependant, avait déjà été prise. Je suis aussi coupable que si je l'avais fait. Ce n'est pas ma faute si je suis arrivé trop tard. Comme Rogojine, j'ai tué ce que j'aimais.

Je dois arrêter d'écrire. C'est la fin. Mais ce n'est jamais la fin. Je dois continuer à vivre, cet aspect-là des choses n'est pas tout à fait terminé. Pourtant, rien ne reste de ce qu'il y avait avant. Pour la première fois, je peux imaginer don Juan vieux. Il est encore attiré par les femmes, c'est un homme possédé par l'amour en général et ses déclinaisons particulières. La seule différence, c'est qu'il n'a plus besoin d'appareil photo.

REMERCIEMENTS

La citation de [Luigi Malerba](#) provient de *La pianeta azzurro* (Garzanti, Milan, 1986).

[Le monsieur français qui mangeait bien](#) était le grand-père de Jean d'Ormesson, qui meurt dans *C'était bien* (Gallimard, Paris, 2003).

Le bref commentaire sur la guerre, par [Chris Hedges](#), est emprunté à *War is a Force that Gives Us Meaning* (Anchor Books, 2003).

Pour mon interprétation de Nastasia Filippovna, je me suis inspiré de *L'Idiot*, de Dostoïevski (traduction anglaise de David Magarshack, Penguin Classics, Harmondsworth, 1965).

La référence à Antigone vient, naturellement, en premier lieu, de Sophocle, mais aussi de la version d'Anouilh, dont j'ai emprunté quelques répliques et la scène de la fleur en papier de Hémon.

Deux femmes de ce livre, Nicolette et Andrea, avaient déjà fait leur apparition dans mes précédents romans, respectivement *L'Ambassadeur* (version originale en 1963 – version française : 1986) et *Le Mur de la peste* (version originale 1984 – version française : 1984).

Remerciements à Colette Gordon pour son interprétation de Schéhérazade.

GLOSSAIRE

ET DIVERS REPÈRES

ag : hum

aia : nounou

ANC : African National Congress (émanation, en 1923, du South African Native National Congress fondé en 1912), parti, entre autres, de Nelson Mandela (qui le dirigea avant d'être emprisonné, puis dont il devint le président en 1991, avant de se retirer en 1997), partisan, déjà lorsque le pays était sous la domination des Blancs, d'une nouvelle Afrique du Sud où régnerait l'harmonie entre les groupes ethniques ; cf. www.ANC.org.za

baas : patron

bakkie : camionnette à plateau

boetie : fiston (littéralement : petit frère)

bokkems : poisson séché et salé

Border War : guerre menée par l'armée sud-africaine dans le Nord de la Namibie (à l'époque Sud-Ouest africain) contre les forces de libération namibiennes (SWAPO) basées en Angola

braai : barbecue

Broederbond : société secrète d'hommes afrikaners protestants dont l'influence était grande au temps du National Party

Broekie : culotte de fille

dagga : marijuana sud-africaine

District Six : quartier bien situé du Cap, dont les familles noires furent délogées en 1966 pour faire place aux Blancs

dominee : pasteur

Grand Trek : dans les années 1830, émigration en masse des Boers qui, refusant la mainmise britannique sur la colonie du Cap, partirent conquérir d'autres terres au nord

halfnaatjie : étis

Hotnot : abréviation de "Hottentot"

kappie : bonnet à l'ancienne

kloof : ravin, gorge

kraal : enclos en pierre pour le bétail

laager : cercle de chariots formé par les Boers nomades afin de se protéger de leurs ennemis

Madiba : nom xhosa de Nelson (Rolihlahla) Mandela

meerkat : écureuil

NP : National Party, parti des Boers, fondé en 1914, défenseur des intérêts des Afrikaners, prônant la séparation des communautés et l'indépendance par rapport à la couronne britannique. Arrivé au pouvoir dans un gouvernement de coalition en 1924, il érigea le dialecte afrikaans en langue nationale. Lança l'idée de l'apartheid lors de la campagne des élections de 1948, qu'il remporta avec l'Afrikaner Party de Malan. S'ensuivit la longue période des années sombres de l'Afrique du Sud, qui dura jusqu'en 1990.

oom : oncle ou homme âgé

rooisbos : thé rouge

SABC : South African Broadcasting Corporation, radio télévision nationale d'Afrique du Sud

SAP : South African Party

Sharpeville : Le 20 mars 1960, lors d'une manifestation organisée par le Pan African Congress dans le township de Sharpeville, la police ouvrit le feu et, tirant dans le dos des manifestants, fit plusieurs dizaines de morts et près de deux cents blessés

sjambok : cravache

skolly : voyou

sommer : juste

spaza : petite épicerie des townships

stoep : véranda

UCT : University of Cape Town

UDF : L'United Democratic Front coordonna la résistance contre le régime de l'apartheid à l'époque où l'ANC était encore banni

UWC : University of Western Cape, accueillant majoritairement des étudiants de couleur

veld : plateau, prairie d'altitude

veldskoen : soulier grossier confectionné à la main

volkspele : danse, dont fait partie le *tiekiedraai*, une sorte de pirouette

Voortrekkers : Boers qui participèrent au Grand Trek

Waterfront : quartier commercial et touristique du Cap, sur le port

Wits : University of Witwatersrand, dans la banlieue de Braamfontein, Jo'burg, la plus grande université anglophone du pays

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)

Sommaire

Couverture

Le point de vue des éditeurs

André Brink

Note de l'éditrice

L'Amour et l'Oubli

Remerciements

GLOSSAIRE ET DIVERS REPÈRES